



Steven Saylor
L'étreinte
de Némésis

grands détectives

**10
18**

STEVEN SAYLOR

L'ÉTREINTE DE NÉMÉSIS

GORDIEN-02

Titre original
Arms of Nemesis 1992

Traduit de l'américain par
Arnaud d'Apremont



10/18
« *Grands DéTECTIVES* »
Éditions Ramsey

À Penni Kimmel
Helluo librorum et litterarum studiosus

Première partie

Des vivants et des morts

1

Malgré ses indéniables qualités (son honnêteté et son dévouement, son intelligence et sa troublante agilité), Eco n'était pas vraiment la personne indiquée pour répondre à la porte : il était muet.

En revanche, il n'était pas sourd – et ne l'avait jamais été. Je n'ai même jamais rencontré un homme dont l'ouïe fut aussi fine que la sienne. D'ailleurs, il ne dormait jamais sur ses deux oreilles. Il avait hérité cette habitude de son enfance malheureuse. Avant même que sa mère ne l'abandonne et que je ne le trouve dans la rue, il savait déjà tenir ses sens en éveil. Ce fut donc naturellement Eco qui entendit les coups sur la porte au cours de la deuxième heure¹ après le coucher du soleil. Tout le monde était déjà couché. Eco accueillit mon visiteur nocturne. Mais, étant naturellement incapable de le chasser, comme, un fermier fait déguerpir une oie errante de son seuil, il ne put le renvoyer.

Alors, quelle solution restait-il à Eco ? Il aurait pu aller réveiller mon homme à tout faire, Belbo aux gros bras.

Empestant l'ail et se frottant stupidement les yeux de sommeil, Belbo aurait sûrement pu, de sa masse, intimider mon visiteur, mais je doute qu'il serait parvenu à se débarrasser de lui.

L'étranger était déterminé et deux fois plus intelligent que Belbo était fort. Eco fit donc ce qu'il avait à faire. D'un signe, il invita mon visiteur à attendre sur le seuil et vint frapper doucement à ma porte. Ses coups discrets ne m'ayant pas tiré de mon sommeil – les portions généreuses du poisson de Bethesda et la

¹ La journée romaine était divisée en douze heures diurnes (« après le lever du soleil ») et douze heures nocturnes (« après le coucher du soleil »). La durée des heures changeait donc chaque jour et, en dehors des équinoxes, les heures diurnes et les heures nocturnes n'étaient pas égales. (N.d.T.)

soupe d'orge arrosées de vin blanc² m'avaient rapidement plongé dans les bras de Morphée –, Eco ouvrit délicatement la porte. Sur la pointe des pieds, il s'avança dans la pièce et secoua mon épaule.

A côté de moi, Bethesda remua et soupira. Une masse de cheveux noirs vint inopinément se poser en travers de mon visage et de mon cou. Les mèches mouvantes chatouillaient mon nez et mes lèvres. La fragrance de son henné parfumé fit naître une subtile sensation de picotement érotique sous ma taille. Je tendis le bras vers elle, esquissant un baiser avec mes lèvres, passant mes mains sur son corps. Mais comment parvenait-elle à enrouler son bras tout autour de mon corps pour venir me secouer par-derrière ?

Eco n'aimait pas ces grognements mi-humains mi-animaux auxquels ont recours les muets. Il les jugeait dégradants et gênants. Tel le Sphinx, il préférait opter pour un silence austère et laisser ses mains parler pour lui. Il attrapa mon épaule plus fortement et la secoua à peine davantage. Je reconnus alors son toucher, aussi sûrement que l'on reconnaît une voix familière. Je pus même comprendre ce qu'il disait.

— Quelqu'un à la porte ? marmonnai-je en m'éclaircissant la voix, mais sans ouvrir les yeux.

Eco donna à mon épaule une petite tape d'acquiescement, sa manière de dire « Oui ! » dans le noir.

Je me blottis contre Bethesda, qui avait tourné le dos. Je posai mes lèvres sur son épaule. Elle laissa échapper un souffle, quelque chose entre un roucoulement et un soupir. Dans tous mes voyages, des colonnes d'Hercule à la frontière parthe, jamais je n'avais rencontré femme plus sensible. Une lyre exquisément ouvragée, pensai-je, parfaitement accordée et polie, se bonifiant avec les années. Tu es un homme heureux, Gordien ; quelle merveilleuse trouvaille tu as faite dans ce marché aux esclaves d'Alexandrie il y a quinze ans !

2 Le troisième repas de la journée, la cena, se prenait en milieu d'après-midi, après la fin des activités quotidiennes, mais avant le coucher du soleil. (N.d.T.)

Quelque part sous les draps, le chaton s’agita. Egyptienne jusqu’au bout des ongles, Bethesda avait toujours eu des chats, qu’elle invitait même dans notre lit. Celui-ci traversait la vallée formée entre nos corps, se frayant un chemin d’une cuisse à l’autre. Jusqu’alors, il avait gardé ses griffes rentrées. Excellente chose, car ma partie la plus vulnérable venait de devenir plus vulnérable encore et le chaton semblait se diriger droit dessus. Il pensait peut-être qu’il s’agissait d’un serpent avec lequel il allait pouvoir jouer. Je me blottis contre Bethesda pour me protéger. Elle soupira. Je me souvins d’une nuit pluvieuse au moins dix ans plus tôt. Eco ne nous avait pas encore rejoints. Un chat différent, un lit différent, mais cette même maison, la maison que mon père m’avait laissée, et nous deux, Bethesda et moi, plus jeunes mais pas si différents d’aujourd’hui. Je m’assoupis, au bord du rêve...

Deux rudes tapes secouèrent mon épaule.

Deux tapes, c’était la manière d’Eco de dire « Non ! », comme secouer la tête. Non, il ne voudrait ou ne pourrait pas chasser mon visiteur.

Il me frappa de nouveau, deux fois plus fort, l’épaule.

— D’accord, d’accord ! murmurai-je.

Bethesda roula agressivement de l’autre côté, emportant le drap avec elle et m’exposant à l’air humide et froid de septembre. Le chaton culbuta vers moi, toutes griffes dehors et battant l’air en quête d’équilibre.

— Par les couilles de Nunia ! hurlai-je, même si la légende ne dit pas que le roi Numa fut victime d’un semblable petit coup de griffes.

Eco ignora discrètement mon cri de douleur. Quant à Bethesda, sans se réveiller, elle rit dans l’obscurité.

Je sautai du lit et cherchai ma tunique à tâtons. Eco la tenait déjà prête pour que je m’y glisse.

— J’espère que c’est important ! dis-je.

C’était important, mais cette nuit-là – et même pendant un certain temps ensuite – je ne pouvais savoir à quel point. Si l’émissaire attendant dans mon vestibule avait été clair, s’il avait été franc sur le motif de sa venue et l’identité de celui qui l’avait

envoyé, j'aurais accédé immédiatement à ses vœux, sans la moindre hésitation. Les affaires et les clients comme ceux qui me tombaient dessus cette nuit-là sont rares. Je me serais battu pour décrocher ce travail. Au lieu de cela, l'homme, qui sèchement se présenta sous le nom de Marcus Mummius, affecta un air de grand secret et me traita avec une suspicion qui frôlait le mépris.

Il me dit que mes services étaient requis, sans retard, pour un travail qui m'éloignerait de Rome plusieurs jours.

— As-tu des ennuis ? demandai-je.

— Pas moi ! mugit-il.

Il semblait incapable d'adopter un ton convenable pour une demeure endormie. Ses paroles fusaient sous la forme de grognements et d'abolements, comme on parle à un esclave indiscipliné ou à un chien méchant. Il n'existe pas de langue plus laide que le latin parlé ainsi. En un mot, le latin de garnison, car aussi endormi et engourdi par le vin de la soirée que je l'étais, je commençais à faire certaines déductions sur mon hôte inattendu. Dissimulé derrière sa barbe bien soignée, avec sa tunique noire austère mais apparemment coûteuse, ses bottines³ admirablement découpées et sa cape bordée de laine, je devinais un soldat, un homme habitué à donner des ordres et à se voir instantanément obéi.

— Eh bien, dit-il, me toisant de haut en bas comme si j'étais une recrue paresseuse, arrachée à sa paillasse, et traînant les pieds avant la marche du jour. Tu viens ou pas ?

Outré par tant d'insolence, Eco mit les mains sur les hanches et lui lança un regard noir. Mummius rejeta la tête en arrière et grommela dans un accès d'impatience.

J'éclaircis ma voix.

— Eco, dis-je, va me chercher une coupe de vin, s'il te plaît. Chaud, si possible. Et vois si les braises sont encore rouges à la cuisine. Une coupe pour toi aussi, Marcus Mummius ?

3 Calcei, bottines du citoyen. Les soldats portaient des caligae, sortes de sandales montantes, fermées au niveau du pied pour les officiers. (N.d.T.)

Mon visiteur grimaça et secoua vivement la tête, comme un bon légionnaire en service.

— Un peu de cidre chaud, peut-être ? Non ? J'insiste, Marcus Mummius. La nuit est fraîche. Viens. Suis-moi dans mon bureau⁴. Regarde, Eco a déjà allumé les lampes pour nous. Il anticipe tous mes besoins. Ici, assieds-toi, je te prie. Maintenant, Marcus Mummius, je suppose que tu es venu ici pour me proposer du travail.

Dans la lumière vive du bureau, je pouvais détailler à loisir les traits de mon hôte. Mummius avait l'air totalement las, épuisé, comme s'il n'avait pas dormi correctement depuis un bon moment. Il s'agitait nerveusement sur sa chaise, tenant ses yeux grands ouverts avec une vigilance absolument pas naturelle. Au bout d'un moment, il se releva d'un bond et se mit à marcher de long en large.

Quand Eco revint avec le cidre chaud, il refusa de le prendre. Tel un bon soldat qui, montant une longue garde, refuse de se mettre à l'aise, de peur que le sommeil n'ait raison de lui.

— Oui, dit-il enfin, je suis venu te sommer...

— Me sommer ? Personne ne *somme* Gordien le Limier. Je suis un citoyen romain, pas un esclave, ni même un affranchi. Et aux dernières nouvelles, Rome, malgré tout ce que cela a d'étonnant, était encore une république et pas une dictature⁵ D'autres citoyens viennent me consulter, me demander des services, les louer. Mais généralement ils viennent à la lumière du jour. Tout au moins, les citoyens honnêtes.

Mummius sembla faire tous les efforts du monde pour contenir son exaspération.

— Ridicule, s'exclama-t-il. Tu seras payé, naturellement, si c'est ce qui t'inquiète. Je suis même autorisé à t'offrir cinq fois

⁴ Tabulinum (de *tabula*, table), la pièce personnelle du maître de maison. (*N.d.T.*)

⁵ À Rome, jusqu'en 202 av. J.-C., le dictateur était un ancien consul désigné par le Sénat pour six mois en cas de crise grave (« état d'exception »). Il disposait alors des pleins pouvoirs, avec tous les risques inhérents, ce qui entraîna la suppression de la fonction. (*N.d. T.*)

ton prix journalier habituel, considérant le dérangement et le... voyage, dit-il prudemment. Cinq jours de paie garantie, plus ton hébergement et tes dépenses.

Je lui prêtai toute mon attention. Du coin de l'œil, je vis Eco lever un sourcil, m'encourageant à faire preuve d'habileté en cette affaire. En grandissant, les enfants des rues apprennent à être de redoutables marchandeurs.

— Très généreux, Marcus Mummius, très généreux, dis-je. Naturellement tu n'ignores pas que mes tarifs ont dû augmenter il y a un mois à peine. Dans Rome, les prix ne cessent de grimper. Cette révolte d'esclaves et l'invincible Spartacus qui se déchaînent dans toute la campagne et répandent le chaos...

— Invincible ?

On aurait dit que Mummius avait été personnellement offensé.

— Invincible, Spartacus ? Nous en reparlerons bientôt.

— Invincible face à une armée romaine, je veux dire. Ses partisans ont vaincu tous les contingents envoyés contre eux. Deux consuls romains ont été renvoyés chez eux, disgraciés. Je suppose que lorsque Pompée...

— Pompée ! cracha Mummius.

— Oui, je suppose que lorsque Pompée parviendra enfin à ramener ses troupes d'Espagne, la révolte sera rapidement liquidée...

J'en rajoutais parce que le sujet semblait irriter mon hôte et je voulais ainsi continuer de distraire son attention, tout en relevant mon prix.

Mummius se prêta merveilleusement au jeu. Il marchait de long en large, grincant des dents, jetant des regards sombres. Mais, apparemment, il refusait de s'abaisser à bavarder d'un sujet aussi important que la révolte servile.

— Nous verrons cela, murmura-t-il pour tenter de m'interrompre, ce qui fut vain.

Puis, soudainement, il retrouva son ton de commandement qui me fit taire pour de bon :

— Nous verrons bientôt ce qu'il en est de Spartacus ! Maintenant, tu parles de tes tarifs.

J'éclaircis ma gorge et bus une gorgée de vin chaud.

— Oui. Eh bien, je disais, avec la flambée des prix qui échappent à tout contrôle...

— Oui, oui... Ton tarif...

— Eh bien, j'ignore ce que toi ou tes employeurs avez entendu dire de mes honoraires. Je ne sais même pas comment tu as eu mon nom ou qui m'a recommandé.

— Aucune importance.

— D'accord. Même si tu as parlé de cinq fois...

— Affirmatif : cinq fois ton tarif journalier !

— Cela risque de faire une somme plutôt élevée, vu que mon prix normal...

Eco s'était déplacé derrière l'homme et faisait du pouce un geste qui désignait la hauteur.

— C'est quatre-vingts sesterces⁶ par jour, dis-je.

J'avais lancé un chiffre au hasard. Celui-ci correspondait à environ deux fois la paie mensuelle d'un légionnaire du rang. Mummius me regarda avec une expression curieuse. Pendant un moment je pensai que j'étais allé trop loin. Tant pis : s'il tournait les talons et quittait la maison sans un mot, j'en serais quitte pour retrouver mon lit chaud et Bethesda. De toute façon, il voulait probablement m'entraîner dans une histoire de fous.

Soudain son rire retentit bruyamment.

Même Eco fut interloqué. Par-dessus l'épaule de Mummius, je le vis plisser les sourcils.

— Eh oui ! Quatre-vingts sesterces par jour, répétaï-je aussi sereinement que possible, essayant de ne pas refléter le trouble d'Eco. Tu saisis ?

— Oh oui ! dit Mummius.

Son rire vulgaire de garnison s'était changé en un sourire narquois.

— Et cinq fois cela fait...

— Quatre cents sesterces par jour ! s'exclama-t-il. Je sais compter.

⁶ Les sestertii en argent sont apparus en 269 av. J.-C. À l'époque de cette guerre servile (73 av. J.-C.), un denier (denarius) d'or vaut quatre sesterces et une pièce d'or (aureus) vaut 25 deniers. (N.d.T.)

Puis il ricana de nouveau, avec un mépris si sincère que je compris que j'aurais pu demander beaucoup plus.

Par mon travail, je suis fréquemment en contact avec les classes aisées de Rome. Les riches ont besoin de juristes lorsqu'ils s'affrontent. Ces derniers ont besoin d'informations. Et obtenir des informations, c'est ma spécialité. Des avocats aussi réputés qu'Hortensius et Cicéron ont requis mes services. Des clients aussi distingués que les grandes familles Metellus et Messalla ont parfois directement fait appel à moi. Mais même eux hésiteraient sans doute à payer quatre cents sesterces par jour à Gordien le Limier. Il fallait que le client représenté par Marcus Mummius fut particulièrement riche.

La question, accepter ou non ce travail, ne se posait plus. L'argent était une garantie suffisante. Bethesda serait ravie de voir autant d'argent tomber dans nos coffres. Quant à certains de mes créanciers, ils pourraient recommencer à me saluer avec des sourires au lieu de lâcher les chiens. Pourtant, en réalité, le véritable appât, c'était la curiosité. Je voulais savoir qui avait envoyé Marcus Mummius. Mais en attendant je ne voulais pas encore lui montrer que j'acceptais son offre.

— Cette enquête doit être assez importante, dis-je d'un air détaché.

Je m'efforçais d'afficher une décontraction toute professionnelle, alors que des fontaines de pièces d'argent se déversaient dans ma tête. Quatre cents sesterces par jour, multipliés par cinq jours garantis de travail... Deux mille sesterces ! Le mur arrière de la maison allait enfin pouvoir être réparé et les carreaux abîmés remplacés dans l'atrium⁷ Je pourrais peut-être même offrir une nouvelle esclave à Bethesda pour l'aider...

Mummius hocha la tête, l'air grave.

— Tu ne seras peut-être jamais appelé pour une affaire aussi importante.

7 Pièce principale de la maison romaine. Il s'agit en fait d'une grande cour carrée couverte d'un toit dont le centre est percé d'une ouverture pour qu'on puisse recueillir l'eau de pluie.
(N.d.T.)

— Et délicate, je suppose.

— Extrêmement.

— Requérant de la discréetion.

— Une grande discréetion, acquiesça-t-il.

— Il n'y a pas simplement une question de propriété en jeu, je me trompe ? Une affaire d'honneur, alors ?

— Plus que de l'honneur, dit Mummius toujours aussi grave, avec une expression vague dans les yeux.

— Une vie, alors ? Une vie est en jeu ?

A son expression, je sus que nous parlions d'une affaire de meurtre. Un gros salaire, un mystérieux client, un meurtre... Je ne résistai plus. Mais je fis tout mon possible pour le dissimuler.

Mummius avait vraiment l'air sombre. Celui des champs de bataille. Pas celui qu'affichent les soldats dans la frénésie précédant la charge, mais celui qu'ils ont après, en contemplant le carnage et le désespoir.

— Pas une vie, dit-il lentement. Pas une simple vie, mais de nombreuses vies. Des dizaines de vies ! Des hommes, des femmes, des enfants, tous suspendus dans la balance. Si rien n'est fait pour l'empêcher, des rivières de sang vont couler et les pleurs des bébés vont s'entendre jusque dans la gueule d'Hadès.

Je finis mon vin et reposai la coupe.

— Marcus Mummius, dis-moi franchement qui t'envoie et ce que tu attends de moi ?

Il secoua sa tête.

— J'en ai déjà trop dit. Et puis d'ici à notre arrivée, la crise sera peut-être terminée et le problème résolu. Alors on n'aura plus besoin de toi. Dans ce cas, moins tu en auras appris, mieux ce sera pour toi.

— Et je n'aurai pas la moindre explication ?

— Non, pas la moindre. Mais tu seras payé, quoi qu'il arrive. Je hochai la tête.

— Combien de temps resterons-nous absents de Rome ?

— Cinq jours. Je l'ai déjà dit.

— Tu as l'air très sûr de toi.

— Cinq jours, répéta-t-il avec assurance. Ensuite tu pourras rentrer à Rome. Cela durera peut-être moins de temps, mais

sûrement pas davantage. D'une manière ou d'une autre, tout sera fini dans cinq jours. Pour le meilleur... ou le pire.

— Je vois, dis-je.

En réalité, je ne voyais rien du tout.

— Et où allons-nous exactement ?

Mummius ne desserra pas les lèvres.

— Je te demande ça, continuai-je, parce que je n'ai pas vraiment envie de traîner dans la campagne en ce moment, sans avoir la moindre idée de ma destination. Il y a une petite révolte d'esclaves en cours, sais-tu. Nous en avons parlé il y a un instant. Tous mes informateurs me conseillent vivement d'éviter les voyages, sauf cas de force majeure.

— Tu seras en sécurité ! s'exclama Mummius, sur un ton autoritaire.

— Ai-je ta parole de soldat – ou d'ex-soldat ? – de ne pas être exposé à un danger ?

Mummius plissa les yeux.

— J'ai dit que tu seras en sécurité.

— Très bien. Alors je vais laisser Belbo ici pour protéger Bethesda. Je suis sûr que ton employeur pourra me fournir un garde du corps si j'en ai besoin. Mais je veux emmener Eco avec moi. Je pense que la générosité de ton patron ira jusqu'à le nourrir et à lui fournir un endroit où dormir.

Il regarda Eco par-dessus son épaule. Son œil afficha un certain scepticisme.

— Mais ce n'est qu'un enfant.

— Eco a dix-huit ans. Il a revêtu sa première toge virile⁸ il y a deux ans.

— Il est muet, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est idéal pour un soldat, je pense.

Mummius grommela.

— Je pense que tu peux le prendre.

⁸ La toga virilis, toge d'adulte, généralement d'un blanc grisâtre, remplace la toge prétexte (toga praetexta) des enfants bordée de pourpre (jusqu'à dix-sept ans). La prise de la toge virile s'accomplice d'ordinaire en mars, lors des Liberalia, les fêtes de Bacchus. (N.d.T.)

— Quand partons-nous ? demandai-je.

— Dès que vous êtes prêts.

— Demain matin, alors ?

Il me regarda comme si j'étais un légionnaire paresseux réclamant un petit somme avant une bataille.

— Non, dès que vous êtes prêts ! trancha-t-il de son ton de commandement. Nous avons déjà perdu assez de temps !

— Très bien, bâillai-je. Je vais demander à Bethesda de rassembler quelques-unes de mes affaires...

— Ce ne sera pas nécessaire.

Mummius se dressa de toute sa hauteur. Malgré sa fatigue manifeste, il semblait joyeux d'avoir enfin la situation en main.

— Tout ce dont tu as besoin te sera fourni.

Naturellement ! Un client prêt à payer quatre cents sesterces par jour peut certainement fournir le nécessaire : des habits de rechange, un peigne, et même un esclave pour porter mes affaires.

— Alors je vais simplement dire au revoir à Bethesda.

Je m'apprêtai à sortir de la pièce, quand Mummius s'éclaircit la voix.

— Une chose encore, dit-il, en posant tour à tour son regard sur moi et sur Eco, j'espère qu'aucun de vous n'est sujet au mal de mer.

2

— Où vous emmène-t-il ?

Bethesda exigeait de savoir. Oui, elle « exigeait », sans se soucier de son statut de simple esclave. Et si son impertinence vous semble incroyable, c'est que vous ne connaissez pas encore ma Bethesda.

— Et puis, qui est cet homme ? Qu'est-ce qui te fait croire qu'on peut lui faire confiance ? Et si un de tes vieux ennemis lui avait demandé de t'attirer loin de la ville pour te trancher la gorge ?

— Écoute, Bethesda, si quelqu'un voulait me trancher la gorge, il n'aurait pas besoin de se poser tant de problèmes. Il lui suffirait de faire le travail ici, dans le quartier de Subure⁹. On peut y embaucher un tueur à tous les coins de rue.

— Oui, et c'est pour ça que Belbo est là pour te protéger. Pourquoi ne l'emmènes-tu pas ?

— Parce que je préfère qu'il reste ici pour te protéger, toi et les autres esclaves par la même occasion. Ainsi je n'aurai pas à m'inquiéter pendant mon absence.

Même arrachée à son sommeil au milieu de la nuit, Bethesda était splendide. Sa chevelure noire, parsemée de filaments d'argent, tombait en cascade de chaque côté de son visage. Même boudeuse, elle conservait cet air de dignité inébranlable qui m'avait d'emblée attiré vers elle, sur le marché aux esclaves d'Alexandrie, quinze ans plus tôt. Un frisson d'inquiétude me parcourut. C'était la même chose, chaque fois que je m'éloignais d'elle. Le monde est un théâtre incertain, voire périlleux, et la vie

⁹ En latin, Subura (de « suburbain »). L'un des quatre quartiers (« *regiones* ») de Rome, mais surtout le quartier populeux, quasi mal famé, domaine des marchands et des trafiquants en tous genres, où pourtant résidaient d'éminents personnages comme Jules César. (N.d.T.)

que j'ai choisie court souvent au-devant du danger. Mais j'avais appris depuis longtemps à ne pas montrer mes doutes ni mes inquiétudes. Bethesda faisait tout le contraire.

— C'est une grosse somme d'argent, lui dis-je.

Elle renâcla :

— S'il dit la vérité.

— A mon avis, c'est le cas. Un homme ne survit pas si longtemps dans une ville comme Rome sans acquérir un peu de jugeote. Marcus Mummius est honnête, pour autant qu'il puisse l'être. Pas très chaleureux, je l'admets...

— Mais il ne t'a même pas dit qui l'envoyait !

— C'est vrai. Mais il m'a tout de suite précisé qu'il ne me le dirait pas. Autrement dit, il ne m'a pas trompé.

Bethesda fit un petit bruit vulgaire avec ses lèvres.

— Tu ressembles à l'un de ces orateurs pour lesquels tu travailles, comme ce ridicule Cicéron. Ces gens qui disent que la vérité est un mensonge et un mensonge la vérité, quel que soit le contexte.

Je me mordis la langue et inspirai profondément.

— Fais-moi confiance, Bethesda. Je suis resté en vie jusqu'à maintenant, non ?

Je la regardai au fond des yeux. Derrière sa froideur extérieure, je crus apercevoir une lueur chaleureuse. Je posai ma main sur son épaule. Elle fit mine de l'ignorer et se détourna. Cela se passait toujours ainsi.

Alors je me rapprochai et posai mes mains dans le creux de sa nuque, en les glissant sous sa cascade de cheveux.

Elle n'avait pas le droit de me rejeter et ne se retira point. Mais elle se raidit à mon contact et garda la tête droite, même quand je me penchai pour lui embrasser l'oreille.

— Je reviendrai. Dans cinq jours, je suis de retour. Il l'a promis.

Je la vis esquisser un petit rictus. Ses lèvres tremblèrent. Ses paupières clignèrent rapidement et je remarquai les petites rides que le temps avait rassemblées au coin de ses yeux. Elle fixait le mur blanc devant elle.

— Ce serait différent si je savais où tu vas.

Je souris. Bethesda n'avait connu que deux villes dans sa vie, Alexandrie et Rome. Et, à l'exception du voyage l'ayant emmenée de la première vers la seconde, elle ne s'était jamais aventurée à plus d'un mille à l'extérieur de l'une ou de l'autre. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire que je me rende à Cumes ou à Carthage ?

— Bon, soupirai-je. Si cela te rassure, je soupçonne qu'Eco et moi allons passer les tout prochains jours du côté de Baia¹⁰. Tu en as entendu parler, n'est-ce pas ?

Elle hocha la tête.

— C'est une belle petite région côtière, ajoutai-je. Elle se trouve plus au sud, derrière le cap de Misène, dans cette baie que les locaux, de Pouzzoles à Pompéi, appellent la Coupe. Les plus riches d'entre les riches se font construire de superbes demeures près du rivage et prennent des bains de boue chaude.

— Mais comment sais-tu cela, puisqu'il ne t'a rien dit ?

— Oh, ce n'est qu'une supposition.

Bethesda s'adoucit sous ma caresse. Elle soupira. Alors je sus qu'elle acceptait mon « escapade », et la perspective d'être la maîtresse de maison pendant quelques jours, avec autorité sur tous les autres esclaves. Par expérience, je savais qu'en mon absence elle se montrait un tyran tout à fait impitoyable. J'espérais seulement que Belbo serait capable de supporter sa loi. Cette pensée me fit sourire.

Je me tournai et vis Eco attendant dans l'embrasure. Pendant un instant, son visage exprima une fascination intense. Puis il croisa les bras et roula les yeux, comme s'il entendait nier tout intérêt ou toute sympathie pour le moment de tendresse qu'il venait d'interrompre. Je déposai rapidement un baiser sur la joue de Bethesda et quittai la chambre.

Dans le vestibule, Marcus Mummius faisait les cent pas. Il avait toujours l'air las et impatient. Quand j'apparus, il leva les mains et se précipita vers la porte, sans même m'attendre. Pour lui, dire au revoir à une femme, qui plus est une esclave, n'était qu'un gaspillage de temps. Il se contenta de jeter un regard par-dessus son épaule pour me le signifier.

10 En latin, Baiae ; aujourd'hui, en français, Baies. (N.d.T.)

Nous dévalâmes en hâte le sentier escarpé qui descend l'Esquilin¹¹, évitant les embûches à la lueur de la torche d'Eco. À l'endroit où le chemin s'achève pour se jeter dans la voie Subura, quatre chevaux et deux hommes nous attendaient.

Ces derniers avaient l'allure et le comportement de légionnaires en civil. Sous leurs légers manteaux de laine¹², j'entrevis l'éclat rassurant de couteaux. De ce fait, j'appréhendai moins la perspective de m'aventurer à travers les rues de Rome à la nuit tombée. Je glissai ma main à l'intérieur de mon manteau et sentis mon propre poignard. Mummius avait dit que tous mes besoins seraient comblés, mais je préférerais avoir mon arme.

En revanche, il n'avait pas prévu Eco. Aussi me donna-t-on la monture la plus robuste et le jeune garçon grimpa derrière moi en me tenant par la taille. Si mon corps est large au niveau des épaules et de la poitrine (j'ajouterai, de la taille, depuis quelques années), celui d'Eco est mince. Aussi représentait-il un infime surcroît de poids pour l'animal.

Un petit air frais trahissait l'arrivée précoce de l'automne. Mais la nuit était douce. Pourtant, les rues étaient désertes. En temps de troubles, les Romains fuyaient l'obscurité et verrouillaient leurs maisons dès le coucher du soleil, abandonnant les rues aux proxénètes, aux ivrognes et aux amateurs de sensations fortes. Il en était ainsi pendant les périodes sombres des guerres civiles et les années lugubres de la dictature de Sylla. Il en allait de nouveau ainsi alors que la révolte de Spartacus était sur toutes les lèvres. Sur le Forum, on racontait des histoires terrifiantes. Des villages entiers auraient été anéantis. Leurs habitants auraient été rôtis vifs et mangés par leurs anciens esclaves. Après la tombée de la nuit, les Romains refusaient toute invitation et ne sortaient pas. Ils se barricadaient dans leurs chambres. Pendant leur sommeil, ils ne voulaient pas voir entrer le moindre esclave, pas même ceux en

11 L'une des sept collines historiques de Rome. (N.d.T.)

12 Ce que les Romains appelaient manteaux (*lacerna* ou *paenula*) tenait plus de la cape ou de la pèlerine que du manteau stricto sensu. (N.d.T.)

qui ils avaient le plus confiance. Et, la nuit, ils faisaient des cauchemars et se réveillaient trempés de sueur. De nouveau, le chaos était lâché sur le monde et il avait pour nom Spartacus.

Les pas de nos chevaux résonnaient dans les ruelles de Subure, qui empestaient l'urine et les détritus en état de décomposition. Ici et là, les lumières tombant des fenêtres ouvertes, aux étages supérieurs, éclairaient notre route. Des bribes de musique et de rires d'ivresse fusaien au-dessus de nos têtes. Les étoiles paraissaient lointaines et froides, perspective d'un hiver glacial. Il ferait plus chaud à Baia, pensai-je, là où l'été s'attarde dans l'ombre du Vésuve.

Les sabots de nos chevaux se mirent à résonner fort près des temples et des places désertes. Nous contournâmes les espaces sacrés, où les chevaux ne sont pas admis, même la nuit. Puis nous nous dirigeâmes vers le sud, traversant la passe étroite séparant le Capitole du Palatin¹³. L'odeur de paille et de fumier envahit l'air, à hauteur du Forum boarium¹⁴. Le grand marché au bétail était calme, à l'exception des beuglements occasionnels des bêtes dans leurs enclos. Sur son piédestal, l'énorme bœuf de bronze découpaît sa silhouette cornue contre le ciel constellé, comme un Minotaure géant en équilibre.

Je donnai une petite tape sur la jambe d'Eco. Il se pencha en avant.

— C'est bien ce que je pensais, lui chuchotai-je à l'oreille. Nous nous dirigeons vers le Tibre. As-tu envie de dormir ?

Il me donna deux tapes énergiques.

— Bien, répondis-je en riant. Alors tu feras le guet pendant que nous descendrons le fleuve pour rejoindre Ostie.

Sur la rive, d'autres hommes de Mummius attendaient, prêts à récupérer nos chevaux. Au bout de l'embarcadère le plus long attendait notre bateau. Si, dans mon demi-sommeil, j'avais imaginé un lent et désinvolte petit voyage vers la mer au fil du Tibre, je m'étais trompé. L'embarcation n'était pas une barque, comme je le supposais, mais un chaland, mû par une douzaine d'esclaves rameurs avec un timonier à l'arrière et un vaisseau au

13 Deux autres collines de Rome. (N.d.T.)

14 Littéralement, le « marché aux bœufs ». (N.d.T.)

milieu. Autrement dit, un bateau rapide. Mummius ne perdit pas de temps pour nous faire monter à bord. Ses deux gardes du corps suivirent et nous appareillâmes aussitôt.

— Vous pouvez dormir, si vous voulez, dit-il en désignant l'espace sous le dais, où des couvertures étaient posées en vrac. Ce n'est pas le grand luxe et aucune esclave ne va venir vous réchauffer, mais il n'y a pas de poux. Sauf si ceux-là en ont amené.

Il donna un rude coup sur l'épaule d'un des rameurs.

— Ramez ! beugla-t-il. Et je vous conseille de filer plus énergiquement qu'à l'aller, sinon je vous envoie tous sur la galère.

Il eut un petit rire froid. De retour dans son élément, Mummius se montrait plus jovial. Mais je n'étais pas sûr d'apprécier ce dont j'étais témoin. Il confia la garde à l'un de ses hommes et se glissa sous les couvertures.

— Réveille-moi au besoin, chuchotai-je à Eco, en lui pressant la main pour être sûr qu'il m'écoute. Ou dors, si tu peux. A mon avis, nous ne courons aucun danger.

Puis je rejoignis Mummius sous la tente. Je m'installai le plus loin possible de lui et m'efforçai de ne pas penser à mon lit ni à la chaleur du corps de Bethesda.

J'essayai de dormir, sans succès. Le crissement des chaînes, le bruit des rames dans l'eau, l'interminable battement du fleuve contre les flancs du navire m'emportèrent finalement dans un demi-sommeil agité. Je me réveillai fréquemment au son du ronflement de Mummius. La quatrième fois, je ne pus m'empêcher de sortir mon pied des couvertures et de lui décocher un petit coup. Le ronflement s'interrompit un moment. Puis il reprit. On aurait dit un homme que l'on étranglait lentement. J'entendis alors des gloussements de rires étouffés. En me soulevant sur les coudes, j'aperçus les deux gardes à la proue qui me souriaient. Parfaitement réveillés, ils se tenaient côté à côté et devisaient tranquillement. A la poupe, le barreur, un géant barbu, paraissait ne rien voir et ne rien entendre d'autre que le fleuve. Non loin de lui, Eco était accroupi et regardait l'eau par-dessus le bastingage. Il ressemblait à une statue de Narcisse contemplant son reflet sous le ciel étoilé.

Finalement, le ronflement de Mummius s'atténuua et se fondit avec le clapotis de l'eau contre le bois et la respiration rythmée des rameurs. Mais je ne parvenais toujours pas à m'abandonner aux bras bienfaisants de Morphée. Je m'agitais dans les couvertures, et les rejetais par instants. J'avais trop chaud, puis trop froid. Mes pensées se perdaient aveuglément dans des méandres, puis tournaient sur elles-mêmes. Cette somnolence me ramollit sans me reposer, me calma sans me rafraîchir. Lorsque nous arrivâmes enfin à Ostie et à la mer, j'étais beaucoup plus engourdi qu'au moment où Mummius m'avait tiré de mon lit, quelques heures plus tôt. Mon esprit était obscurci ; je n'avais étrangement plus conscience du temps ni de l'espace. Je m'imaginais que la nuit ne s'achèverait jamais et que nous voyagerions sans fin dans l'obscurité.

Mummius nous fit descendre sur un embarcadère. Les gardes du corps suivirent le mouvement. Mais les rameurs épuisés restèrent à bord, haletants et pliés en deux d'épuisement sur leurs rames. Je jetai un regard derrière moi. A la lumière des étoiles, leurs larges dos nus se soulevaient et étincelaient de sueur. L'un d'eux se pencha par-dessus bord et se mit à vomir. A un moment, pendant le voyage, j'avais cessé d'entendre leur respiration hachée et le crissement régulier des rames. Je les avais complètement oubliés, comme on oublie les roues d'un véhicule. Qui remarque des roues jusqu'à ce qu'elles aient besoin d'être huilées ? Ou un esclave avant qu'il devienne malade, affamé ou violent ? Je frissonnai et resserrai la couverture autour de mes épaules pour me protéger de l'air frais de la mer.

Mummius nous entraîna le long de l'embarcadère. Sous la passerelle, j'entendais le doux battement de l'onde contre les pilotis de bois. Sur notre droite, une flottille de petites embarcations fluviales était amarrée au quai. Sur notre gauche courait un petit mur de pierre contre lequel étaient empilés des cageots et des paniers dans un fouillis d'ombres. Au-delà du mur, Ostie dormait. Ici et là, j'apercevais une fenêtre éclairée aux étages. A intervalles, des lampes étaient placées sur le mur de la cité. Mais en dehors de nous aucun être vivant ne bougeait. La lumière créait des jeux d'ombre trompeurs. Je crus

apercevoir une famille de mendians, blottie dans un recoin. Ailleurs, c'est un rat que je vis surgir d'un monticule, qui, sous mes yeux, se transforma en un vulgaire tas de frusques.

Une planche disjointe me fit trébucher. Eco agrippa mon épaule pour me retenir. Mais Mummius me donna une tape si forte qu'elle me fit presque choir pour de bon.

— Tu n'as pas assez dormi ? aboya-t-il de son ton de caserne. Moi, je n'ai besoin que de deux heures de sommeil par jour. Dans l'armée, on apprend à dormir debout, y compris en marchant, si c'est nécessaire.

Je hochai négligemment la tête. Nous dépassâmes des jetées et des entrepôts, puis traversâmes des marchés couverts et des chantiers navals. Le bruissement des vagues de la mer se mariait avec le clapotement régulier du fleuve. Nous parvînmes enfin au bout du quai, là où le Tibre s'élargit soudain et se jette dans la mer. Le mur de la ville s'éloignait vers le sud. Devant nous s'ouvrait une vaste étendue d'eau calme irisée par les étoiles. Une autre embarcation de bonne taille nous attendait là. Mummius nous poussa au bas des marches et nous fit passer dans le bateau. Il aboya un ordre au garde-chiourme et nous appareillâmes.

Le quai s'éloigna. Autour de nous, les vagues grossissaient. Eco jeta des regards effrayés et saisit ma manche.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je. Nous ne resterons pas longtemps dans ce bateau.

Effectivement, un moment plus tard, alors que nous contournions un petit promontoire rocheux, un navire apparut.

— Une trirème ! murmurai-je.

— La *Furie*¹⁵ dit Mummius, voyant ma surprise et souriant fièrement.

Je m'attendais à un grand bateau. Mais pas à un si grand. Les voiles des trois mâts étaient amenées. Trois rangées de rames sortaient de son ventre. Il me semblait incroyable qu'un tel monstre ait été envoyé pour aller chercher un seul homme.

15 À Rome, les bateaux étaient du genre féminin et portaient des noms féminins. Les Furies étaient des esprits vengeurs attachés notamment à châtier les parjures. (N.d.T.)

Mummius alluma une torche et l'agita au-dessus de sa tête. Sur le pont de la galère, une torche oscilla en réponse. À notre approche, des hommes commencèrent soudain à s'activer sur tout le navire et jusqu'en haut des mâts, aussi discrètement que des fantômes au clair de lune. Les rames plongèrent dans l'eau. Les voiles se déployèrent et se mirent à claquer dans la douce brise. Mummius mouilla son index sur sa langue et le pointa vers le ciel.

— Pas beaucoup de vent. Mais il va nous pousser régulièrement vers le sud. C'est bon.

Nous atteignîmes le navire. Une échelle de corde fut descendue. Eco grimpa le premier. Je le suivis et Marcus Mummius ferma la marche. Il remonta l'échelle derrière lui. Le bateau qui nous avait amenés repartit vers Ostie. Mummius se mit à arpenter rapidement le navire en tous sens, distribuant ses ordres. La *Furie* se souleva et se mit en branle. À travers les planches nous parvint le rythme régulier des rameurs gémissant à l'unisson. Je regardai Ostie, derrière nous s'étendaient son étroite plage et ses toits de tuile par-dessus les murs. La ville s'éloigna à une vitesse stupéfiante. Rome parut soudain très loin.

Occupé avec l'équipage, Marcus Mummius ne faisait plus attention à nous. J'indiquai à Eco un coin tranquille. Appuyés l'un contre l'autre et enroulés dans des couvertures pour nous isoler de la fraîcheur du large, nous nous efforçâmes de dormir.

Soudain, Mummius vint me secouer.

— Que fais-tu sur le pont ? Un citadin habitué au confort comme toi va attraper la mort avec une telle humidité. Venez, vous deux, il y a un local pour vous à la poupe.

Nous le suivîmes, trébuchant sur des cordages et autres obstacles invisibles. A l'est, les premières lueurs de l'aube commençaient à poindre au-dessus des collines sombres. Mummius nous guida vers une pièce minuscule dotée de deux couchettes côté à côté. Je m'effondrai sur la première. Une délicieuse sensation m'envahit alors que je m'enfonçais dans un épais matelas en plumes d'oie de la meilleure qualité. Eco prit l'autre. Il commença à bâiller et à s'étirer comme un chat. Déjà à moitié endormi, je remontai la couverture jusqu'au menton. Mummius nous avait-il laissé sa propre cabine ?

J'ouvris les yeux et le vis, les bras croisés, appuyé contre le mur, juste devant la porte. Dans la lumière blafarde de l'aube, son visage était à peine visible. Mais l'infime battement de ses paupières et le relâchement de son maxillaire inférieur ne laissaient aucun doute : Marcus Mummius, l'honnête soldat, était profondément endormi et rêvait... debout.

3

Je me réveillai en sursaut, en me demandant où j'étais. Ce devait être le matin ; parce que, même à mes moments les plus dissolus, je dormais rarement jusqu'à midi. Pourtant la vive lumière tombant de la fenêtre au-dessus de ma tête était douce comme celle d'un après-midi du début de l'automne. La terre semblait frémir, sans que cela soit le tremblement soudain d'un séisme. La maison craquait et gémissait tout autour de moi. Et quand j'essayai de me lever, je replongeai immédiatement dans un épais matelas de duvet.

Une voix vaguement familière me parvint à travers la petite fenêtre, une voix de soldat bourru hurlant des ordres. Et soudain, tout me revint à l'esprit.

Près de moi, Eco gémit et cligna des yeux. Je me redressai et m'assis au bord du lit. J'avais l'impression d'être sans arrêt tiré en arrière dans cette vaporeuse montagne de duvet, douce et engourdissante. Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées. Une aiguière d'eau était posée sur une étagère fixée au mur. Je l'attrapai par les deux poignées et bus une longue gorgée. Puis je pris de l'eau dans mes mains pour m'asperger le visage.

— Ne la gaspille pas, aboya quelqu'un. C'est de l'eau fraîche du Tibre. C'est pour boire, pas pour se laver.

Je levai les yeux vers Marcus Mummius, debout dans l'embrasure, les bras croisés. L'air vif et alerte, il arborait le sourire supérieur de celui qui s'est levé tôt. Il avait revêtu sa tenue militaire, une tunique de lin et de cuir rouge, sous une cuirasse en cotte de mailles.

— Quelle heure est-il ?

— Deux heures de l'après-midi. Ou, comme l'on dit à terre, la neuvième heure du jour. Vous n'avez fait que dormir et ronfler depuis que vous vous êtes effondrés dans ce lit la nuit dernière.

Il secoua sa tête.

— Un vrai Romain devrait être incapable de dormir dans un lit aussi confortable. On devrait laisser ce raffinement absurde aux Égyptiens. Voilà mon avis.

Il se mit à rire et je pris un plaisir sinistre à l'imaginer soudain embroché sur la lance d'un de ces Égyptiens raffinés.

Je secouai la tête à mon tour.

— Il reste combien de temps ? Sur ce bateau, j'entends.

Il fronça les sourcils.

— Je ne peux pas te le dire. Tu le sais bien.

Je soupirai, avant d'ajouter :

— Alors je vais formuler ma question autrement : combien de temps reste-t-il avant qu'on atteigne Baia ?

Le visage de Mummius se décomposa :

— Mais, je n'ai jamais dit...

— C'est vrai, tu ne l'as jamais dit. Tu es un bon soldat, Marcus Mummius. Tu as juré de ne rien divulguer et tu es resté fidèle à ton serment. Quoi qu'il en soit, j'aimerais bien savoir quand nous arriverons à Baia.

— Qu'est-ce qui te fait penser... ?

— Je pense justement, Marcus Mummius. Tu as dit le mot exact. Si je n'étais pas capable de résoudre une énigme aussi simple que celle de notre destination, je ne serais sûrement pas l'homme dont ton employeur a besoin. Alors, premier point : nous faisons voile vers le sud. Je ne suis pas marin, mais je sais que le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest. Tu viens de me dire que nous étions l'après-midi ; or, regarde où se trouve le soleil : sur notre droite. Et la côte est sur notre gauche. J'en déduis donc que nous faisons route vers le sud. Comme tu m'as également dit que mon travail serait achevé en moins de cinq jours, nous pouvons difficilement nous éloigner de l'Italie. Ce ne peut être qu'une ville située sur la côte sud et très probablement dans la baie ? Bon, d'accord, je me trompe peut-être en désignant Baia. Il pourrait également s'agir de Pouzzoles, Naples ou même de Pompéi. Mais à bien y réfléchir, je ne crois pas me tromper. Un homme aussi riche que ton maître, capable de payer cinq fois mes honoraires journaliers sans sourciller et d'envoyer un navire comme celui-ci pour une apparente broutille, un homme aussi riche que ton maître, donc, possède

une maison à Baia. Parce que c'est là que tout Romain qui peut se le permettre se fait construire une résidence d'été. Par ailleurs, hier soir, tu as dit quelque chose à propos de la gueule d'Hadès, non ?

— Je n'ai jamais...

— Si, si. Je te l'assure. Tu as dit que de nombreuses vies étaient en jeu et tu as parlé de bébés que l'on entendrait pleurer jusque dans la gueule d'Hadès. Bien sûr, tu pouvais parler par métaphore, comme un poète. Mais, à mon avis, la poésie n'est manifestement pas ton fort. Ta main se sert d'une épée, pas d'une lyre, et, dans ta bouche, il fallait entendre « gueule d'Hadès » dans son sens littéral. Je ne l'ai jamais vue moi-même, mais les colons grecs qui les premiers ont occupé la baie situaient l'entrée du Monde inférieur dans un cratère sulfureux appelé lac Averne¹⁶. Et c'est pour cela qu'on l'appelle aussi la Gueule d'Hadès, Hadès étant le mot grec pour le Monde inférieur, que les vieux Romains appellent encore Orcus¹⁷.

Mummius me dévisagea malicieusement.

— Tu es un esprit perspicace, dit-il finalement. Après tout, tu mérites peut-être ton salaire.

Je ne perçus aucun sarcasme dans sa voix. Au contraire, je décelai une sorte de tristesse, comme s'il espérait vraiment que je réussisse, mais n'y croyait pas.

Un instant plus tard, Mummius ressortait de la pièce en bombant le torse.

— Vous devez avoir faim après avoir ronflé toute la journée, nous cria-t-il par-dessus son épaule. Il y a de la nourriture dans le carré d'équipage, au milieu du navire. Vous n'en avez sûrement pas de meilleure chez vous. Je la trouve même trop riche. Pour moi, rien de tel qu'une autre de vin coupé d'eau et une croûte de pain dur. Mais le propriétaire du navire veut toujours ce qu'il y a de mieux – autrement dit ce qui coûte le

¹⁶ En latin, *Avernus*, ce qui signifie « sans oiseaux », précisément à cause des émissions de gaz. (N.d. T.)

¹⁷ C'est avant tout le nom du dieu du Royaume des morts, le Pluton romain, également connu sous le nom Dis ou Orcus. (N.d.T.)

plus cher. Et après vous être sustentés, vous pourrez refaire un long somme.

Il rit, avant d'ajouter :

— C'est ce que vous auriez de mieux à faire, de toute façon, sinon vous risquez de nous encombrer. Sur un navire, les passagers sont des poids morts. Ils n'ont rien à faire. Bon, allez, suivez-moi.

En changeant de sujet, Marcus Mummius avait évité de reconnaître que Baia était notre destination. Mais il était inutile d'insister : je savais où nous nous rendions et maintenant une affaire plus importante occupait mon esprit. Je commençais à soupçonner l'identité du mystérieux employeur. Qui pouvait fournir un moyen de transport aussi luxueux pour véhiculer un vulgaire employé ? Pour une affaire privée, Pompée était probablement en mesure de réunir de telles ressources. Mais il était toujours en Espagne. Alors il ne restait que l'homme le plus riche que Rome ait jamais connu, Marcus Licinius Crassus. Mais qu'est-ce que Crassus pouvait bien vouloir de moi, lui qui possédait des foules d'esclaves et pouvait s'offrir les services de n'importe quel homme libre ?

J'aurais pu agacer Mummius avec de nouvelles questions. Mais j'avais déjà suffisamment mis sa patience à l'épreuve. Je le suivis au soleil de l'après-midi. Des effluves d'agneau rôti flottaient dans la brise salée. Mon estomac rugissait comme un lion. Je renonçai à ma curiosité pour satisfaire un appétit plus pressant.

Mummius avait tort de penser que je m'ennuierais sur la *Furie*, au moins tant que le soleil brillait. Le spectacle toujours changeant de la côte italienne, les mouettes tournoyant au-dessus de nos têtes, le travail des marins, les jeux du soleil sur l'eau, les bancs de poissons, l'air vif caractéristique d'une journée qui n'est déjà plus estivale, mais pas encore automnale... Tout cela avait largement de quoi me distraire jusqu'au coucher du soleil.

Eco était encore plus excité que moi. Tout le fascinait. Un couple de dauphins nous rejoignit au crépuscule. Il accompagna le navire bien après la tombée de la nuit. On les voyait plonger et

replonger en soulevant des gerbes d'écume. Par moments, ils semblaient rire comme des humains. Eco leur répondait en imitant leur cri, comme s'ils se parlaient dans un langage secret. Quand finalement ils disparurent, il alla se coucher le sourire aux lèvres et s'endormit rapidement.

Je n'eus pas cette chance. Ayant dormi une bonne partie de la journée, je n'avais pas sommeil. Pendant quelque temps, la côte fantomatique et le scintillement des étoiles se reflétant sur l'eau me charmèrent autant que le spectacle de l'après-midi. Puis la nuit se rafraîchit. Alors je regagnai mon lit. Mais Marcus Mummius avait raison. Le lit était trop doux, ou la couverture trop râche. A moins que ce ne fut la lumière des étoiles filtrant par la fenêtre ou les imitations du rire des dauphins qu'Eco faisait dans son sommeil... J'étais incapable de m'endormir.

Alors, je perçus le son du tambour. Il venait des profondeurs. C'était un battement sourd, lancinant, plus lent que mon pouls, mais aussi régulier. La nuit précédente, j'étais si épuisé que je ne l'avais pas entendu. Mais maintenant je ne pouvais l'ignorer. C'était le tambour qui réglait le mouvement de rames des esclaves au pont inférieur, le rythme qui portait le navire vers Baia. Plus j'essayais de me boucher les oreilles, plus j'avais l'impression que le son montait plus fort à travers les planches. Et plus je m'agitai dans mon lit, plus le sommeil semblait s'éloigner.

J'entrepris de me remémorer la physionomie de Marcus Crassus, l'homme le plus riche de Rome. Je l'avais vu des centaines de fois au Forum, mais son visage m'échappait. Ensuite, je comptai mon argent dans ma tête, imaginant le doux tintement des pièces. Je songeai aux honoraires que j'allais encaisser. Je pensai à Bethesda, l'imaginant endormie, seule, la petite chatte blottie entre ses seins. En esprit, je visitai toutes les pièces de ma maison, une à une. Soudain une image s'imposa à moi : celle d'un Belbo complètement ivre, affalé en travers de mon portail grand ouvert, laissant libre accès à n'importe quel voleur ou assassin...

Je sursautai et m'assis. Avec une sorte de petit gémississement, Eco se retourna dans son sommeil. Je laçai mes chaussures, m'enroulai dans la couverture et retournai sur le pont.

Çà et là, des marins dormaient, pressés les uns contre les autres. Quelques-uns erraient sur le pont, attentifs à toute menace en provenance de la mer ou du rivage. Une petite brise du nord gonflait la voile et me donnait la chair de poule. En me promenant, je me laissai insidieusement attirer vers la porte située au milieu du pont, celle qui donnait accès au cœur de la galère.

Curieusement, un homme peut voguer sur de nombreux navires au cours de sa vie, sans jamais se demander vraiment comment ils se déplacent. Mais c'est ainsi que la plupart des gens vivent : ils mangent, s'habillent, vaquent à leurs activités, sans jamais avoir une pensée pour la sueur des esclaves qui ont moulu le blé, tissé leurs vêtements et pavé les routes. Et ils ne s'interrogent pas davantage sur le sang qui réchauffe leur corps ou l'humeur qui protège leur cerveau.

Je franchis la porte et me retrouvai rapidement au bas des marches. Instantanément une vague de chaleur me balaya le visage, moite, étouffante, comme de la vapeur d'eau bouillante. Je percevais le martèlement sourd du tambour. Je sentis les hommes avant de les voir. Toutes les odeurs humaines possibles étaient concentrées dans cet espace fermé. On aurait dit l'haleine de démons s'élevant de gouffres sulfureux. Je fis un pas de plus dans un monde de morts vivants. Il était difficile d'imaginer que la gueule d'Hadès ouvrît sur un univers plus terrifiant que celui-là.

L'endroit ressemblait à une longue et étroite caverne. Ici et là, des lampes suspendues au plafond projetaient une lumière pâle sur les corps nus et blasfèmes des rameurs. D'abord, dans la pénombre, je ne distinguai que des ondulations tout autour de moi, comme des grouillements de vers. Mais à mesure que mes yeux s'habituaient, je découvris lentement les détails.

Au centre et sur toute la longueur de la cale courait une étroite passerelle, comme un pont suspendu. De chaque côté, les esclaves étaient disposés en gradins, sur trois rangs. Ceux qui occupaient la rangée contre la coque pouvaient rester assis en permanence. Ils disposaient de rames plus courtes qui exigeaient moins d'efforts. Les bancs de la rangée du milieu étaient légèrement plus hauts. Chaque fois qu'ils tiraient les

rames en arrière, leurs occupants devaient s'arc-bouter sur leurs repose-pieds. Puis, ils devaient se soulever pour repousser les rames vers l'avant. Enfin, les derniers, les plus malchanceux, se trouvaient debout sur la passerelle centrale. Ils avançaient d'avant en arrière pour pousser leurs rames en un grand mouvement circulaire. En pleine extension, ils se dressaient sur la pointe des pieds, puis ils tombaient à genoux et basculaient en arrière pour ressortir les rames de l'eau. Chaque esclave était entravé à sa rame par une petite chaîne rouillée fixée aux poignets.

Ils étaient des centaines, serrés les uns contre les autres. On aurait dit du bétail dans un enclos. Mais là les animaux sont libres de leurs mouvements. Chaque homme était comme le rouage minuscule d'une machine qui ne s'arrête jamais. Et ils avançaient au rythme du tambour.

Je me retournai pour regarder le batteur à la poupe. Assis sur un petit banc, il devait se trouver juste en dessous de mon lit. Il avait les jambes écartées, et ses genoux serraient le bord d'un tambour beaucoup plus large que haut. Autour de chaque main étaient enroulées des lanières à l'extrémité desquelles se trouvait une boule de cuir. Alternativement, l'homme levait ses mains et laissait retomber les boules sur la peau du tambour. A chaque coup donné, une vibration sourde envahissait l'air chaud et dense. En regardant mieux, je vis que le batteur avait les yeux fermés et qu'un petit sourire errait sur ses lèvres. On aurait dit qu'il rêvait. Mais jamais le rythme ne faiblissait.

A côté de lui, un autre homme était debout. Habillé comme un soldat, il tenait un long fouet dans sa main droite. En m'apercevant, il me jeta un regard noir et fit claquer son fouet en l'air, comme s'il voulait m'impressionner. Les esclaves les plus proches de lui frémirent. Certains gémirent même. C'était comme si une vague de souffrance venait de passer au-dessus d'eux.

Je remontai la couverture sur ma bouche et mon nez pour filtrer la puanteur. La lumière des lampes passait à peine entre les passerelles, les bancs et les pieds entravés. Mais je pus tout de même distinguer le fond de la cale. C'était un infect mélange d'excréments, d'urine, de vomis et de restes de nourriture

avariée. Comment pouvaient-ils supporter ça ? S'y étaient-ils habitués avec le temps, comme ils s'étaient habitués aux chaînes ? Ou étaient-ils écœurés en permanence comme je l'étais moi-même ?

Des sectes religieuses de l'Est prétendent qu'après la mort les méchants se rendent dans un lieu où ils subissent un châtiment éternel. Est-ce que cela ne suffit pas à leurs dieux de voir les hommes souffrir dans ce monde ? Ont-ils besoin de les torturer encore dans l'autre monde ? J'ignore tout de ce lieu de damnation après la mort. Mais il y a une chose que je sais : si un tel endroit existe sur terre, c'est bien le ventre d'une galère romaine, là où les hommes sont forcés de travailler, environnés par la puanteur de leur vomé et de leurs excréments, en oubliant leurs angoisses, au rythme sans fin du tambour.

La plupart des hommes, dit-on, meurent au bout de trois ou quatre ans de galère. Les plus chanceux disparaissent plus tôt. S'il a le choix, un prisonnier ou un esclave coupable de vol préférera finir dans les mines ou dans l'arène plutôt qu'aux galères. De tous les châtiments infligés à un homme, ramer dans une galère est considéré comme le plus cruel. La mort vient toujours, mais pas avant qu'il soit à bout de force et que toute dignité ait été annihilée dans la souffrance et le désespoir.

Dans les galères, les hommes deviennent des monstres. Certains capitaines de navire ne changent jamais leurs esclaves de place. Un homme qui rame jour après jour, mois après mois, du même côté, surtout s'il se tient sur la passerelle centrale, développe des muscles disproportionnés d'un côté du corps. Simultanément, sa peau pâlit comme celle du poisson par manque de soleil. S'il s'échappe, il sera aisément repérable en raison de sa difformité. Une fois, dans Subure, j'ai vu une troupe de gardes privés extirpant un évadé d'un lupanar. L'homme était nu ; il hurlait. Eco, qui n'était alors qu'un enfant, avait été horrifié par le physique de l'esclave. Après mon explication, il s'était mis à pleurer.

Mais, dans les galères, les hommes deviennent aussi des dieux. Crassus, s'il était bien le propriétaire de ce navire, veillait à changer ses rameurs de place. Ou alors, il les épuisait encore plus rapidement que les autres, parce que je ne voyais aucun

monstre difforme parmi eux. Au contraire, j'apercevais de jeunes hommes à la poitrine large, aux fortes épaules et aux bras musclés. Et les plus vieux survivants avaient des physiques encore plus impressionnantes. On aurait dit un équipage d'Apollons barbus mêlés à quelques Hercules à cheveux blancs. Cependant leurs visages étaient tous humains, trop humains, misérables, déformés par la souffrance et la peine.

Quand je les observais, la plupart détournaient les yeux, comme si mon regard pouvait les blesser aussi sûrement que le fouet de leur gardien. Mais quelques-uns ne tournaient pas la tête. Je voyais des yeux éteints par l'effort permanent et la monotonie, des yeux envieux ; envieux d'être à la place de cet homme qui pouvait simplement marcher où il voulait, essuyer la sueur de son visage et se nettoyer après avoir déféqué. Dans certains regards je lisais la peur et la haine ; dans d'autres, une espèce de fascination, d'avidité. Le type de regard direct qu'un homme affamé peut jeter sur un glouton.

Soudain, alors que je marchais le long de la passerelle centrale entre les esclaves nus, je fus saisi par une sorte de fièvre brûlante. J'étais comme en transe. Mes narines étaient pleines de l'odeur de sueur et de déchets. Mes yeux erraient sur cette masse de souffrance constamment plongée dans l'obscurité. J'étais le personnage d'un rêve qui regardait des hommes vivant un cauchemar.

Plus on s'éloignait de la plate-forme où battait le tambour et de la passerelle centrale, moins il y avait de lampes. Mais ça et là, la lumière de la lune s'infiltrait dans la pénombre. Elle faisait luire les bras et les épaules trempés de sueur des rameurs et faisait scintiller les chaînes. Derrière moi, le battement sourd du tambour s'éloignait, mais il était toujours lent et régulier. Le rythme lancinant était aussi hypnotique que le chuintement des vagues contre la proue.

J'atteignis le bout de la passerelle. Je me retournai pour contempler cette multitude en action. Soudain, j'eus assez de ce spectacle. Je me précipitai vers la sortie. Plus loin devant moi, éclairé par une lampe comme un acteur en scène, le garde-chiourme me regardait. Il hocha la tête. Même à cette distance, je pouvais percevoir son dédain. C'était son domaine.

J'étais un intrus, un curieux, trop délicat pour un tel endroit. Il fit claquer son fouet au-dessus de sa tête à mon intention. Les esclaves à ses pieds gémirent. Et il sourit.

Je songeai à quel point Eco aurait facilement pu échouer dans un tel endroit si je ne l'avais pas trouvé et recueilli. Un enfant au corps solide, sans langue, sans famille pour le défendre, avait toutes les chances d'être enlevé et vendu aux enchères.

A cet instant, un homme dévala l'escalier. Il me bouscula en passant devant moi, puis se précipita vers la poupe. Il hurla quelque chose et le tambour doubla brusquement sa cadence. Tout sembla vaciller alors que le navire s'emballait. Je tombai à la renverse contre la rampe de l'escalier. La vitesse augmentait de manière stupéfiante.

Le tambour résonnait de plus en plus fort, de plus en plus vite. Le messager repassa devant moi avec la même brusquerie pour remonter sur le pont. J'agrippai la manche de sa tunique.

— Des pirates ! dit-il simplement avec une intonation théâtrale. Deux navires ont surgi d'une crique. Ils sont après nous.

Son visage était sombre. Mais, assez curieusement, lorsque je le relâchai, j'eus l'impression qu'il riait.

Je commençai à le suivre, mais m'arrêtai, fasciné par le spectacle qui se déroulait tout autour de moi. Le tambour allait encore plus vite. Les rameurs gémissaient et suivaient la cadence. Le garde-chiourme arpentaît la passerelle centrale. Son fouet claquait. Les rameurs tentaient de l'éviter.

Les rameurs alignés contre la coque restaient assis sur leurs sièges. Mais les infortunés de la partie centrale faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour garder le contrôle de leurs rames, s'élevant sur la pointe des pieds, trébuchant, tendant leurs bras à l'extrême. Ils n'avaient pas le choix.

Et la cadence accéléra encore. L'impressionnante machine était au maximum de sa puissance. Les rames faisaient de grands cercles, suivaient un rythme fou. Les esclaves poussaient et tiraient de toute leur force. Horrifié mais incapable de détourner mes yeux, j'étudiais leurs visages grimaçants. Les

mâchoires étaient serrées, les yeux étincelaient de peur et de confusion.

Il y eut un craquement, comme si une des grandes rames s'était brisée. Le bruit avait été si fort et si proche que je m'étais protégé le visage. Au même instant, un jeune garçon qui ressemblait à Eco rejeta la tête en arrière. Sa bouche s'ouvrit comme pour émettre un hurlement silencieux.

Le garde-chiourme releva son bras. La lanière claqua. L'enfant hurla comme s'il avait été ébouillanté. Je vis le fouet mordre ses épaules nues. Le petit esclave vacilla contre sa rame, avant de chanceler sur la passerelle. Enchaîné à ses anneaux de fer, son corps partit en avant, puis en arrière et enfin il se redressa, pendu par les poignets. A cet instant, le fouet s'abattit sur ses cuisses, alors que l'enfant cherchait désespérément à retrouver son équilibre.

Le garçon hurla. Il se tordit et retomba. La rame l'entraîna dans une nouvelle révolution. Je ne sais comment il retrouva sa prise, tous les muscles tendus. Le fouet frappa encore. Le tambour battait. La lanière montait et retombait. Hurlant, haletant de douleur, le rameur dansait comme un possédé. Ses épaules larges se tordaient au rythme du fouet. Son visage était convulsé. Il pleura comme un petit enfant. Le garde-chiourme ne cessait de le frapper, et de le frapper encore.

Je dévisageai le soldat. Il me sourit sinistrement, exhibant une denture pourrie. Alors il se tourna et cracha sur les épaules d'un autre esclave en plein effort. Ses yeux dans les miens, il releva son fouet comme s'il me mettait au défi d'intervenir. Les rameurs gémissaient en chœur. Je regardai le garçon, qui n'avait jamais cessé de ramer. Il bougea les lèvres à mon intention, incapable de parler.

Soudain, j'entendis des pas venant d'en haut. Le messager réapparut, paume levée. C'était un signal pour le tambour.

— Tout va bien ! hurla-t-il.

Le battement cessa brusquement. Dans ce calme soudain, on n'entendait plus que le clapotement des vagues contre le navire, le craquement du bois et les halètements rauques des rameurs. A mes pieds, le garçon s'effondra sur sa rame. Ses épaules musclées étaient striées de coups. Les blessures les plus récentes

se mêlaient aux cicatrices plus anciennes. Ce n'était pas la première fois que le gardien s'acharnait sur lui.

Tout à coup, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien. La puanteur me submergea, comme si la sueur de tous ces corps avait transformé l'air fétide en poison. Je bousculai le messager et me précipitai en haut des marches, à l'air frais. Penché au-dessus de l'eau, je vidai mon estomac.

Au bout d'un moment, je regardai autour de moi, faible, désorienté, écœuré. Sur le pont, les hommes amenaient la voile auxiliaire du deuxième mât. L'eau était calme ; la côte, sombre et silencieuse.

M'ayant aperçu, Marcus Mummius s'approcha. Il avait l'air en grande forme.

— Eh bien, ton dîner est reparti ? Cela arrive quand nous allons à pleine vitesse et que le ventre est plein. J'avais bien dit au propriétaire du navire de ne pas stocker de provisions si riches. Je préfère rendre un estomac plein de pain et d'eau qu'un ventre plein de viande à demi digérée et de bile.

Je m'essuyai le menton.

— Nous les avons distancés ? Tout danger est passé ?

— Façon de parler, répondit-il en haussant les épaules.

— Que veux-tu dire ?

Je tournai les yeux vers la poupe. La mer était vide.

— Combien étaient-ils ? Où sont-ils passés ?

— Oh, il y avait bien mille navires... au moins. Toutes bannières pirates au vent. Et maintenant ils ont rejoint l'Hadès, leur monde.

L'expression de mon visage le fit rire.

— Des pirates fantômes, expliqua-t-il. Des esprits de la mer.

— Attends. Je ne comprends pas.

Les marins sont superstitieux, certes, mais je pouvais difficilement croire que Mummius avait épuisé les rameurs pour distancer quelques bancs de brume ou une baleine égarée.

Non, Mummius n'était pas fou. C'était pire que ça.

— C'était une manœuvre, dit-il finalement en secouant la tête et en m'assénant une grande tape dans le dos.

— Une manœuvre ?

— Oui, une manœuvre, un exercice. Nous devons en faire très souvent, surtout sur les navires civils comme la *Furie*, pour être sûrs que tout le monde est prêt. En tout cas, c'est ainsi que les choses se passent avec...

Il allait dire un nom, puis se reprit :

— Sous mon commandement.

— Une manœuvre, répétaï-je stupidement. Tu veux dire qu'il n'y avait pas de pirates ? Que cette cadence folle était parfaitement inutile ? Les esclaves sont totalement éreintés...

— Bien ! dit Mummius en levant la tête. Les esclaves d'un maître romain doivent toujours être prêts et forts. Sinon à quoi servent-ils ?

Les mots n'étaient pas de lui. Il citait quelqu'un. Quelle sorte d'homme commandait Mummius et lui permettait d'agir ainsi avec ses outils humains ? Je baissai les yeux vers les rames immobiles qui sortaient de la *Furie*. Un instant plus tard, elles s'animèrent et plongèrent dans les vagues. Les esclaves avaient eu un bref répit. Le travail reprenait.

Je pris une profonde inspiration. J'aurais voulu être de retour à Rome, endormi dans les bras de Bethesda.

4

Un coup dans les côtes me réveilla. Eco se tenait au-dessus de moi, faisant de grands gestes pour que je me lève.

Je m'agenouillai sur le matelas pour regarder par le hublot. La terre était proche, ça et là une maison perchée sur les falaises. Les demeures les plus proches de l'eau étaient des masures branlantes, d'humbles habitations construites avec du bois de récupération et recouvertes de filets. Elles étaient entourées de bateaux échoués sur la grève. Sur les hauteurs, les maisons étaient très différentes : c'était de grandes villas à colonnades blanches et treilles.

Je m'étirai, m'aspergeai le visage et pris une gorgée d'eau pour me nettoyer la bouche. Eco avait déjà préparé ma plus belle tunique. Tandis que je m'habillais, il me coiffa et me rasa. A la moindre secousse du navire, je retenais ma respiration. Mais il ne me coupa pas une seule fois.

Ensuite Eco m'apporta du pain et des pommes. Nous sortîmes sur le pont pour les manger en contemplant le paysage. Marcus Mummius commandait la manœuvre d'approche. Nous entrions dans la grande baie que les Romains ont toujours appelée la Coupe. Elle ressemble effectivement à une grande vasque et ses rives sont bordées de villages. Pour les anciens Grecs, qui furent les premiers occupants, c'était tout simplement la baie de Naples, du nom de la principale localité. Quant à Cicéron, mon client occasionnel, il la surnomme la baie du Luxe, avec beaucoup d'ironie dans la voix. Il n'y possède pas de villa... pas encore¹⁸.

Nous entrâmes dans la baie par le nord, longeant les passes étroites entre le cap Misène et l'île de Procida. Droit devant nous, de l'autre côté de la baie, la grande île de Capri se dressait comme un doigt tendu vers le ciel. Le soleil était haut. La

18 Il en possédera trois dans cette baie. (N.d.T.)

journée était belle et claire. Pas une brume à la surface de l'eau. Entre nous et le détroit séparant Capri du promontoire de Minerve, des voiles multicolores constellaient la baie : les voiles des bateaux de pêche et des navires de commerce, et encore celles des bacs qui faisaient le tour de la baie, transportant denrées et passagers de Sorrente et Pompéi, au sud, à Naples et Pouzoles, au nord.

Dès que nous eûmes contourné totalement le cap, toute la baie scintillante s'ouvrit devant nous. Au-dessus des villages d'Herculaneum et de Pompéi, le Vésuve dominait de sa masse menaçante. Ce paysage m'impressionne toujours. La montagne se dresse à l'horizon comme une grande pyramide aplatie au sommet. Avec ses pentes fertiles couvertes de prairies et de vignes, le Vésuve apparaît comme un dieu généreux et bienveillant, symbole de permanence et de sérénité. Pendant un moment, au début de leur révolte, Spartacus et ses partisans s'étaient réfugiés sur ses hauteurs.

La *Furie* longea la côte, dépassant le cap Misène. Puis elle tourna le dos au Vésuve pour se glisser majestueusement dans le port discret. Les voiles furent amenées. Les marins couraient sur le pont. J'écartai Eco. Sans voix pour se défendre, il risquait d'être écrasé ou pris dans les cordes qui tourbillonnaient, et j'avais peur pour lui. Il retira doucement ma main de son épaule. Je ne suis plus un enfant, semblait-il me dire du regard. Mais c'était bien une curiosité d'enfant qui lui faisait tourner la tête en tous sens, essayant de ne rien perdre du spectacle. Soudain, il attrapa mon bras et me montra une barque qui venait de sortir du quai. Elle se dirigeait vers nous.

L'embarcation se rangea le long de la *Furie*. Mummius se pencha et cria une question. La réponse lui arracha un soupir. Mais était-ce de soulagement ou de regret ? J'étais incapable de le dire.

Je m'approchai de lui. Il leva les yeux au ciel en grimaçant.

— Rien n'a été résolu en mon absence, soupira-t-il. On va sans doute avoir besoin de toi. Au moins, le voyage n'aura pas été inutile.

— Alors, maintenant, tu peux quand même m'avouer officiellement que mon employeur est Marcus Crassus.

Mummius me dévisagea, l'air piteux.

— Tu te crois suprêmement intelligent, n'est-ce pas ? Fais preuve de la moitié de cette intelligence quand ce sera nécessaire. C'est tout ce que j'espère. Maintenant... À l'échelle !

— Et toi ?

— Je suivrai plus tard. Je dois d'abord faire le tour du bateau. Je vous remets aux bons soins de Faustus Fabius. Il va vous emmener à la villa, à Baia, et s'occupera de vous là-bas.

Je suivis Eco dans la barque. Un grand roux en tunique bleue nous y accueillit. Il avait un visage jeune, mais des rides marquaient le coin de ses yeux verts. Il devait avoir dans les trente-cinq ans, à peu près le même âge que Mummius. Il me serra la main et je vis sur son doigt l'éclair de son anneau de patricien. Il n'avait pas besoin d'un tel bijou pour prouver qu'il venait d'une vieille famille : les Fabius sont aussi anciens que les Cornélius ou les Aemilius ; ils sont même antérieurs aux Claudius. Mais même sans avoir vu son anneau et sans connaître son nom, j'aurais su qu'il était patricien. Seul un noble romain de la plus vénérable lignée pouvait se tenir aussi droit sans avoir l'air prétentieux ou ridicule.

— C'est toi que l'on appelle le Limier ?

Sa voix était douce et profonde. En parlant, il avait arqué ses sourcils. C'était un réflexe typique des patriciens.

— Gordien, de Rome, me présentai-je.

— Bien. Assieds-toi ici, je te prie. Tu seras mieux, sauf si tu es un excellent nageur.

— Oh, je ne nage quasiment pas, confessai-je.

Il hocha la tête :

— Et voici ton assistant ?

— Mon fils, Eco.

— Je vois. Je suis heureux que vous soyez arrivés. Gelina va être soulagée. Pour quelque raison, elle s'était mis en tête que Mummius pourrait revenir la nuit dernière, même tard. Nous lui avions tous dit que c'était impossible, même dans les conditions les plus favorables. Mais elle s'est entêtée. Avant de se coucher, elle a demandé qu'un messager descende toutes les heures sur le port voir si le navire arrivait. Il y a du désordre ici, comme tu peux l'imaginer.

Il remarqua ma surprise.

— Ah, Mummius ne t'a quasiment rien dit, j'imagine. Oui, telles étaient ses instructions. Mais ne t'inquiète pas, tu vas tout savoir.

Il se retourna dans le sens du vent et inspira profondément. Sa longue chevelure flottait dans la brise comme une crinière rouge.

Je regardai le port. La *Furie* était de loin le plus grand navire. Les autres n'étaient que de petits bateaux de pêche ou de plaisance. Misène n'a jamais été un port particulièrement actif. L'essentiel du trafic qui entre ou sort de la baie passe par Pouzzoles, le principal port d'Italie. Mais Misène paraissait encore plus tranquille qu'elle n'aurait dû l'être, vu la proximité de la luxueuse Baia et des célèbres sources minérales. Je le dis à Faustus Fabius.

— Alors, tu es déjà venu ici ? demanda-t-il.

— Quelques fois.

— Tu as quelque connaissance des navires de commerce qui pratiquent la côte de Campanie ?

— Les affaires m'ont amené de temps en temps ici. Mais je ne suis pas un spécialiste du trafic maritime. Quoi qu'il en soit, ai-je tort de penser que le port est plutôt vide en ce moment ?

Il fit une petite grimace.

— Non. Il y a les pirates en mer et Spartacus sur terre, le commerce est au point mort dans toute la Campanie. Presque rien ne bouge tant sur terre que sur mer. Je suis d'autant plus surpris que Marcus ait voulu te ramener sur la *Furie*.

— Tu veux dire Marcus Mummius ?

— Bien sûr que non. Mummius ne possède pas de trirème ! Je pensais à Marcus Crassus.

Il esquissa un léger sourire.

— Oui, je sais, tu es censé ignorer ce point, au moins jusqu'à ton débarquement. Mais, bon, maintenant tu es au courant.

En mettant le pied sur le quai, je jetai un dernier coup d'œil vers le port.

— Tu dis qu'il n'y a aucun trafic en ce moment ?

Il haussa les épaules. J'attribuai son rictus au dédain traditionnel des patriciens pour les questions de commerce.

— Les voiliers et les barques sillonnent la baie pour transporter les biens et les passagers. Mais il est devenu excessivement rare de voir un grand navire en provenance d'Égypte, d'Afrique ou même d'Espagne, pénétrer dans le port de Pouzzoles. Les biens et les denrées ne circulent plus par voie de terre. Tout le sud de l'Italie vit sous la menace de Spartacus. Il a établi ses quartiers d'hiver du côté de Thurii, après avoir passé l'été à terroriser la région située à l'est du Vésuve. Les cultures ont été détruites, les fermes et les villas dévastées par le feu. Les marchés sont vides. Heureusement pour eux, les habitants de la région ne se nourrissent pas seulement de pain. Personne ici ne mourra de faim tant qu'il y aura des poissons dans la baie ou des huîtres dans le lac Lucrin.

Fabius nous guida vers l'extrémité du quai.

— Malgré les troubles, il ne doit pas y avoir grande pénurie à Rome, n'est-ce pas ?

— Oui, « Le peuple a peur, mais ne souffre pas ».

Je citai la phrase d'un discours que j'avais récemment entendu au Forum.

Fabius ricana.

— Je reconnaiss bien là le Sénat. Ils veillent à ce que la populace de Rome vive correctement. Et pendant ce temps les sénateurs sont incapables d'envoyer un commandant décent contre Spartacus et les pirates. Quelle bande d'incompétents ! Rome n'a plus jamais été la même, depuis que Sylla a ouvert la porte du Sénat à tous ses riches fidèles pour les remercier. Aujourd'hui les vendeurs de babioles et les marchands d'huile d'olive font des discours, pendant que des gladiateurs dévastent la campagne. Par chance Spartacus a, jusqu'à maintenant, manqué de la cervelle ou des nerfs qu'il faudrait pour marcher sur Rome.

— Cette hypothèse est évoquée quotidiennement.

— Oh ! j'en suis sûr. Entre le caviar et les cailles farcies, les Romains n'ont pas beaucoup d'autres sujets de bavardage ces temps-ci.

— On parle toujours de Pompée. On dit qu'il a presque anéanti les rebelles en Espagne. Le peuple attend qu'il rentre en hâte pour liquider Spartacus.

— Pompée !

Fabius avait prononcé ce nom avec presque autant de mépris que Marcus Mummius.

— Ses origines sont modestes, mais ce n'est pas le problème ici. Et personne ne peut nier ses réussites sur le plan militaire. Simplement, dans le cas présent, Pompée n'est pas l'homme de la situation.

— Alors, qui ?

Fabius sourit et dilata ses larges narines.

— Tu vas bientôt le rencontrer.

Des chevaux nous attendaient. Accompagnés par le garde du corps de Fabius, nous traversâmes le village de Misène puis prîmes la direction du nord. La route pavée longeait une plage couverte de vase. Un peu plus loin, elle s'éloignait du rivage pour gravir une petite crête boisée. Des deux côtés, à travers les arbres, je pouvais apercevoir de grandes maisons entourées de superbes jardins cultivés. Eco écarquillait les yeux. Avec moi, il avait rencontré des hommes riches et parfois il avait pu pénétrer dans leurs demeures. Mais un tel luxe était nouveau pour lui. Dans les villes, les maisons des riches étaient collées les unes contre les autres et n'en imposaient pas comme les villas de la campagne. Loin des yeux jaloux des foules citadines, là où seuls les esclaves et les invités aussi riches qu'eux pouvaient venir frapper, les grands Romains n'avaient pas peur de faire étalage de leur richesse.

La monture de Faustus Fabius avançait d'un pas tranquille. Si l'affaire en question était pressante, il ne le montrait pas. Il y avait quelque chose dans l'air de la côte de Campanie qui rendait nonchalants même les citadins du Nord les plus pressés. L'air tonique embaumant le pin et la mer, une clarté particulière du soleil dans le ciel, un sentiment d'harmonie avec les dieux de la Terre, de l'Air, du Feu et de l'Eau. Un tel plaisir rend loquace. Je commençai à discuter avec Faustus Fabius, m'extasiant sur la vue, le questionnant sur la topographie et la cuisine locales. Il était romain jusqu'au bout des ongles. Mais manifestement il venait suffisamment souvent dans la région pour avoir une

bonne connaissance des Campaniens de la côte et de leurs vieilles coutumes grecques.

— Je dois dire que tu es plus disert que l'hôte avec lequel j'ai fait la traversée.

Il accepta cette remarque avec un petit sourire et un signe de tête entendu. Il ne portait manifestement pas Marcus Mummius dans son cœur.

— Dis-moi, qui est Mummius ?

Fabius leva son sourcil.

— Je pensais que tu savais au moins cela. Mummius était l'un des protégés de Crassus pendant les guerres civiles. Depuis lors, il est devenu son bras droit pour les affaires militaires. Les Mummius ne sont pas particulièrement distingués, mais, comme la plupart des familles romaines qui survivent assez longtemps, ils possèdent au moins un ancêtre célèbre.

Malheureusement, la notoriété va de pair avec un soupçon de scandale. L'arrière-grand-père de Marcus Mummius était consul à l'époque des Gracques¹⁹. Il remporta de grands triomphes pendant ses campagnes en Espagne et en Grèce. Tu n'as jamais entendu parler de Mummius le Fou, également surnommé le Barbare ?

Je haussai les épaules. L'esprit des patriciens est sûrement différent de celui des hommes ordinaires. À la moindre sollicitation, ils peuvent vous raconter des détails parfaitement insignifiants sur des générations d'individus, jusqu'à l'époque du roi Numa et même au-delà.

Fabius sourit.

— La chose est peu probable mais, si la discussion porte sur ce sujet devant Marcus Mummius, fais très attention à ce que tu dis. Il est incroyablement susceptible à propos de la réputation de son ancêtre. Et, donc, il y a bien des années, Mummius le Fou fut envoyé en Grèce par le Sénat pour mettre un terme à la

19 Tiberius et Caius Gracchus, frères et tribuns romains. Ils lancèrent notamment des réformes agraires et tentèrent d'atténuer les inégalités à Rome. Tiberius fut tribun en 133 av. J.-C. et assassiné la même année. Caius fut tribun en 124 et assassiné en 121. (N.d.T.)

révolte de la Ligue achéenne. Mummius les anéantit totalement. Puis il pilla systématiquement Corinthe avant de raser la ville et de réduire sa population en esclavage par décret sénatorial.

— Ah, encore un chapitre glorieux de l'histoire de notre empire. Voilà bien un ancêtre dont tout Romain devrait être fier.

— Exactement, dit Fabius, un peu crispé par le ton ironique de ma voix.

— Ainsi cette boucherie lui a valu le surnom de Mummius le Fou ?

— Oh ! par Hercule, non. Ce ne fut ni son goût du sang, ni sa cruauté, mais sa manière de traiter les œuvres d'art qu'il ramena à Rome. Des statues inestimables arrivèrent en morceaux. L'or des vases avait été enlevé, les bijoux des coffrets arrachés. Les objets précieux en verre étaient en miettes.

Fabius secoua la tête de dégoût. Pour un patricien, un scandale vieux d'un siècle avait la même importance qu'un scandale du jour.

— Le vieux Mummius est devenu Mummius le Fou, le Barbare, vu qu'il était aussi triste qu'un Thrace ou un Gaulois. La famille ne s'est jamais vraiment débarrassée de cette souillure.

— Et Crassus reconnaît la valeur de Marcus Mummius ?

— C'est son bras droit, je te l'ai dit.

J'acquiesçai de la tête.

— Et toi ? Qui es-tu, Faustus Fabius ?

Je le fixai, essayant de déchiffrer sa physionomie féline. Il répondit à mon inspection par une expression mi-sourire, mi-rictus.

— Disons le bras *gauche* de Crassus, répondit-il.

Nous venions d'atteindre la crête. La route continuait en terrain plat. À travers les arbres, j'apercevais par instants la mer et, au loin, les toits d'argile de Pouzzoles, rutilant comme de minuscules perles rouges. Apparemment, nous traversons une immense propriété. Nous longions des tonnelles et des champs cultivés. Mais je ne repérai aucun esclave au travail.

Nous atteignîmes un chemin plus petit qui obliquait vers la droite. Deux colonnes se dressaient de chaque côté. Peintes en rouge, elles étaient surmontées d'une tête de taureau en bronze avec un anneau dans les naseaux. De part et d'autre, le terrain

était boisé, mais relativement sauvage. Le chemin redescendait en pente douce vers la côte. Puis la route vira brusquement en contournant un gros rocher. Les arbres et les fourrés s'effacèrent soudain pour révéler l'imposante façade d'une villa.

Le toit était constitué de tuiles d'argile. Elles étaient d'un rouge flamboyant sous l'effet du soleil. Les murs étaient couleur safran. La partie centrale de la maison s'élevait sur deux étages. Deux ailes la prolongeaient : l'une vers le nord et l'autre vers le sud. Nous arrêtâmes nos montures dans la cour. Deux esclaves se précipitèrent pour nous aider à mettre pied à terre et conduire les chevaux vers les écuries proches. Eco épousseta sa tunique, puis regarda tout autour de lui, les yeux ébahis. Faustus Fabius nous entraîna vers le portail. Des couronnes funéraires de cyprès et de pin ornaient les hautes portes en chêne.

Fabius frappa. La porte s'entrouvrit à peine. Un œil regarda qui arrivait. Alors elle s'ouvrit largement. L'esclave qui venait de tirer le battant ne se montra pas et resta tapi dans l'ombre du portail. D'un geste, Fabius nous invita à le suivre en silence. Pour mes yeux habitués au soleil, le corridor semblait assez sombre. De chaque côté du couloir, je vis les masques de cire des ancêtres de la maison dans leurs niches.

Le corridor sombre déboucha dans l'atrium. Un portique à colonnade entourait la pièce carrée. Des allées pavées serpentaien dans un jardinet, légèrement en contrebas. Au centre se dressait une petite fontaine. Un faune de bronze rejettait la tête en arrière alors que de minuscules jets d'eau jaillissaient de son corps. L'ouvrage était admirable. La créature semblait vivante, prête à bondir et à danser. Quant au bruit de l'eau, on aurait dit un rire. A notre approche, deux oiseaux jaunes qui se baignaient dans le petit bassin s'envolèrent. Ils volèrent en cercles autour des sabots du faune, puis se perchèrent un instant sur la balustrade du balcon.

Je les regardai s'évanouir dans l'azur, avant de baisser les yeux vers le jardin. C'est alors que je l'aperçus : à l'autre extrémité de l'atrium, un corps reposait sur une grande bière funéraire.

Fabius traversa le jardin. Il s'arrêta juste pour plonger ses doigts dans le bassin du faune. Puis il les porta à son front. Eco

et moi suivîmes son exemple. Puis nous le rejoignîmes près du corps.

— Lucius Licinius, dit Fabius à voix basse.

Le défunt avait dû être très riche. Ou bien un homme à la bourse bien fournie organisait ses funérailles. Même les familles les plus fortunées étaient déjà bien heureuses lorsqu'elles pouvaient allonger leurs morts sur des lits de bois à pieds d'ivoire et peut-être à motifs décoratifs également en ivoire. Mais ce lit était entièrement en ivoire, de la tête au pied. J'avais entendu parler de telles splendeurs, mais n'en avais jamais vu. La matière précieuse avait la brillance et la pâleur de la cire. Elle semblait presque aussi lisse et diaphane que la peau du mort.

Des couvertures pourpres à broderie d'or étaient étendues sur le lit, à côté d'asters et de branches de conifères. Le corps était revêtu d'une toge blanche ornée d'élégantes broderies vert et blanc. Les pieds étaient enfilés dans des sandales fraîchement huilées et pointées vers la porte, comme le veut la tradition.

Eco fronça le nez. Un instant plus tard, je fis de même. En dépit des parfums et onguents et de l'encens qui brûlait dans un petit brasero, il flottait dans l'air une indéniable odeur de pourriture. Eco se déplaça pour se boucher le nez avec sa manche. D'une tape, je lui fis baisser la main et le tançai pour sa grossièreté.

Fabius murmura :

— C'est le cinquième jour.

Il restait donc deux jours encore avant les funérailles et la fin des sept jours de deuil public. Le cadavre sentirait alors vraiment fort. La famille s'était certainement assuré les services des meilleurs embaumeurs de Baia. Ou, plus probablement encore, elle les avait fait venir de Pouzzoles. Mais tout leur art n'avait pas suffi. Quelques rameaux de lierre recouvriraient la tête.

— Ce lierre, dis-je, on a l'impression qu'il a été placé sur son visage pour...

Fabius ne chercha pas à m'arrêter lorsque je soulevai délicatement les rameaux qui avait été si habilement disposés pour cacher le cuir chevelu du défunt. Les blessures semblables à celle que je trouvai sous le lierre étaient le cauchemar des

embaumeurs. Elles étaient trop importantes pour être dissimulées d'une manière subtile, trop profondes et trop horribles pour être regardées longtemps. Involontairement, Eco poussa un cri de dégoût et tourna la tête.

— Hideux, n'est-ce pas ? chuchota Fabius sans regarder.

Un coup – peut-être plusieurs – porté avec un objet lourd et tranchant avait fracassé le quart supérieur droit du visage, arrachant l'oreille, brisant la pommette et la mâchoire et abîmant l'œil, qui, malgré tous les efforts qu'on avait déployés, restait mi-clos et ensanglanté. J'étudiai ce qui restait de cette figure. J'imaginai un bel homme, la cinquantaine, légèrement grisonnant sur les tempes, avec un menton et un nez bien dessinés. Entre les lèvres entrouvertes, j'aperçus la pièce d'or placée là par les embaumeurs : le droit de passage pour Charon, le nocher qui faisait traverser l'Achéron.

— Sa mort ne fut pas un accident, dis-je.

— Ah, ça non !

— Une altercation violente qui a dégénéré.

— Peut-être. C'est arrivé en pleine nuit. Son corps n'a été découvert ici, dans l'atrium, que le lendemain matin. Les circonstances de la mort sont claires.

— Vraiment ?

— Un esclave est en fuite. Quelque fou qui aura suivi l'exemple de Spartacus, semble-t-il. Mais d'autres te donneront davantage de détails.

— Tu veux dire que le responsable est un esclave en fuite ? Je ne suis pas un chasseur d'esclaves, Faustus Fabius. Pourquoi m'a-t-on amené ici ?

Le patricien regarda le mort, puis le faune.

— Quelqu'un d'autre te l'expliquera.

— Très bien. Et la victime... Comment l'appelles-tu, déjà ?

— Lucius Licinius.

— Oui, ce Lucius Licinius était-il le maître de maison ?

— Plus ou moins, répondit Fabius.

— Pas d'éénigme, je t'en prie.

Il se pinça les lèvres.

— C'est à Mummius de te le dire, pas à moi. J'étais d'accord pour t'escorter jusqu'à la villa, pas pour t'expliquer l'affaire.

— Marcus Mummius n'est pas là. Mais nous, si. Et le cadavre d'un homme assassiné aussi.

Fabius grimaça. Patricien ou pas, il m'apparut comme un homme habitué aux missions déplaisantes ; et il n'aimait pas ça. Comment s'était-il présenté ? Comme le « bras gauche » de Crassus ?

— Très bien, dit-il finalement. Voilà quelle était la situation de Lucius Licinius. Lui et Crassus étaient cousins, intimement liés par le sang. J'ai compris qu'ils ne se connaissaient pas dans leur jeunesse, mais que les choses avaient changé à l'âge adulte. De nombreux Licinius ont été tués pendant les guerres civiles. Quand la situation est redevenue normale sous la dictature de Sylla, Crassus et Lucius ont commencé à entretenir une relation étroite.

— Une amitié ?

— Non. C'était davantage une sorte de partenariat d'affaires, sourit Fabius. Mais avec Marcus Crassus, tout est affaires. Quoi qu'il en soit, dans toute relation, il y a un fort et un faible. Je pense que tu en sais assez sur Crassus, ne serait-ce que par ouï-dire, pour deviner qui était le subalterne.

— Lucius Licinius.

— Naturellement. Lucius était un homme pauvre. Sans l'aide de Crassus, il le serait resté. Il avait si peu d'imagination qu'il était incapable de voir une opportunité et encore moins de la saisir. Sauf s'il était poussé. Pendant ce temps, Crassus accumulait les millions avec ses affaires immobilières à Rome. Tu dois connaître la rumeur.

J'acquiesçai. A la fin des guerres civiles, le dictateur Sylla triomphant détruisit ses ennemis en s'emparant de leurs propriétés et en redistribuant villas et fermes à ses fidèles. Pompée et Crassus étaient de ceux-là. C'est ainsi que Crassus entama son ascension, guidé par une soif de posséder apparemment sans limites. Un jour, à Rome, je m'étais trouvé devant un immeuble en flammes. Crassus venait de faire une offre pour acheter l'appartement voisin. Son propriétaire, totalement désorienté et persuadé qu'il allait perdre son bien dans les flammes, le vendit à Crassus pour une bouchée de pain. Sur ce, le millionnaire appela sa brigade privée de soldats du feu

pour éteindre les flammes. De telles histoires concernant Crassus étaient monnaie courante à Rome.

— Tout ce que Crassus touchait semblait se transformer en or, expliqua Fabius. D'un autre côté, son cousin Lucius, en bon plébéien à l'ancienne, essayait de vivre de la terre. Il a tout perdu. Finalement il est allé implorer Crassus de le sauver, et Crassus a accepté. Il a fait de Lucius une sorte de factotum, le chargeant de s'occuper de certaines de ses affaires. Les bonnes années – sans pirates ni Spartacus, j'entends –, il y avait pas mal d'affaires à gérer dans la baie. Pas seulement les villas luxueuses et les fermes ostréicoles. Crassus possède des mines en Espagne et une flotte qui ramène le minerai à Pouzzoles. Il a des artisans qui transforment la matière brute en outils, armes et œuvres d'art. Il possède également des navires qui transportent les esclaves d'Alexandrie et des fermes et des vignobles dans toute la Campanie. Et il faut aussi qu'il nourrisse les hordes d'esclaves qui travaillent pour lui. Crassus ne peut veiller lui-même sur les menus détails. C'est pour ça qu'il délègue la responsabilité de ses affaires locales. Ici, dans la baie, Lucius surveillait consciencieusement les investissements et les entreprises de Crassus.

— Il s'occupe de cette maison, par exemple ?

— Crassus est le vrai propriétaire de la villa et des terres qui l'entourent. En fait, il n'a pas besoin de villas. Il méprise l'idée de se retirer à la campagne ou sur la côte pour se reposer et lire de la poésie. Pourtant il continue d'en acquérir. Il en possède actuellement des dizaines. Et comme il ne peut laisser des maisons vides dans toute l'Italie, il les loue à sa famille et à ses factotums. Et il peut y séjourner.

— Et les esclaves de la maison ?

— Ils sont aussi la propriété de Crassus.

— Et la *Furie*, la trirème qui m'a amené d'Ostie ?

— Elle appartient à Crassus, même si c'était Lucius qui en était responsable.

— Et les vignobles et les champs que l'on a longés tout le long de notre route depuis Misène ?

— Propriété de Crassus. Comme ces ateliers, fabriques, écoles de gladiateurs ou fermes de la région, d'ici à Sorrente.

— Ainsi, appeler Lucius Licinius le maître de maison...

— Il donnait les ordres et agissait en toute indépendance ici, c'est certain. Mais il n'était rien d'autre qu'une créature de Crassus. Un serviteur. Privilégié et protégé, mais un serviteur quand même.

— Je vois. Laisse-t-il une veuve ?

— Oui, Gelina.

— Et des enfants ?

— Leur union fut stérile.

— Aucun héritier, alors ?

— Si, Crassus, en qualité de cousin et patron, héritera des dettes et des biens de Licinius.

— Et Gelina ?

— Elle passe sous la dépendance de Crassus.

— A t'entendre, Faustus Fabius, on a l'impression que Crassus possède le monde entier.

— Il m'arrive de penser que c'est le cas. Ou que ça le deviendra, ajouta-t-il en levant les sourcils.

5

On frappa à la porte. Un esclave se dépêcha d'aller répondre. La porte tourna lourdement sur ses gonds. Une faible clarté envahit le corridor obscur. Dans l'encadrement apparut une silhouette trapue avec une poitrine large et une ample cape rouge d'officier. Marcus Mummius s'avança vers nous. En traversant le jardinet, il piétina un parterre d'herbes et donna un grand coup de coude au faune délicat.

Il s'arrêta devant le corps et grimaça à la vue de la blessure.

— Alors, tu l'as déjà vu, dit-il en replaçant grossièrement le camouflage de lierre. Pauvre Lucius Licinius. Fabius t'a tout expliqué, j'imagine.

— Absolument pas.

— Bien ! Parce que ce n'est pas à lui de t'informer. Je ne l'imaginais pas capable de tenir sa langue devant un étranger, mais finalement nous arriverons peut-être à faire de lui un soldat.

Mummius sourit de toutes ses dents, tandis que Fabius lui décochait un regard méprisant.

— Tu as l'air en grande forme.

— Avec mes hommes, j'ai fait le chemin depuis Misène au pas de course. Rien de tel pour se dénouer les articulations après quelques jours en mer. Ce petit exercice et le bon air de la baie mettraient n'importe qui en grande forme.

— Néanmoins, tu pourrais baisser la voix, par respect pour le mort.

Le sourire de Mummius disparut dans sa barbe.

— Désolé, murmura-t-il.

Il retourna à la fontaine. Penché au-dessus de l'eau, il s'humecta le front du bout des doigts. Il se tourna, gêné, vers le défunt. Puis il nous regarda, semblant attendre une remarque de notre part pour son irrespect à l'endroit du mort.

— Nous devrions appeler Gelina, dit-il enfin.

— Sans moi, intervint Fabius. Je dois aller à Pouzzoles et, si je veux être de retour avant le crépuscule, il ne me reste pas beaucoup de temps.

— Et où est Crassus ? lui demanda Mummius.

— A Pouzzoles aussi. Pour ses propres affaires. En partant ce matin, il a laissé un mot à Gelina lui demandant de ne pas l'attendre avant le dîner.

Tirée par un esclave invisible dans la pénombre, la porte s'ouvrit comme par enchantement devant Fabius. Puis il disparut dans la lumière.

— Pour qui se prend-il ! marmonna Mummius. Malgré son attitude prétentieuse, on dit que sa famille n'était même pas capable de lui fournir un précepteur décent. Un de ses ancêtres a vidé les coffres familiaux et personne n'a pu, depuis, les remplir à nouveau. Crassus l'a pris comme lieutenant, simplement par égard pour son père. On ne peut pas dire qu'il ait fait montre d'une grande aptitude pour la chose militaire. Je pourrais citer quelques familles plébéiennes qui ont davantage laissé leur empreinte au cours des cent dernières années.

Il eut un sourire de satisfaction, avant de héler un petit esclave qui traversait l'atrium.

— Meto, va trouver ta maîtresse et dis-lui que je suis rentré avec son invité de Rome. Pour l'instant, nous allons nous rafraîchir aux bains. Tout de suite après nous la verrons.

— Est-ce nécessaire ? demandai-je. Après la course folle pour arriver jusqu'ici, devons-nous réellement perdre du temps en prenant un bain ?

— Absurde. Tu ne peux pas rencontrer Gelina avec cette odeur d'hippocampe.

Il rit de sa prétendue blague et posa une main sur mon épaule pour m'éloigner du défunt.

— En outre, prendre un bain est la première chose que tout le monde fait en arrivant à Baia. C'est comme invoquer Neptune avant de sortir en mer. Ici, les eaux sont vivantes, sais-tu ? On doit leur rendre hommage.

Apparemment, l'air relaxant de la baie parvenait même à assouplir la discipline rigide et empesée de Mummius. Je passai

mon bras autour des épaules d'Eco et nous suivîmes notre hôte dans un merveilleux décor.

Ce que Mummius avait négligemment appelé bains était en fait une impressionnante installation. Située à l'intérieur même de la villa, elle semblait avoir été construite sur une terrasse naturelle, à flanc de colline et face à la baie. Un grand dôme recouvert de dorure formait une voûte. En son sommet, une ouverture circulaire laissait passer un rayon de pure lumière blanche. En dessous se trouvait un bassin où flottaient des nuages de vapeur sulfureuse. Des marches concentriques permettaient d'y descendre. Du côté est, une arche donnait sur une terrasse meublée de tables et de chaises, avec vue sur la baie. Autour du bassin, une série de portes formait une arcade semi-circulaire. Les portes en bois étaient peintes en rouge sombre. Les poignées d'or représentaient des poissons. La première porte menait à un vestiaire chauffé. En nous déshabillant, Mummius nous expliqua que les autres salles renfermaient des bassins de diverses tailles et formes, remplis d'eau de différentes températures.

— Tout a été construit par le célèbre Sergius Orata lui-même, fanfaronna Mummius. Tu as entendu parler de lui ?

— À vrai dire, non !

— Comment ? Le Pouzzolien le plus célèbre. Celui qui a fait de Baia ce qu'elle est aujourd'hui. Il a commencé avec les parcs à huîtres sur le lac Lucrin. Ce fut le départ de sa fortune. Puis il est passé maître dans la construction des piscines et des viviers. Les propriétaires de villas de toute la baie l'assiègent de commandes. Quand Crassus l'a acquise, cette propriété ne disposait que d'un modeste bain. Avec la permission de Crassus – sans parler de son argent –, Lucius a ajouté un étage ici, une aile là. Et l'ensemble des bains a été reconstruit. C'est Sergius Orata lui-même qui a dressé et exécuté les plans. Quant à moi, je préfère largement une petite grotte en plein bois, voire les thermes publics. Ce type de luxe est absurde. Impressionnant, certes, mais exagéré, comme le dit le philosophe.

Mummius s'approcha d'un crochet de cuivre qui avait la forme des trois têtes de Cerbère. Il suspendit ses chaussures à

deux des têtes et sa ceinture dans la gueule ouverte de la dernière.

— Quoi qu'il en soit, vous devez saluer l'admirable travail de plomberie. Une source naturelle sort de la terre juste ici. C'est pour ça que le premier propriétaire avait construit son bain à cet emplacement. Pour ça et pour la vue. Quand Orata a repensé l'ensemble, il a prévu que des conduites puissent amener l'eau chaude dans les bassins, alors que d'autres la mélangerait à l'eau fraîche provenant d'une autre source sur la colline. Vous pouvez passer de l'eau la plus froide à l'eau la plus chaude et vice versa. En hiver, certaines pièces sont même chauffées par l'eau de la source chaude, grâce à des tuyaux passant dans le sol. Ce vestiaire, par exemple, est chauffé d'un bout à l'autre de l'année.

— Très impressionnant, effectivement, acquiesçai-je, en retirant ma tunique.

Je m'apprêtais à la déposer dans un des coffres muraux, quand Mummius intervint. Il appela un vieil esclave voûté qui se tenait discrètement en retrait.

— Approche-toi. Prends ces vêtements et va les faire laver, dit Mummius en désignant ma tenue et celle d'Eco.

Il ajouta sa propre tunique aux nôtres.

— Et rapporte-nous quelque chose de correct pour une entrevue avec ta maîtresse.

Après avoir ramassé les vêtements, l'esclave nous observa un instant afin d'estimer nos tailles. Puis il quitta la pièce.

Nu, Mummius évoquait assez un ours, avec de grosses épaules, une taille large et une pilosité dense et sombre sur tout le corps, sauf sur ses nombreuses cicatrices. Eco semblait particulièrement intrigué par une longue balafre barrant son pectoral gauche comme une trouée claire au milieu de la forêt.

— Bataille de la porte Colline²⁰ ! s'exclama fièrement Mummius en baissant les yeux et en passant le doigt sur la cicatrice.

L'heure de gloire de Crassus... et la mienne. C'est ce jour-là que

20 La porte Colline était une des seize portes de Rome. Elle se trouvait au nord de l'enceinte. C'est là que Sylla vainquit les forces de Marius en 82 av. J.-C., ce qui lui permit de se rendre maître de l'Italie. (N.d.T.)

nous avons repris Rome pour le compte de Sylla. Le dictateur n'a jamais oublié ce que nous avons fait pour lui. J'ai été blessé au début du combat. Mais, heureusement, sur le côté gauche, ainsi j'ai pu continuer de manier mon épée.

Il mima l'action, se fendant en avant et faisant tournoyer son bras droit.

— Dans la fièvre du combat, je n'ai pas vraiment remarqué la blessure. Je ne ressentais qu'une vague brûlure. Ce n'est que tard dans la nuit, alors que je venais remettre un message à Crassus, que tout bascula autour de moi. On m'a dit que j'étais blanc comme marbre. Je ne me suis pas réveillé pendant deux jours. Mais c'était il y a plus de dix ans... Je devais être à peine plus vieux que toi, dit-il en donnant une bourrade amicale à Eco.

Eco lui rendit son sourire et examina avec curiosité les multiples cicatrices. Les petites entailles et autres traces de coups étaient réparties sur tous ses membres et son torse comme des médailles.

Mummius ceignit sa taille d'une serviette et nous invita à faire de même. Puis il nous entraîna vers la grande salle voûtée à bassin circulaire. Le jour commençait à se rafraîchir. Dans un chuintement et une forte odeur de soufre, la vapeur s'élevait en épais nuages.

— Apollonius !

Avec un large sourire, Mummius se dirigea vers l'autre côté du bassin. Un jeune esclave en tunique verte se tenait au bord de l'eau, en partie dissimulé par la vapeur.

En nous approchant, je fus impressionné par l'extraordinaire beauté du jeune homme. Il avait une épaisse chevelure, presque bleu-noir, la couleur du ciel une nuit sans lune. Ses yeux étaient d'un bleu éclatant. Son front, son nez, ses joues et son menton étaient parfaitement lisses et glabres. Un sourire semblait sans cesse flotter sur ses lèvres charnues. Il n'était pas grand, mais, sous les amples plis de sa tunique, il avait incontestablement un corps d'athlète.

— Apollonius ! répéta Mummius.

Il se retourna vers moi.

— Je vais commencer par l'eau la plus chaude, annonça-t-il en indiquant une porte. Et après, un vigoureux massage sous les mains expertes d'Apollonius. Et toi ?

— Je pense essayer d'abord ces eaux, dis-je en trempant mon pied dans le bassin principal avant de le retirer prestement. Ou peut-être un autre un peu moins brûlant.

— Essaie celui-là ; c'est le plus frais, dit Mummius en désignant une salle proche du vestiaire.

Il s'éloigna, une main sur l'épaule de l'esclave, et fredonnant un air de marche.

Nous transpirions. Des strigiles d'ivoire nous permirent d'enlever toute la saleté du voyage. Ensuite nous essayâmes un bassin après l'autre, passant du froid au chaud, puis de nouveau au froid. Une fois nos ablutions terminées, Mummius vint nous rejoindre dans le vestiaire chauffé. Des sous-vêtements frais et de nouvelles tuniques nous y attendaient. La mienne était de laine bleu foncé avec une simple bordure noire : tenue adéquate pour un invité dans une maison en deuil. Le vieil esclave avait l'œil. La taille était parfaite. La tunique ne me serrait même pas aux épaules, comme c'était trop souvent le cas avec les vêtements empruntés. Mummius revêtit la tunique noire unie et bien coupée qu'il portait la nuit de notre rencontre.

Eco eut moins de chance. L'esclave, l'imaginant apparemment plus jeune qu'il n'était – ou considérant qu'il était trop mignon pour se promener membres nus dans la maison –, lui avait apporté une tunique à manches longues, qui descendait jusqu'aux genoux.

— Tu devrais te sentir flatté, lui dis-je pour le réconforter. L'esclave t'a trouvé si éblouissant qu'il a jugé nécessaire que tu dissimules toute cette splendeur.

Mummius rit. Eco rougit, mais n'en croyait rien. Il refusa de s'habiller, jusqu'à ce que l'esclave lui rapporte une tunique semblable à la mienne. Elle ne tombait pas aussi bien, mais Eco resserra la ceinture de laine noire autour de sa taille. Il avait l'air heureux de porter un vêtement plus adulte, qui laissait voir ses bras et ses jambes.

Mummius nous guida à travers de longs couloirs. Sur notre passage, les esclaves baissaient la tête et reculaient humblement.

Des statues exquises et de splendides peintures murales décoraient les salles que nous traversons. Les derniers souffles subtils de l'été s'attardaient dans les jardins. Enfin, nous parvîmes dans une pièce semi-circulaire à l'extrémité nord de la villa. Elle se trouvait au-dessus d'un à-pic rocheux, surplombant la baie. Une esclave nous annonça et s'en alla.

La pièce avait une forme d'amphithéâtre. Les gradins étaient les marches qui conduisaient à une galerie à colonnade. Elle offrait une vue spectaculaire sur la mer étincelante et sur le port de Pouzzoles à quelque distance. Et, plus loin encore, sur la droite, à l'horizon, apparaissait la masse du Vésuve avec, à ses pieds, les villes d'Herculaneum et de Pompéi.

Une femme se reposait sur la terrasse. Mais l'intérieur de la salle était si sombre et la lumière venant de l'extérieur si éblouissante qu'elle n'était pour moi qu'une vague silhouette. Elle était assise, jambes étendues, le dos droit sur un divan bas. Sur la petite table à côté d'elle, je voyais une aiguière et des coupes. Elle regardait la baie et ne bougea pas à notre entrée. Elle aurait pu n'être qu'une statue, si une douce brise n'avait fait voler les pans de sa robe.

Elle se tourna vers nous. Je ne pouvais pas encore distinguer ses traits, mais je sentis la chaleur dans sa voix.

— Marcus, dit-elle en tendant son bras droit en signe de bienvenue.

L'intéressé se dirigea vers la terrasse. Il lui prit la main et s'inclina.

— Ton invité est là.

— Je vois. Deux, même. Tu dois être Gordien, celui que l'on surnomme le Limier.

— Oui.

— Et lui ?

— Mon fils, Eco. Il ne parle pas, mais il entend.

Elle hocha la tête et nous invita du geste à nous asseoir. Mes yeux s'habituant à la lumière, je commençai à détailler les traits austères mais purs de son visage : une mâchoire puissante, de hautes pommettes, un grand front. Ces traits étaient adoucis par ses longs cils et par la douceur de ses yeux gris. En raison de son veuvage, sa chevelure noire, grisonnant légèrement aux tempes,

n’était pas coiffée ou apprêtée, mais simplement brossée en arrière. De la nuque aux pieds, elle était revêtue d’une *stola*²¹ noire assez lâchement ceinturée sous les seins et au niveau de la taille. Son visage était semblable au paysage : plus noble que beau, animé mais sereinement détaché. Elle parlait d’une voix égale et mesurée. On aurait dit qu’elle pesait chaque parole avant de l’exprimer.

— Mon nom est Gelina. Mon père était Gaius Gelinus. Ma mère était une Cornélius, une parente éloignée du dictateur Sylla. Les Gelinus sont arrivés à Rome il y a longtemps. Ils venaient de l’intérieur de la Campanie. Beaucoup sont morts au cours des guerres civiles récentes. Ils s’étaient rangés du côté de Sylla contre Marius et Cinna. Nous sommes une vieille et fière famille, mais ni riche ni particulièrement prolifique.

Elle s’arrêta pour prendre une coupe d’argent sur la petite table et en boire une gorgée. Le vin était presque noir. Il laissa une éclatante teinte magenta sur ses lèvres. Elle nous indiqua d’un geste les autres coupes, qui avaient été remplies à notre intention.

— N’ayant aucune dot à offrir, continua-t-elle, j’ai eu beaucoup de chance de trouver un mari comme Lucius Licinius. Nous avons choisi de nous marier. Ce n’était pas un arrangement familial. Vous devez comprendre que cela se passait avant la dictature de Sylla, pendant les guerres. Les temps étaient durs, cruels. Le futur était très incertain. Nos familles étaient aussi pauvres l’une que l’autre et aussi peu enthousiastes vis-à-vis de nos projets, mais elles acceptèrent. Hélas, en vingt ans de mariage, nous n’avons pas eu d’enfant et mon mari n’est pas devenu aussi riche que vous pourriez l’imaginer au regard de cette demeure. Mais, à notre façon, nous avons prospéré.

Elle commença à arranger négligemment les plis de sa robe près du genou. J’interprétaï cela comme une volonté de changer de sujet.

21 Vêtement typique des femmes romaines comme la toge était celui des hommes. C’était une longue robe, à manches, tombant jusqu’aux pieds. (N.d.T.)

— Tu dois te demander comment je te connais, Gordien. J'ai entendu parler de toi par un ami commun, Marcus Tullius Cicéron. Il est très élogieux à ton endroit.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je n'ai rencontré Cicéron que l'hiver dernier. Lucius et moi étions assis près de lui lors d'un dîner à Rome. C'est un homme tout à fait charmant.

— C'est un terme que certains emploient pour le décrire, confirmai-je.

— Je l'ai interrogé sur son activité auprès des tribunaux. Les hommes sont toujours heureux de parler de leur métier, dit Gelina. Généralement je n'écoute qu'à moitié. Mais quelque chose dans sa manière de s'exprimer attira mon attention.

— C'est aussi l'un des orateurs les plus attirants.

— Oh ! ça oui, il l'est très certainement. Tu l'as probablement entendu parler du haut des Rostres²², au Forum ?

— Assez souvent.

Gelina plissa les yeux. Elle apparaissait aussi sereine que le profil du Vésuve juste au-dessus de sa tête.

— Il m'a captivée avec son histoire de Sextus Roscius. Ce riche fermier, accusé de parricide, avait appelé Cicéron pour le défendre, lorsque personne à Rome ne voulait venir à son aide²³. Ce fut la première affaire de meurtre de notre ami. Et, si je comprends bien, elle a aussi fait sa réputation²⁴. Cicéron me raconta qu'un homme l'avait assisté. Il se nomme Gordien, surnommé le Limier. A ses yeux, tu es absolument inestimable : « Aussi brave qu'un aigle et aussi têtu qu'une mule », disait-il.

— Ah bon ? Il a dit ça ? Eh bien, c'était il y a huit ans. J'étais encore jeune. Et Cicéron était plus jeune encore²⁵.

22 Tribune de l'orateur, au Forum. Elle était ornée des éperons de navire (*rostra*) pris sur l'ennemi à la victoire d'Antium (338 av. J.-C.). (N.d.T.)

23 Voir le discours de Cicéron Pour S. Roscius d'Améria (80 av. J.-C.).(N.d.T.)

24 Voir Steven Saylor, Du sang sur Rome, 10/18, n° 2996.

25 Cicéron, né en 106 av. J.-C., avait vingt-six ans. (N.d.T.))

— Depuis, il a eu l'ascension d'une comète. Il n'est pas d'avocat dont on parle davantage à Rome. Pour un homme d'extraction aussi modeste, c'est quasiment un exploit. Et je compris qu'il avait fait appel à tes services plusieurs fois.

Je confirmai :

— Oui, il y a eu cette affaire de la femme d'Aretium, peu de temps après le procès de Sextus Roscius. Sylla vivait encore. Et puis, au cours du temps, divers procès pour meurtres, extorsions ou litiges patrimoniaux... Sans parler des affaires privées mettant en cause des personnes dont je ne peux mentionner les noms.

— Cela doit être très gratifiant de travailler pour un tel homme.

Parfois j'aimerais être muet comme Eco, pour ne pas avoir à me mordre la langue. Je me suis brouillé et réconcilié si souvent avec Cicéron qu'aujourd'hui je suis assez las de sa personne. Est-il honnête ou simplement opportuniste ? Est-il le défenseur des pauvres gens ou celui de la noblesse riche ? S'il était clairement une chose ou une autre, comme la majorité des gens, mon opinion serait faite. Au lieu de cela, il est l'homme le plus exaspérant de Rome. Sa prétention, son attitude supérieure – qu'elle soit légitime ou non – n'est pas faite pour me plaire. Et je n'aime pas davantage sa propension à ne dire que des demi-vérités, même quand ses motifs sont honorables. Cicéron me donne la migraine.

Gelina but une gorgée de vin.

— Quand cette affaire a éclaté, je me suis demandé qui je pouvais appeler. Il fallait un homme de confiance, discret, étranger à la baie ; un homme tenace qui s'accrocherait à trouver la vérité et qui ne se laisserait pas effrayer. « Brave comme un aigle », disait Cicéron...

— « Et tête comme une mule. »

— Et intelligent. Surtout intelligent...

Gelina soupira et regarda vers l'eau. Elle semblait rassembler ses forces.

— Tu as vu le corps de mon époux ?

— Oui.

— Il a été assassiné.

— Oui.

— Brutalement assassiné. C'est arrivé il y a cinq jours. La nuit des nones de septembre²⁶ bien que son corps n'ait été découvert que le lendemain matin.

Sa sérénité s'évanouit soudain. Sa voix trembla et son regard se perdit dans le vide.

Mummius se rapprocha d'elle et lui prit la main.

— Courage, lui murmura-t-il.

Gelina hocha la tête et inspira profondément. Elle serra sa main, puis la relâcha.

— Si je peux t'aider, dis-je tranquillement, je dois tout savoir.

Pendant un long moment, Gelina regarda le paysage. Quand elle reposa ses yeux sur moi, son visage s'était recomposé ; comme si elle avait absorbé la sérénité du panorama, simplement en le contemplant. Sa voix était redevenue calme et posée.

— Comme je l'ai dit, il a été découvert tôt le lendemain matin.

— Découvert ? Où ? Par qui ?

— Dans l'atrium, près de l'entrée principale. Non loin de l'endroit où son corps repose maintenant. C'est un des esclaves qui l'a trouvé.

— Qui ?

— Meto, le petit garçon qui porte les messages et réveille les autres esclaves pour qu'ils commencent leurs tâches matinales. Il faisait encore sombre. Les coqs n'avaient même pas chanté, d'après l'enfant. Et le monde entier semblait aussi immobile que la mort.

— Tu connais la disposition exacte du corps ? Tu devrais peut-être appeler Meto...

— Non. Je peux te le dire moi-même. Meto est venu directement me chercher et rien n'a été touché avant mon arrivée. Lucius reposait sur le dos, les yeux ouverts.

— A plat sur le dos ?

— Oui.

26 Le 5 septembre. (N.d.T.)

- Et ses bras et ses jambes, comment étaient-ils ?
- Ses jambes étaient parfaitement droites et ses bras tendus au-dessus de la tête.
- Comme Atlas portant le monde ?
- On peut dire cela.
- Et l'arme qui a servi à le tuer, était-elle à proximité ?
- Elle n'a jamais été retrouvée.
- Ah bon ? Il y avait forcément une pierre avec du sang, ou un morceau de métal. Si ce n'est dans la maison, peut-être dans la cour.
- Non. Mais un vêtement a été trouvé.

Elle frissonna. Mummius se redressa sur sa chaise. Manifestement ce détail était nouveau pour lui.

- Un vêtement ? dis-je.
- Une cape d'homme, pleine de sang. On ne l'a trouvée qu'hier. Et pas dans la cour, mais à près d'un mille au nord, vers la route qui va à Cumes et à Pouzzoles. C'est un des esclaves se rendant au marché qui l'a vue dans un buisson et me l'a rapportée.

— Était-ce la cape de ton mari ?

Gelina fronça les sourcils.

— Je l'ignore. Il est difficile de savoir à quoi elle ressemblait. En fait, sans l'examiner attentivement, il est même difficile de reconnaître une cape. Elle est toute froissée et raide de sang, tu comprends ?

Elle inspira de nouveau profondément.

— Elle est en laine ordinaire, teinte en brun sombre, presque noir. Elle pourrait avoir appartenu à Lucius. Il possédait de nombreuses capes. Mais elle pourrait avoir appartenu à n'importe qui.

— Probablement pas. Était-ce la cape d'un riche ou d'un esclave ? Était-elle neuve ? Vieille ? Comment était sa coupe ? De belle facture ? Grossière ?

Gelina haussa les épaules.

— Je ne saurais dire.

— Je dois la voir.

— Naturellement. Demande à Meto... plus tard. Je ne supporte pas sa vue.

— Je comprends. Mais dis-moi encore ceci. Y avait-il beaucoup de sang sur le sol, en dessous de la blessure ? Ou seulement un petit peu ?

— A mon avis, seulement un petit peu. Oui, et je me suis même demandé comment une aussi terrible blessure pouvait avoir aussi peu saigné.

— Alors nous pouvons déduire que le sang de cette cape est celui de Lucius Licinius. Que peux-tu me dire d'autre ?

Gelina fit une longue pause. Visiblement, elle avait une déclaration désagréable mais inévitable à me faire.

— Le matin de la découverte du meurtre, deux esclaves de la maison furent portés disparus. Ils ne sont pas réapparus depuis. Mais je ne peux croire que l'un des deux ait assassiné Lucius.

— Qui sont ces esclaves ?

— Ils s'appellent Zénon et Alexandros. Zénon est – était – le comptable de mon époux et son secrétaire. Il écrivait les lettres, faisait les comptes, gérait ceci et cela. Cela faisait presque six ans qu'il était avec Lucius. Avant même que Crassus ne commence à nous aider et que notre destin change. C'était un esclave grec éduqué, tranquille, très gentil, à la voix douce, au corps frêle et à la barbe blanche. Si j'avais eu un fils... j'aurais souhaité que Zénon fut son premier précepteur. Pour moi, c'est absolument inconcevable qu'il ait pu assassiner Lucius. La simple idée qu'il soit l'assassin de qui que ce soit est grotesque.

— Et l'autre ?

— Alexandros ! Un jeune Thrace. Nous l'avons acheté il y a quatre mois au marché de Pouzzoles, pour travailler aux écuries. Il savait merveilleusement bien s'y prendre avec les chevaux. Il savait aussi lire et faire quelques additions simples. Zénon l'utilisait de temps en temps dans la bibliothèque de mon mari, pour additionner quelques chiffres ou recopier des lettres. Alexandros apprend très vite. Il est très intelligent. Il n'a jamais montré de signe d'insatisfaction. Au contraire, il me semblait être l'un des esclaves les plus heureux de la maison. Je ne peux croire, là encore, qu'il soit l'assassin de Lucius.

— Pourtant, ils ont tous les deux disparu la nuit du meurtre.

— Oui. Je ne me l'explique pas.

Mummius, resté jusque-là silencieux, s'éclaircit la gorge.

— Ce n'est pas tout. Il y a aussi la preuve la plus accablante de toutes.

Gelina détourna le regard, puis hocha la tête, résignée. Elle lui fit signe de continuer.

— Sur le sol, aux pieds de Lucius, quelqu'un a utilisé un couteau pour graver six lettres. Elles sont grossières, superficielles, hâtivement tracées, mais on peut les lire assez clairement.

— Quel mot forment-elles ?

— Le nom d'un célèbre village grec, dit Mummius tristement. Mais quelqu'un d'aussi intelligent que toi pourra penser que le graveur a été interrompu dans son travail et n'a pas eu le temps de l'achever.

— Quel village ? Je ne comprends pas.

Mummius plongea ses doigts dans son gobelet et, avec le vin, il traça les lettres anguleuses, rouge sang, sur le marbre de la table : SPARTA.

— Je vois, dis-je. Un village de Grèce. Ou alors un hommage interrompu adressé au roi des esclaves en fuite, le meurtrier des propriétaires d'esclaves, le gladiateur thrace fugitif Spartacus.

6

— Cette nuit-là personne n'aurait vu ou entendu quelque chose ?

— Non, répondit Gelina.

— Pourtant, si le nom Spartacus est resté inachevé, cela semble indiquer que le graveur a été dérangé et constraint de fuir. Très curieux.

— Ils ont peut-être simplement paniqué, suggéra Mummius.

— Peut-être. Le lendemain matin, manquait-il autre chose, en dehors des deux esclaves ?

Gelina réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Non, rien !

— Rien ? Tu en es sûre ? Ni pièces de monnaie ? Ni armes ? Pas même des couteaux de cuisine ? J'aurais imaginé que des esclaves en fuite voleraient de l'argent et des armes.

— Sauf, comme tu l'as dit, s'ils ont été dérangés, dit Mummius.

— Et les chevaux ?

— Oui, expliqua Gelina, deux chevaux *avaient* disparu ce matin-là. Mais dans la confusion qui régnait alors, on ne l'aurait même pas remarqué s'ils n'étaient pas revenus tout seuls l'après-midi même.

— Sans chevaux, ils n'ont pu aller loin, murmurai-je.

Gelina secoua de nouveau la tête.

— Tu crois aussi ce que tout le monde pense : que Zénon et Alexandros ont tué Lucius et ont rejoint Spartacus.

— Et que puis-je croire d'autre ? Le maître de maison est découvert assassiné dans l'atrium de sa demeure. Deux esclaves ont disparu. Ils se sont manifestement enfuis à cheval. Et l'un des deux est un jeune Thrace, comme Spartacus. Si fier de son compatriote tristement célèbre, il a insolemment gravé son nom aux pieds du cadavre de son maître. Tu n'as vraiment pas besoin de mes talents pour conclure toi-même. Au cours des mois qui

viennent de s'écouler, cette histoire – avec bien des variantes – s'est répétée dans toute l'Italie. En quoi puis-je t'être utile ? Comme je l'ai dit à Faustus Fabius cet après-midi, je ne traque pas les esclaves en fuite. Je regrette que tu aies déployé en pure perte tous ces efforts absurdes pour me faire venir ici, mais je ne vois vraiment pas ce que tu attends de moi.

— La vérité ! s'écria Gelina désespérée. Cicéron dit que tu as du flair pour la trouver, comme un sanglier trouve les truffes.

— Ah, maintenant je comprends pourquoi Cicéron m'a traité avec autant de mépris, pendant toutes ces années. Aigle, mule, et maintenant sanglier ! Pour lui, je suis un animal, pas un homme !

Les yeux de Gelina se mirent à jeter des éclairs. Mummius grimaça, l'air sombre. Du coin de l'œil, je vis Eco sursauter. Discrètement, sous la table, je lui donnai un coup de pied, pour lui faire savoir que j'avais la situation bien en main. Il m'adressa un regard complice et laissa échapper un soupir de soulagement. J'avais suffisamment l'expérience des entretiens avec des clients riches, et dans tous les types de circonstances. Même ceux qui avaient sincèrement le plus besoin de mon aide étaient souvent extraordinairement lents à en venir au vif du sujet. Je préfère de loin m'entretenir avec des marchands ordinaires ou de simples boutiquiers, des hommes qui vont droit au fait et vous disent immédiatement ce qu'ils attendent de vous. Le riche semble attendre que je devine son besoin sans qu'il l'exprime. Parfois un peu de brusquerie, voire de grossièreté feinte, accélère les choses.

— Tu ne comprends pas, dit Gelina, voyant tout espoir s'éloigner.

— Non, je ne comprends pas. Que veux-tu de moi ? Pourquoi m'as-tu amené ici si mystérieusement, et d'une manière si extravagante ? A quel jeu étrange joues-tu, Gelina ?

Son visage sembla se vider de toute vie, comme un masque. Sa sérénité se transforma en simple résignation, engourdie par un petit excès de vin.

— J'ai dit tout ce que je pouvais dire. Je n'ai pas assez de force pour tout t'expliquer. Mais, sauf si quelqu'un découvre la vérité...

Elle s'arrêta net et se mordit la lèvre :

— Ils vont tous mourir. Tous !

Sa voix n'était plus qu'un murmure rauque :

— La souffrance, le gaspillage... Je ne peux pas le supporter...

— Que veux-tu dire ? Qui va mourir ?

— Les esclaves, répondit Mummius. Tous les esclaves de la propriété.

Je sentis un grand froid m'envahir. Eco frissonna, et je vis qu'il éprouvait la même chose que moi. Pourtant l'air était doux.

— Explique-toi, Marcus Mummius.

Il se redressa calmement, comme un commandant qui va expliquer sa stratégie à son lieutenant.

— Tu sais que Marcus Licinius Crassus est le vrai propriétaire de cette maison.

— Oui.

— Bien. La nuit du meurtre, Crassus et son escorte, y compris Fabius et moi-même, venions d'arriver de Rome.

Sur la plaine près du lac Lucrin, à quelques milles d'ici, nous étions occupés à dresser le camp avec nos recrues.

— Vos recrues ?

— Des soldats. Beaucoup sont des vétérans qui ont servi sous les ordres de Crassus pendant les guerres civiles.

— Combien d'hommes ?

— Six cents.

— Toute une cohorte ?

Mummius me regarda avec un air de suspicion.

— Après tout, tu pourrais aussi bien le savoir. Certains événements transpirent déjà à Rome. Marcus Crassus a commencé à manœuvrer pour que le Sénat l'autorise à lever sa propre armée et à marcher contre Spartacus.

— Mais c'est le rôle des préteurs et des consuls, des officiels élus...

— Les officiels élus ont échoué et ont été disgraciés. Crassus possède l'art de la guerre et les moyens financiers pour liquider les rebelles une fois pour toutes. Il est descendu de Rome pour rassembler des recrues et consolider ses soutiens politique et

financier. Quand il sera prêt, il poussera le Sénat de Rome à le charger de cette mission spéciale.

— C'est exactement ce dont la République a besoin, dis-je, un autre seigneur de la guerre avec son armée privée.

— Exactement ce dont Rome a besoin, rectifia Mummius. Ou préfères-tu voir des esclaves en maraude dans toute la campagne ?

— Mais qu'est-ce que cela a à voir avec le meurtre du cousin de Crassus... et avec ma présence ici ?

— Je vais te le dire. La nuit de l'assassinat, nous campions donc près du lac Lucrin. Le lendemain matin, Crassus rassembla son état-major pour aller à Baia. Nous sommes arrivés à la villa quelques heures seulement après la découverte du corps. Crassus était indigné, naturellement. J'ai moi-même organisé des équipes pour aller à la recherche des esclaves disparus. En mon absence, la traque a continué, mais ils n'ont pas été retrouvés, tu le sais.

Il soupira.

— Et maintenant vient le point crucial. Les funérailles de Lucius Licinius auront lieu le septième jour du deuil. Autrement dit, après-demain. Et Crassus a décrété que le lendemain il y aurait des jeux funéraires avec des gladiateurs, dans l'esprit de l'ancienne tradition²⁷. Ce sera le jour des ides de septembre²⁸, mais c'est aussi la date de la pleine lune, un moment propice pour des jeux sacrés.

— Et après les combats de gladiateurs, que doit-il se passer ? demandai-je en soupçonnant déjà la réponse.

— Tous les esclaves de la maison seront publiquement exécutés.

— Peux-tu l'imaginer ? murmura Gelina. Tous tués ! Même les vieux et les innocents. Tous ! As-tu déjà entendu parler d'une telle loi ?

27 Les premiers jeux de gladiateurs (à partir de 264 av. J.-C. à Rome) auraient été organisés dans le cadre de funérailles publiques. Il s'agissait d'honorer et d'amadouer les mânes des défunt. Ensuite, ils devinrent de pures distractions. (N.d.T.)

28 13 septembre. (N.d.T.)

— Oh oui ! répondis-je. Une loi très ancienne et très vénérée, promulguée par les pères de nos pères. Si un esclave tue son maître, tous les esclaves de la maison doivent mourir. Ce sont de telles mesures qui maintiennent les esclaves à leur place. Et certains prétendent qu'un esclave — même le plus doux — qui a vu un autre esclave tuer son maître sera définitivement contaminé par ce souvenir. On ne pourra plus jamais lui faire confiance. Mais il est vrai que ces derniers temps l'application de cette loi a été discrète. Il faut dire que le meurtre d'un maître par son esclave est une atrocité rare. Tout au moins l'était-elle avant Spartacus. Et puis, confrontés au choix de tuer tous les esclaves ou de ne punir que les coupables, la plupart des propriétaires préféreront préserver leurs biens. Crassus est très réputé pour sa cupidité. Alors pourquoi veut-il sacrifier tous les esclaves d'une de ses maisons ?

— Il veut faire un exemple, dit Mummius.

— Mais cela signifie la mort de vieilles femmes et d'enfants ! protesta Gelina.

— Laisse-moi t'expliquer, Gordien. Ainsi tu vas comprendre.

Mummius avait l'air d'un commandant morne s'adressant à ses troupes avant une bataille mal engagée.

— Crassus est donc venu en Campanie, et particulièrement dans la baie, pour réunir des appuis en vue d'obtenir ce commandement militaire censé marcher contre Spartacus. Jusqu'à maintenant, la campagne sous autorité du Sénat n'a été qu'un long désastre : les armées romaines ont été défaites, les généraux humiliés et disgraciés, les consuls ont été démis de leurs fonctions, et l'État n'a plus de chef. Tous ces désastres sont dus à cette racaille, à cette armée d'esclaves et de criminels évadés. Toute l'Italie tremble de peur et d'indignation.

« Crassus est un bon commandant. Il l'a prouvé sous les ordres de Sylla. Avec sa fortune — et la défaite de Spartacus à son crédit —, il sera en bonne voie pour le consulat. Tandis que des hommes de moindre envergure fuient cette fonction, Crassus voit le commandement comme une opportunité. Le Romain qui arrêtera Spartacus sera un héros. Crassus veut être cet homme.

— Parce que autrement cet homme sera Pompée.

Mummius eut un rictus.

— Probablement. La moitié des sénateurs de Rome ont fui vers leurs villas pour tenter de sauver leur propriété, tandis que l'autre moitié se ronge les ongles et attend que Pompée rentre d'Espagne, en priant que l'État survive jusque-là. Comme si Pompée était un autre Alexandre ! Tout ce qu'il faut pour mettre un terme à l'épisode Spartacus, c'est un commandant qualifié. Crassus peut le faire en très peu de mois si le Sénat donne son accord. Il peut rassembler les restes des légions en Italie et y adjoindre sa propre armée. Du jour au lendemain, Crassus est en mesure de devenir le sauveur de la République.

Je regardai la baie et le Vésuve.

— Je vois. C'est pourquoi le meurtre de Lucius Licinius est plus qu'une simple tragédie.

— C'est une question épineuse, un embarras, voilà ce que c'est ! dit Mummius. Réfléchis : des esclaves d'une de ses propriétés assassinent et s'enfuient, au moment même où il demande au Sénat de lui octroyer un glaive pour aller châtier Spartacus... Sur le Forum, ils vont en pleurer de rire. Voilà pourquoi il se sent obligé d'appliquer le châtiment le plus sévère possible et de revenir à la tradition et à l'ancienne loi qui stipule que « la voie la plus dure est la meilleure voie ».

— En fait, il veut exploiter la situation à son avantage.

— Exactement. Ce qui aurait pu être un désastre peut devenir la victoire dont il a besoin. « Pas assez dur envers des esclaves fugitifs, Crassus ? Vous n'y pensez pas ! Il a fait exécuter tous les esclaves d'une de ses propriétés à Baia : hommes, femmes, enfants. Il n'a témoigné d'aucune clémence et au contraire a fait de l'événement un spectacle public, un jour de fête. C'est le type d'homme en qui nous pouvons avoir confiance pour affronter Spartacus et sa clique d'assassins ! » Voilà ce que les gens diront.

— Oui. Je vois.

— Mais Zénon et Alexandros sont innocents, dit Gelina tristement. Je sais qu'ils le sont. Quelqu'un d'autre doit avoir assassiné Lucius. Aucun des esclaves ne devrait être puni. Mais Crassus refuse d'écouter. Grâce aux dieux, Marcus Mummius comprend, lui. Ensemble, nous avons au moins obtenu de Crassus qu'il te fasse venir de Rome. Il n'existe qu'un moyen de

te faire arriver ici à temps : la *Furie*. Crassus s'est montré très généreux en permettant qu'on l'utilise. Et il a même offert de payer tes services, simplement pour me faire plaisir. Je ne peux pas lui réclamer d'autres faveurs, et en tous les cas pas d'ajournement. Il nous reste donc très peu de temps. A peine trois jours avant les jeux funéraires. Et alors...

— Sans compter Zénon et Alexandros, combien y a-t-il d'esclaves en tout ? demandai-je.

— La nuit dernière, ne trouvant pas le sommeil, je les ai comptés. Il y en a quatre-vingt-dix-neuf. Cent un, en comptant Zénon et Alexandros.

— Autant, pour une villa ?

— Nous avons des vignes au nord et au sud, et naturellement des oliveraies, des écuries, un abri à bateaux à entretenir...

— Les esclaves sont au courant ?

Mummius regarda Gelina, qui tourna ses yeux vers moi, les sourcils levés.

— La plupart des esclaves sont enfermés sous bonne garde dans l'annexe, à l'autre bout des écuries, dit-elle tranquillement. Crassus ne permet pas aux esclaves des champs de sortir travailler et il ne me laisse que les esclaves strictement nécessaires ici dans la maison. Ils sont sous surveillance, ils le savent. Mais personne ne leur a dit l'exakte vérité. Et tu ne dois pas leur dire. Qui sait ce qui pourrait se passer si les esclaves soupçonnaient...

Je hochai la tête, mais le secret me semblait parfaitement inutile. En dehors du jeune Apollonius, je n'avais pas vraiment vu le visage d'un seul esclave dans la maison. Seulement des têtes baissées et des regards fuyants. Même si on ne le leur avait pas dit, d'une manière ou d'une autre ils savaient !

Nous prîmes congé de Gelina. L'entretien était terminé. En sortant de la pièce en demi-lune, je jetai un dernier regard vers la silhouette sur la terrasse. Gelina tendait le bras vers l'aiguière pour se resservir une coupe de vin.

Mummius nous ramena dans l'atrium et nous montra l'endroit où les lettres SPARTA avaient été gravées sur le dallage. Chaque lettre avait la taille de mon doigt. Comme Mummius l'avait signalé, elles paraissaient avoir été hâtivement et

grossièrement grattées plutôt que gravées soigneusement. Lorsque Fabius nous avait introduits dans la maison, j'étais passé sans les voir. Dans la lumière faible du corridor, elles passaient aisément inaperçues. Soudain le corridor et l'atrium me semblaient étranges, avec les masques mortuaires des ancêtres trônant dans leurs niches, le faune crachant de l'eau et caracolant dans sa fontaine, le défunt sur sa bière d'ivoire et le nom de l'homme le plus redouté et le plus méprisé d'Italie griffonné sur le sol.

Dans l'atrium, la lumière commençait à se voiler. Il serait bientôt l'heure d'allumer les lampes. Mais il restait assez de temps avant le dîner pour aller faire un tour à cheval. Je voulais voir l'endroit où la cape ensanglantée avait été trouvée. Mummius appela le petit Meto, qui revint avec la cape et l'esclave qui l'avait trouvée. Nous repassâmes entre les deux colonnes à tête de taureau. Puis nous lançâmes nos chevaux sur la route du nord.

La cape était dans l'état décrit par Gelina : un vêtement en lambeaux, sombre, couleur vase, ni franchement usé, ni neuf. On ne trouvait aucune décoration ou broderie permettant de savoir si elle avait été réalisée sur place ou non, et si elle avait appartenu à un riche ou à un pauvre. Le sang en recouvrait une bonne partie. Mais il ne formait pas une seule grande tache. En fait il y en avait un peu partout. Et un coin du vêtement avait été arraché. Pour supprimer une marque distinctive ou un insigne ?

L'esclave avait trouvé la cape le long d'une portion étroite et isolée de la route, à un endroit où celle-ci s'accrochait au flanc d'une falaise surplombant la baie. Quelqu'un devait l'avoir jetée du haut de la falaise. La cape froissée s'était prise dans un arbre squelettique, qui sortait de la roche, plusieurs pieds sous la route. Un homme à pied ou à cheval n'aurait pu la voir, sauf s'il marchait juste au bord du précipice et regardait dans cette direction. L'esclave se trouvait dans un chariot. Il l'avait aperçue à l'aller, alors qu'il se rendait au marché. Mais il l'avait laissée là. En revenant de Pouzzoles, il s'était arrêté un instant, avait regardé plus attentivement et s'était dit que cette découverte pouvait être importante.

— L'imbécile dit qu'il n'avait pas cherché à la récupérer, parce qu'il voyait bien qu'elle était tachée de sang, dit Mummius à voix basse. Comme elle était abîmée, elle ne lui aurait servi à rien. Puis il a pensé que le sang pouvait être celui de son maître.

— Ou celui de Zénon ou d'Alexandros, dis-je. Dis-moi qui sait que cette cape a été découverte ?

— L'esclave qui l'a trouvée, Gelina, le petit Meto. Et maintenant toi, Eco et moi-même.

— Bien. Alors je pense, Marcus Mummius, que nous pouvons avoir des raisons d'espérer.

— Ah ?

Ses yeux s'éclairèrent. Pour un militaire endurci, capable de traiter si durement les galériens, il semblait étrangement soucieux de sauver les esclaves de la maison de Gelina.

— Je ne dis pas ça parce que j'ai une solution à proposer d'ores et déjà, mais parce que, telles qu'elles se présentent, les choses sont plus compliquées qu'elles ne devraient l'être. Par exemple, bien que l'arme n'ait pas été trouvée, le tueur a manifestement utilisé une sorte de gourdin ou de massue pour assassiner Lucius Licinius. On peut se demander pourquoi, dès lors qu'il disposait d'un couteau.

— Un couteau ?

— Ou une lame quelconque. Avec quoi d'autre veux-tu qu'il ait gravé les lettres ? Et pourquoi le corps a-t-il été traîné jusqu'à l'endroit où on l'a trouvé ? Pourquoi n'a-t-il pas été abandonné là où il est tombé ?

— Pourquoi penses-tu qu'il a été traîné ?

— La posture, Mummius. La posture que Gelina nous a décrite. Souviens-toi : les jambes droites, les bras tendus au-dessus de la tête. Ce n'est pas la position d'un homme qui s'effondre sur le sol après avoir été frappé à la tête. En revanche, c'est exactement celle d'un corps que l'on a traîné par les pieds. Mais traîné depuis où ? Et pour quelle raison ? C'est là qu'intervient la cape.

— Continue.

— Nous n'avons aucun moyen de savoir à qui appartenait le sang qui la macule. Mais dès maintenant, et en raison de la quantité de sang, nous pouvons déduire qu'il s'agit bien de celui

du défunt. Gelina nous a elle-même dit qu'il y avait peu de sang sous la blessure. Pourtant, il suffit de voir celle-ci, Lucius a forcément abondamment saigné. Il est donc probable que la cape a servi à absorber une bonne partie du sang. Par ailleurs, cette cape n'appartenait sûrement pas à Lucius.

— Pourquoi cela ? demanda Mummius.

— Il suffit de voir dans quel luxe extravagant il vivait. Regarde sa maison. Je ne crois pas vraisemblable qu'il ait choisi un vêtement aussi terne. Non, c'est le manteau type de l'homme ordinaire ou de l'homme riche qui voudrait faire croire qu'il est partisan des vieilles vertus romaines. Mais c'est aussi, tout simplement, la cape sombre, commune, qu'un homme ou une femme choisirait pour se déplacer la nuit sans être repéré, une cape d'assassin.

« D'une manière ou d'une autre, ce manteau doit être compromettant. Sinon, pourquoi l'éloigner de la scène du crime et essayer de le jeter à la mer ? Et pourquoi arracher un coin de celui-ci ? Si les esclaves en fuite avaient vraiment tué Lucius, ils auraient été assez courageux pour s'en vanter en inscrivant le nom de Spartacus sur le sol. Alors pourquoi se seraient-ils préoccupés de supprimer cette cape après avoir si impudiquement affiché leur allégeance ? Oui, pourquoi ne l'auraient-ils pas laissée derrière eux afin de plonger les témoins dans l'horreur de cette découverte sanglante ? Je pense qu'il faut veiller attentivement à ce que personne d'autre n'apprenne que ce manteau a été découvert. Le véritable assassin doit continuer de croire qu'il a réussi à le jeter à l'eau. Je vais le prendre et le dissimuler dans mes propres affaires.

Eco avait écouté attentivement. Il tira sur ma tunique. Devant son insistance, je lui tendis la cape ensanglantée. Il la regarda et indiqua du doigt les différentes taches de sang. Puis il mimait une série de mouvements avec sa paume ouverte.

Mummius observait la scène, déconcerté.

— Que dit-il ?

— Il fait une excellente remarque ! Vois ici, où le sang est le plus concentré. La tache forme presque un cercle, comme si le vêtement avait été placé sous la blessure afin de recueillir le sang. Mais, ailleurs, le sang est étalé. Regarde ces traînées de la

largeur d'une main. On dirait que la cape a été utilisée pour essuyer le sang, peut-être sur le sol.

Eco mima de nouveau. Il se pencha en arrière et mit ses mains derrière la tête. Puis il étendit ses deux bras, comme s'il tirait un lourd objet. Il mettait tant d'enthousiasme dans sa démonstration que je craignis qu'il tombe de cheval.

— Et qu'explique-t-il maintenant ? demanda Mummius.

— Eco évoque la possibilité que la cape ait d'abord été placée sous la tête du mourant. Ainsi elle recueillait le sang tandis que le corps était traîné sur le sol. Puis l'assassin a pu utiliser une partie propre du vêtement pour nettoyer les traces de sang dans la pièce où les coups avaient réellement été portés et partout où il en était tombé pendant le déplacement.

Mummius croisa ses bras.

— Il dit vraiment tout ça ?

— Je dois lui rendre cette justice. Et voilà pour la cape. Le plus troublant de tout, c'est le retour des chevaux manquants, l'après-midi. Zénon et Alexandros ne les ont sûrement pas abandonnés volontairement. Sauf s'ils en ont trouvé d'autres ailleurs.

Mummius secoua la tête.

— Mes hommes ont enquêté. Aucun cheval n'a été volé dans le secteur.

— Alors Zénon et Alexandros en ont été réduits à continuer à pied. Dans une région aussi civilisée que celle-ci, avec autant de trafic sur les routes, avec la peur qui règne dans la population vis-à-vis des esclaves évadés, et vos hommes à leur recherche, il me semble peu probable qu'ils aient pu s'enfuir.

Eco croisa les mains et imita le mouvement d'une voile sur la mer. Un instant, Mummius eut l'air intrigué, puis il gronda :

— Naturellement, nous avons cherché du côté des propriétaires de bateaux. Aucun des bacs se dirigeant vers Pompéi ou Herculaneum n'aurait pris deux esclaves en fuite. Et aucune embarcation n'a été volée. De toutes les manières, ces deux-là ne connaissaient absolument rien à la navigation.

— Alors il ne reste pas beaucoup de possibilités, dis-je.

Mummius haussa les épaules :

— Non. Ils sont toujours dans le secteur et ils se cachent.

— Ou alors, et c'est plus probable, ils sont morts tous les deux.

La lumière commençait à baisser rapidement. La falaise projetait une grande ombre sur l'eau. Je regardai en direction de la villa. Au-dessus des arbres, je ne pouvais voir que les tuiles du toit et quelques volutes de fumée. Les feux du soir étaient allumés. Je fis-faire demi-tour à mon cheval.

— Dis-moi, Mummius, qui réside actuellement à la villa ?

— En dehors de Gelina, seulement une poignée de personnes. C'est la fin de la saison estivale à Baia. Mais il n'y a pas eu beaucoup de visiteurs cette année, même au printemps. Je suis déjà passé en mai, avec Crassus, Fabius et quelques autres. Baia n'était que l'ombre d'elle-même. A cause de Spartacus et des pirates, tout le monde a peur de quitter Rome.

— Oui, mais qui s'y trouve en ce moment ?

— Attends. Gelina, bien sûr. Et Dionysius, son philosophe à demeure. Il se présente lui-même comme un esprit universel ; il écrit des pièces et des histoires et il prétend avoir de l'humour. Mais il m'endort. Il y a aussi Iaia, l'artiste-peintre.

— Iaia ? D'après son nom c'est une femme ?

Il acquiesça.

— Elle est originaire de Cyzique²⁹. Crassus dit qu'elle avait la cote lorsqu'il était enfant. Elle avait des peintures dans les meilleures maisons de Rome et de la baie. Elle s'est spécialisée dans les portraits, surtout de femmes. Elle ne s'est jamais mariée, mais semble avoir eu pas mal de succès. Aujourd'hui elle est retirée et ne peint plus que pour le plaisir, avec l'élève qu'elle forme. Par amitié pour Gelina, elle est ici pour réaliser un projet ambitieux : exécuter une grande fresque dans le vestibule des bains des femmes.

— Et qui est l'élève de Iaia ?

— Olympias. Elle vient de Naples, de l'autre côté de la baie.

— Une fille ? demandai-je.

— Une très belle jeune femme, compléta Mummius, ce qui fit pétiller les yeux d'Eco. Iaia la traite comme sa fille. Elles ont

29 En Propontide, sur la mer de Marmara ; aujourd'hui en Anatolie, Turquie. (N.d.T.)

leur propre petite villa plus haut sur la côte, à Cumès. Mais elles résident souvent ici pendant plusieurs jours, travaillant le matin et tenant compagnie à Gelina la nuit.

— Étaient-elles dans la maison la nuit du meurtre ?

— En fait, non. Elles étaient à Cumès.

— Est-ce loin ?

— Pas très. Une heure à pied. Moins à cheval.

— En dehors du philosophe et de la femme peintre, y a-t-il d'autres invités dans la villa ?

Mummius réfléchit.

— Oui, deux.

— Et ils étaient là cette fameuse nuit ?

— Oui, dit lentement l'officier, mais aucun d'eux ne peut être soupçonné du meurtre.

— Mais donne-moi quand même leur nom.

— Très bien. Le premier est Sergius Orata. J'ai déjà parlé de lui, souviens-toi. Il a construit les bains de l'aile sud. Il vient de Pouzzoles et possède des villas tout autour de la baie. Mais, le plus souvent, il réside ailleurs. C'est la manière de faire ici : les riches aiment à jouer les invités dans les villas de leurs amis. Selon Gelina, il était venu parler affaires avec Lucius, quand ils ont appris que Crassus était en route pour rejoindre Baia et que celui-ci voulait les consulter tous les deux. Orata a donc décidé de prolonger son séjour, pour qu'ils puissent directement traiter ensemble, tous les trois, en un seul lieu. Il se trouvait donc là la nuit du meurtre et n'est pas reparti depuis. Il occupe une suite dans l'aile nord.

— Et le dernier invité ?

— Metrobius. Il a une villa de l'autre côté de la baie, à Pompéi.

— Metrobius ? J'ai l'impression que son nom m'est familier.

— C'est un célèbre acteur de Rome. Il fait partie des favoris de Sylla. C'est comme ça qu'il a eu sa villa. Quand Sylla est devenu dictateur, il a récompensé ses plus fidèles partisans en leur distribuant les propriétés qu'il avait confisquées à ses ennemis.

— Je sais. Et je me souviens maintenant d'avoir vu Metrobius jouer.

— Je n'ai jamais eu ce privilège, dit Mummius avec une intonation sarcastique. Tu l'as vu interpréter Plaute ou l'une de ses propres créations ?

— Ni l'un ni l'autre. Il rendait hommage à Sylla en jouant une saynète assez lubrique. C'était il y a plusieurs années, lors d'une fête privée chez Chrysogonus.

— Et tu te trouvais là ?

Mummius avait l'air sceptique à l'idée que je puisse pénétrer dans des cercles aussi fermés et débauchés.

— Oh, je n'étais pas invité. Vraiment pas invité. Mais que fait Metrobius ici ?

— C'est un grand ami de Gelina. Ils peuvent bavarder des heures tous les deux, notamment pour échanger des potins locaux. C'est en tous les cas ce que l'on m'a dit. Entre nous, je suis incapable de rester plus de quelques minutes dans la même pièce que lui.

— Tu n'aimes pas Metrobius ?

— J'ai mes raisons.

— Mais tu ne le soupçonne pas du meurtre.

Mummius fronça les sourcils.

— Laisse-moi te dire une chose, Gordien. J'ai tué plus que mon compte, mais toujours honorablement, au combat, tu comprends ? Mais quelle que soit la manière, tuer, c'est tuer. J'ai tué avec un glaive. J'ai tué avec une massue. J'ai même tué à mains nues. Je sais ce que cela fait de prendre la vie d'un homme. Crois-moi : Metrobius n'aurait pas eu le courage nécessaire pour fracasser le crâne de Lucius. Même s'il avait eu des raisons de le faire.

— Et Zénon et Alexandros, les deux esclaves ?

— Cela me semble très improbable.

— Mais pas impossible ?

Il haussa les épaules.

— Donc, résumai-je, nous savons que ces personnes se trouvaient dans la maison la nuit du meurtre. Dionysius, le résident permanent ; Sergius Orata, l'homme d'affaires de Pouzzoles ; et l'acteur en retraite Metrobius. Iaia l'artiste et Olympias son élève sont souvent ici. Mais ce n'était pas le cas cette nuit-là.

— À ma connaissance, c'est bien cela. Et, selon leur dire, toutes les personnes présentes étaient seules et endormies dans leur lit. Elles affirment ne pas avoir entendu quoi que ce soit, et c'est parfaitement vraisemblable, vu la distance qui sépare les pièces. Et tous les esclaves disent pareillement n'avoir rien entendu. C'est aussi plausible ; leurs quartiers sont de l'autre côté des écuries.

— Mais il y a au moins un esclave qui monte la garde, la nuit, dis-je.

— Oui, mais dehors, pas à l'intérieur de la villa. Il est censé effectuer un circuit, garder un œil sur la route devant la maison et l'autre sur la côte. On sait que des pirates ont déjà attaqué certaines villas du littoral, même si ce n'est jamais arrivé à Baia. Quand les esclaves se sont enfuis, le veilleur devait être ailleurs. Il n'a rien vu.

— Bon, mais finalement soupçones-tu quelqu'un ? Un des résidents de la villa ? Un invité de Gelina ? Quelqu'un qui, selon toi, aurait plus de chances d'être l'assassin que les esclaves ?

En réponse, il se contenta de hausser les épaules et de grimacer.

— Je te pose cette question, Mummius, parce que je me demande vraiment pourquoi tu dépenses tant de temps et d'énergie à aider Gelina pour prouver l'innocence de ses esclaves.

— J'ai mes raisons, répondit-il sèchement, le regard perdu droit devant lui.

Il éperonna sa monture et s'élança seul vers la villa.

Deuxième partie

Dans la gueule d'Hadès

1

Le dîner commença à la douzième heure du jour³⁰, juste après le coucher du soleil. La pièce était modestement meublée. Elle se trouvait à l'étage dans le coin sud-est de la maison. Les fenêtres donnaient sur Pouzzoles à l'est et le Vésuve plus au sud. Une équipe d'esclaves s'activait discrètement dans la pièce et le vestibule adjacent. Ils allumaient des braseros pour lutter contre la légère fraîcheur de l'air et des lampes pour illuminer les murs somptueusement peints. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un chant d'oiseau. Comme un lointain soupir, le vague murmure de la mer était le seul bruit qui parvenait du monde extérieur. Par la fenêtre sud, je vis une étoile solitaire scintiller au-dessus du Vésuve dans un ciel profond. Une discrète atmosphère de luxe envahissait la maison, cette sensation particulière de confort caractéristique des maisons des riches au crépuscule.

Déjà allongée sur son divan, Gelina accueillait ses invités à mesure qu'ils arrivaient, seuls ou en couple. Tous étaient habillés de noir ou de bleu foncé. Onze personnes étaient prévues pour le dîner. Un grand nombre pour un repas, mais Gelina avait fait disposer les divans en carré. Devant chaque divan, les petites tables étaient déjà dressées, garnies de coupes de vin doux, d'olives noires et vertes, et comme amuse-gueules des oursins au cumin.

Iaia et sa protégée Olympias, voisines de Dionysius, étaient assises à l'opposé de Gelina. Marcus Mummius, Faustus Fabius et Sergius Orata se trouvaient à sa droite. Et nous, avec l'acteur Metrobius, à sa gauche. Gelina nous présenta simplement

30 Peu après dix-sept heures de notre comput moderne, en cette période de l'année. La douzième heure du jour tombe précisément à dix-sept heures au moment des équinoxes : à quinze heures quarante-deux au solstice d'hiver et à dix-huit heures dix-sept au solstice d'été. Voir note 1. (N.d.T.)

comme Gordien de Rome et son fils, sans davantage d'explications. D'après l'expression de leur visage, je devinai que les invités avaient déjà quelque idée sur les raisons de ma présence. Dans leurs yeux, je lus plus ou moins de scepticisme, de suspicion ou d'indifférence.

Dans sa stola d'un noir de jais, avec ses bijoux d'argent et sa volumineuse coiffure magenta (probablement teinte), Iaia attirait les regards. Dans sa jeunesse, elle avait indéniablement été d'une grande beauté. Aujourd'hui, elle exhalait cette subtile et consciente séduction des femmes qui ont perdu leur jeunesse, mais pas leur charme. Ses hautes pommettes étaient généreusement fardées, ses sourcils épilés et artistement dessinés.

Iaia me lançait des regards froids, alors que sa jeune protégée, une blonde éblouissante, me dévisageait impudemment, comme si ma présence était une sorte d'affront. Olympias pouvait se permettre de jouer négligemment de sa beauté : sa chevelure s'épanouissait, pareille à une crinière de fils d'or et d'argent à la lumière des lampes. Ses yeux étaient d'un bleu étincelant rehaussé d'ombres violettes. Le moindre maquillage – si tant est qu'elle en utilisât parfois – aurait semblé pâle et vulgaire sur cette peau parfaite. Sa stola était d'un bleu sombre, toute simple. Plus simple même que les tuniques qu'Eco et moi portions, car elle n'avait ni bordure, ni discrète broderie. Olympias ne portait aucun bijou.

Dionysius était un vieil homme décharné à la barbe grise et à l'expression hautaine. Tout en piochant quelques olives de la main gauche, il m'observait de son regard fuyant. Pendant la première partie de la soirée, il resta quasiment silencieux, comme s'il tenait ses mots en réserve pour une autre occasion. Il me donnait l'impression d'un homme gardant un secret. Mais peut-être était-ce simplement dû à l'air suffisant qu'il affectait... comme tant d'autres philosophes.

Le visage aigre et réservé de Dionysius offrait un contraste saisissant avec celui de l'ingénieur et homme d'affaires local, qui se trouvait à côté de lui. Orata était presque chauve. Seule une vague frange de cheveux orange ornait son front comme une couronne de victoire. Il avait la corpulence des hommes que les

réussites ont engraissé. Son visage potelé et enjoué faisait presque déplacé au milieu de la morosité ambiante. Quand il regarda de mon côté, je fus incapable de dire s'il m'appréciait d'emblée ou s'il me souriait habilement pour dissimuler une autre réaction. Mais, pour l'essentiel, il ne me prêtait pas vraiment attention, trop occupé à donner des ordres aux esclaves qui lui avaient été attribués. Il fallait qu'ils lui dénoyautent ses olives, qu'ils aillent lui chercher de cette sauce au cumin, et ainsi de suite.

Le vieil acteur Metrobius, allongé à ma droite, m'adressa un petit signe de tête lorsque Gelina me présenta. Puis il se retourna aussitôt vers elle. Il était couché sur le flanc droit ; elle, sur le flanc gauche. Leurs têtes étaient donc toutes proches. Ils pouvaient tranquillement se parler à voix basse. De temps en temps, Metrobius tendait la main et prenait celle de son amie, comme pour la rassurer. Sa longue robe flottante le couvrait de la tête aux pieds. A première vue, le lin finement tissé paraissait d'un noir funèbre mais, à bien y regarder, je constatai qu'il s'agissait d'un pourpre très sombre. Il portait des bijoux d'or autour du cou et des poignets. Une imposante bague incrustée de pierres précieuses ornait sa main gauche. Elle étincelait dans la lumière chaque fois qu'il levait sa coupe. Selon la rumeur, Metrobius avait été le grand amour de Sylla, son compagnon et son ami tout au long de sa vie, malgré les nombreux mariages et liaisons du dictateur. Sa jeunesse l'avait depuis longtemps quitté. Mais sa grande crinière blanche conservait une incontestable dignité et les rides de son visage créaient une sorte de beauté tranquille. Je me souvins de cette nuit où je l'avais vu jouer pour Sylla. C'était dix ans plus tôt. Je me rappelai le charme dégagé par sa seule présence. Alors même qu'il ne s'intéressait qu'à Gelina, je pouvais sentir ce charme charismatique qu'il exhalait, aussi palpable que les effluves de myrrhe et de rose qui parfumaient son vêtement. Il exécutait chacun de ses mouvements avec une grâce innée. Sa voix calme et posée avait une qualité apaisante, comme le bruit de la pluie une nuit d'été ou le murmure du vent dans les arbres.

En dehors de ma présence et de celle d'Eco, nous avions là les hôtes typiques d'un dîner dans une villa de Baïa : un militaire

et un patricien, une artiste et sa protégée, un lettré et un architecte, un acteur et leur hôtesse. L'hôte était absent – ou, plus exactement, il reposait sur sa bière d'ivoire, en bas, dans l'atrium. Mais pour le remplacer, nous attendions l'homme le plus riche de Rome. Cependant, Marcus Crassus n'avait pas encore daigné paraître.

Au regard d'une assemblée aussi étincelante, les discussions étaient étonnamment décousues. D'un côté, Mummius et Faustus parlaient tranquillement des affaires quotidiennes et de l'approvisionnement du camp de Crassus sur le lac Lucrin. Plus loin, Olympias et Iaia échangeaient d'inaudibles murmures. Le philosophe couvait des yeux sa nourriture, alors que l'homme d'affaires savourait chaque bouchée. Perdus dans leurs bavardages, Gelina et Metrobius semblaient avoir oublié les autres convives.

Au bout de quelque temps, le petit Meto entra et vint chuchoter quelque chose à l'oreille de sa maîtresse. Elle hocha la tête et le renvoya.

— Je crains que Marcus Crassus soit dans l'impossibilité de nous rejoindre ce soir, annonça-t-elle.

Jusque-là, j'avais pensé que la vague tension qui régnait dans la pièce était due à ma présence ou à l'atmosphère funèbre de la villa. Mais, à cet instant, tout le monde sembla pousser un soupir de soulagement collectif.

— Est-il retenu par ses affaires à Pouzzoles ? demanda Mummius, la bouche pleine d'oursins.

— Oui. Il me fait dire qu'il s'occupe de son propre dîner et qu'il rentre ensuite. Nous n'avons donc plus besoin de l'attendre.

Elle fit un signe aux esclaves, qui débarrassèrent instantanément les amuse-gueules et servirent les plats principaux : un ragoût de jambon et de pommes aux cédrats, des boulettes de fruits de mer épiceées de céleri et de poivre, et des filets de poisson avec des poireaux et de la coriandre, le tout servi sur des plateaux d'argent. Comme accompagnement, on nous apporta une soupe d'orge, de chou et de lentilles, que nous consommâmes dans de petits bols d'argile.

Progressivement, les conversations s'animèrent. Le sujet principal était la nourriture. La mort et les catastrophes latentes,

l'ambition politique et la menace de Spartacus étaient négligées au profit des mérites relatifs du lièvre et du porc. On débattait du bœuf, pour le déclarer carrément immangeable. Faustus Fabius estimait que les bœufs n'avaient aucune utilité, en dehors de leur peau. Le philosophe Dionysius, qui parlait d'un ton sentencieux, prétendit que, dans le Nord, les pirates préféraient le lait de vache au lait de chèvre.

Sergius Orata semblait avoir une connaissance experte du commerce des épices et d'autres douceurs venant d'Orient. Il serait allé jusque chez les Parthes pour étudier les potentialités du marché. Et sur l'Euphrate, on l'avait aimablement persuadé de boire une boisson locale obtenue à partir d'orge fermentée. Les Parthes la préféraient au vin.

— Elle avait exactement la couleur de l'urine, rit-il, et son goût !

— Mais comment le sais-tu ? As-tu l'habitude de boire de l'urine ? demanda Olympias, en baissant timidement son visage.

Une mèche de cheveux blonds lui tomba sur l'œil. Iaia la regarda de biais, en contenant un sourire. Le crâne rose d'Orata rosit, tandis que Mummius riait bruyamment.

— Mieux vaut de l'urine que des haricots ! s'exclama Dionysius. Vous connaissez le conseil de Platon : il faut se préparer chaque nuit pour le royaume des rêves avec un esprit pur.

— Et quel rapport avec les haricots ? demanda Fabius.

— Vous devez connaître l'opinion des pythagoriciens. Les haricots produisent d'importantes flatulences, ce qui crée une situation conflictuelle avec une âme en quête de vérité.

— Vraiment ? Comme si c'était l'âme et non le ventre qui se remplit de vent ! s'exclama Metrobius.

Puis il se pencha vers moi et à voix basse :

— Ces philosophes... Aucune idée n'est trop absurde pour eux. Et celui-là est certainement un sac à vent, mais je pense que dans son cas tout le vent sort de sa bouche et pas d'ailleurs !

Gelina paraissait indifférente tant aux propos crus qu'aux doctes commentaires. Elle mangeait en silence, piochant sans arrêt de la nourriture et réclamant plus souvent du vin frais dans sa coupe que n'importe quel autre convive.

Metrobius voulut m'éclairer sur les différences entre la cuisine de Rome et celle de Baia.

— Sur les marchés, ici, on trouve naturellement une très grande variété de produits de la mer frais et de nombreuses spécialités marines totalement inconnues à Rome. Mais les vraies différences sont beaucoup plus subtiles. Par exemple, tous les cuisiniers vous diront que les meilleures marmites sont faites avec une argile spéciale, que l'on ne trouve qu'autour de Cumes.

« A Rome, de tels pots sont précieux et difficiles à remplacer, mais ici, même le pêcheur le plus humble en possède un. Et ainsi nous avons toute une cuisine paysanne aussi sublime que simple. Cette soupe d'orge, par exemple. Ensuite, il y a nos célèbres haricots verts de Baia, les plus tendres et les plus doux du pays. Le cuisinier de Gelina concocte un plat de haricots verts, de coriandre et de ciboulette hachée idéal pour une bacchanale. Ah, mais les esclaves ont commencé à débarrasser les plats, ce qui signifie que le second service va arriver.

Les esclaves revinrent, portant des plateaux d'argent qui étincelaient à la lumière des lampes. Ils déposèrent sur nos tables des poires cuites, fourrées de cannelle, des châtaignes grillées et du fromage assaisonné au jus de baies fermentées.

— C'est vraiment dommage que Marcus Crassus ne soit pas là pour une telle fête, dit Metrobius, prenant une poire fourrée et humant son arôme. Naturellement, si Crassus avait été présent, le seul et unique sujet de discussion aurait été la politique, rien que la politique.

Mummius lui jeta un regard noir :

— Sujet dont certains ignorent tout. Si on parlait de politique, ceux-là pourraient se taire pour changer.

Il écrasa une châtaigne dans sa bouche et se lécha les lèvres.

— Barbare, marmonna Metrobius à voix basse. Les manières d'un Barbare.

— Que dis-tu ? gronda Mummius, prêt à bondir.

— Je dis que tu as les bonnes manières d'un fermier. Ta famille possède encore des fermes, n'est-ce pas ?

L'officier se rassit lentement, l'air sceptique.

— Nous devrions peut-être parler d'un sujet que nous connaissons tous, suggéra Metrobius. Pourquoi pas l'art ?

Iaia et Olympias le créent, Dionysius le contemple, Orata l'achète. Est-ce vrai, Sergius, qu'un des Cornélius a demandé un nouveau bassin pour ses poissons, à Misène ?

— C'est vrai, répondit Orata.

— Ah ! ces propriétaires de villas et leur amour des bassins décoratifs. Il faut voir comment ils chérissent le moindre de leurs mullets barbus. J'ai entendu parler de sénateurs qui donnaient un nom à chacun de leurs poissons et qui les nourrissaient à la main depuis l'enfance. Et quand les mullets sont grands, ils ne supportent pas l'idée de les manger.

Gelina sourit enfin.

— Oh ! arrête, Metrobius. Personne n'est stupide à ce point.

— Oh que si ! On m'a dit que ces Cornélius voulaient absolument entourer leur nouveau bassin de belles statues. Pas pour le plaisir de leurs invités humains, mais pour l'instruction de leurs poissons.

— Absurde ! gloussa Gelina.

Elle vida sa coupe, puis la leva pour qu'un esclave la remplisse.

Gelina devint soudain loquace.

— Si vous voulez absolument parler d'art, évoquons plutôt la grande œuvre de Iaia, en bas, dans le vestibule du bain des femmes. Elle est absolument merveilleuse ! Du sol au plafond, sur les quatre murs, ce ne sont que dauphins, pieuvres et calmars s'ébattant dans la lumière. Oh, toutes ces nuances de bleu : bleu foncé, bleu pâle, bleu ciel, bleu nuit, bleu-vert des algues. J'adore le bleu, pas vous ? dit-elle d'une voix douce et avec un sourire.

Puis, se tournant vers Olympias :

— Quel bleu merveilleux tu portes ce soir ! Quelle splendeur avec tes superbes cheveux blonds ! Quel talent vous avez, toutes les deux !

Iaia se pinça les lèvres.

— Merci, Gelina, mais je pense que tout le monde ici a déjà vu l'œuvre en cours de réalisation.

— Non ! protesta Gelina. Pas Gordien, ni son charmant fils, Eco. Ils doivent tout voir. Vous comprenez ? On ne doit rien leur cacher, rien du tout. Ils sont là pour ça. Pour voir, pour observer.

On dit qu'il a l'œil. Pas l'œil du connaisseur, je veux dire, mais celui du chasseur. Ou du limier. C'est ton surnom, n'est-ce pas ? Demain peut-être, Iaia, tu pourrais lui montrer ton travail et le laisser contempler tes merveilleux poissons volants et tes terribles calmars. Oui, je ne vois pas ce qui pourrait l'empêcher, dès lors qu'il n'y a pas de femmes dans les bains, pas de femmes qui se baignent, je veux dire. Je suis certaine que Gordien apprécie l'art autant que nous tous.

Olympias leva un sourcil et me regarda froidement, avant de dévisager Eco, qui s'agita, gêné. Imperturbable, Iaia sourit et hocha la tête.

— Certainement, Gelina. Je serai heureuse de montrer le travail en cours à Gordien. Peut-être le matin, lorsque la lumière est le plus belle. Mais puisque nous parlons d'art, je sais que Dionysius travaille sur une nouvelle pièce. Or il ne nous en a encore jamais parlé.

— C'est parce que Crassus le fait toujours taire, murmura Metrobius à mon oreille.

— En fait, j'ai délaissé la comédie pour m'intéresser à l'actualité.

Les lèvres fines de Dionysius esquissèrent un sourire.

— Les événements des derniers mois, et particulièrement des derniers jours, ont entraîné mes pensées vers des sujets plus sérieux. Je me suis absorbé dans un nouveau travail, un traité sur un sujet de circonstance : l'étude des précédentes révoltes d'esclaves.

— De précédentes révoltes ? interrogea Gelina. Tu veux dire que de telles choses se sont déjà produites avant Spartacus ?

— Oh, oui ! La première dont nous ayons connaissance s'est produite après la guerre avec Hannibal, il y a environ cent vingt ans. La victoire de Rome s'est soldée par la capture d'un grand nombre de Carthaginois. Ils étaient gardés comme otages et prisonniers de guerre. Les esclaves de ces Carthaginois avaient été capturés en même temps et vendus comme butin. Or, un grand nombre de ces otages et esclaves s'est retrouvé concentré dans la ville de Setia, près de Rome. Les otages fomentèrent un complot pour s'évader. Ils entraînèrent leurs anciens esclaves dans l'entreprise, en leur promettant la liberté s'ils se dressaient

contre leurs nouveaux maîtres romains etaidaient leurs anciens maîtres à retourner à Carthage. Des jeux de gladiateurs devaient avoir lieu à peine quelques jours plus tard à Setia. Leur plan prévoyait qu'ils se soulèvent à cette occasion et massacrent la population par surprise. Heureusement, deux des esclaves trahirent la conspiration et allèrent tout révéler au préteur, à Rome. Celui-ci rassembla une force de deux mille hommes et se précipita vers Setia. Les chefs des insurgés furent arrêtés. Mais beaucoup d'esclaves s'échappèrent. Finalement, ils furent tous recapturés ou massacrés, non sans avoir semé la terreur dans la région. Les deux esclaves qui avaient sagement dévoilé le projet furent récompensés par vingt-cinq mille pièces de bronze et, surtout, par la liberté.

— Ah ! J'aime les histoires qui finissent bien, approuva Gelina, qui avait écouté avec beaucoup d'intérêt et d'étonnement.

— La seule chose qui soit plus ennuyeuse que la politique, c'est l'Histoire, dit Metrobius dans un bâillement. En temps de grande crise, comme celle que nous vivons en ce moment, il me semble que Dionysius rendrait un grand service en écrivant une bonne comédie plutôt qu'en ressassant le passé.

— Par les dieux, qu'est-ce qu'un homme comme Sylla pouvait bien trouver à raconter à un personnage comme toi ? murmura Mummius.

Metrobius le regarda d'un air menaçant.

— Je pourrais poser la même question sur toi et ton...

— S'il vous plaît, pas de dispute après le repas, insista Gelina. Cela perturbe la digestion. Mais toi, Dionysius, continue. Comment as-tu découvert une histoire aussi fascinante ?

— J'ai souvent remercié Minerve et les mânes³¹ d'Hérodote pour la magnifique bibliothèque rassemblée par feu ton époux, dit délicatement Dionysius. Pour un homme comme moi, résider

31 Le terme mânes, bien que toujours pluriel et désignant à l'origine les morts divins, puis les morts d'une famille (di mânes devenant équivalent de di parentes), finit par être employé pour désigner un seul esprit d'une certaine manière ; on s'adressait à l'esprit divin, ou aux esprits divins, d'un individu. (N.d.T.)

dans une maison pleine de Savoir est une source d'inspiration aussi grande que vivre dans une maison pleine de Beauté. Et ici, dans cette villa, je n'ai par bonheur jamais eu à choisir entre les deux.

Gelina sourit. Un murmure général d'approbation ponctua ce joli compliment.

— Mais je vais poursuivre, puisque vous m'y invitez. Le soulèvement avorté de Setia est donc le premier exemple que j'ai pu trouver de révolte générale ou de tentative d'évasion impliquant un grand nombre d'esclaves organisés. Il y en eut quelques autres au cours des années suivantes, en Italie ou ailleurs. Mais la documentation les concernant est assez fragmentaire. Et, en tous les cas, ces révoltes sont sans comparaison avec les deux guerres serviles siciliennes. La première a éclaté il y a environ soixante ans, en fait, l'année même de ma naissance. J'en ai souvent entendu parler dans mon enfance.

« A cette époque, il semble que les propriétaires terriens de Sicile avaient commencé à accumuler une grande richesse et un nombre considérable d'esclaves. Cette richesse rendit les Siciliens arrogants. En raison de l'arrivée constante d'esclaves en provenance des provinces conquises d'Afrique et d'Orient, ils avaient très peu d'égards pour cette main-d'œuvre : un esclave rendu invalide par l'excès de travail ou la malnutrition était aisément remplacé. En fait, beaucoup de propriétaires auraient par exemple envoyé leurs esclaves garder les bêtes dehors sans vêtements corrects et même sans nourriture. Quand ceux-ci se plaignaient de leur nudité ou de la faim, leurs maîtres leur conseillaient de voler des habits ou de la nourriture à des voyageurs sur la route ! Ainsi, malgré – ou à cause de – toute cette richesse, la Sicile dégénéra et se transforma en une région sans loi et désespérée.

« Un certain propriétaire en particulier était connu pour son excessive cruauté. Il s'appelait Antigenes. Il fut le premier de l'île à marquer ses esclaves au fer rouge pour les reconnaître. La pratique se répandit bientôt dans toute la Sicile. Les esclaves qui venaient l'implorer pour de la nourriture ou des vêtements

étaient battus, enchaînés et humiliés en public avant d'être renvoyés à leur travail, aussi nus et affamés qu'avant.

« Cet Antigenes avait un favori : un esclave qu'il aimait tour à tour choyer et humilier. Ce Syrien répondant au nom d'Eunus se prenait pour un grand magicien et un thaumaturge. Il racontait que les dieux venaient lui parler en rêve. Les gens adorent toujours écouter de telles histoires, même de la bouche d'un esclave. Bientôt Eunus commença à voir les dieux en plein jour. Du moins était-ce ce qu'il prétendait. Il conversait avec eux, disait-il, dans d'étranges langues, tandis que les autres l'observaient, émerveillés. Il pouvait aussi cracher le feu.

— Le feu ?

— Oh, c'est un vieux truc de théâtre, expliqua Metrobius. Vous faites des trous dans une noix ou quelque chose de semblable, vous la remplissez de liquide combustible, vous l'allumez, la mettez dans votre bouche, et le tour est joué.

Des flammes et des étincelles vont jaillir de la bouche. N'importe quel illusionniste de Subure peut le faire.

— Mais ce fut précisément cet Eunus qui amena ce tour de Syrie, poursuivit Dionysius. Son maître Antigenes lui demandait de se produire lorsqu'il avait des invités à dîner. Eunus entrait en transe, crachait du feu et ensuite révélait l'avenir. Plus l'histoire était exotique, plus elle plaisait. Par exemple, il raconta à Antigenes et à ses invités qu'une déesse syrienne lui était apparue. Elle lui aurait promis que lui, un esclave, deviendrait roi de toute la Sicile. Mais ils n'avaient pas à le craindre, parce qu'il serait très tolérant envers les propriétaires d'esclaves. Les hôtes d'Antigenes trouvèrent cette histoire très amusante. Ils le récompensèrent en lui offrant des mets délicats et en lui demandant de se souvenir de leur gentillesse quand il serait roi. Ils étaient loin d'imaginer le tour sombre qu'allait prendre les événements.

« Les esclaves d'Antigenes finirent par décider de se révolter contre leur maître. Mais d'abord, ils consultèrent Eunus, lui demandant si les dieux allaient favoriser leur entreprise. Eunus leur répondit que la révolte serait couronnée de succès, mais seulement s'ils frappaient brutalement et sans hésitation. Les esclaves étaient environ quatre cents. Ils organisèrent une

cérémonie dans un champ, cette nuit-là, échangeant des serments et exécutant les rites et sacrifices qu'Eunus avait prescrits. Ils entrèrent dans une sorte de frénésie meurtrière et se précipitèrent alors sur la ville voisine, tuant les hommes, violant les-femmes, et massacrant même les bébés. Antigenes fut capturé, déshabillé, battu et décapité. Les esclaves revêtirent Eunus de riches habits et d'une couronne de feuilles d'or. Puis ils le proclamèrent roi.

« La nouvelle de leur rébellion se répandit comme le feu grégeois dans toute l'île, incitant d'autres esclaves à se révolter. Des groupes rivaux de rebelles apparurent. On espérait qu'ils s'affronteraient. Mais, au contraire, ils s'allierent, intégrant dans leur année toutes sortes de bandits et de hors-la-loi. On entendit très vite parler de leur succès hors de Sicile et l'affaire commença à prendre des proportions impressionnantes. A Rome, cent cinquante esclaves conspirèrent ; à Athènes, plus de mille se soulevèrent ; et l'on vit des troubles éclater dans toute l'Italie et la Grèce. Tous les foyers séditieux furent très rapidement anéantis mais, en Sicile, en revanche, la situation se détériora.

« Plongée dans un formidable chaos, l'île fut submergée par les rebelles. Tous reconnaissaient Eunus comme leur roi. Le peuple, dans un accès de haine contre les riches, se rangea du côté des esclaves. Malgré son apparente folie, la révolte était conduite avec une certaine intelligence. Ainsi, alors que de très nombreux propriétaires étaient torturés avant d'être tués, les esclaves pensaient à l'avenir et veillaient à ne pas détruire les cultures ni les propriétés qui leur seraient utiles.

— Et comment cette histoire a-t-elle fini ? demanda Gelina, impatiente.

— Rome envoya des armées. Il y eut toute une série de batailles dans toute la Sicile. Pendant un moment, les esclaves semblèrent invincibles. Mais le gouverneur romain finit par manœuvrer astucieusement et les enferma dans la ville de Tauromenium. Le siège fut interminable. Les insurgés commencèrent à souffrir d'une faim atroce. Ils se livrèrent au cannibalisme. D'abord, ils mangèrent leurs enfants, puis leurs femmes. Puis ils s'entre-dévorèrent.

— Quelle horreur ! Et le magicien ? murmura Gelina.

— Il parvint à s'enfuir de Tauromenium et à se cacher dans une grotte. Rupilius réussit à le débusquer. Et si les esclaves s'étaient entre-dévorés, leur roi fut découvert à moitié mangé par les vers. Oui, ces mêmes vers dont on a dit qu'ils avaient tourmenté Sylla pendant ses dernières années, avant qu'il ne meure d'une attaque d'apoplexie. Ce qui montre que ces vers gloutons, comme les classes d'humains les plus inférieures, tirent subsistance des chefs, grands ou petits. Eunus fut extrait de sa grotte, hurlant et labourant sa propre chair avec ses ongles. Il fut enfermé dans une tour à Morgantina. Or le magicien continuait d'avoir des visions. Elles étaient de plus en plus horribles. A la fin, il délirait. Et finalement les vers eurent raison de lui et achevèrent de le dévorer. Voilà comment finit misérablement la première grande révolte servile.

Un lourd silence pesa sur la pièce. Les visages des hôtes de Gelina étaient impassibles, sauf celui d'Eco, assis yeux écarquillés, et celui de la jeune Olympias, qui semblait avoir la larme à l'œil. Mummius s'agitait nerveusement sur son canapé. Le silence fut rompu par le pas discret d'un esclave qui se retirait vers les cuisines avec un plateau vide. Des yeux, je fis le tour de la pièce pour observer la physionomie des esclaves présents. Ils se tenaient raides, à leurs postes, derrière les invités. Le regard d'aucun d'eux ne croisa mes yeux. Ils ne s'entre-regardaient pas davantage, mais fixaient le sol.

— Tu vois, Dionysius, dit Metrobius, d'une voix qui résonnait étrangement après le silence, tu as sous la main tous les éléments pour une divine comédie. Appelle-la *Eunus de Sicile* et je serai le metteur en scène.

— Enfin, Metrobius ! protesta Gelina.

— Mais je suis sérieux. Tout ce que tu as besoin de faire, c'est de distribuer les rôles principaux. Voyons : un propriétaire sicilien grincheux et son fils, qui tombera naturellement amoureux de la fille d'un voisin. Ajoute le précepteur du fils, un bon esclave qui sera tenté de rejoindre la révolte, mais choisira la vertu et sauvera son jeune maître de la foule hystérique. Nous pouvons faire intervenir Eunus dans quelques scènes grotesques, jouant la comédie, crachant le feu et jacassant. Il

faudra aussi trouver le général Rupilius, le fanfaron grandiloquent. Il prend le bon esclave, le précepteur, pour Eunus et veut le crucifier. Au dernier instant, le jeune maître sauve son professeur de la mort et ainsi rembourse sa dette puisque l'esclave lui a sauvé la vie. La révolte est anéantie hors scène et tout s'achève dans de joyeuses chansons. Vraiment, Plaute lui-même n'a jamais conçu meilleure intrigue.

— Je pense que tu n'es qu'à moitié sérieux, dit Iaia malicieusement.

— Oui, toute cette histoire est assez déplaisante au regard des circonstances présentes, déplora Gelina.

— Tu as peut-être raison, admit Metrobius. Je suis sans doute resté trop longtemps éloigné de la scène.

— Assez d'histoires lugubres ! s'exclama abruptement Gelina. Changeons de sujet. Il est temps de s'amuser. Metrobius, un poème, s'il te plaît !

L'acteur secoua sa tête blanche. Gelina n'insista pas.

— Peut-être une chanson, alors. Oui, c'est cela : nous avons besoin de chanter pour nous donner le moral. Meto... Meto ! Meto, va me chercher ce garçon qui chante si divinement. Vous savez qui ? Oui, ce talentueux Grec au doux sourire et aux boucles noires.

Je notai qu'une étrange expression passait sur le visage de Mummius. Tandis que nous attendions l'arrivée de l'esclave, Gelina but une nouvelle coupe de vin. Elle insista pour que nous fassions tous de même. Seul Dionysius s'abstint. A la place, un esclave lui apporta un liquide mousseux et vert, servi dans une coupe d'argent.

— Par Hercule, qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

Olympias se mit à rire.

— Dionysius boit cette mixture deux fois par jour : avant le déjeuner et après le dîner. Il voudrait nous convaincre tous d'en faire autant. Elle a l'air répugnante, n'est-ce pas ? Mais enfin, naturellement, si Orata est capable de boire de l'urine...

Il porta la coupe à ses lèvres, puis la baissa. Ses lèvres étaient vertes.

— Ce n'est pas non plus une potion. Il n'y a rien de magique dedans. C'est une simple purée de cresson et de feuilles de vigne,

agrémentée d'un mélange d'herbes médicinales : de la rue pour la vue, du silphium³² pour le souffle, de l'ail pour l'endurance...

— Ce qui explique, dit Fabius d'un ton affable, la capacité de Dionysius à lire pendant des heures, à parler pendant des jours, sans jamais faiblir... même si le public s'endort !

Un rire parcourut l'assistance. Le jeune Grec arriva avec sa lyre. Je reconnus Apollonius, l'esclave qui accompagnait Mummius aux bains. Je jetai un œil vers l'officier. Il bâillait et semblait montrer peu d'intérêt. Mais son bâillement paraissait trop emprunté et son regard absent forcé. Les lumières furent baissées. La pièce fut plongée dans la pénombre. Gelina réclama une chanson grecque.

— Une chanson joyeuse, nous assura-t-elle.

Le garçon commença.

Il chantait dans un dialecte grec dont je ne saisissais que quelques mots ou expressions. Peut-être une chanson de berger : il était question de prairies vertes et de « hautes montagnes de nuages laineux ». Ou alors c'était une légende : sa voix d'or prononça le nom d'Apollon et il évoqua l'éclat du soleil sur les eaux scintillantes des Cyclades, « lapis-lazuli sur une mer d'or, chantait-il, comme les yeux de la déesse sur le visage de la lune ». À moins qu'il ne se soit agi d'une chanson d'amour : il parlait de chevelure noire de jais et d'un regard perçant comme une flèche. Ou encore d'un chant nostalgique, car le refrain reprenait à l'infini « Plus jamais ! Plus jamais ! Plus jamais ! ».

Etait-ce la chanson attendue par Gelina ? Celle-ci écoutait avec une intensité solennelle. Puis son expression changea lentement. Elle avait l'air aussi désespérée qu'au cours de notre entretien de l'après-midi. On ne voyait plus aucun sourire sur les lèvres des convives. Même Metrobius écoutait avec une sorte de

32 Plante connue pour avoir été utilisée médicinalement par les Grecs. On ne sait pas exactement quelle était cette plante, peut-être de la famille des lasers, espèce d'ombellifères d'Europe dont les racines ont des vertus diurétiques et toniques. On donne aujourd'hui ce nom silphium (ou silphion) à une plante décorative provenant d'Amérique du Nord qui n'est naturellement pas l'herbe évoquée par Dionysius. (N.d.T.)

respect, les yeux mi-clos. Une chanson aussi triste, émouvante, avait de quoi arracher des pleurs. Curieusement, je vis couler une seule larme sur la joue grisonnante de Mummius. Scintillante traînée de cristal à la lumière pâle de la lampe, elle disparut rapidement dans sa barbe... mais fut rapidement suivie par une autre.

Je regardai Apollonius. Ses lèvres tremblantes s'entrouvraient pour exhale une note chargée de tout le chagrin et de tout le désespoir du monde. J'eus soudain la chair de poule et un frisson parcourut mon échine. Non pas à cause du caractère pathétique de la chanson, ni même en raison de la brise de mer qui envahissait brusquement la pièce. Non : je venais de songer que dans trois jours il serait mort avec tous les autres esclaves. Son chant s'éteindrait à jamais.

Non loin de moi, dissimulé par la pénombre, Mummius avait plongé son visage dans ses mains. Il pleurait silencieusement.

2

Le logement mis à notre disposition était généreux. La petite pièce de l'aile sud contenait deux canapés somptueusement capitonnés et un épais tapis. À l'est, une porte donnait sur une petite terrasse. Eco regretta de ne pas voir la baie.

— Nous avons de la chance que Gelina ne nous ait pas mis dans les écuries, lui répondis-je.

Il enleva sa tunique et garda son gilet de corps. Puis il essaya son lit, en rebondissant dessus jusqu'à ce que je lui donne une petite tape sur le front.

— Mais qu'as-tu dans la tête, Eco ? Où te crois-tu ?

Il fixa un moment le plafond, puis écrasa sa paume ouverte contre son nez.

— Oui, je suis assez d'accord. Cette fois, nous nous heurtons à un mur. Je pense être payé quoi qu'il arrive, mais qu'est-ce que cette femme attend que je fasse en trois jours ? Et même en deux jours seulement, en réalité : demain et la journée des funérailles. Après, ce sera celle des jeux et, si Crassus va jusqu'au bout, de l'exécution des esclaves. A bien y songer, nous ne disposons même que d'un seul jour, car que pourrions-nous faire pendant les funérailles ? Alors, Eco, as-tu vu un meurtrier au dîner ?

Eco évoqua les longs cheveux d'Olympias.

— La protégée de la femme peintre ? Tu n'es pas sérieux.

Il sourit et, avec les doigts, mima une flèche perçant son cœur.

Je ris doucement en enlevant ma tunique sombre.

— Un de nous au moins fera des rêves agréables cette nuit.

J'éteignis la lampe et restai assis un long moment sur le bord du lit. Mes pieds nus reposaient sur le tapis moelleux. Dehors, les étoiles étaient froides et la lune croissante. Près de la fenêtre se trouvait une petite malle. J'y avais déposé la cape ensanglantée au milieu de nos propres affaires, y compris les poignards, que nous avions apportées de Rome. Au-dessus du coffre, un miroir

était accroché au mur. Je me levai et allai contempler le reflet de mon visage, à peine éclairé par la lune.

Je vis un homme de trente-huit ans, étonnamment en bonne santé malgré ses nombreux voyages et son métier dangereux ; un homme aux épaules larges, à la taille assez forte et aux mèches blanches mêlées à ses boucles noires. Entre deux âges, le visage n'était pas particulièrement beau, mais pas non plus laid. Le nez était droit, à peine busqué, la mâchoire large et les yeux marron, graves. Un homme très chanceux, en somme. Dame Fortune ne l'avait pas flatté, mais ne l'avait pas davantage négligé. Et il possédait une maison à Rome, un travail stable, une superbe femme pour partager sa couche et administrer la maison, et un fils pour porter son nom. Peu importait que la maison fût une vieille mesure héritée de son père, que son travail fût souvent mal considéré et dangereux, que la femme fût une esclave et pas une épouse, et que le fils ne fût pas de son sang et muet. À tout prendre, l'homme avait quand même beaucoup de chance.

Et je songeai aux esclaves, sur la *Furie*, à l'immonde puanteur de leur corps, à la misère effrayante dans leurs yeux, à l'immensité infinie de leur désespoir. Ils appartenaient à un homme qui ne verrait jamais leurs visages et ne connaîtrait pas leurs noms, un homme qui ne saurait même jamais s'ils étaient vivants ou morts, sauf quand un secrétaire viendrait lui demander de les remplacer. Je pensai au jeune garçon qui m'avait rappelé Eco, celui sur lequel le gardien s'était acharné pour le punir et l'humilier. Je me souvins de sa façon de me regarder avec son sourire pathétique, comme si je possédais quelque moyen de l'aider, comme si, étant un homme libre, j'étais une sorte de dieu.

J'étais las, mais le sommeil ne semblait pas vouloir venir. J'allai chercher une chaise dans un coin, m'assis devant le miroir et contemplai mon visage. Cette fois, mes pensées allèrent au jeune esclave Apollonius. Des bribes de son chant se répercutaient dans ma tête. Puis je me souvins de l'histoire du philosophe, celle de l'esclave magicien Eunus qui crachait le feu et entraîna ses compagnons dans une révolte folle. Je dus commencer à rêver parce que, soudain, j'eus l'impression de voir

Eunus dans le miroir, avec une couronne de feu, de petites flammes sortant de ses narines et de sa bouche. Dans le reflet de la glace, je vis par-dessus mon épaule le visage cadavérique de Lucius Licinius, avec son œil mi-clos et couvert de sang. Il se mit à parler dans un vague murmure, mais trop bas pour que je le comprenne. Alors il tapa sur le sol. On aurait dit une sorte de code. Je secouai la tête, perplexe, et lui demandai de parler plus fort. Mais, à la place, du sang coula de ses lèvres. Quelques gouttes tombèrent sur mon épaule, puis sur ma cuisse. Je baissai les yeux. Par terre était étalée une cape ensanglantée. Elle frémissait et chuintait. Des milliers de vers grouillaient, les vers mêmes qui avaient dévoré un dictateur et un esclave-roi. Je voulus éloigner la cape, mais restai paralysé.

Puis une main lourde et puissante se posa sur mon épaule. Une vraie main. J'ouvris les yeux en sursaut. Dans le miroir, j'aperçus le visage d'un homme brusquement surgi d'un rêve profond. Sa mâchoire tombait et ses yeux étaient lourds de sommeil. Le reflet d'une lampe me fit cligner des yeux. Dans la glace, je vis plus précisément l'homme qui la tenait : un géant menaçant en tenue de soldat. Son visage était sale et laid. Il ne respirait pas l'intelligence. On aurait presque dit un masque de comédie. Un garde du corps, pensai-je en reconnaissant instantanément le type d'individu, un assassin entraîné. Il me semblait cruellement injuste qu'un meurtrier ait déjà été envoyé pour m'assassiner. Je n'avais encore rien fait.

— Je te réveille ?

Sa voix était rauque, mais étonnamment courtoise.

— J'ai frappé et je jurerais t'avoir entendu me répondre. Alors je suis entré. Comme tu étais assis sur cette chaise, je pensais que tu ne dormais pas.

Il leva un sourcil. Je le dévisageai stupidement, me demandant encore si je donnais ou non.

— Que fais-tu ici ? demandai-je enfin.

Le visage hideux esquissa un sourire aimable.

— Marcus Crassus te réclame dans la bibliothèque, en bas. Si tu n'es pas trop occupé, bien sûr.

Il ne me fallut qu'un instant pour trouver mes sandales. Je commençai à chercher une tunique décente à la lumière de la lampe. Mais le garde me dit de venir comme j'étais. Pendant tout ce temps, Eco n'avait cessé de ronfler doucement. La journée l'ayant épuisé, son sommeil était exceptionnellement profond.

Un long corridor nous ramena dans l'atrium central. Nous descendîmes les marches pour traverser le jardinet intérieur. Les lumières de petites lampes posées sur le sol projetaient d'étranges ombres sur le corps de Lucius Licinius. Pour atteindre la bibliothèque située dans l'aile nord, nous remontâmes encore un petit couloir. En passant, le garde indiqua une porte sur notre droite et porta son index à ses lèvres.

— Gelina dort, expliqua-t-il.

Quelques marches plus loin, il ouvrit une porte sur notre gauche et me poussa à l'intérieur.

— Gordien de Rome, annonça-t-il.

Nous tournant le dos, un homme en manteau était assis à une table carrée. Un autre garde du corps se tenait debout à ses côtés. L'homme pivota légèrement sur son fauteuil sans dossier. Suffisamment en tous les cas pour me voir du coin de l'œil. Puis il retourna à ses occupations et, d'un geste, congédia ses deux gardes.

Au bout d'un long moment, il se leva et retira son manteau. Une chlamyde³³ grecque, comme en portent souvent les Romains. Il se tourna enfin pour me saluer. Il portait une tunique unie à la coupe simple mais à la texture résistante. Il était légèrement échevelé, comme après une longue chevauchée. Son sourire était las, mais pas hypocrite.

— Ainsi c'est toi Gordien, dit-il en s'appuyant sur la table recouverte de documents. J'imagine que tu sais qui je suis.

— Oui, Marcus Crassus.

Il était à peine plus vieux que moi, mais beaucoup plus grisonnant. Cela n'avait rien d'étonnant, étant donné les

33 Grand manteau que les Grecs portaient à la guerre ou en voyage (à ne pas confondre avec la chlanide, manteau d'été), en forme de cape et agrafé sur l'épaule. (N.d.T.)

difficultés et les tragédies de sa jeunesse. Il avait même dû s'enfuir en Espagne après le suicide de son père et l'assassinat de son frère par les troupes hostiles à Sylla. Je l'avais souvent vu discourir au Forum ou s'occuper de ses affaires sur les marchés. Malgré sa grande richesse, il restait un homme ordinaire, après tout. « Crassus, Crassus, riche comme Crésus », disait la ritournelle, et l'imagination populaire, à Rome, le dépeignait comme un excentrique. Mais ceux qui étaient assez puissants pour évoluer dans son cercle d'intimes livraient une autre image, attestée par son apparente simplicité présente. C'était l'image d'un homme avide de richesse non par goût du luxe, mais par appétit de pouvoir ; un pouvoir qu'il pouvait conquérir grâce à son or.

— C'est incroyable que nous ne nous soyons jamais rencontrés, dit-il de sa voix limpide d'orateur. Je te connais. Je me souviens de cette affaire des vestales, l'année dernière. À mon sens, tu as contribué à sauver la peau de Catilina. Je sais aussi que Cicéron loue ton travail, même s'il le fait de manière détournée. Je l'ai entendu de mes propres oreilles. Je suis sûr de t'avoir vu sur le Forum. Je reconnais ton visage. Généralement je ne fais pas appel aux gens de l'extérieur. Je préfère utiliser les hommes que je possède.

— Ou posséder les hommes que tu utilises ?

— Ah ! Ah ! Tu m'as exactement compris. Si je veux, disons, construire une nouvelle villa, il est plus efficace pour moi de chercher un esclave instruit ou de former un esclave brillant qui m'appartient déjà, plutôt que d'aller embaucher un architecte à la mode qui me demandera un prix exorbitant. Je préfère acheter un architecte, plutôt que les services d'un architecte. De cette manière, je peux réutiliser sans fin mon employé sans que cela me coûte un sesterce de plus.

— J'ai certaines aptitudes qu'un esclave ne pourrait avoir, dis-je.

— Oui. Je pense que c'est le cas. Par exemple, jamais un esclave ne pourrait dîner avec les invités de Gelina et les questionner à loisir. As-tu appris quelque chose d'intéressant depuis ton arrivée ?

— A dire vrai, oui.

— Oui ? Alors parle. Après tout, je suis ton employeur.

— Je pensais que c'était Gelina qui avait fait appel à moi.

— Mais c'est mon navire qui t'a amené et c'est ma bourse qui va te payer. Je suis donc bien ton employeur.

— D'accord, mais, si tu permets, je préfère conserver mes découvertes par-devers moi encore quelque temps. Parfois, les informations sont comme le jus d'une grappe que l'on a pressée. Elles ont besoin de fermenter dans l'obscurité et le calme.

— Je vois. Eh bien, je ne veux sûrement pas te presser. Et si tu me permets à moi aussi de parler franchement, je pense que je gaspille mon argent et que tu gaspilles ton temps. Mais Gelina a insisté, et comme c'est son mari qui a été assassiné, j'ai accepté de céder à son caprice.

— Tu ne veux pas savoir qui a tué Lucius Licinius ? Il était quand même ton cousin et le régisseur de ta propriété depuis plusieurs années.

Crassus haussa les épaules.

— Crois-tu réellement que la question de l'identité des meurtriers se pose ? Gelina t'a sans doute parlé des deux esclaves manquants et des lettres gravées aux pieds de Lucius ? Que cela arrive à l'un de mes proches dans une de mes villas est scandaleux. On ne peut laisser passer cela.

— Mais il y a peut-être des raisons de penser que les esclaves sont innocents du crime.

— Quelles raisons ? Ah oui, j'oubliais, ta tête est comme un tonneau dans lequel la vérité fermente.

Il sourit amèrement.

— Metrobius trouverait sans aucun doute quantité de calembours à faire sur ce thème, mais moi, je suis trop fatigué. Ces livres de comptes sont un autre scandale.

Il se retourna vers la table pour étudier les parchemins étalés. Apparemment je ne l'intéressais plus.

— J'ignore pourquoi Lucius est devenu si désordonné, si négligent. Et maintenant que Zénon a disparu, je suis incapable de comprendre ces documents...

— En as-tu fini avec moi, Marcus Crassus ?

Il était absorbé dans les bordereaux. Apparemment, il ne m'avait même pas entendu. Je jetai un coup d'œil sur la pièce.

Un épais tapis à motifs géométriques noirs et rouges recouvrait le sol. A droite et à gauche, des étagères chargées de rouleaux occupaient les murs. Certains parchemins étaient simplement empilés en vrac, d'autres soigneusement rangés dans des casiers. Sur le mur opposé à la porte, deux fenêtres étroites donnaient sur la cour devant la maison.

Comme il faisait froid, de lourdes draperies rouges avaient été tirées.

Entre les fenêtres, au-dessus de la table sur laquelle travaillait Crassus, le mur était orné d'une grande peinture représentant Gelina. C'était un portrait d'une haute distinction, « animé par la vie », disent les Grecs. À l'arrière-plan se dressait le Vésuve avec un ciel bleu au-dessus et une mer verte en dessous. Au premier plan, Gelina rayonnait. Une profonde sérénité émanait d'elle. La portraitiste était naturellement fière de son œuvre, car dans l'angle droit elle avait signé IAIA CYZICENA. Sa lettre A avait une forme excentrique, la barre transversale s'inclinait nettement vers la droite.

De chaque côté de la table, de lourds piédestaux soutenaient de petites statues de bronze. Je ne pouvais voir celle de gauche, parce que Crassus avait négligemment posé sa chlamyde dessus. Celle de droite était un *Hercule*. Le demi-dieu était nu à l'exception d'une peau de lion dont la tête lui servait de capuche. Les pattes de la bête étaient nouées sous sa gorge. Le héros tenait une massue sur ses épaules. C'était un choix étrange pour une bibliothèque, mais le travail de l'artisan ne pouvait être critiqué. La fourrure du lion était finement ciselée. Sa texture contrastait avec la chair lisse et musclée du personnage. Lucius était aussi négligent avec ses œuvres d'art qu'avec ses livres de comptes, pensai-je, car on pouvait voir des traces de rouille sur la tête du lion.

— Marcus Crassus... insistai-je.

Il soupira sans lever la tête de ses documents.

— Oui, oui. Vas-y. Tu as compris, je pense, que je n'ai pas d'enthousiasme pour ton entreprise. Mais je t'aiderai quels que soient tes besoins. Va voir d'abord Fabius ou Mummius. Et si tu n'obtiens pas d'eux une réponse satisfaisante, viens me voir. Je ne te garantis pas que tu me trouveras à chaque fois. J'ai

beaucoup de choses à faire avant de rentrer à Rome, et peu de temps. Tout ce qui m'intéresse c'est qu'à la fin de cette affaire on ne puisse pas dire que tout n'a pas été mis en œuvre pour trouver la vérité et que justice n'a pas été faite.

Je sortis et refermai la porte derrière moi. Le garde proposa de me guider vers ma chambre. Je déclinai son offre en répondant que j'étais parfaitement réveillé. Je m'arrêtai un instant dans l'atrium pour regarder le corps de Lucius Licinius. On avait ajouté de l'encens, mais l'odeur de décomposition, comme celle des roses, semblait plus forte la nuit. J'étais à mi-chemin de ma chambre, quand soudain je fis volte-face et retournai vers la bibliothèque.

Le garde fut surpris et légèrement soupçonneux. Il insista pour pénétrer le premier dans la pièce et consulta Crassus avant de m'autoriser à rentrer. Il ressortit dans le corridor et referma la porte, nous laissant de nouveau seuls.

Crassus était toujours plongé dans ses parchemins. Mais il s'était assis et ne portait plus que son gilet. Il avait jeté sa tunique de cheval sur *l'Hercule*. Dans l'intervalle de mon absence, un esclave avait déposé un plateau garni d'une coupe fumante. L'odeur de l'infusion de menthe envahissait la pièce.

— Oui ? fit-il impatiemment en levant un sourcil. As-tu oublié quelque chose ?

— Une petite chose, Marcus Crassus. Je suis peut-être totalement dans le faux, dis-je en soulevant la tunique posée sur *l'Hercule*.

Le vêtement était encore chaud du corps de Crassus. Ce dernier me jeta un regard sombre. Manifestement, il n'avait pas l'habitude que des étrangers touchent à ses affaires personnelles.

— Très intéressante, cette statue, remarquai-je, en l'observant du dessus.

— Sans doute. C'est la copie d'un original qui se trouve dans ma villa de Falerii. Lucius l'avait admirée lors d'une de ses visites. J'ai fait réaliser cette copie pour la lui offrir.

— Quelle ironie, alors !

— Quoi ?

— Qu'elle ait servi à l'assassiner.

— Que veux-tu dire ?

— Nous sommes tous deux suffisamment habitués à la vue du sang pour le reconnaître quand nous en voyons. N'est-ce pas, Marcus Crassus ? Alors que penses-tu de cette rouille emprisonnée dans les interstices de la fourrure ?

Il se leva et s'approcha de la statue. Après l'avoir observée négligemment, il la prit à deux mains et l'amena sous une lampe. Enfin il la reposa sur la table et me regarda.

— Tu as d'excellents yeux, Gordien. Mais il me semble improbable qu'on ait voulu transporter une telle masse jusque dans l'atrium, simplement pour tuer mon cousin, avant de la replacer ici.

— Ce n'est pas la statue qui a été déplacée, mais le corps.

Crassus eut l'air interloqué.

— Considère la posture du corps lorsqu'il fut découvert. C'est exactement celle d'un homme que l'on a traîné. D'ici à l'atrium, la distance n'est pas grande. Un homme fort n'aurait sans doute aucune peine à traîner un corps jusque là-bas.

— Et deux hommes forts, encore moins, dit-il.

Je savais naturellement à qui il faisait allusion.

— Mais où est le reste du sang ? Il devrait y en avoir davantage sur la statue. Et un corps traîné laisse une trace.

— Pas si un morceau de tissu a été placé sous la tête et qu'il a été utilisé pour nettoyer le sang répandu.

— Quelle sorte de morceau de tissu ?

J'hésitai.

— Pardonne-moi, Marcus Crassus, de te demander de ne révéler ce secret à personne. Gelina, Mummius et deux esclaves seulement sont au courant. Oui, un morceau de tissu a été trouvé le long de la route, maculé de sang. Quelqu'un avait essayé de le jeter à l'eau.

Il me regarda avec une lueur dans les yeux.

— Ce tissu ensanglanté fait-il partie des découvertes que tu as mentionnées tout à l'heure ? Serait-ce un de ces secrets que tu préférerais me dissimuler tandis que l'enquête fermentait dans ta tête ?

— Oui.

Je m'accroupis et cherchai des traces sur le sol. Une cape n'aurait pas permis de nettoyer du sang sur un tapis, mais dans la faible lumière il était impossible de voir la moindre trace.

— Pourquoi les assassins auraient-ils déplacé le corps ?

Il reprit la statue avec la main gauche et, de son index droit, gratta un peu le sang incrusté. Puis il reposa l'objet sur la table avec une grimace.

— Tu as dit *les* assassins, Marcus Crassus, pas l'assassin.

— Les esclaves... tu le sais bien.

— Le corps a peut-être été déplacé et le nom de Spartacus gravé précisément pour impliquer les esclaves et nous détourner de la vérité.

— A moins que les esclaves n'aient déplacé le corps vers la partie la plus fréquentée de la maison précisément pour impressionner. Ainsi ils étaient sûrs que tous verrraient et le cadavre et le nom gravé.

Je ne savais que répondre. Mais un doute en entraîna un autre.

— Il semble improbable que le meurtre ait pu se produire dans cette pièce sans que personne n'entende quoi que ce soit. Surtout s'il succédait à une dispute ou si Lucius avait fait du bruit. Gelina dort juste de l'autre côté du corridor. Le bruit l'aurait sûrement réveillée...

Crassus esquissa un sourire sardonique.

— Ne tiens pas compte de Gelina dans tes calculs.

— Pourquoi ?

— Elle a un sommeil de plomb. As-tu remarqué la quantité de vin qu'elle boit ? Ce n'est pas un penchant récent. Des jeunes filles avec des cymbales pourraient danser dans le corridor, Gelina ne tressaillirait pas.

— Alors, une question se pose : pourquoi Lucius a-t-il été tué dans sa bibliothèque ?

— Non, Gordien, la seule question reste la même qu'avant : où sont les esclaves fugitifs ? Zénon était le secrétaire de Lucius. Qu'il ait tué son maître dans la pièce où ils travaillaient souvent ensemble n'a rien d'étonnant. Et le jeune garçon d'écurie pouvait parfaitement se trouver ici avec eux. Je sais qu'il savait lire et compter un peu. Il aidait parfois Zénon. Alexandros est

peut-être le meurtrier. Un garçon d'écurie est assez fort pour traîner un corps jusqu'à l'atrium. Et un Thrace aurait eu l'impudence de graver le nom de son compatriote sur le sol. Quelqu'un l'a dérangé dans son travail et il s'est enfui avant d'avoir terminé.

— Mais personne ne les a dérangés.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Parce que le corps n'a été découvert que le lendemain matin. Tu le sais bien.

Crassus haussa les épaules.

— Une chouette hululait ou un chat jouait avec un caillou. Qui sait ? Ou cet esclave thrace n'avait peut-être tout simplement pas appris la lettre c et se retrouva coincé, ajouta-t-il malicieusement, en se frottant les yeux de l'index et du pouce droits. Pardonne-moi, Gordien, mais je pense que c'est assez pour ce soir. Même Marcus Mummius est allé se coucher. Il est temps pour nous d'en faire autant.

Il prit *l'Hercule* sur la table et alla le reposer sur son piédestal.

— J'imagine que c'est là un autre de tes secrets qui a besoin de fermenter. Je ne manquerai pas de le mentionner à Morphée dans mes rêves.

La lampe qui illuminait le corridor avait faibli. Je passai devant la porte de Gelina, marchant sur la pointe des pieds, même si Crassus prétendait que rien ne pourrait la réveiller. Dans l'obscurité, j'éprouvai de l'angoisse : c'était l'itinéraire même qu'avait suivi le corps de Lucius. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, espérant presque avoir accepté l'offre du garde de me reconduire. Mais j'étais seul.

Dans l'atrium simplement éclairé par la lune, je m'arrêtai de nouveau un long moment. L'endroit était paisible, mais pas totalement silencieux. La fontaine continuait de couler. Le bruit se répercutait dans l'atrium. Il suffisait certainement à couvrir le déplacement d'un homme à la dérobée. Mais pouvait-il dissimuler le crissement aigu d'un couteau gravant des lettres sur le dallage ?

Du coin de l'œil, j'entr'aperçus une forme étrange, comme un voile blanc flottant près de la bière funéraire. Je tournai la tête, le cœur battant, mais réalisai qu'il ne s'agissait que de volutes de fumée d'encens, un instant éclairées par un rayon de lune. Je frissonnai.

Je montai l'escalier menant à l'étage supérieur. A un moment, je dus prendre le mauvais couloir : je ne savais plus où je me trouvais. A intervalles, de petites lampes éclairaient le passage. Les fenêtres laissaient entrer des rayons de lune. Mais j'étais bel et bien incapable de me repérer. J'essayai de déterminer la direction de la baie en tendant l'oreille. Seulement je ne captais que le faible gargouillis de l'eau chaude qui coulait dans les canalisations d'Orata. Derrière une porte close, j'eus la vague impression d'entendre rire. J'aurais juré qu'il s'agissait de la voix profonde de Mummius. Et une voix plus douce lui répondait. Je poursuivis jusqu'à une porte ouverte, par laquelle s'échappait un ronflement rauque et régulier. Je fis un pas à l'intérieur, tentant de percer la pénombre. Je distinguai une masse corpulente, celle d'Orata, allongé sur un large divan surmonté d'un dais presque transparent. Je revins sur mes pas et continuai d'errer. Je finis par me retrouver dans la pièce semi-circulaire où Gelina nous avait accueillis l'après-midi même.

Gordien dit le Limier, pensai-je, honteux, en remerciant les dieux que personne ne soit là pour se moquer de moi. Je me trouvais donc à l'extrémité nord de la maison, exactement à l'opposé de l'endroit où je voulais aller. Je m'étais trompé de direction en haut de l'escalier de l'atrium. J'allais repartir, quand j'eus envie de sortir sur la terrasse pour prendre l'air et m'éclaircir les idées.

Au-dessous du croissant de lune, la baie, immense étendue d'argent parsemée de petites vagues noires, était cernée de montagnes aussi sombres. Ici ou là, un point lumineux indiquait une lampe dans une maison lointaine. Le ciel était rempli d'étoiles. Fasciné par ce spectacle, je manquai presque d'apercevoir l'infime reflet d'une lampe près du rivage, en bas, là où la terre se jetait dans l'eau.

Gelina avait mentionné un abri pour bateau. Une masse rocheuse et les sommets des grands arbres me gênaient la vue. Mais juste en dessous, je pouvais voir un morceau de toit et ce qui devait être une jetée. A cette distance, elle paraissait très petite. Par moments, l'éclat minuscule d'une flamme allait et venait. J'écoutai plus attentivement. J'eus rapidement la ferme impression que chaque apparition de la lueur coïncidait avec un léger « plouf », comme si quelque chose était jeté dans l'eau.

Du regard, je fouillai les alentours enténébrés à la recherche d'un escalier. J'aperçus un large sentier qui partait du bout de la terrasse sur laquelle je me trouvais. Je m'y dirigeai avec précaution.

Au début, le chemin était une rampe pavée, puis il se rétrécissait pour se transformer en escalier raide. Celui-ci rejoignait un autre escalier qui descendait d'un autre point de la demeure. Les marches se rétrécissaient encore pour devenir un étroit sentier pavé qui serpentait le long de la pente sous une voûte d'arbres et de grands buissons. Rapidement, la villa disparut derrière moi. Pendant un moment, je ne fus pas en mesure de voir l'abri à bateaux en bas.

Enfin, après un coude, je vis le toit juste en dessous de moi. Au-delà, l'extrémité de l'embarcadère s'avançaient dans l'eau. Une lampe étincela sur la jetée. Il y eut un nouveau « plouf », et la lumière disparut aussitôt. Au même instant, je sentis mes pieds glisser sous moi. Je dérapai sur le sentier, projetant une pluie de gravillons sur le toit de la cabane.

Dans le silence qui suivit, je restai totalement immobile, retenant ma respiration et écoutant. Je regrettai de ne pas avoir pris mon poignard. La lumière ne reparut point, mais j'entendis soudain un nouveau bruit de chute dans l'eau. Puis le silence. Un bruit anima les broussailles comme le bond d'un cerf effrayé. Je me remis sur pied et continuai mon chemin. Entre la fin du sentier et l'abri à bateaux s'étendait une zone plongée dans les ténèbres, plantée d'arbres et de vignes. Je m'avançai lentement, écoutant le bruit de mes propres pas sur l'herbe et le doux clapotement de l'eau contre la jetée.

Au-delà du cercle des ténèbres, la cabane et l'embarcadère étaient illuminés par le clair de lune. La passerelle avait une

longueur d'environ cinquante pieds³⁴ Elle n'avait pas de rambarde, mais de chaque côté se dressaient des poteaux d'amarrage. La jetée était déserte. Aucun bateau n'y était amarré. Quant à l'abri, c'était un bâtiment simple et carré dont l'unique porte donnait sur l'embarcadère. Elle était ouverte.

Je fis quelques pas sous la lune en direction de la porte. Je regardai à l'intérieur en écoutant attentivement. Pas un bruit. Une haute fenêtre laissait filtrer une lumière suffisante pour me montrer les rouleaux de cordages sur le sol, les quelques rames empilées à côté de la porte, et un matériel hétéroclite suspendu au mur opposé à celui de la fenêtre. Les angles de la salle étaient plongés dans des ténèbres impénétrables. Au cœur de l'imposant silence, je pouvais entendre ma propre respiration, mais rien d'autre. Je m'éloignai lentement de l'abri et m'avançai vers l'embarcadère.

Mes pas me portèrent jusqu'au bout de la passerelle. Là, le disque de la lune semblait flotter sur l'eau. De chaque côté, la côte incurvée était parsemée de petits points brillants, les lumières des villas distantes. De l'autre côté de l'eau immobile, les lampes de Pouzoles étaient comme des étoiles terrestres. Au bout du môle, je regardai dans l'eau noire. Mais il n'y avait rien à voir, si ce n'est le reflet de mon visage grimaçant. Je m'apprétais à repartir et me retournai.

Le coup sembla venir de nulle part. Il me frappa en plein front. Je chancelai en arrière. Je ne ressentis pas de douleur, mais un vertige me submergea. Le maillet invisible jaillit à nouveau de l'obscurité. Cette fois, je le vis. C'était une rame courte mais épaisse. J'évitai le second coup. Des éclairs de couleurs dansaient devant mes yeux. Et derrière la rame j'entraînai le personnage sombre et encapuchonné qui l'agitait.

Alors je tombai à l'eau. Mes employeurs me demandent parfois si je sais nager. Généralement je leur réponds par l'affirmative ; mais c'est un mensonge. Je hurlai et touchai l'eau avec un grand « floc ». Je ne sais comment je parvins à

34 Environ quinze mètres. (N.d.T.)

maintenir ma tête hors de l'eau et à rejoindre la jetée, même si l'inconnu m'attendait, rame levée.

Je tendis le bras vers l'un des poteaux d'amarrage. Mes doigts glissèrent sur la mousse. La rame fouetta l'air pour venir frapper ma main. Je parvins miraculeusement à l'attraper. Je tirai dessus, davantage pour m'extraire de l'eau que pour y attirer l'autre. C'est pourtant ce qui arriva. Mon agresseur perdit l'équilibre. Un instant plus tard, dans une grande éclaboussure, il me rejoignait dans l'eau noire.

Il s'approcha de moi et me donna un grand coup de coude à la poitrine. Puis il parvint à atteindre la jetée. Je m'accrochai à son manteau, essayant frénétiquement de prendre appui sur lui pour me hisser sur l'embarcadère. Nous luttions. Nous nous battions comme des vauriens. Le sel me piquait les yeux. J'avalais de l'eau salée. La gorge me brûlait. Je le frappais aveuglément de mes poings.

Je pense qu'il comprit que, si nous nous battions, ce serait notre mort à tous les deux. Alors il rompit le combat et s'éloigna de la jetée. Il nagea vers le rivage couvert de broussaille au-delà de l'abri. Je m'agrippai à un poteau d'amarrage et le regardai s'éloigner comme un monstre marin pesant, alourdi par son vêtement trempé. Sa tête encapuchonnée apparaissait et disparaissait, apparaissait et disparaissait encore. Quand il fut suffisamment loin, je me hissai sur la jetée. Là je m'allongeai un instant pour reprendre ma respiration. Il disparut dans les ténèbres derrière la cabane. Je l'entendis sortir de l'eau, glisser et patauger. Puis il traversa les broussailles.

De nouveau, tout fut silencieux. Je me relevai et me tâtai le front. La douleur, cuisante, m'arracha un gémissement. Mais je ne sentis pas de sang. Je fis un pas en vacillant. Si mes jambes tremblaient, ma tête était claire.

Jamais je n'aurais dû descendre seul et sans armes. J'aurais dû emmener Eco avec moi, et prendre une lampe et un bon coutelas aiguisé. Il était trop tard pour regretter. En me penchant, je récupérai la rame dans l'eau. Au besoin, elle me servirait d'arme. Puis je me hâtai vers le sentier. Le chemin du retour était dur et raide. Mais je courus jusqu'en haut, inspectant des yeux la moindre zone obscure et balançant la

rame en direction de l'assassin invisible qui aurait pu s'y tapir. Enfin le sentier redevint marches, les marches redevinrent rampe, et je fus de retour sur la terrasse. Là seulement je me sentis en sécurité. Je m'arrêtai un long moment pour reprendre ma respiration. Je sentis le froid commencer à traverser ma tunique mouillée. Je traversai rapidement la maison enténébrée, tremblant et toujours armé de la rame. Et je finis par retrouver la porte de ma chambre.

J'y pénétrai et refermai derrière moi. Eco ronflait paisiblement. Je tendis la main pour toucher les cheveux qui barraient son front. Je ressentis soudain à son endroit un grand élan de tendresse et un besoin impérieux de le protéger. Mais de qui ? de quoi ? Par-dessus tout, j'avais froid et j'étais trempé. Ma fatigue était telle que je ne pouvais quasiment pas faire un pas de plus ni même penser. J'enlevai ma tunique mouillée et m'essuyai tant bien que mal avec une couverture. Puis je tirai le dessus-de-lit et me laissai tomber sur le dos, pressé de dormir.

Quelque chose de dur et d'acéré se planta dans mon dos. Je bondis sur mes pieds. Les surprises de la nuit n'étaient pas terminées. En regardant le sommier, je ne pus voir qu'une forme sombre. Je sortis nu de la chambre pour aller chercher une lampe dans le couloir. A la lueur blafarde, j'étudiai la chose qu'un inconnu avait déposée dans mon lit. C'était une figurine, grande comme la main, taillée dans une pierre noire poreuse : une créature grotesque, au visage hideux. En guise d'yeux, de petits tessons de verre rouge étincelaient dans la lumière. C'était son nez pointu, en forme de bec, qui m'avait blessé le dos.

— As-tu déjà vu quelque chose de plus hideux ? murmurai-je.

Eco fit un bruit de gorge et se tourna vers le mur. Il avait l'air profondément endormi. Comme Gelina, même une farandole de danseuses avec cymbales n'aurait pu le réveiller. Ne sachant qu'en faire et trop fatigué pour y songer sérieusement, je posai le monstre sur le rebord de la fenêtre.

Je mis la lampe sur une table et la laissai brûler, non parce que sa lumière me rassurait, mais parce que j'étais trop fatigué pour l'éteindre. Une fois dans mon lit, je m'endormis quasi instantanément. Juste avant que Morphée ne m'emporte, je

compris soudain avec un frisson pourquoi l'objet avait été mis dans mon lit. Amical ou non, cadeau, avertissement ou mauvais sort, c'était un acte de sorcellerie. Nous étions venus là où la terre exhale des vapeurs sulfureuses, où les habitants d'autrefois pratiquaient la magie chthonienne et où les colons grecs avaient amené de nouveaux dieux et oracles. Cette prise de conscience perturba mes rêves et assombrit mon sommeil, mais rien, pas même des danseuses dans le couloir, n'aurait pu me tenir éveillé un instant de plus.

3

Une douleur aiguë dans la tête me fit grimacer. On aurait dit que quelqu'un me frappait avec une ortie. J'ouvris les yeux et vis Eco au-dessus de moi. Il me regardait, intrigué, les lèvres pincées. De nouveau, il avança la main pour toucher l'endroit, juste à la naissance de mon cuir chevelu. Je grommelai et repoussai sa main. Sa grimace exprimait une totale sympathie. Il recula en secouant la tête.

— C'est aussi moche que ça ? dis-je, en me mettant debout.

Je me dirigeai vers le miroir. Même dans la clarté grisâtre de l'aube, je voyais clairement : une belle bosse rouge. Eco prit ma tunique encore mouillée d'une main et la rame de l'autre. Son regard désapprobateur réclamait une explication.

Je la lui donnai en commençant par l'entretien avec Crassus. Les taches de sang sur *l'Hercule*, qui prouvaient que Lucius Licinius avait été tué dans la bibliothèque, le peu d'intérêt que témoignait notre employeur. Je mentionnai ensuite la lampe qui se déplaçait près du hangar, le bruit régulier d'objets tombant dans l'eau, la descente raide, l'embarcadère désert et le coup de rame que je reçus sur la tête et enfin le combat dans l'eau.

Eco secoua la tête. Il était en colère contre moi et frappait du pied par terre.

— Oui, Eco. J'ai été stupide et j'ai eu de la chance. J'aurais dû venir te tirer du lit pour m'accompagner au lieu de me précipiter là-bas. Ou, mieux encore, j'aurais dû emmener Belbo pour me servir de garde du corps et te laisser à Rome avec Bethesda.

Cette suggestion le fâcha encore davantage.

— Qui était mon agresseur ? Je n'en ai pas la moindre idée. Et comme je déteste l'eau !

Le goût de l'eau salée me revint dans la bouche, avec le souvenir de la lutte. Mes mains se mirent à trembler et ma respiration se fit plus difficile. La colère d'Eco s'évanouit. Il

passa son bras autour de moi et me serra. Je repris ma respiration normale et tapotai gentiment sa main.

— Mais ce n'est pas tout. Comme si l'aventure de l'embarcadère n'était pas suffisante, je suis remonté pour trouver ça dans mon lit.

Je ramassai la figurine. La pierre noire poreuse semblait moite au toucher. Je m'étais réveillé pendant la nuit, et la créature m'observait depuis le rebord de la fenêtre, son visage hideux étrangement éclairé par la lumière de la lampe. Ses yeux rouges brillaient. A un moment, je crus réellement le voir bouger et entamer une sorte de danse. Ce n'était qu'un rêve... naturellement.

— Cela te rappelle quelque chose ?

Eco haussa les épaules.

— J'ai déjà vu quelque chose de semblable : un dieu égyptien domestique, précisément un dieu du Plaisir. Ils l'appellent Bès³⁵. C'est un personnage très laid qui apporte la félicité mais aussi la frivolité dans la maison. Il est si hideux que si tu ignores qu'il est amical, il peut fort bien t'effrayer. Il a une immense bouche ouverte, des yeux qui fixent, un nez pointu. Mais cette créature, ici, n'est pas Bès. Elle est hermaphrodite. Regarde les petits seins ronds et le petit pénis. Par ailleurs, la facture n'est pas égyptienne. Je dirais même que la pierre vient de la région. On trouve cette matière noire, douce, poreuse, sur les pentes du Vésuve. Elle est trop friable pour être facile à travailler. Alors je ne peux dire si le travail est grossier ou habile. Qui peut avoir fait une telle chose ? Et pourquoi l'avoir mise dans mon lit ?

« Je sais que la pratique de la sorcellerie est très populaire dans cette région. En tout cas, beaucoup plus qu'à Rome. Les familles qui ont toujours vécu ici ont conservé pas mal de pratiques magiques indigènes. Leur race est antérieure à celle des Romains. Puis les Grecs se sont installés et ont apporté leurs

35 Personnage souvent représenté sous la forme d'un gnome masqué, parfois ceint d'une couronne de plumes et portant une crinière de lion. On disait que cet étrange dieu de la Famille était lié aux arts domestiques comme la danse et la musique, et protecteur des femmes enceintes. (N.d.T.)

oracles. Quoi qu'il en soit, j'ai envie de faire deux constats. D'abord cette chose me semble assez orientale dans sa forme, et ensuite je dirais qu'il est plus probable qu'une femme l'ait sculptée. Qu'en penses-tu, Eco ? Un des esclaves essaye-t-il de me jeter un sort ? Ou se pourrait-il que...

Eco tapa dans ses mains et fit un geste vers la porte, derrière moi. Le petit esclave Meto attendait là. Il portait un plateau de pain et de fruits. Ses yeux scrutaient nerveusement la pièce. Je cachai la figurine derrière mon dos en me retournant. Je souris au garçon. Il me sourit de même. Puis, brusquement, je fis apparaître la créature et la déposai sur le plateau qu'il tenait dans ses mains.

Il sursauta.

— Tu as déjà vu cette chose ? demandai-je, accusateur.

— Non ! murmura-t-il.

A sa manière de l'éviter du regard, je devinai qu'il disait vrai.

— Mais tu sais ce que c'est et d'où elle vient, n'est-ce pas ?

Il resta silencieux et se mordit les lèvres. Le plateau tremblait. Une pomme vacilla et alla rouler au milieu d'un bouquet de figues. Je pris le plateau et allai le déposer sur le lit. Récupérant la statuette, je la lui mis sous le nez. Il la regarda en louchant, avant de fermer les yeux.

— Alors ? insistai-je.

— S'il te plaît... si je te dis... peut-être que cela ne marchera pas...

— Quoi ? Parle clairement.

— Si je t'explique, l'épreuve n'aboutira peut-être à rien.

— Tu entends ça, Eco ? Quelqu'un cherche à me mettre à l'épreuve. Mais qui ? Et pourquoi ?

Meto recula sous l'effet de mon regard furieux.

— S'il te plaît, je ne comprends vraiment pas tout moi-même. C'est juste quelque chose que j'ai surpris.

— Surpris ? Quand ?

— La nuit dernière.

— Ici, dans la maison ?

— Oui.

— Je suppose que tu surprends beaucoup de choses, à aller et venir comme tu le fais.

— Parfois, mais jamais volontairement.

— Et qui as-tu surpris cette nuit ?

— S'il te plaît !

Je le fixai un bon moment. Puis je reculai et abandonnai l'expression sévère de mon visage.

— Tu comprends pourquoi je suis ici, n'est-ce pas, Meto ?

Il hocha la tête.

— Je pense.

— Je suis ici parce que toi et bien d'autres courez un très grave danger.

Il me regarda avec un air de doute.

— Si j'étais certain de cela... murmura-t-il de sa petite voix.

— Sois-en sûr, Meto. Je pense que tu connais l'importance de ce danger.

Ce n'était qu'un enfant, beaucoup trop jeune pour saisir les sinistres projets de Crassus à son endroit. Avait-il déjà vu un homme mis à mort ? Était-il assez grand pour comprendre ?

— Crois-moi, Meto. Dis-moi d'où vient cette statue.

Il me regarda un long moment, puis regarda la forme grotesque que retenaient mes mains.

— Je ne peux pas te le dire, chuchota-t-il finalement.

Eco s'avança vers lui avec un mouvement d'exaspération. Je l'arrêtai du bras.

— Mais je *peux* te dire...

— Oui, Meto ?

— Que tu ne dois montrer cette figurine à personne. Et tu dois n'en parler à personne. Et...

— Oui ?

Il se mordit la lèvre inférieure.

— Quand tu quitteras cette pièce, ne la prends pas avec toi. Laisse-la ici. Mais pas sur la table ou la fenêtre...

— Où, alors ? Où je l'ai trouvée ?

Il me regarda, soulagé, comme si son honneur était moins compromis parce que j'avais trouvé seul.

— Oui, seulement...

— Meto, parle plus fort !

— Seulement, retourne-la par rapport à la position dans laquelle tu l'as trouvée.

— Tu veux dire : face contre le lit ?

— Oui, et...

— Avec ses pieds vers le mur ?

Il acquiesça de la tête, puis regarda rapidement la statue. Il mit sa main sur sa bouche et recula.

— Vois comme elle me fixe ! Oh ! qu'ai-je fait ?

— Tu as fait ce qu'il fallait, le rassurai-je, en éloignant la statuette de sa vue. Tiens, j'ai une mission pour toi : rapporte cette rame à l'abri à bateaux. Maintenant, va-t'en. Ne dis à personne que nous avons parlé ensemble. A personne ! Et arrête de trembler, sinon les gens vont le remarquer. Tu as fait ce qu'il fallait, répétai-je.

Je refermai la porte derrière lui en ajoutant :

— Du moins, j'espère.

Après un petit déjeuner rapidement avalé, je partis avec Eco vers la bibliothèque. Les esclaves allaient et venaient, balayaient, portaient des plateaux tout droit sortis des cuisines. De bonnes odeurs se répandaient. Quelques lampes brûlaient encore dans le corridor, et les ombres s'attardaient dans les coins les plus reculés. Mais une douce lumière bleue se glissait partout dans la maison. Nous passâmes devant une grande fenêtre donnant à l'est. Derrière le Vésuve, le soleil n'était pas encore apparu. Mais il projetait déjà un halo d'or pâle sur les flancs de la montagne. C'était la première heure du jour. A Rome, la plupart des citoyens vaquaient déjà à leurs occupations. Mais ici, le rythme de vie était beaucoup plus nonchalant.

La bibliothèque était vide. J'ouvris les volets pour laisser pénétrer le plus de lumière possible. Eco s'avança vers la droite de la table. Il étudia les traces de sang séché sur *l'Hercule* pour confirmer ce que j'avais dit. La fraîcheur matinale le fit frissonner. Il souleva la chlamyde que Crassus avait laissée sur l'autre statue – un *Centaure* – et l'enroula autour de ses épaules.

— Si j'étais toi, Eco, je n'emprunterais pas ce vêtement. Je ne suis pas certain qu'un homme comme Crassus aime que des gens de notre condition touchent à ses affaires.

Eco se contenta de hausser les épaules et parcourut lentement la pièce. Il observa la multitude de parchemins. La plupart étaient soigneusement glissés dans de longs fourreaux

de toile ou de cuir et identifiés par de petits onglets. Nous constatâmes que les travaux plus littéraires, destinés au plaisir ou à l'instruction, traités philosophiques, récits grecs pittoresques, pièces de théâtre, chroniques historiques, avaient des onglets verts ou rouges. Ils étaient rangés un peu au hasard, entassés sur de hauts et étroits rayonnages. En revanche, les documents relatifs aux affaires et aux transactions étaient soigneusement rangés dans des casiers. Les onglets étaient de couleur jaune ou bleue. Il y avait des centaines de parchemins, couvrant deux murs du sol au plafond.

Eco siffla doucement.

— Oui, c'est assez impressionnant, remarquai-je. Je ne pense pas avoir déjà vu autant de rouleaux dans le même endroit, pas même chez Cicéron. Maintenant, j'aimerais que tu regardes attentivement le sol. Si jamais un tapis fut destiné à dissimuler du sang, c'est bien celui-là, avec tous ses motifs sombres, rouge et noir. Mais si l'assassin s'est seulement servi d'un vêtement pour nettoyer, il reste forcément des traces dessus.

Eco se joignit à moi pour scruter les motifs géométriques. Au fur et à mesure, la lumière du matin croissait. Mais plus nous l'étudiions, plus le tapis sombre nous déroutait. A nous deux, nous en examinions chaque pouce. Eco finit même par se mettre à quatre pattes, comme un chien. Sans résultat. Si jamais du sang était tombé dessus, les dieux l'avaient changé en poussière et balayé.

Sur les bords du tapis, le carrelage ne révéla rien. Je soulevai un coin du tapis et le repliai. Peut-être avait-il été déplacé pour recouvrir une tache de sang. Mais non. Il n'y avait rien.

— Après tout, Lucius n'a peut-être pas été tué dans cette pièce, soupirai-je. Il faut bien qu'il ait saigné quelque part. Et le sang ne peut s'être répandu que par terre. Sauf...

Je me précipitai vers la table.

— Sauf s'il se trouvait ici. Oui, c'est cela. Il devait forcément se tenir ici, devant sa table. Le coup l'a atteint par-devant. Donc il devait faire face à son assaillant. Et le coup est à droite, pas à gauche. Donc il faisait face au nord. Son flanc gauche était tourné vers la table et son flanc droit était exposé. Pour frapper

la tempe droite, l'agresseur a dû employer sa main gauche. Retiens bien cela, Eco, cela peut être important. Pour soulever un tel poids et s'en servir comme d'une massue, on se sert forcément de sa main la plus forte. Donc, j'en déduis que l'assassin était gaucher. Lucius aurait été frappé légèrement de biais et se serait affalé sur la table...

Eco se laissa tomber sur la table au milieu des documents épars abandonnés la nuit précédente par Crassus. Il atterrit face contre la table, un bras sous lui et l'autre tendu.

— Oui, c'est cela. Et le sang a dû se répandre sur la table et sur le mur. Dans un cas comme dans l'autre, il pouvait être aisément nettoyé. Je ne vois plus de sang. Sauf s'il a giclé plus haut.

Je montai sur la table. Eco se déplaça pour me rejoindre. Et nous nous mêmes à détailler le portrait de Gelina.

— La peinture est recouverte d'encaustique. Et le cadre, encastré dans le mur, est en bois noir avec des incrustations de nacre. Très facile à nettoyer. Si du sang avait aspergé la peinture, le meurtrier n'aurait sans doute pas osé frotter la cire trop vigoureusement de peur de l'endommager. Si tant est qu'il ait vu le sang au milieu de toutes ces couleurs. A cette distance, on pourrait croire que la signature rouge de Iaia est faite avec du sang, mais c'est plus vraisemblablement du cinabre. Les plis de la stola de Gelina sont constitués de centaines de petites taches rouges et noires. Sans aucun doute ce tapis a-t-il été choisi pour être assorti à la robe du tableau. Rouge ici, noir là, et... Eco, tu vois ça ?

Le garçon acquiesça anxieusement. Sur un fond vert, là où aucun peintre n'aurait eu l'idée d'en projeter, de petites gouttes rouge sombre étaient disséminées : la couleur exacte du sang séché. Eco se rapprocha encore et montra d'autres taches : il y en avait à l'arrière-plan, sur la stola, partout au bas de la peinture, et même sur la première lettre de la signature. Plus nous regardions attentivement, plus nous en trouvions. Dans la lumière croissante du jour, les gouttelettes séchées se multipliaient sous nos yeux, comme si le tableau pleurait du sang. Eco fit une grimace. Je fis de même. Quel coup terrible

avait dû être porté pour projeter autant de sang. Je m'éloignai du tableau, écœuré.

— Quelle ironie du sort ! murmurai-je. Lucius a sali de son propre sang la peinture de la femme qu'il a épousée par amour et c'est ici qu'il a fini sa vie, prostré devant son image. Aurait-on affaire à un amoureux jaloux, Eco ? Lucius aurait-il été intentionnellement tué devant la peinture ? Quel tableau ! Le mari affalé sans vie au pied de l'image sereine de sa femme. Oui, mais si quelqu'un a eu cette intention, pourquoi avoir ensuite déplacé le corps et pourquoi avoir invoqué le spectre de Spartacus ?

Je redescendis de la table, immédiatement suivi par Eco.

— Il y a forcément eu du sang sur la table. Mais il a été aisément nettoyé. Cela signifie aussi qu'il n'y avait pas de documents sur la table à ce moment-là... Ou alors... Ou alors ils ont été maculés de sang eux aussi. On peut nettoyer le sang sur du bois laqué, mais pas sur un parchemin ou un papyrus. Je me demande si... Aide-moi à éloigner la table du mur.

Ce fut plus facile à dire qu'à faire. La table était lourde, trop lourde sans doute pour qu'un homme seul la soulève. Même en la poussant chacun à un bout, ce fut difficile. Mais nous fûmes récompensés : du sang ! Il y en avait sur le mur et à l'arrière de la table. Partout où le vêtement n'avait pu l'atteindre, il en restait des traces brunâtres. Le sang de Lucius s'était répandu sur la table et avait coulé dans l'espace étroit entre le meuble et le mur.

Eco fronça le nez.

— Encore des preuves que Lucius a bien été assassiné ici, si nous en avions besoin, dis-je. Mais en quoi cela nous avance-t-il ? Bien sûr, il semble absurde que les esclaves disparus aient nettoyé le sang, surtout s'ils étaient fiers de leur crime. Seulement il faudra des preuves plus solides pour que Crassus modifie ses projets. Viens, Eco ; aide-moi à remettre la table en place. J'entends des pas.

A l'instant même où je redressai la chaise et où Eco finissait d'aplatir le tapis, une tête inquisiteuse apparut au coin de la porte.

— Meto ! tu tombes à pic. Entre et ferme la porte derrière toi.

Il obtempéra, non sans hésitation.

— Es-tu sûr que nous pouvons entrer ici ? murmura-t-il.

— Meto, ta maîtresse l'a dit clairement : je dois pouvoir aller partout, dans les moindres recoins de la propriété.

— Oui, c'est vrai. Mais personne n'a jamais eu le droit d'entrer dans cette pièce sans l'autorisation du maître.

— Personne ? Pas même les femmes de ménage ?

— Seulement quand le maître l'autorisait. Et encore, il voulait toujours que lui ou Zénon soit dans la pièce.

— Mais il n'y a rien à chaparder ici : ni pièces de monnaie, ni bijoux, même pas de petits objets.

— Je sais. Mais quand même. Un jour, je suis entré simplement parce que je voulais regarder le cheval.

— Le cheval ? Ah oui, le *Centaure*.

— Oui, et le maître s'est précipité sur moi. Il est entré instantanément dans une grande colère. Normalement, le maître n'était pas un homme colérique. Mais là, son visage est devenu tout rouge. Il me criait dessus. J'ai pu mourir tellement mon cœur battait dans ma poitrine.

En évoquant ce souvenir, Meto avait les yeux exorbités. Il gonflait les joues et secouait la tête, comme un homme qui tente de se réveiller d'un rêve effroyable.

— Il a appelé Alexandros et lui a ordonné de me frapper, dans cette salle. Normalement, c'est la fonction de Clito. Il travaille aussi aux écuries et adore donner la bastonnade. Mais j'ai eu de la chance, parce que ce jour-là Clito était à Pouzzoles. J'ai dû me pencher et toucher le sol des mains, tandis qu'Alex me donnait dix coups de canne. Il ne l'a fait que parce que le maître l'avait ordonné. Il aurait pu me frapper plus fort, j'en suis sûr. Mais je pleurais quand même.

— Je vois. Tu aimes Alexandros.

Les yeux de l'enfant pétillèrent.

— Naturellement. Tout le monde adore Alex.

— Et Zénon ? Tu l'aimais aussi ?

Il haussa les épaules.

— Personne n'aimait Zénon. Mais pas à cause de sa cruauté ou de sa brutalité, comme Clito. Il vous prend de haut et parle des langues que l'on ne comprend pas. Et puis il pense qu'il vaut

bien mieux que n'importe lequel des autres esclaves. Il est très prétentieux.

— C'est un personnage très désagréable que tu me décris là. Mais, dis-moi, la nuit du meurtre de ton maître, est-ce que quelqu'un était debout et se promenait dans la maison ? Toi ou un autre esclave ?

Il secoua la tête.

— Tu en es sûr ? Personne n'a vu ou entendu quoi que ce soit ?

— Tout le monde en a parlé, naturellement. Mais personne ne sait ce qui s'est passé. Le lendemain, la maîtresse est venue nous dire que si quelqu'un savait quelque chose, il fallait aller le dire à maître Crassus, ou à Mummius ou à Fabius. Je suis certain que si quelqu'un avait eu quelque chose à dire, il l'aurait dit.

— Et entre les esclaves eux-mêmes, il n'y a pas de rumeurs ? Pas de murmures ?

— Non, rien. Et si quelque chose s'était dit, je suis celui qui aurait eu le plus de chances de l'entendre. Non pas parce que j'espionne...

— Oui, oui, je sais. Ton travail t'oblige à aller d'un point à un autre, de pièce en pièce, de l'aube au crépuscule, alors que les cuisiniers, les garçons d'écurie, les femmes de ménage, ne restent pratiquement qu'à un seul endroit toute la journée et bavardent entre eux. Entendre et voir n'a rien de honteux, Meto. C'est mon gagne-pain. Quand je t'ai vu la première fois, j'ai immédiatement compris que tu étais les yeux et les oreilles de cette demeure.

Il me regarda, étonné. Puis il sourit prudemment, comme si personne n'avait compris cela auparavant.

— Dis-moi, Meto, cette nuit-là Zénon devait se trouver dans cette pièce avec ton maître, non ?

— C'est possible. Ils venaient souvent ici pour travailler ensemble après le coucher du soleil. Parfois, ils y restaient jusqu'à une heure très avancée, surtout si un navire était arrivé de Pouzzoles ou allait partir. Ou encore si maître Crassus était en route.

— Et Alexandros aurait pu se trouver également ici ?

— C'est possible.

— Mais cette nuit-là tu n'as vu personne entrer ou sortir de cette pièce ? Tu n'as rien entendu du côté des écuries ou de l'atrium ?

— Je dors dans une petite pièce, avec d'autres, dit-il lentement. Dans l'aile est de la maison, derrière les écuries. Généralement, je suis le dernier à aller me coucher. Ça fait rire Alex. Il dit qu'il n'a jamais vu un garçon qui a aussi peu besoin de dormir. J'aurais pu me promener dans la maison à cette heure-là. Et ainsi j'aurais pu voir bien des choses. Mais ce jour-là je n'ai cessé de courir toute la journée et de porter des messages. J'étais si fatigué que je me suis endormi tout de suite.

Sa voix commença à trembler.

— Je suis désolé.

Je posai ma main sur ses petites épaules.

— Tu n'as pas à l'être, Meto. Mais réponds encore à une question. La nuit dernière, t'es-tu promené tard dans la villa ?

— Hier, j'ai été très occupé avec ton arrivée et celle de Mummius, répondit-il, songeur. J'ai eu beaucoup de travail en plus pour le dîner.

— Donc tu es allé te coucher tôt.

— Oui.

— Et tu n'as rien vu d'anormal ? Tu n'as entendu personne marcher dans les couloirs ou descendre vers l'abri à bateaux ?

Il haussa les épaules d'impuissance et se mordit les lèvres, attristé de ne pouvoir m'aider.

— C'est bon. Je me disais que tu pouvais connaître un détail que j'ignore. Mais avant de partir, je voudrais que tu regardes quelque chose.

Ma main posée sur son épaule, je le guidai vers la statue du *Centaure*.

— Regarde-la tant que tu veux. Touche-la si tu le désires.

Il tourna les yeux vers moi, histoire de se rassurer. Puis il tendit des doigts tremblants vers la statue ; il avait une flamme dans les yeux. Mais, brusquement, il se rétracta et se mordit les lèvres.

— Non, non. Tout va bien, lui dis-je. Je ne laisserai personne te punir.

Et je ne laisserai pas Marcus Crassus te détruire, pensai-je. Mais je n'osai pas faire à voix haute un serment aussi risqué. Fortune elle-même aurait pu entendre et me frapper pour avoir fait une promesse que même un dieu n'aurait pas été certain de pouvoir tenir.

4

— Quand j'étais jeune, je ne me serais jamais abaissée à peindre une fresque. On peignait à l'encaustique sur des toiles ou sur des panneaux de bois, posés sur un chevalet. Jamais une fresque sur un mur. C'est ce que mon maître m'a enseigné : « Les peintures murales sont des travaux d'hommes ordinaires, disait-il. Tandis qu'un peintre sur chevalet, ah ! un peintre sur chevalet, il est considéré comme la main même d'Apollon ! Toute la gloire et l'or vont aux peintres sur chevalet. » Oh ! mais dis-moi, tu as une sale bosse au front.

Iaia était très différente de la femme que j'avais vue au dîner la veille. Plus de bijoux ni de robe élégante. A la place, elle avait enfilé un vêtement informe à manches longues, qui descendait jusqu'au sol. Le lin grossier était couvert de taches de peinture multicolores. Sa jeune assistante portait la même tenue. Elle était encore plus belle à la lumière du jour. Toutes les deux, elles ressemblaient à des prêtresses de quelque culte féminin étrange, portant leur maquillage sur leurs vêtements et non sur leur visage.

L'ouverture dans le plafond remplissait la petit salle circulaire d'un cône de lumière jaune. Tout autour tourbillonnait une sorte d'univers sous-marin bleu et vert, peuplé de bancs de poissons argentés et d'étranges monstres des grands fonds. Les créatures étaient extraordinairement fluides, et les ombres superbement rendues. L'eau elle-même offrait l'illusion d'une invraisemblable profondeur. En nous donnant la main, Eco et moi aurions pu tendre les bras d'un mur à l'autre.

— J'ai fait fortune il y a bien longtemps, poursuivit Iaia. Sais-tu que, dans ma jeunesse, j'étais mieux payée que Sopolis ? C'est vrai. Toutes les riches matrones de Rome voulaient avoir leur portrait peint par l'étrange jeune femme de Cyzique. Aujourd'hui je peins ce que je veux, quand je veux. Ce travail est un hommage à Gelina. L'idée est née un jour où nous quittions

les bains. Nous nous sentions fraîches et détendues. Elle s'est plainte que cette pièce soit si nue. Soudain j'eus la vision de poissons, ici, là, partout ! Des poissons volant au-dessus de nos têtes, des pieuvres rampant à nos pieds. Et des dauphins au milieu des algues. Qu'en penses-tu ?

— Fascinant, dis-je simplement.

Eco contemplait la pièce en secouant la tête comme s'il s'ébrouait. Iaia rit.

— C'est presque terminé. Toutes les scènes sont achevées. Il ne reste plus qu'à fixer la peinture à l'eau avec un vernis encaustique. Ces esclaves nous aident, car cela ne réclame pas de talent particulier. Il faut simplement étaler soigneusement le vernis avec un pinceau. Mais je dois les surveiller pour que rien ne soit abîmé. Olympias, secoue un peu celui-ci, en haut de l'échafaudage. Il est en train de mettre trop de vernis. Les couleurs ne se verront jamais au travers.

Perchée au-dessus de nos têtes, la jeune fille nous regarda et sourit. Je pinçai discrètement Eco : s'il restait bouche bée, ce n'était pas à cause de l'œuvre d'art qui nous encerclait.

— Ah oui, jadis, je n'aurais jamais pu entreprendre un travail comme celui-là, continua Iaia. Mon maître ne m'y aurait pas autorisée. J'imagine sa réaction. « Trop vulgaire, aurait-il dit. Trop *exclusivement* décoratif. Peindre des histoires ou des fables pour illustrer une morale, c'est une chose, mais peindre des poissons... Les portraits sont ton point fort, Iaia, et particulièrement les portraits de femmes. Aucun homme n'a la moitié de ton talent pour peindre une femme. Mais si jamais une matrone voit ces têtes de poissons avec leurs yeux qui vous fixent, plus aucune ne te commandera de portraits. » Oui, mon vieux maître aurait parlé comme ça. Mais aujourd'hui, si je veux peindre des poissons, par Neptune ! eh bien je le fais. Je pense qu'ils sont superbes.

Elle semblait très admirative de son propre talent, une immodestie sans doute pardonnable chez un artiste qui achève une œuvre.

— Je comprends pourquoi tu es devenue si célèbre, dis-je. J'ai vu ton tableau de Gelina dans la bibliothèque.

Elle eut un sourire hésitant.

— Il date de l'an dernier. Gelina voulait l'offrir à Lucius pour son anniversaire. Nous y avons passé des semaines, sur sa terrasse privée, à l'extrême nord de la maison. Lucius n'entrait jamais dans cette pièce réservée à sa femme. Ainsi la surprise pouvait être totale.

— L'aimait-il ?

— Franchement, non. Il fut conçu spécialement pour le mur au-dessus de sa table dans la bibliothèque. Eh bien ! il a dit clairement qu'il n'en voulait pas là. Si tu as vu la pièce, tu connais ses goûts, ces horribles statues, *Hercule* et *Centaure*. Le tableau qui se trouvait alors au-dessus de la table était encore pire. Cette hideuse chose prétendait représenter les Argonautes attaqués par des Harpies³⁶. Monstrueux ! Je ne comprends pas comment il osait faire entrer des visiteurs dans cette pièce. Quelque tâcheron inconnu de Naples était l'auteur de cette confusion de seins nus, de pattes griffues et de guerriers raides, mal peints, qui brandissaient des glaives. Je n'exagère vraiment pas en disant que la peinture était effroyable, n'est-ce pas, Olympias ?

La fille détourna les yeux de son travail pour nous regarder et rit :

— Oui, c'était vraiment une croûte, Iaia.

— Finalement Lucius céda. L'horrible tableau fut enlevé pour que nous puissions mettre le portrait de Gelina à la place. Mais Lucius fut très discourtois. Gelina avait commandé un tapis assorti au tableau. Il ne cessa de se plaindre de la dépense. Au cours de cet épisode, je peux vous dire que Gelina a pleuré plus d'une fois. Tu sais sans doute que les problèmes d'argent sont une vieille histoire dans cette maison. Ah ! Lucius, quel raté ! Quel imposteur ! A quoi sert-il de vivre dans une telle villa si on doit compter chaque sesterce avant de le dépenser ?

Une soudaine tension envahit la pièce. L'un des esclaves renversa un pot de vernis et jura. Même les poissons semblaient trembler, mal à l'aise. Iaia baissa la voix.

36 Démons féminins, représentés comme des oiseaux à tête de femme. (N.d.T.)

— Passons du côté des bains. Les pièces sont vides. Et la lumière, à cette heure du jour, est délicieuse. Laisse ton fils ici à regarder Olympias travailler.

Sous les rayons du soleil levant, la baie brillait de milliers de minuscules lumières argentées. Nous fîmes le tour du bassin circulaire. La vapeur montait dans l'air vif du matin. Sous la coupole, nos voix basses résonnaient curieusement.

— Je pensais que Lucius et Gelina formaient un couple heureux, dis-je.

— T'a-t-elle semblé heureuse ?

— Son mari a connu une mort horrible il y a quelques jours à peine. Je ne m'attendais pas à la voir sourire.

— Son humeur n'était pas vraiment différente avant. A cause de lui, elle était très triste. Et elle l'est encore aujourd'hui.

— Elle n'a pas l'air triste sur la peinture. Le portrait ment-il ?

— Le portrait l'a saisie telle qu'elle était. Et pourquoi a-t-elle l'air si heureuse et en paix sur le portrait ? Sou-viens-toi qu'elle posait dans l'unique pièce où Lucius ne mettait jamais les pieds.

— On m'a dit qu'ils s'étaient mariés par amour.

— C'est vrai. Et tu vois ce qui est arrivé. J'ai connu Gelina alors qu'elle n'était qu'une enfant. Sa mère et moi avions à peu près le même âge et nous étions de grandes amies. Lorsque Gelina a épousé Lucius, je n'avais pas à lui faire des reproches, mais je savais qu'il n'en résulterait que de la tristesse.

— Comment pouvais-tu être si sûre de toi ? Était-il aussi mauvais que ça ?

Elle resta silencieuse un moment.

— Je ne prétends pas être un grand juge des caractères, Gordien. Tout au moins, pas quand il s'agit des hommes. Sais-tu comment on m'appelait autrefois ? Iaia Cyzicena, l'Éternelle Vierge. Voilà le surnom que l'on me donnait, et pas sans raison. J'ai peu d'expérience des hommes et je ne prétends donc pas avoir sur eux un jugement particulièrement fiable, en tout cas sûrement pas meilleur que celui des autres femmes. Mais le jugement fondé sur l'expérience ne va pas assez loin, à mon sens. Il existe des manières plus sûres de prévoir l'avenir.

Elle regarda les volutes de vapeur qui montaient de l'eau.

— Et que prévoit le futur pour cette maison et ses habitants ?

— Quelque chose de sombre, d’effrayant, quoi qu’il arrive.
Elle frissonna.

— Mais, pour répondre à ta question, non, Lucius n’était pas foncièrement mauvais. Il était simplement faible. Il n’avait pas de vision d’avenir, pas d’ambition, pas d’énergie. Sans Crassus, lui et Gelina seraient morts de faim depuis longtemps.

— Une villa dotée de cent un esclaves ne respire pas la famine.

— Mais Lucius lui-même ne possédait rien. D’après ce que je sais, tous ses revenus lui servaient à entretenir ce palais. Tout autre homme aurait depuis longtemps pris son indépendance vis-à-vis de Crassus et assuré sa fortune personnelle. Pas Lucius. Il était content de sa petite vie, prenant ce qu’on lui donnait et ne réclamant rien de plus. Comme un chien qui attend sous la table qu’on lui jette des restes. Au demeurant, la main qui l’avait secouru s’assurait bien qu’il ne s’élève pas trop haut. Crassus veillait à ce que Lucius demeurât un parent sans ambition et éternellement reconnaissant. Surtout pas un égal et encore moins un rival. Crassus dispose de moyens pour maintenir les gens à leur place. Gelina méritait beaucoup mieux. Maintenant, elle est totalement à la merci de Crassus. Elle n’a même pas la possibilité de sauver ses propres esclaves.

— Et que va-t-il se passer s’ils sont effectivement exécutés ?

Iaia regarda la vapeur sans répondre. Nous fîmes le tour du bassin en silence.

— Quels que soient leurs différends, je pense que Gelina a beaucoup souffert de la mort de son mari, dis-je d’un ton calme. Elle souffrira encore davantage si Crassus met son sinistre projet à exécution.

— Oui, répondit Iaia d’une voix lointaine. Et elle ne sera pas la seule à souffrir.

— Certainement. Si l’assassin est de la maison, il aura sûrement beaucoup de mal à supporter de voir tant de personnes massacrées à sa place.

— Pas des personnes, corrigea-t-elle. Des esclaves.

— Et alors...

— Pour des esclaves, même quatre-vingt-dix-neuf esclaves, mourir en servant les intérêts d'un grand homme riche, n'est-ce pas se conduire en vrai Romain ?

Je n'avais rien à répondre. Je la laissai près du bassin, plongée dans la contemplation des profondeurs sulfureuses.

Dans le vestibule, je retrouvai Eco debout sur l'échafaudage, un pinceau de crin de cheval à la main. Olympias se tenait derrière lui, la main posée sur celle d'Eco, pour guider ses gestes.

— Juste un balayage, comme ça, disait-elle. Il faut en appliquer régulièrement une mince couche.

— Eh bien, Eco, m'exclamai-je, j'ignorais totalement tes dons pour la peinture.

Il sursauta. Olympias tourna la tête et sourit gaiement.

— Il a la main très sûre, dit-elle.

— Je le crois volontiers. Mais nous devons prendre congé. Viens, Eco.

Il sauta agilement en bas des échelles. Le rouge lui était monté aux joues et il avait l'air un peu perdu. Lorsque nous franchîmes le portique pour sortir, il jeta un regard emprunté derrière lui.

— Est-ce toi qui t'es approché d'elle ou elle qui t'a demandé de la rejoindre sur l'échafaudage ?

Eco confirma la dernière hypothèse.

— Ah ! et c'est elle qui s'est approchée jusqu'à mettre son bras autour de ta taille ?

Il acquiesça, rêveur. Puis il fronça le sourcil en voyant que je pinçais les lèvres.

— Je ne ferais pas entièrement confiance à cette jeune femme, Eco. Mais, non, ne sois pas stupide : je ne suis pas jaloux de toi. Elle a une façon de sourire qui me met mal à l'aise.

Derrière nous, une voix nous héla. Je me retournai pour apercevoir Metrobius et Sergius Orata, chacun accompagné d'un esclave.

— Vas-tu aussi aux bains ? demanda l'homme d'affaires en bâillant.

— Oui, dis-je. Pourquoi pas ?

Tandis qu'Orata et Eco se détendaient dans le bain chaud, j'acceptai l'offre de Metrobius de profiter des talents de son

masseur. Nous nous déshabillâmes dans le vestiaire, puis nous allongeâmes côté à côté sur des paillasses. L'esclave allait de lui à moi, nous massant les épaules et la colonne vertébrale ; c'était un homme grand, sec, aux mains extraordinairement fortes.

— Si j'étais riche, murmurai-je, je crois que je me ferais masser tous les jours.

— Je suis riche, dit Metrobius, et c'est mon plaisir quotidien. Mais comment t'es-tu fait cette horrible bosse ?

— Oh ! ce n'est rien. Une porte trop basse. Oui ! C'est agréable ! Oui, oui, là sous les épaules... Ces bains sont vraiment merveilleux, n'est-ce pas ? Eco et moi sommes déjà venus ici hier. Mummius voulait nous montrer les canalisations. Un esclave l'a massé. Tu sais, le garçon qui chantait hier soir. Apollonius, je crois. Je ne pense pas qu'il soit aussi habile masseur que le tien.

— Je n'en sais rien, répondit prudemment Metrobius.

Couché sur le flanc, la tête dans une main, il me regardait soudain avec suspicion.

— Vraiment ? Dans la mesure où tu as l'habitude de cette maison, je pensais que tu aurais déjà eu recours aux services de cet Apollonius.

Metrobius leva un sourcil.

— Seul Mollo me masse. Sylla me l'a offert il y a des années. Il connaît chaque muscle de mon pauvre vieux corps, chaque articulation douloureuse. Un jeune sans expérience comme Apollonius me ferait probablement mal.

— Oui, je suppose que Mummius peut prendre ce risque. Il n'est pas vraiment fragile. Il donne plutôt l'impression d'être fort comme un bœuf.

— Et presque aussi malin !

— Oh ! Recommence, Mollo. J'ai l'impression, Metrobius, que tu n'aimes guère Mummius.

— Il me laisse indifférent.

— Tu le détestes.

— C'est vrai. Je l'admetts. Allez, Mollo, occupe-toi seulement de moi maintenant.

Je m'allongeai, dans un état de suprême félicité, complètement détendu. Je fermai les yeux. Je vis des pieuvres et des étoiles de mer surgir de toutes parts.

— Pourquoi ta rancœur est-elle si profonde ?

— Je n'ai jamais aimé Mummius. Dès l'instant où je l'ai vu, il m'a été antipathique.

— Mais il a bien dû se passer quelque chose, un incident, une offense ?

— Tu as raison, soupira-t-il. Cela date d'il y a dix ans. C'était le début de la dictature de Sylla. Il faisait placarder des listes de proscription sur le Forum et offrait des récompenses à ceux qui lui apportaient la tête de ses ennemis.

— Oui, je m'en souviens très bien.

— C'était une méthode horrible, mais ces mesures étaient indispensables. Pour restaurer l'ordre et mettre un terme à des années de guerre civile, il fallait éliminer l'opposition.

— Quel est le rapport avec Mummius et ta querelle ?

— Les domaines des ennemis de Sylla devinrent propriété de l'État. Ils furent vendus aux enchères. Les premiers servis dans ces prétendues enchères publiques furent les amis proches de Sylla et ses fidèles. Sinon, comment un vulgaire acteur comme moi aurait-il pu devenir propriétaire d'une villa dans la baie ? Mais j'étais moins bien placé que Mummius.

— Je suppose donc que Mummius est passé avant toi à un propos quelconque et que Sylla a pris son parti.

— Nous convoitions la même chose.

— Un domaine, ou un être humain ?

— Un esclave.

— Je vois.

— Non, tu ne vois pas. Auparavant le garçon appartenait à un sénateur de Rome. Un jour, je l'ai entendu chanter dans une soirée. Il venait de ma ville natale d'Étrurie et chantait dans le dialecte de mon enfance. J'en ai pleuré. Quand j'ai appris qu'il allait être vendu dans un lot avec les autres esclaves de la maison, je me suis précipité au Forum. Le commissaire aux enchères était un proche de Crassus. Il a appris que Mummius voulait aussi le garçon, mais pas parce qu'il chantait bien.

« Finalement Marcus Mummius s'est vu attribuer tout le lot d'esclaves pour le prix d'une tunique usagée. Quelle suffisance il a affichée en passant devant moi ! Nous avons échangé des menaces. J'ai sorti un couteau. Les partisans de Crassus étaient nombreux. J'ai dû fuir pour sauver ma peau. Je suis allé voir Sylla, pour réclamer justice. Mais il a refusé d'intervenir. Mummius était trop proche de Crassus, m'a-t-il répondu et, à ce moment-là, il ne pouvait se permettre d'offenser ce dernier.

— Donc Mummius a obtenu le garçon.

— L'affaire ne s'achève pas là. En moins de deux ans Mummius s'est lassé de l'esclave. Il décida de s'en séparer, mais refusa de me le vendre, par pure méchanceté. Sylla était déjà mort. Je n'avais plus aucune influence à Rome. Alors j'écrivis une lettre à Mummius, lui demandant aussi humblement que possible de me vendre le garçon. Savez-vous ce qu'il a fait ? Il fit circuler la lettre dans une soirée et s'en moqua. Puis, c'est le garçon qu'il a fait circuler. Et il fit en sorte que je sois au courant.

— Et qu'est devenu ce garçon ?

— Mummius l'a vendu à un marchand d'esclaves qui partait pour Alexandrie. Il a disparu pour toujours. Mollo ! cria-t-il. Applique-toi donc !

— Patience, maître, roucoula l'esclave, ta colonne est dure comme du bois. Et tes épaules sont rouillées.

La porte s'ouvrit. J'entendis la voix haut perchée de Sergius Orata.

— Et d'autres conduites passent sous ce sol et le long de ces deux murs, disait-il. Tu peux voir les sas qui libèrent l'air chaud. Ils sont espacés régulièrement de chaque côté.

Metrobius grommela car son esclave Mollo lui pinçait et écrasait les chairs.

— Sergius Orata n'est pas aussi simple et pur qu'il le prétend, dit Metrobius avec une sorte d'ironie désabusée. Il a la tête sur les épaules. Il passe son temps à calculer et à additionner ses profits. Il est sûrement déjà riche. Mais on lui prête une certaine faiblesse pour le jeu et les jeunes danseuses. Néanmoins, ici, il peut aisément passer pour un parangon de vertu : il n'a ni l'avidité de Crassus, ni la cruauté de Mummius, loin s'en faut.

— En réalité, je sais très peu de choses de Crassus, avouai-je. Seulement ce que l'on dit derrière son dos au Forum.

— Et tu peux croire tout ce que l'on raconte. Je vais te dire : je suis même étonné qu'il n'ait pas encore volé la pièce dans la bouche du défunt.

— Et je ne sais pas grand-chose non plus de Mummius...

— Le porc !

— Il me fait l'effet d'un homme mystérieux, doté de plusieurs personnalités. Je ne t'apprendrai rien en te disant qu'il peut être extrêmement dur. J'ai été témoin de sa cruauté pendant ma traversée. Pour un simple exercice, il a poussé ses galériens à leur maximum. Je n'avais jamais rien vu d'aussi terrifiant.

— Oui, cela ressemble bien à Mummius. La discipline est une déesse pour lui. Elle sert d'alibi à sa conduite. De la même manière, Crassus justifie tous ses crimes au nom de la déesse Acquisition. Ils sont les deux côtés d'une même pièce, opposés de bien des manières, mais fondamentalement semblables.

De telles critiques m'étonnèrent dans la bouche d'un homme qui avait été si proche de Sylla. Mais, comme disent les Étrusques, l'amour rend aveugle alors que la jalousie révèle tous les vices.

— Et pourtant, dis-je, je pense avoir repéré chez tous les deux une certaine faiblesse, une tendresse qui transparaît sous la cuirasse. L'armure de Mummius est d'acier, celle de Crassus d'argent. Mais pourquoi revêt-on une cuirasse, si ce n'est pour masquer sa vulnérabilité ?

Metrobius leva un sourcil et me dévisagea malicieusement.

— Eh bien, Gordien de Rome, finalement tu es peut-être plus observateur que je ne l'imaginais. Quelles sont les faiblesses de Crassus et de son lieutenant ?

Je haussai les épaules.

— Je n'en sais pas encore assez sur eux pour le dire.

Metrobius hochâ la tête.

— Cherche et tu trouveras peut-être. Mais maintenant nous avons assez parlé de ces deux-là.

— Tu pourrais me parler de Gelina et de Lucius. Tu sembles très bien les connaître.

— C'est vrai, nous sommes très amis.

— Et Lucius ?

— Tu as vu la fresque de Iaia ?

— Oui.

— Alors tu as vu son portrait.

— Que veux-tu dire ?

— La méduse, juste au-dessus de la porte.

— Quoi ? Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Regarde bien, la prochaine fois. Le corps est celui d'une méduse, mais le visage est incontestablement celui de Lucius. Iaia était considérée comme la meilleure portraitiste de Rome. A juste titre !

— Alors, Lucius était une méduse ?

Il renifla.

— L'homme le plus incapable que j'aie jamais rencontré. Un vulgaire instrument entre les mains de Crassus. Crois-moi : il est mieux mort que vivant.

— Mais Gelina l'aimait.

— J'imagine qu'elle l'aimait. « L'amour est aveugle », disent les Etrusques.

— Je pensais précisément à ce proverbe il y a un instant. Je suppose que Gelina est une femme sensible. Elle a l'air de s'inquiéter particulièrement du sort réservé à ses esclaves.

Il haussa les épaules.

— Si Crassus les fait vraiment tuer, c'est du gaspillage. Mais je suis certain qu'il lui en donnera d'autres. Crassus possède davantage d'esclaves qu'il n'y a de poissons dans la mer.

— J'ai été impressionné que Gelina soit parvenue à convaincre Crassus d'envoyer un bateau pour venir me chercher.

— Gelina ?

Metrobius esquissa un étrange sourire.

— Oui, c'est Gelina qui, la première, a mentionné ton nom. Mais je doute fort qu'elle soit parvenue seule à convaincre Crassus de faire tant d'efforts et de dépenser tant d'argent pour des esclaves.

— Que veux-tu dire ?

— J'étais persuadé que tu savais déjà.

— Quoi ?

— Qu'il y a une autre personne qui tient particulièrement à voir les esclaves échapper aux mâchoires d'Hadès.

— Qui ?

— A ton avis, qui a fait un long voyage à Rome, simplement pour aller te chercher ? Pourquoi cet homme cruel lèverait-il le petit doigt pour sauver les esclaves de Gelina ? Surtout contre la volonté de Crassus.

Metrobius continuait de me regarder d'un air étrange.

— J'étais vraiment convaincu que tu étais au courant. Tu me déçois, Limier. Finalement, comme je le supposais, tu n'es peut-être pas aussi fin que ça. Tu étais pourtant assis à côté de moi hier soir, au dîner. Tu as vu comme moi les larmes de Mummius quand l'esclave chantait. Un homme tel que Mummius pleure seulement lorsqu'il a le cœur brisé.

— C'est-à-dire...

— L'autre jour, quand Crassus a décidé que les esclaves mourraient, ils ont discuté à n'en plus finir. Mummius était quasiment à genoux. Il implorait Crassus de faire une exception. Mais celui-ci est resté inflexible : tous devaient mourir, y compris Apollonius. Que le garçon soit innocent et que Mummius le désire ne changeait rien à l'affaire. Ainsi, après les funérailles de Lucius, Marcus Mummius va regarder ses propres hommes pousser le jeune homme dans l'arène, puis le mettre à mort avec tous les autres esclaves. Je ne sais s'ils vont les décapiter un par un. A mon avis, non. Cela prendrait tout l'après-midi. Et même le public blasé de Baia commencerait à s'agiter. Ils vont peut-être demander aux gladiateurs de faire le sale travail, emprisonner les esclaves dans leurs filets et se précipiter sur eux avec leurs lances...

— Alors Mummius essayerait de les sauver tous, simplement pour les beaux yeux d'un seul ?

— Exactement. Il serait prêt à faire n'importe quoi pour ce garçon. Tout a commencé lors de sa dernière visite ici, au printemps dernier. Il a eu le coup de foudre pour Apollonius. Au cours de l'été, de retour à Rome, il lui a écrit une lettre. Lucius l'a interceptée et a été écœuré.

— La lettre était... pornographique ?

— De la pornographie ? Venant de Mummius ? Je t'en prie. Il n'a sûrement ni imagination ni talent littéraire. Au contraire, elle était chaste et prudente, un peu comme une épître de Platon à l'un de ses étudiants. Il louait la sagesse spirituelle d'Apollonius et son étonnante beauté...

— Mais Lucius s'est marié par amour. Il aurait dû comprendre.

— C'est l'inconvenance de la situation qui a scandalisé Lucius. Un citoyen qui fraye avec un ou une de ses propres esclaves, c'est une chose. Personne n'a besoin de le savoir. Mais un citoyen qui écrit des lettres à l'esclave d'un autre, cela gêne tout le monde. Lucius s'est plaint à Crassus, qui en a probablement fait la remarque à Mummius, puisqu'il n'y a plus eu de lettre. Mais Mummius est resté sous le choc. Il a voulu acheter Apollonius. Pour cela, il devait passer par Lucius et Crassus. L'un ou l'autre refusa. Peut-être Lucius, pour embêter Mummius, ou peut-être Crassus, soucieux d'éviter qu'un de ses lieutenants soit source d'éventuels problèmes.

— Et maintenant Mummius sait que l'esclave va mourir.

— Oui. Il a essayé de cacher son angoisse. Mais tout le monde est au courant. Les rumeurs se répandent très rapidement dans une petite armée privée. Ah, c'était un vrai spectacle, l'autre jour, de l'entendre s'aplatir devant Crassus dans la bibliothèque, en utilisant les arguments les plus ridicules pour sauver Apollonius...

— Cela s'est déroulé à huis clos, je pense ?

— Mais je peux te dire qu'on entendait tout par la fenêtre qui donne sur la cour. Mummius plaida pour que l'esclave ait la vie sauve. Crassus invoqua la loi romaine dans toute sa sévérité. Je me demande comment Mummius réagira lorsqu'une lame romaine entaillera la tendre jeune chair d'Apollonius et que l'esclave répandra son sang...

Metrobius ferma lentement les yeux.

— Tu souris, murmurai-je.

— Pourquoi pas ? Mollo est le meilleur masseur de la région. Je me sens délicieusement bien et tout à fait prêt pour prendre un bain.

Il se redressa et leva les bras pendant que l'esclave lui nouait une longue serviette autour des reins.

— Si je ne me trompe pas, dis-je tranquillement, certaines personnes ici se réjouissent à l'idée d'assister à l'exécution des esclaves. Un vrai Romain recherche la justice, non la vengeance.

Metrobius ne répondit pas. Il pivota lentement sur ses talons et quitta la pièce.

— C'est vraiment regrettable que tu ne nages pas mieux que moi, dis-je à Eco en quittant les bains.

Il me regarda, l'air peiné, mais ne contesta pas ce fait.

— En tout cas, nous devons maintenant inspecter les eaux autour de l'abri à bateaux. Je dois découvrir ce que l'on a jeté depuis l'embarcadère, cette nuit, et pour quelle raison.

De la terrasse, je pouvais voir l'abri à bateaux et une bonne partie de la jetée. Il n'y avait personne. Des rochers escarpés dentelaient le rivage. La profondeur apparente de l'eau avait de quoi décourager.

— Je me demande si le petit Meto sait nager. Tous les garçons de la région, y compris les esclaves, doivent savoir plonger et nager. Si nous le trouvons rapidement, nous pourrons peut-être explorer l'abri et ses environs avant le déjeuner.

Nous le trouvâmes à l'étage supérieur. Quand il nous vit, il sourit et se précipita vers nous.

Je commençai à lui parler, mais il me prit la main.

— Retourne dans ta chambre, murmura-t-il.

J'essayai d'obtenir quelques explications, mais il se contenta de secouer la tête. Il partit en courant. Nous le suivîmes.

La pièce était inondée de lumière. Personne n'était encore venu faire notre lit. Pourtant je sentis que quelqu'un était entré dans la chambre. Je jetai un coup d'œil à Meto, qui m'observait depuis la porte. Je tirai mon couvre-lit.

La hideuse petite figurine avait disparu. A sa place, je trouvai un fragment de parchemin sur lequel était inscrit un message en lettres rouges :

CONSULTE LA SIBYLLE DE CUMES. HÂTE-TOI.

— Eh bien, Eco, voilà qui change tous nos plans. Pas de natation ce matin. Quelqu'un est intervenu pour que les dieux m'adressent directement un message.

Eco regarda le fragment de parchemin, puis me le rendit. Il n'avait apparemment pas noté la forme excentrique des E, avec leurs barres transversales nettement inclinées vers le bas.

5

Quand je demandai à Meto s'il pouvait nous indiquer le chemin qui mène à l'antre de la sibylle, ou du moins à Cumes, il recula et refusa d'un signe de tête. Comme j'insistais, il pâlit.

— Pas moi, murmura-t-il. J'ai peur de la sibylle. Mais je connais quelqu'un qui pourrait t'aider.

— Ah oui ?

— Olympias se rend tous les jours à Cumes à peu près à cette heure-ci. Elle va chercher des affaires chez Iaia et s'assurer que tout y est en ordre.

— Ce serait parfait pour nous, dis-je. Y va-t-elle en carriole ou préfère-t-elle le luxe d'une litière ?

— Elle y va à cheval, comme un homme. Elle doit déjà être à l'écurie. Si vous vous dépêchez...

— Viens, Eco.

Mais il courait déjà dans le couloir.

Pour tout dire, j'étais presque certain qu'Olympias nous attendait dans les écuries. Pourtant, quand je la hélai depuis la cour, elle eut l'air réellement surprise. Elle était sur un petit cheval blanc et avait échangé sa longue robe de peintre contre une stola qui lui permettait de monter à califourchon. Eco faisait semblant d'admirer le cheval. En fait, il ne quittait pas des yeux la courbe parfaite des mollets hâlés de la jeune fille, pressés contre les flancs de l'animal.

Après quelques hésitations, Olympias accepta de nous guider vers Cumes. Quand je lui dis que nous voulions voir la sibylle, elle eut d'abord l'air effrayé, puis sceptique. Son trouble m'étonna. J'étais persuadé qu'elle était impliquée dans le plan obscur visant à m'attirer à Cumes. Pourtant elle parut contrariée par ma demande. Elle nous attendit, pendant que nous allions chercher des chevaux. Puis, tous trois, nous nous élancâmes vers Cumes.

— Le petit Meto m'a dit que tu fais ce trajet tous les jours. N'est-ce pas une longue chevauchée aller et retour ?

— Je connais un raccourci, répondit-elle.

Nous laissâmes derrière nous les deux colonnes à tête de taureau et tournâmes à droite pour nous engager sur la voie publique. C'était cette même route que nous avions suivie la veille avec Mummius, quand l'esclave nous avait indiqué l'endroit où l'on avait découvert la tunique sanglante. Nous continuâmes plein nord. Sur notre gauche, les collines étaient couvertes d'oliveraies. Il n'y avait pas le moindre esclave en vue. Après les oliveraies vinrent des vignes, des parcelles de champs cultivés puis des bois.

— La terre, autour de la baie, est d'une fertilité remarquable, observai-je.

— Il n'y a pas que la fertilité qui soit remarquable, répondit Olympias, énigmatique.

La route commença à redescendre. Devant nous, à travers les arbres, j'aperçus ce qui devait être le lac Lucrin, un long lagon séparé de la baie par une étroite plage.

— C'est là que Sergius Orata a bâti sa fortune, expliquai-je à Eco. Il élevait des huîtres qu'il revendait aux riches.

Eco roula les yeux et haussa les épaules.

La perspective s'élargit. Devant, je pouvais maintenant voir le tracé de la route, qui suivait la langue de terre entre le lac et la baie, puis tournait vers l'est. Elle traversait alors de petites collines avant de redescendre et d'entrer dans Pouzzoles. Je distinguai les nombreux quais et entrepôts du port. Mais, comme l'avait dit Faustus Fabius, il y avait peu de gros navires.

Olympias quitta brusquement la route et s'engagea sur un étroit sentier coupant à travers des broussailles. Les buissons firent place aux arbres. Puis la piste déboucha sur une crête dégagée : elle avait tout du rentier de chèvres. Sur notre gauche, des collines ondulaient. Mais à droite, du côté du lac Lucrin, la pente était raide. A nos pieds dans la grande plaine autour du lac campait l'armée privée de Crassus.

Les tentes parsemaient le rivage. Des panaches de fumée montaient des feux. Des cavaliers parcouraient la plaine en soulevant des nuages de poussière. Les soldats manœuvraient en

formation de marche ou s'entraînaient au glaive par groupes de deux. Le choc des armes sur les boucliers résonnait jusqu'à nous. Une voix caverneuse beugla. Elle était trop indistincte pour être intelligible, mais facile à reconnaître : Marcus Mummius hurlait ses ordres à un groupe de soldats impeccablement rangés. Non loin de là, devant la plus grande tente, Faustus Fabius, reconnaissable à sa chevelure rousse, s'adressait à Crassus, assis sur un pliant. Le patricien portait sa tenue militaire complète. Son armure d'argent scintillait sous le soleil. Sa grande cape rouge resplendissait.

— On dit qu'il s'apprête à demander au Sénat le commandement des opérations contre Spartacus, dit Olympias, l'air maussade.

Elle aussi contemplait le spectacle qui se déroulait plus bas.

— Le Sénat a ses propres armées, bien sûr, mais leurs rangs ont été dévastés par les défaites du printemps et de l'été. Alors Crassus lève son armée personnelle. Il y a six cents hommes autour du lac Lucrin, selon Fabius. Et Crassus disposerait de cinq fois plus de soldats dans un camp situé près de Rome. Si le Sénat donne son accord, il lèvera autant d'hommes qu'il voudra. Un homme ne peut se dire riche tant qu'il ne peut s'offrir sa propre armée, affirme Crassus.

Des cymbales se mirent à battre. Les soldats commencèrent à se rassembler pour le déjeuner. Les esclaves se hâtaient autour de marmites bouillantes.

— Tu reconnais les tuniques ? Ces esclaves cuisiniers viennent de la maison de Gelina, poursuivit Olympias. Ils s'activent pour nourrir ces mêmes hommes qui, dans deux jours, vont leur couper la gorge.

Eco me toucha le bras et désigna l'autre extrémité de la plaine, où la terre nue faisait place aux bois. Une grande trouée avait entamé la forêt. Avec les arbres abattus on allait construire une arène provisoire. On avait déjà creusé une profonde cuvette dans la terre. Des hommes s'y entraînaient au combat avec des glaives, des tridents et des filets.

— C'est pour les jeux funéraires, murmurai-je. Les gladiateurs sont déjà arrivés. C'est là qu'ils vont combattre

après-demain en l'honneur de Lucius Licinius. Et c'est aussi là, probablement, que...

— Oui, dit Olympias. C'est là que les esclaves vont être exécutés.

Son visage se durcit.

— Les hommes de Crassus n'auraient pas dû utiliser ces arbres. Ils appartiennent à la forêt du lac Averne, personne n'en est propriétaire. Le bois Avernin est sacré. Quelle qu'en soit la raison, abattre un seul de ses arbres est un acte impie. En avoir abattu autant pour satisfaire sa propre ambition est une manifestation d'orgueil abominable de la part de Marcus Crassus. Il n'en ressortira rien de bon. Tu verras. Si tu ne me crois pas, interroge la sibylle...

Nous poursuivîmes en silence notre route le long de la crête. Puis, au moment où nous pénétrâmes de nouveau dans la forêt, le sentier se mit progressivement à redescendre. Le bois s'épaissit. Les arbres eux-mêmes changèrent d'allure. Leurs feuilles n'étaient plus vertes, mais presque noires. Les hautes futaies feuillues nous entouraient, elles semblaient agiter leurs branches torturées. Le sous-bois devenait de plus en plus dense, les buissons épineux de plus en plus touffus. Du lichen pendait aux arbres. Des champignons surgissaient sous nos pas. Le sentier avait totalement disparu. J'avais l'impression qu'Olympias s'orientait en suivant son instinct. Un lourd silence nous enveloppait, à peine rompu par le bruit des sabots de nos montures et le cri lointain d'un oiseau étrange.

— Tu fais cette route seule ? demandai-je. Tu n'as pas peur dans un lieu aussi isolé ?

— Qui pourrait m'attaquer dans ces bois ? Des bandits, des voleurs, des esclaves en fuite ?

Olympias regardait droit devant elle. Je ne pouvais voir son visage.

— Ces bois sont consacrés à la déesse Diane. Cela fait plus de mille ans qu'ils lui appartiennent. Avant même l'arrivée des Grecs. Diane possède un grand arc pour veiller sur son domaine. Quand elle vise, aucun cœur ne peut échapper à sa flèche. Quand je suis ici, je n'ai pas plus peur que si j'étais une biche ou un faucon. Seul l'homme qui pénètre dans ces bois avec de

mauvaises intentions a des raisons d'avoir peur. Il devra affronter maints périls. Les hors-la-loi le savent et n'y entrent jamais. As-tu peur. Gordien ?

Un nuage obscurcit le soleil. Sous les frondaisons, la lumière disparut. La fraîcheur envahit la forêt. Je fus la proie d'une illusion étrange. La nuit régnait, le soleil voilé avait été remplacé par la lune, des ombres montaient du creux des arbres morts et des amas de branches tombées. Tout était silencieux. Seuls les pas de nos chevaux continuaient de marteler le sol. Mais même ce bruit paraissait étouffé. Je commençais à m'assoupir. Je n'avais pas vraiment l'impression de m'endormir ; plutôt de me réveiller lentement dans un monde où tous mes sens étaient désorientés.

— As-tu peur, Gordien ?

Je regardai sa nuque, sa délicate chevelure dorée. Je me mis à imaginer les choses les plus singulières : si elle se retournait, son splendide visage aurait disparu ; à la place, il y aurait un visage terrible, si terrible que cette vision serait insoutenable, un masque dur, grimaçant, avec des yeux cruels, le visage d'une déesse courroucée.

— Non, je n'ai pas peur, chuchotai-je d'une voix enrouée.

— Bien. Alors tu as le droit d'être ici, et tu y es en sécurité.

Elle se retourna. C'était bien le visage innocent et souriant d'Olympias. Je soupirai de soulagement.

Les bois s'assombrirent encore. Une brume épaisse, lourde, tomba. Elle s'accrochait aux arbres de la forêt. La senteur des embruns se mêlait à l'effluve moite des feuilles mortes et des écorces pourries. C'est alors qu'une autre odeur nous agressa : la puanteur du soufre en ébullition.

Olympias désigna une clairière sur notre droite. Nous poussâmes nos chevaux jusqu'à une grande pierre plate et nue. Au-dessus de nous flottaient des lambeaux de brume venus de la mer. Au-dessous s'ouvrait un immense gouffre, une cuvette gigantesque, encerclée d'arbres sombres et menaçants. Des fumerolles tourbillonnaient. A travers la vapeur, j'entrevis la surface d'un énorme cloaque qui bouillonnait et fumait.

— La gueule d'Hadès³⁷, murmurai-je.

Olympias acquiesça.

— Certains disent que c'est ici que Pluton a entraîné Proserpine vers le Monde inférieur. Sous cette mare de boue sulfureuse en ébullition, dans les entrailles tourmentées de la Terre, des fleuves souterrains coulent, séparant le royaume des vivants de celui des morts. Il y a l'Achéron, le fleuve de la Douleur, le Cocyté, le fleuve des Lamentations, le Phlégethon, le fleuve du Feu, et le Léthé, le fleuve de l'Oubli. Tous convergent vers le Styx, sur lequel Charon transporte les esprits des morts vers les terres désolées du Tartare. On dit aussi que Cerbère, le chien de garde de Pluton, se libère fréquemment de ses liens et sort dans le Monde supérieur. Un jour, à Cumes, j'ai parlé avec un fermier qui avait entendu le chien dans le bois Avernin ; ses trois têtes hurlaient simultanément au clair de lune. D'autres nuits, ce sont les terrifiants lémures qui s'échappent du lac Averne, les esprits malveillants des morts qui hantent les bois sous forme de loups. Mais Pluton les fait toujours rentrer avant le matin. Personne ne peut s'évader longtemps de son royaume.

Olympias détourna les yeux du gouffre sinistre pour regarder Eco. Il la regarda à son tour les yeux écarquillés.

— C'est étrange, continua-t-elle, de penser que tout cela existe si près de l'univers policé et confortable de Baia et de ses villas. Chez Gelina, le monde semble être un espace de lumière, où le soleil danse sur la mer, et où l'on sent l'air marin. Il est facile d'oublier les dieux qui vivent sous des pierres suintantes et froides, et les lémures qui résident dans des crevasses sulfureuses. L'Aveme était déjà là avant les Romains, avant même les Grecs. Ce bois était là, et aussi toutes les fumerolles et les gouffres nauséabonds en ébullition qui entourent la baie. C'est ici que le Monde inférieur est le plus proche du monde des vivants. Toutes les magnifiques maisons et les lumières qui encerclent la baie sont comme un masque, une illusion. En dessous, le soufre gronde, le soufre bout, comme il l'a toujours fait. Bien après l'effondrement des belles maisons et l'extinction

37 Le poète Virgile notamment, dans *l'Enéide*, situe l'entrée des Enfers, de l'Hadès, près du lac Averne. (N.d.T.)

des lumières, la gueule d'Hadès sera encore grande ouverte pour recevoir les ombres des morts.

Je la regardai émerveillé, fasciné que de telles paroles puissent sortir des lèvres d'une créature si jeune et si pleine de vie. Elle rencontra mes yeux un instant et esquissa son sourire énigmatique. Puis elle fit pivoter son cheval.

— Il n'est pas bon de contempler trop longtemps ce gouffre ou de respirer ses vapeurs.

Nous reprîmes la descente vers Cumes. Au bout d'un moment, nous quittâmes les bois pour déboucher au milieu de petites collines herbeuses, parsemées de rochers blancs déchiquetés. Plus nous nous rapprochions de la mer, plus le vent balayait avec force les collines et plus celles-ci devenaient arides. Le brouillard se leva. Les rochers avaient maintenant la taille de maisons. On en voyait, épargillés autour de nous, comme les os brisés de géants, érodés par les intempéries. Avec leurs arêtes pointues, ils prenaient des formes fantastiques.

Enfin nous parvînmes à une faille, dissimulée dans le flanc raide d'une colline. L'étroit défilé était envahi d'arbres et de rochers effondrés, étrangement sculptés par le vent.

— Je vous laisse ici, dit Olympias. Attachez vos chevaux où vous pouvez et attendez. La prêtresse va venir.

— Mais où est le temple ?

— La prêtresse vous y emmènera.

— Mais je pensais qu'un grand temple marquait le site du sanctuaire de la sibylle.

Olympias hocha la tête.

— Vous voulez dire le temple que Dédale construisit quand il revint sur Terre, ici même, après son long vol ; un temple qu'il aurait décoré de panneaux d'or et recouvert d'un toit pareillement en or³⁸. Oui, c'est ce que l'on raconte, à Cumes. Mais le temple d'or n'est qu'une légende. Ou alors la Terre l'a englouti depuis longtemps. Cela arrive parfois. La Terre s'entrouvre et dévore des maisons entières. Aujourd'hui, en tout cas, le temple est un lieu caché dans les rochers, près de l'antre

38 Virgile, dans le livre VI de l'Enéide, raconte la légende du temple d'or de Dédale à Cumes. (N.d.T.)

de la sibylle³⁹. Mais ne t'inquiète pas : la prêtresse viendra. As-tu apporté un présent d'or ou d'argent ?

— J'ai quelques pièces.

— Ça suffira. Maintenant adieu.

Elle tira impatiemment sur les rênes de son cheval.

— Mais attends ! Comment allons-nous te retrouver ?

— Pour quoi faire ?

Je sentis une intonation déplaisante dans sa voix.

— Je vous ai amenés ici, comme tu me l'avais demandé. Ne peux-tu retrouver ton chemin tout seul ?

Je contemplai l'enchevêtrement de rochers. Le brouillard descendait en tourbillonnant au-dessus de nos têtes. Un petit vent gémissait entre les pierres.

— Très bien, dit-elle. Quand la sibylle en aura fini avec toi, chevauche sur une courte distance en direction de la mer. Au sommet d'une colline herbeuse, vous arriverez à Cumes. La maison de Iaia est au bout du village. L'un des esclaves vous laissera entrer, si...

Elle hésita.

— ... si je ne suis pas là. Attendez-moi.

— Mais où pourrais-tu être ?

Elle s'éloigna sans répondre et disparut rapidement au milieu des rochers.

— Quelle affaire vitale l'amène à Cumes tous les jours ? me demandai-je. Et pourquoi est-elle si pressée de nous quitter ? Eh bien, Eco, que penses-tu de cet endroit ?

Eco frissonna... mais pas de froid.

39 Aujourd'hui, à Cumes, l'un des sites les plus réputés est précisément l'antre de la Sibylle. Il s'agit d'une petite pièce comportant trois niches, au bout d'un long couloir creusé dans le tuf. L'ensemble se trouve en contrebas de l'acropole antique, légèrement à l'écart de la ville. Les spécialistes attribuent en fait à ce lieu précis, daté du Ve siècle av. J.-C., une fonction plus militaire que religieuse. Ce qui n'empêche pas la sibylle, dont l'existence est largement attestée, d'avoir vaticiné peut-être en ce lieu ou ailleurs. (N.d.T.)

J'observai à nouveau le labyrinthe de roches tout autour. Les gémissements du vent redoublèrent. Il sifflait en s'engouffrant dans les trous des rochers. Où que l'on regardât, on ne pouvait voir à plus de quelques pieds, à cause de ces pierres. Toute une armée pouvait être tapie là, invisible ; un assassin derrière chaque rocher. L'écorce d'une branche tordue était usée sur une petite longueur, indiquant l'endroit où de nombreux cavaliers avant nous avaient attaché leurs chevaux. Tandis que j'attachais les rênes à l'arbre, je sentis Eco me tirer la manche.

Je m'arrêtai net. Sortie de nulle part aurait-on dit, une silhouette à cheval passait entre deux rochers proches. Elle empruntait la même route qu'Olympias quelques instants plus tôt. Le brouillard de plus en plus dense étouffait complètement le bruit des sabots. Pareil à un fantôme silencieux, le personnage, revêtu d'un long manteau à capuchon, ne fut visible qu'un instant. Puis il disparut.

— Qu'en dis-tu ? murmurai-je.

Eco sauta sur le rocher le plus haut et grimpa jusqu'à son sommet, en s'aidant de toutes les prises et cavités qu'il trouva. Je le vis scruter les alentours immédiats. Un instant, son visage s'illumina, puis il s'assombrit de nouveau. Il me fit un signe sans quitter des yeux l'enchevêtrement des roches. Après avoir pincé son menton entre l'index et le pouce droits, il les baissa pour esquisser la pointe d'un triangle.

— Une longue barbe ? demandai-je.

Eco acquiesça.

— Tu veux dire que le cavalier est Dionysius, le philosophe ?
Il acquiesça de nouveau.

— Comme c'est étrange ! Tu le vois encore ?

Eco secoua la tête. Puis son visage s'illumina de nouveau. Avec le doigt, il mima le vol d'une flèche, formant un arc ascendant puis descendant : il voulait indiquer quelque chose qui se trouvait beaucoup plus loin. Il fit un signe pour évoquer les cheveux d'Olympias.

— Tu vois la fille ?

Il fit oui de la tête, puis non lorsqu'elle disparut.

— Et le philosophe ? Tu as l'impression qu'il la suit ?

Eco regarda quelque temps encore, avant de baisser les yeux vers moi et de hocher la tête en signe d'acquiescement. Son visage reflétait une grave inquiétude.

— Comme c'est étrange ! Vraiment très étrange. Si tu ne vois plus rien, redescends.

Eco continua de scruter le vide. Puis il s'assit sur le rocher et sauta par terre avec un grognement. Il se précipita vers les chevaux et indiqua les rênes.

— Tu veux galoper après eux ? Ne sois pas ridicule. Il n'y a aucune raison d'imaginer que Dionysius lui veuille le moindre mal. Après tout, il ne la suit peut-être pas du tout.

Les mains sur les hanches, Eco me toisa comme si j'étais un enfant stupide.

— Oui, c'est curieux qu'il ait pris ce même chemin obscur, quelques instants seulement après nous. Mais peut-être était-ce nous qu'il suivait, et pas Olympias. Dans ce cas, nous lui avons faussé compagnie.

L'explication ne satisfaisait pas Eco. Il croisa les bras et grommela.

— Non, dis-je fermement. Nous n'allons pas les suivre. Et toi, tu n'iras pas non plus tout seul. En ce moment, Olympias est probablement déjà dans Cumes. En outre, je doute qu'une jeune femme forte et intelligente comme elle ait besoin de protection face à un vieux barbu comme Dionysius.

Eco fronça les sourcils et donna un coup de pied dans une pierre. Les bras toujours croisés, il commença à retourner vers le rocher, comme s'il voulait le gravir de nouveau. Soudain il se figea et se retourna... comme moi.

La voix était déconcertante, bourrue, rauque, on avait peine à l'identifier comme une voix de femme. L'apparition portait un grand manteau rouge sang à capuche. Elle se tenait les mains jointes sous son vêtement, si bien qu'aucune partie du corps n'était visible. La voix surgissait de l'ombre noire, de sous la capuche, pareille au gémissement d'un fantôme sorti de la gueule d'Hadès.

— Reviens, jeune homme ! La fille est en sécurité. Vous, en revanche, vous êtes des intrus ici. Vous courez donc un danger permanent tant que le dieu n'aura pas vu vos visages nus. Alors

seulement, il décidera de vous frapper de sa foudre ou d'ouvrir vos oreilles à la voix de la sibylle. Rassemblez votre courage, vous deux, et suivez-moi. Tout de suite !

6

Il y a très longtemps régnait sur Rome Tarquin le Superbe⁴⁰ Un jour, une prophétesse quitta son antre à Cumès pour aller le voir à Rome. Elle lui proposa neuf livres de savoir occulte. Ces livres étaient constitués de feuilles de palmier. Ils n'étaient pas reliés comme un manuscrit, pour que les pages puissent être remises dans l'ordre que l'on voulait. Tarquin trouva cela très étrange. Les textes étaient écrits en grec, pas en latin, pourtant la prophétesse prétendait que ces livres prédisaient l'avenir de Rome. Ceux qui les étudieraient, dit-elle, comprendraient tous les phénomènes étranges par lesquels les dieux font connaître leur volonté à la Terre : par exemple, quand des oies sauvages volent vers le nord en hiver, ou quand l'eau s'enflamme, ou encore quand des coqs chantent à midi.

Tarquin considéra son offre, mais estima qu'elle réclamait trop d'or. Il la congédia, en disant que le roi Numa⁴¹, cent ans plus tôt, avait établi le clergé, les cultes et les rites des Romains, et que grâce à eux on avait toujours déchiffré la volonté des dieux.

Cette nuit-là, trois boules de feu furent aperçues, tournoyant au-dessus de l'horizon. Le peuple prit peur. Alors Tarquin convoqua immédiatement les prêtres pour qu'ils expliquent le phénomène. Hélas, à leur grand regret, ils ne trouvèrent aucune explication.

Le lendemain, la prophétesse revint voir Tarquin. Cette fois, elle dit qu'elle n'avait plus que six livres de savoir à vendre. Mais elle réclamait le même prix que la veille. Tarquin voulut savoir ce qu'il était advenu des trois autres livres. Elle répondit qu'elle les avait brûlés pendant la nuit. Comme elle réclamait pour six

40 Septième roi légendaire de Rome, il aurait régné de 534 à 509 av. J.-C. (N.d.T.)

41 Numa Pompilius, dit le Pieux, deuxième roi légendaire de Rome, aurait régné de 715 à 672. (N.d.T.)

livres ce qu'il avait refusé de payer pour neuf, le roi, se sentant insulté, la renvoya de nouveau.

Cette fois, pendant la nuit, trois colonnes de fumée s'élevèrent au-dessus de l'horizon. Soufflées par le vent et éclairées par la lune, elles montaient en spirale et prenaient des formes grotesques de mauvais augure. De nouveau le peuple s'alarmea. On prit ce signe comme la manifestation d'un dieu en colère. Alors, de nouveau Tarquin convoqua les prêtres. Et, une nouvelle fois, ceux-ci durent avouer leur impuissance.

Le lendemain, la prophétesse rendit une troisième visite au roi. Elle avait, dit-elle, brûlé trois autres livres pendant la nuit. Elle ne proposait donc plus que les trois derniers. Et, naturellement, toujours pour le même prix, celui qu'elle avait réclamé pour les neuf livres. Bien qu'il fut couronné, Tarquin paya à la femme la somme demandée.

C'est ainsi, parce que Tarquin avait hésité, que les Livres sibyllins ne nous sont parvenus que sous forme fragmentaire. L'avenir de Rome ne peut être lu et déchiffré qu'imparfaitement. La réputation de sagesse de la sibylle de Cumæ devint légendaire. Elle fut respectée non seulement parce qu'elle était une grande prophétesse, mais parce qu'elle s'était montrée habile en affaires, en vendant trois livres pour le prix de neuf.

Les Livres sibyllins furent élevés au rang d'objets de très grande vénération. Ils ont survécu à la royauté romaine pour devenir la propriété la plus sacrée du peuple romain. Le Sénat décréta qu'ils seraient conservés dans un coffre de pierre, dans le profond souterrain du temple de Jupiter, sur la colline du Capitole, au-dessus du Forum. Les Livres étaient consultés dans les périodes de grandes calamités ou lorsque les présages semblaient inexplicables. Les prêtres chargés d'étudier les Livres devaient, sous peine de mort, garder leur contenu secret. Ils n'avaient même pas le droit de le révéler au Sénat. Cependant, on finit par apprendre un curieux fait concernant les strophes des Livres. Elles étaient écrites en acrostiches : lues verticalement, les initiales de chaque vers donnaient le sens de la strophe. Une telle habileté, susceptible d'échapper à un mortel, était certainement un jeu d'enfant pour la volonté divine.

Ainsi les Livres demeurèrent toujours très mystérieux. C'est pour cela que très peu de personnes savent exactement ce qui a été perdu, lorsque, il y a dix ans, dans les dernières convulsions de la guerre civile, un grand feu dévasta le Capitole. Le temple de Jupiter fut ravagé. Les flammes parvinrent à pénétrer dans le coffre de pierre et à réduire les Livres sibyllins en cendres. Sylla a rendu ses ennemis responsables du feu ; ses ennemis ont accusé Sylla. Dans un cas comme dans l'autre, les trois ans de règne du dictateur ne commençaient pas sous un jour favorable. Sans les Livres sibyllins, Rome avait-elle un avenir ?

Dans la baie de Naples, la sibylle est encore vénérée, surtout par les habitants des vieilles cités grecques, où l'on préfère la chlamyde à la toge et où l'on parle plus souvent grec que latin, non seulement sur les marchés, mais dans les temples et les tribunaux.

On lui apporte des présents, du bétail et des pièces de monnaie. Mais l'élite romaine en vue, qui habite les grandes villas du bord de mer, ne s'intéresse pas à elle. Les riches Romains préfèrent rechercher la sagesse auprès des philosophes en villégiature et accorder leurs dons aux temples respectables de Jupiter et de Fortune dans les forums de Pouzzoles, de Naples et de Pompéi.

La prêtresse marchait devant nous avec un sens de l'équilibre parfait. Jamais son pied ne trébuchait, alors que moi et Eco, nous ne cessions de glisser, projetant des graviers au bas de la colline tout en essayant de nous rattraper aux branches.

L'emplacement du temple d'Apollon attaché au sanctuaire de la sibylle était protégé du vent. Un silence paisible régnait. Au-dessus de nos têtes, le brouillard tentait de recouvrir le sommet de la colline.

Une fois dans le temple, la prêtresse se retourna vers nous. Sous sa capuche, ses traits demeuraient dans l'ombre. Sa voix émergea, aussi étrange qu'auparavant.

- Manifestement, dit-elle, vous n'avez pas amené de vache.
- Non.
- Ni de mouton ou de chèvre.
- Non.

— Seulement vos chevaux, qu'on ne peut sacrifier au dieu. Avez-vous de l'argent, afin d'acheter une bête pour le sacrifice ?

— Oui.

Elle demanda une somme qui ne me parut pas exagérée. La sibylle de Cumès n'était apparemment plus la redoutable négociatrice qu'elle avait été. Je tirai l'argent de ma bourse en me demandant si Crassus accepterait que la dépense soit incluse dans mes frais.

Elle tendit la main droite pour prendre les pièces. C'était la main d'une vieille femme couverte de taches de vieillesse. Je m'y attendais. Ni bagues ou anneaux à ses doigts, ni bracelet au poignet. Cependant, je notai une trace de peinture bleu-vert sur son pouce. Une couleur que Iaia aurait fort bien pu utiliser le matin même pour retoucher sa fresque.

Vit-elle la tache de peinture ? Que ce soit pour cette raison ou par goût du lucre, elle s'empara des pièces et rentra prestement la main dans sa manche. Je remarquai aussi que l'ourlet de ses manches était d'un rouge plus sombre que le reste du vêtement.

C'était du sang !

— Damon ! appela-t-elle. Apporte un agneau !

Soudain, un petit garçon surgit. Il passa la tête entre deux colonnes puis disparut aussitôt. Quelques instants plus tard, il revint portant sur les épaules un agneau bêlant. L'animal ne venait pas d'une ferme, c'était un animal élevé dans le temple, engrangé pour le sacrifice rituel ; sa toison était propre et soigneusement brossée. L'enfant déposa l'agneau sur un petit autel, devant la statue d'Apollon. Il bêla de plus belle au contact du marbre froid. Le garçon le calma en le caressant et en lui chuchotant quelques mots à l'oreille, alors qu'il lui liait les pattes.

Il repartit en courant et réapparut bientôt avec un long poignard en argent. Le manche était incrusté de lapis-lazuli et de grenats. La prêtresse prit l'arme sacrificielle et vint se placer au-dessus de l'agneau, en nous tournant le dos. Elle leva le poignard et se mit à marmonner des incantations.

La prêtresse était habile, et possédait plus de force que je ne l'imaginais. Sans doute la lame avait-elle frappé le cœur, tuant

instantanément l'agneau. Je vis quelques convulsions, un peu de sang gicler, mais pas un cri, pas le moindre gémississement alors qu'il offrait sa vie au dieu. Les esclaves de Gelina mourraient-ils aussi facilement ?

La prêtresse ouvrit le ventre de l'animal. Elle fouilla ses entrailles. Je compris alors pourquoi ses manches étaient imprégnées de sang. Elle chercha encore un moment, puis trouva ce qu'elle voulait. Elle se retourna vers nous, tenant le cœur encore palpitant de l'animal et une partie des entrailles. Elle se dirigea vers le bas-côté du temple. Nous la suivîmes. Un brasero rudimentaire était taillé dans la paroi de pierre. L'enfant avait déjà allumé le feu.

La prêtresse jeta les organes sur la pierre brûlante. La chair grésilla. Les volutes de vapeur montèrent en tourbillons puis furent aspirées dans les fissures entre les pierres. Avec un bâton, la prêtresse remua les entrailles. L'odeur de chair grillée me rappela que nous n'avions pas déjeuné. Mon estomac gargouilla. La sibylle jeta quelque chose sur la pierre chauffée. Un parfum étrange, semblable à celui du chanvre qui brûle, emplit l'air. Je ressentis des vertiges. Près de moi, Eco vacillait, je tendis le bras pour le retenir. Mais quand je lui attrapai l'épaule, il me regarda si curieusement que j'eus l'impression que c'était moi seul qui avais chancelé. Du coin de l'œil, je vis quelque chose qui bougeait et tournai les yeux vers le grand mur de pierre qui se dressait devant nous. Des visages avaient commencé à apparaître au milieu des fissures et des ombres.

De telles apparitions ne sont pas exceptionnelles dans les sanctuaires. J'en avais déjà vu. Mais lorsque le monde invisible commence à se manifester, on éprouve toujours un soudain et violent sentiment de terreur et de doute.

Même si je ne pouvais discerner son visage, je savais que la prêtresse me regardait. Elle vit que j'étais prêt. Nous la suivîmes de nouveau. Elle nous entraîna sur un sentier pierreux au flanc de la colline. Puis elle descendit dans un ravin sombre. De plus en plus sombre et de plus en plus profond. Le trajet semblait interminable. Le sentier était si difficile à suivre que je dus m'asseoir à plusieurs reprises et m'aider des pieds et des mains.

Derrière moi, Eco faisait de même. La prêtresse, en revanche, parvenait à rester debout, avançant à pas parfaitement réguliers.

Nous parvîmes devant l'ouverture d'une grotte. Lorsque nous pénétrâmes à l'intérieur, un vent humide et froid nous fouetta le visage. Il apportait une étrange senteur, comme la fragrance de fleurs fanées. Je levai les yeux. La grotte n'était pas un tunnel, mais une salle aérée, haute, fissurée de tous côtés. Ces ouvertures laissaient filtrer une lueur crépusculaire. En s'y engouffrant, le vent faisait naître une cacophonie permanente. Parfois c'était presque de la musique ; à d'autres moments, on aurait dit des gémissements. De temps en temps, j'entendais les accents fugitifs de la flûte d'un satyre, la voix forte d'un acteur célèbre, ou encore le soupir que Bethesda pousse le matin avant son réveil.

La prêtresse nous fit descendre encore plus profondément dans la grotte, jusqu'à un endroit où les murs se rapprochaient. Elle leva son bras pour que nous nous arrêtions. Dans la pénombre, sa robe rouge sang était devenue noire comme du jais. Elle s'avança vers une saillie rocheuse qui ressemblait à une scène. Un moment, je pensai qu'elle s'était mise à danser. La robe noire ondulait, virevoltait, se repliait sur elle-même. Un long hurlement plaintif me fit dresser les cheveux sur la tête. Les contorsions n'étaient pas une danse, mais les convulsions de la prêtresse, alors que la sibylle prenait possession de son corps.

La robe noire tomba sur le sol. Ce n'était plus qu'une masse de tissu. Eco fit un pas en avant pour la toucher, mais je l'arrêtai. Un instant plus tard, le vêtement recommença à s'animer, à se remplir, et il se redressa. Sous nos yeux, la sibylle de Cumès prenait forme. Elle paraissait plus grande que la prêtresse. Elle leva les mains et rejeta sa capuche en arrière.

Dans la pénombre, son visage était à peine discernable. Pourtant il me semblait que je pouvais distinguer ses traits avec précision. Il fallait d'abord que je fasse le vide, que je ne m'imagine pas que la prêtresse était Iaia. Certes, elle avait le visage d'une vieille femme et, certes, elle pouvait vaguement ressembler à l'artiste. Elles avaient peut-être la même bouche, les mêmes pommettes saillantes et le même front hautain. Mais

aucune mortelle ne possédait des yeux dont l'éclat était aussi vif que celui de la lumière qui passait par les fissures de la grotte.

Elle commença à parler. Ses seins se soulevèrent. Un bruit de crêcelle sortit de sa gorge alors que le dieu se mettait à respirer à travers elle. Soudain un vent violent se leva dans notre dos et fit voler ses cheveux. Pas encore soumise au dieu, elle luttait et essayait de le chasser de son esprit, comme un cheval tente de se débarrasser de son cavalier. Sa bouche écumait. Des sons montèrent de sa gorge, d'abord semblables au vent dans une grotte, puis au gargouillis de l'eau dans une canalisation. Petit à petit, le dieu la maîtrisa, puis la calma. Elle dissimula son visage dans ses mains, avant de se redresser lentement.

— Le dieu est avec moi, dit-elle d'une voix qui n'était ni celle d'un homme ni celle d'une femme.

Je jetai un coup d'œil à Eco. Son front était couvert de sueur, ses yeux grands ouverts, ses narines dilatées. Je lui pris la main pour le réconforter.

— Pourquoi viens-tu ? demanda la sibylle.

Je voulus parler, mais ma gorge était trop sèche. Je déglutis et réessayai.

— On... on nous a dit... de venir.

Même ma propre voix me paraissait irréelle.

— Que cherches-tu ?

— Je... veux connaître... certains événements... à Baia.

Elle hocha la tête.

— Tu viens de la maison du mort, Lucius Licinius.

— Oui.

— Tu cherches la réponse à une énigme.

— Je veux savoir comment il est mort... et quelle main l'a tué.

— Pas celle des accusés, répondit-elle.

— Mais comment le prouver ? Il faudrait que je puisse désigner le vrai coupable... Tous les esclaves de la maison vont être exécutés. C'est une tragédie cruelle, sauf si... Peux-tu me dire qui a tué Licinius ?

La sibylle demeura silencieuse.

— Peux-tu au moins me montrer son visage en rêve ?

La sibylle posa ses yeux sur moi. Un frisson me glaça les os.
Elle secoua la tête.

— Mais je dois absolument le savoir ! protestai-je.

De nouveau, la sibylle secoua la tête.

— L'oracle n'est pas là pour accomplir la tâche des hommes à leur place.

« Mais que puis-je faire pour toi, Gordien de Rome ? Il t'appartient de découvrir la connaissance. Si je te donne la réponse que tu cherches, je te prive du moyen même qui te permettra d'aboutir. Si tu vas voir Crassus en lui donnant un nom, sans autre preuve, il se contentera de se moquer de toi, il te punira même peut-être pour avoir porté de fausses accusations. Si tu ne la trouves pas toi-même, en utilisant tes talents, la connaissance que tu cherches te sera inutile. Ce que tu affirmes, tu dois pouvoir le prouver. C'est la volonté du dieu que je t'aide, mais je ne ferai pas le travail pour toi.

Je secouai la tête. A quoi pouvait bien me servir la sibylle si elle refusait de me livrer un nom ? Peut-être ne le connaissait-elle tout simplement pas ? Je me sentis coupable d'avoir des pensées aussi impies et les chassai de mon esprit. Un voile sembla se lever lentement devant mes yeux. De nouveau, la sibylle parut me regarder d'un air soupçonneux, comme Iaia.

Eco toucha ma manche pour attirer mon attention. D'une main il leva deux doigts, et de l'autre il en baissa deux, sa façon de dire « homme » : *deux hommes*. Il attrapa son poignet gauche avec la main droite, pour symboliser une entrave, sa manière de dire « esclave » : *deux esclaves*. Je me retournai vers la sibylle.

— Les deux esclaves disparus, Zénon et Alexandros, sont-ils vivants ou morts ? Où puis-je les trouver ?

La sibylle hocha la tête, l'air grave.

— Tes questions sont sages. L'un d'eux est caché, l'autre est parfaitement visible.

— Vraiment ?

— Après s'être enfuis de Baïa, ils se sont d'abord arrêtés ici.

— Ici ? Ils sont venus dans ta grotte ?

— Ils sont venus chercher les conseils de la sibylle. Ils sont venus le cœur innocent.

— Et maintenant, où puis-je les trouver ?

— Celui qui est caché, tu le trouveras le moment venu. Quant à l'autre, celui qui est visible, tu le rencontreras en rentrant à Baia.

— Dans les bois ?

— Pas dans les bois.

— Alors où ?

— Il y a une grande pierre plate qui surplombe l'Aveme...

— Olympias nous a montré l'endroit.

— À gauche du précipice, un sentier étroit descend jusqu'au lac. Protège ta bouche et ton nez avec tes manches et approche-toi de la bouche du gouffre. Il t'attendra là.

— Quoi ? L'ombre d'un mort s'échappant du Tartare ?

— Tu le reconnaîtras quand tu le verras. Il te saluera les yeux grands ouverts.

C'est un bon endroit pour se cacher, car il offre toutes les garanties. Mais quelle sorte d'homme pouvait établir son camp sur les rives mêmes de l'Aveme, au milieu des vapeurs de soufre et des fantômes répugnants ? Je n'aurais pas voulu m'approcher davantage de l'endroit. Maintenant, je frissonnai à l'idée de descendre au bord du lac. A sa manière d'agripper mon bras, je pouvais dire qu'Eco n'appréciait pas davantage cette perspective.

— Le garçon, dit sèchement la sibylle, pourquoi ne parle-t-il pas ?

— Il ne peut pas.

— Tu mens !

— Non, il est muet.

— Est-il né ainsi ?

— Non. Il a contracté une mauvaise fièvre quand il était tout petit. Cette même fièvre a emporté son père. Depuis ce jour, Eco n'a plus jamais parlé. C'est ce que sa mère m'a dit, juste avant de l'abandonner.

— S'il essayait, il pourrait parler, aujourd'hui.

Comment pouvait-elle dire une telle chose ? Je voulus contester, mais elle m'interrompit.

— Laisse-le essayer. Dis ton nom, mon garçon !

Eco la regarda craintivement. Puis une lueur d'espoir brilla dans ses yeux. Ce fut encore un étrange moment dans une journée qui devait en compter bien d'autres. Je crus presque que l'impossible allait se produire, là, dans la grotte de la sibylle. Eco dut le croire aussi. Il ouvrit la bouche. Sa gorge frémit, ses joues se crispèrent.

— Dis ton nom ! répéta la sibylle.

Eco se tendit. Son visage s'assombrit. Ses lèvres tremblèrent.

— Dis-le !

Eco essaya. Mais le son qui sortit de sa gorge n'était pas humain. C'était un bruit sourd, un son qui écorchait les oreilles. Affligé pour lui, je fermai les yeux, puis je l'attirai, contre ma poitrine, il tremblait et pleurait. Je le serrai fort, et me demandai pourquoi la sibylle avait réclamé un prix aussi cruel – l'humiliation d'un garçon innocent – en échange d'aussi peu d'informations.

J'inspirai profondément et emplis mes poumons de la fragrance des fleurs fanées. Je rassemblai mon courage et ouvris les yeux, décidé à tancer la sibylle, qu'elle fût le réceptacle du dieu ou pas. Mais elle avait disparu.

Nous quittâmes la grotte de la sibylle. La caverne pleine d'échos de voix ne semblait plus aussi mystérieuse. C'était toujours un endroit curieux, certes, mais pas aussi effrayant qu'à notre arrivée. Le chemin de retour vers le temple était toujours aussi difficile, mais nous ne fumes pas obligés de ramper. Il fut même plus court qu'à l'aller. Le monde paraissait se réveiller après un rêve bizarre. Même les nappes de brouillard avaient disparu. C'était l'après-midi et la colline était inondée de soleil.

Dans le temple, le feu du brasero s'était éteint. Les entrailles noircies continuaient de grésiller. L'odeur de chair calcinée me rappela une nouvelle fois que nous n'avions pas mangé depuis des heures. Dans un petit renfoncement, derrière le temple, Damon avait accroché et dépouillé la carcasse de l'agneau. Il la découpaït d'une main étonnamment experte.

Nous redescendîmes vers nos chevaux. Le soleil éclatant se réfléchissait sur les enchevêtrements de rochers. L'endroit était toujours aussi déroutant, mais moins menaçant. Nous nous dirigeâmes vers la côte. Une immensité scintillante s'offrit à nos yeux : la mer, sans limites, s'étendait de la Sardaigne aux Colonnes d'Hercule. L'ancien village de Cumès se trouvait à nos pieds.

Tandis que nous chevauchions, je ne trouvais rien à dire. Entre nous, un silence lourd s'était installé, chargé d'une indicible mélancolie.

Un charretier nous indiqua la maison de Iaia, perchée sur une falaise à l'autre extrémité du village, surplombant la mer. Elle en imposait moins qu'une autre villa, mais elle était probablement la plus grande maison de Cumès. Les teintes de la façade frappaient par leur originalité : mélange de safran et d'ocre, rehaussés de touches de bleu et de vert. Tout d'abord la maison semblait trancher audacieusement sur la toile de fond de l'océan, puis on se rendait compte qu'elle s'intégrait dans le

paysage. L'œil et la main de Iaia transformaient tout en œuvre d'art.

A la porte, un esclave nous informa qu'Olympias était sortie, mais qu'elle serait bientôt de retour. Elle avait laissé des ordres pour que l'on s'occupe de nous. L'esclave portier nous entraîna donc vers une petite terrasse qui donnait sur la mer et nous apporta à boire et à manger. Devant un bon bol de bouillie d'avoine fumante, Eco redrevint lui-même. Il mangea avec plaisir et je fus soulagé de voir disparaître sa tristesse. Après nous être sustentés, nous prîmes quelque repos sur les divans alignés face à la mer. Mais, très vite, je commençai à m'agiter. J'interrogeai les esclaves : savaient-ils où était Olympias ? Quand allait-elle revenir ? S'ils savaient quoi que ce soit, ils n'en dirent rien. Laissant Eco sommeiller, je m'aventurai dans la maison.

Iaia avait rassemblé beaucoup d'objets magnifiques au cours de sa carrière : des tables et des chaises finement ouvragées, de petites sculptures si délicatement modelées et peintes qu'elles semblaient presque respirer, des objets précieux en verre, des figurines d'ivoire, des peintures de différents artistes et, naturellement, les siennes.

Mon odorat me conduisit vers la pièce où Iaia et Olympias fabriquaient leurs couleurs. Je m'étais laissé guider par un mélange d'odeurs. Au bout d'un couloir, j'avais trouvé une chambre encombrée de pots, de braseros, de mortiers, de pilons. Il y avait des dizaines de pots de terre, des grands et des petits, partout dans la pièce. J'ôtai des couvercles et examinai les différentes plantes séchées et les poudres minérales. J'en reconnus certaines : le sinople brun-rouge obtenu à partir du fer oxydé de Sinope ; le cinabre espagnol, de la couleur du sang ; le sable pourpre foncé de Pouzzoles ; le bleu indigo fait à partir d'une poudre obtenue en raclant les roseaux égyptiens.

D'autres récipients ne contenaient apparemment pas de pigments, mais des herbes médicinales : de l'ellébore blanc et du noir réduits en une poudre toxique mais qui sert à de multiples usages ; des graines de gesse blanche ou lathyrus, bonnes pour guérir l'hydropisie et chasser la bile. Je replaçai le couvercle d'un tout petit pot plein d'aconit, également appelé tue-panthères,

quand quelqu'un toussota derrière moi. Depuis le corridor, l'esclave portier m'observait d'un air désapprobateur.

— Tu devrais être très prudent avant de mettre ton nez dans les pots, dit-il. Certains peuvent contenir des poisons violents.

— Oui, acquiesçai-je, comme celui-là. L'aconit. On dit qu'il sortit de la bouche écumante de Cerbère, quand Hercule le remonta du Monde inférieur. Il est excellent pour tuer les panthères, m'a-t-on dit, ou les hommes. Je me demande pourquoi ta maîtresse en a.

— Contre les piqûres de scorpion, répondit l'esclave sèchement. On le mélange à du vin pour faire un cataplasme.

— Ah ! ta maîtresse doit s'y connaître en plantes.

Je remis le pot à sa place sur l'étagère et quittai la pièce.

Je décidai d'aller me promener le long des falaises au-delà du village. Le soleil de l'après-midi était chaud, le ciel clair comme du cristal. Quelques nuages filaient sur l'horizon, au-dessus de nos têtes, des mouettes tournoyaient en piaillant. La brume qui recouvrait encore la côte une heure plus tôt avait disparu. La sibylle de Cumès commença à me paraître irréelle, comme les vapeurs qui montaient du lac Averne. Je finissais par me demander si tout ce qui s'était passé depuis le matin et mon départ de Baia n'avait pas été qu'un rêve éveillé. Soudain, j'en eus assez de la villa de Licinius et de tous ses mystères. J'avais hâte de revoir Rome, de marcher dans les rues grouillantes de monde de Subure, de regarder les bandes de garçons qui jouent au trigone sur les places. Je me languissais du calme de mon jardin, du confort de mon lit et de la bonne odeur des petits plats de Bethesda.

C'est alors que je vis Olympias. Elle remontait un sentier étroit du bord de mer, un petit panier à la main. Elle se trouvait encore à une certaine distance. Elle souriait. Ce n'était pas ce sourire ambigu qu'elle arborait chez Gelina, mais un sourire rayonnant et heureux. Je notai aussi que le bas de sa courte stola d'équitation était sombre, comme si elle avait marché dans l'eau jusqu'aux genoux.

Je regardai la pente derrière elle en essayant de comprendre d'où elle venait. Le sentier disparaissait dans les rochers. Et aucune plage n'était visible. Si elle avait voulu ramasser des

coquillages ou des fruits de mer, les parages immédiats de Cumes auraient été bien préférables et plus sûrs.

Je me cachai derrière un rocher alors qu'elle se rapprochait. Soudain, du coin de l'œil, je perçus un mouvement : à une centaine de pas Dionysius le philosophe se cachait lui aussi. Il était tapi derrière un rocher au bord de la falaise et épiait Olympias.

Il ne m'avait pas vu. Je m'éloignai aussi vite que possible sans être vu. Je me précipitai dans la maison de Iaia pour aller rejoindre Eco sur la terrasse.

Olympias apparut bientôt. L'esclave portier vint lui parler à voix basse. La jeune fille passa dans une autre pièce. Quand elle ressortit, quelques instants plus tard, elle avait enfilé une stola sèche et laissé son panier.

— Ta visite à la sibylle a-t-elle été fructueuse ? demanda-t-elle avec un joli sourire.

Eco fit une grimace et évita son regard.

— Peut-être, dis-je. Nous le saurons bientôt.

Olympias avait l'air intrigué, mais manifestement rien ne pouvait assombrir son humeur joyeuse. Elle allait de-ci delà sur la terrasse, caressant les fleurs qui s'épanouissaient dans des pots.

— Veux-tu que nous retournions à Baia sans tarder ? demanda-t-elle.

— Oui. Nous avons encore du travail, Eco et moi. Et il doit y avoir beaucoup d'agitation dans la maison de Gelina, en cette veille de grandes funérailles.

— Ah, oui, les funérailles, chuchota Olympias, l'air sombre.

Elle hochla la tête, pensive. Son sourire s'évanouit presque de ses lèvres gracieuses, alors qu'elle se penchait vers les fleurs pour les sentir.

Elle paraissait plus belle que jamais, ses yeux resplendissaient de lumière et ses cheveux dorés avaient été gonflés par le vent.

— Tu as fait une petite promenade sur la plage ?

— Oui, une petite promenade, dit-elle en détournant les yeux.

— Quand tu es remontée, tout à l'heure, n'avais-tu pas un panier ? Tu ramassais des oursins ?

— Non.

— Des coquillages, alors ?

Elle avait l'air mal à l'aise.

— En fait, je ne suis pas allée sur la plage.

Ses yeux s'assombrirent.

— J'ai longé le rivage. Et, si tu veux tout savoir, j'ai ramassé de jolies pierres. Iaia s'en sert pour décorer le jardin.

— Je vois.

Nous partîmes peu après. En traversant le vestibule, je remarquai qu'Olympias n'avait pas cherché à dissimuler le panier. Tandis qu'elle franchissait la porte, je traînai un peu en arrière. Faisant un pas vers le panier, je soulevai son couvercle du pied. A part un petit couteau et quelques croûtons de pain, le panier était vide.

La traversée du labyrinthe de rochers et des collines chauves balayées par le vent sembla très différente en plein soleil. En revanche, quand nous pénétrâmes de nouveau dans les bois autour du lac Averne, je ressentis la même atmosphère angoissante qu'auparavant. De temps en temps, je jetais un coup d'œil en arrière. Si Dionysius nous suivait, il prenait garde de ne jamais se montrer.

Ce n'est qu'en arrivant à la hauteur du gouffre que j'avertis Olympias que je voulais m'y arrêter.

— Mais, je t'ai déjà montré la vue, protesta-t-elle. Pourquoi veux-tu la revoir ? Pense comme il doit faire beau, en bas, à Baia.

— Je veux la revoir, insistai-je.

Tandis qu'Eco attachait les chevaux, je repérai la naissance du sentier sur la gauche du surplomb. C'était comme la sibylle me l'avait dit. Le sentier était à peine visible, totalement à l'abandon. Je ne découvris pas la moindre trace récente de passage, pas une seule empreinte de pied sur le sol détrempé. J'écartai les branches. Eco était derrière moi. Olympias protesta, mais suivit le mouvement.

Nous descendîmes une piste raide, très accidentée, le sol était rocailleux et dénudé. Portée par un courant d'air chaud ascendant, l'odeur du soufre devenait de plus en plus forte. Nous

fûmes finalement contraints de nous couvrir le visage avec nos manches. Enfin, nous atteignîmes une large plage de vase jaunâtre. Contrairement à ce qu'on voyait d'en haut la surface du lac n'était pas uniforme. En réalité, il s'agissait d'une succession de mares sulfureuses reliées les unes aux autres et recouvertes de vapeur. Des ponts de roche les séparaient. Ils permettaient sans doute de gagner l'autre rive, si tant est qu'on ait voulu prendre ce risque et qu'on ait survécu à la chaleur et à l'odeur. La puanteur du soufre en ébullition était presque insoutenable.

Je levai les yeux. Nous nous trouvions presque exactement en dessous de la plate-forme de pierre d'où nous étions partis. Sur le flanc de la falaise, je ne voyais ni grotte ni abri possible. Je secouai la tête, doutant plus que jamais des paroles de la sibylle.

— Comment rencontrer quelqu'un ici ? grommelai-je. À mon avis, on a plus de chances de voir le Minotaure se promener sur cette plage qu'un des esclaves de Gelina en fuite.

Eco parcourait la plage des yeux, pour autant que les vapeurs le permettaient. Puis il leva les sourcils et montra du doigt quelque chose au bord de l'eau, à quelques pas à peine.

A dire vrai, j'avais déjà vu cette forme, mais je n'y avais pas prêté attention, pensant qu'il s'agissait d'un morceau de bois mort ou de quelque déchet rejeté par le lac. Mais maintenant que je l'observais plus attentivement, je réalisai soudain ce que cela devait être.

Nous nous approchâmes prudemment. Olympias suivit à quelques pas. Auparavant, la majeure partie de la chose avait dû se trouver immergée et brûlée par le soufre. Ce qui en restait était couvert de boue, sans couleur et presque décomposé. Nous regardions ce qui restait d'une tête humaine, encore attachée à des épaules où l'on voyait des lambeaux de tissu décoloré. Le visage était plongé dans la vase. A l'arrière de la tête, une couronne de cheveux gris entourait un crâne chauve. Eco recula d'effroi.

Avec un bâton, je poussai sur les épaules du cadavre pour le retourner. De l'autre main, je me couvris le nez. La chair du visage semblait s'être, d'une certaine manière, liquéfiée. Quand je retournai le corps, le spectacle fut presque insoutenable. Pourtant les traits étaient suffisamment visibles pour

qu'Olympias reconnaisse de qui il s'agissait. Elle frissonna et gémit dans sa manche :

— Zénon !

Je n'eus même pas le temps de penser à ce qu'il convenait de faire. Olympias décida pour moi. Avec un cri perçant, elle se baissa, ramassa la tête en la prenant par une touffe de cheveux et la jeta dans le lac. Elle traversa les nappes de brume, faisant des remous sur son passage. Puis elle frappa l'eau. Pas un bruit d'éclaboussure, mais un son mat. Pendant un instant sinistre, le temps s'arrêta. La tête demeurait à la surface du chaudron bouillonnant. Un tourbillon de vapeur se forma en sifflant sous la tête. Les yeux ouverts nous regardaient, comme ceux d'un homme en train de se noyer regardent désespérément vers le rivage. Puis la tête s'enfonça dans la boue et disparut.

— La gueule d'Hadès l'a engloutie pour toujours, murmurai-je.

Olympias courait déjà vers le sentier, trébuchant et pleurant, et Eco, à genoux, vomissait sur la plage.

Troisième partie

La mort dans la coupe

1

— Cette journée ne s'achèvera-t-elle jamais ?

Fixant le plafond, je me frottai le visage des deux mains.

— Après cette chevauchée, je suis sûr d'avoir mal au dos demain.

Chaque fois que je fermais les yeux, je voyais le visage horriblement décomposé de Zénon entouré de flammes dévorantes.

— Eco, pourrais-tu m'apporter une coupe d'eau, s'il te plaît ? De cette aiguière, sur la fenêtre.

Je me frappai le front.

— J'oubliais. Nous devons encore trouver quelqu'un qui puisse aller plonger du côté de l'abri à bateaux. Il faut que l'on sache ce qui est tombé à l'eau la nuit dernière.

Je m'assis pour prendre la coupe qu'Eco me tendait et regardai par la fenêtre. Le soleil était encore haut, mais plus pour longtemps. Le temps que je trouve Meto, qui conviendrait parfaitement pour ce travail, et que nous descendions au bord de l'eau, les ombres se seraient sans doute allongées. Et la fraîcheur du soir serait déjà là. Si nous voulions trouver quelque chose au fond, nous avions besoin de beaucoup de soleil pour que la lumière perce l'eau. Il était trop tard. Cette tâche allait devoir attendre.

Je gémis en me frottant les yeux. Mais j'écartai précipitamment les mains dès que le souvenir du visage de Zénon se dessina devant moi.

— Pas le temps, Eco. Vraiment pas le temps. A quoi bon toute cette précipitation ? Il est pratiquement impensable que notre enquête aboutisse avant que Crassus ne mette en œuvre son projet. Si seulement Olympias n'avait pas jeté la tête dans le lac avant de rentrer précipitamment seule à la villa... Au moins nous aurions quelque chose à montrer à Crassus. La preuve que nous avons retrouvé l'un des deux esclaves. Enfin, après tout, à

quoi cela aurait-il servi ? Crassus n'y aurait vu qu'une preuve supplémentaire de la culpabilité de Zénon. Je l'entends d'ici.

« Malgré tous nos efforts, les questions sans réponses sont de plus en plus nombreuses, Eco. Qui m'a attaqué la nuit dernière sur l'embarcadère ? Qu'a fait Olympias aujourd'hui ? Pourquoi Dionysius la suivait-il ? Quel rôle joue Iaia dans tout cela ? Que cherche-t-elle au bout du compte ? Et pourquoi toute cette magie ?

Je m'étirai. Et soudain je me sentis lourd comme du plomb. Eco se laissa tomber sur son lit, le visage tourné vers le mur.

— Nous ne devrions pas être là à nous prélasser, murmurai-je. Nous avons si peu de temps. Je n'ai pas encore parlé à Sergius Orata, l'homme d'affaires. Ni d'ailleurs à Dionysius. Si je pouvais le prendre au dépourvu...

Je fermai les yeux... Juste un instant, pensai-je. Autour de moi, la pièce semblait soupirer. J'étais allongé là, sur le lit, épuisé, attentif à toutes les sensations... et je commençai à sommeiller.

Le rêve survint. Je somnolais. Apparemment, je ne me trouvais plus chez Gelina, j'étais de retour chez moi, à Rome. Couché sur le côté, je sentais Bethesda contre moi, ventre contre ventre. Je ne voulais pas ouvrir les yeux. Ma main remonta le long de ses cuisses chaudes, puis le long de son ventre. J'étais stupéfait que sa peau soit encore aussi ferme et souple que lorsque je l'avais achetée à Alexandrie.

Elle ronronnait comme une chatte sous mes caresses ; son corps frémît contre le mien et je sentis mon sexe se raidir. Je m'apprêtai à pénétrer en elle, mais elle me repoussa brutalement.

J'ouvris les yeux dans mon rêve. Bethesda n'était pas là. En revanche, Olympias me regardait avec dédain.

— Pour qui me prends-tu ? murmura-t-elle avec une intonation hautaine. Pour une esclave dont tu pourrais abuser ainsi ?

Elle se leva du lit, nue, baignée par la douce lumière rougeoyante du soir venue de la terrasse. Ses cheveux formaient une auréole dorée autour de son visage. Les formes arrondies et les creux subtils de son corps se mariaient harmonieusement. Sa

beauté était presque insupportable à regarder. Je voulus l'étreindre. Elle recula. Je crus qu'elle se moquait de moi. Mais soudain elle enfouit son visage entre ses mains et s'enfuit de la chambre en pleurant et en claquant la porte derrière elle.

Je sautai du lit pour la suivre. Au moment où j'ouvris la porte, un pressentiment m'assaillit. Un souffle d'air chaud balaya mon visage. La porte ne donnait pas sur un couloir, mais sur la grande pierre plate surplombant le lac Averne. Je n'aurais pu dire s'il faisait jour ou nuit. Tout était embrasé d'une lumière rouge sang. Au bord du vide, assis sur une chaise basse, un homme, drapé dans une cape militaire rouge, se penchait en avant. Son menton reposait sur sa main et son coude sur son genou, comme s'il suivait les évolutions d'une bataille beaucoup plus bas. Je regardai par-dessus son épaule et vis que tout le lac était une vaste mare qui crachait des flammes. Une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants enfouis jusqu'à la taille se débattait dans la vase. Leurs bouches étaient tordues par la souffrance, mais on entendait à peine les hurlements. Je reconnus le petit Meto et le jeune Apollonius.

Crassus tourna la tête pour me regarder.

— La Justice romaine, dit-il avec une satisfaction macabre. Tu ne peux rien contre elle.

Il me dévisagea bizarrement et je réalisai que j'étais nu. Je me retournai pour rentrer dans ma chambre, mais ne trouvai plus la porte. Dans la confusion de l'instant, je m'approchai trop près du bord. Une partie de la roche s'effondra. Crassus ne sembla pas s'apercevoir que je basculais en arrière. J'essayai désespérément de m'agripper à la roche qui tomba avec moi dans le vide...

Je me réveillai pour de bon. Ce rêve m'avait donné des sueurs froides et quand je vis Meto se tenant près de moi son visage reflétait une vive inquiétude. De l'autre côté de la pièce s'élevait le ronflement d'Eco, doux et régulier. Au-delà de la terrasse, le ciel était bleu sombre. Les premières étoiles du soir scintillaient. Meto tenait à la main une lampe qui projetait une pâle lumière dans la pièce.

— Ils t'attendent, dit-il finalement avec quelque hésitation, en levant ses sourcils.

— Qui ? Pourquoi ?

Complètement désorienté, je regardai la lumière danser au plafond.

— Tout le monde est là, sauf toi.

— Où ?

— Dans le triclinium⁴² Ils t'attendent pour commencer à dîner. Mais je ne sais pas pourquoi ils sont si pressés, poursuivit-il.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que le dîner n'est même pas digne d'esclaves !

Une grande tristesse pesait sur le triclinium. Elle venait en partie de la gravité de la situation. C'était le dernier repas avant les funérailles. Pendant la nuit et toute la journée suivante, jusqu'au festin qui suivrait l'inhumation de Licinius, tout le monde dans la maison jeûnerait. La tradition prescrivait un repas d'une rigoureuse simplicité : du pain ordinaire et des lentilles, du vin coupé d'eau et de la bouillie d'avoine. Le cuisinier de Gelina avait tout de même préparé de rares mets plus délicats, tous de couleur noire : des œufs de poisson noirs servis sur des croûtons de pain noir, une marinade d'œufs colorés en noir, des olives noires, et du poisson poché dans de l'encre de poulpe.

Mais la tristesse avait une autre origine. Ce soir, Marcus Crassus était là, et sa présence semblait annihiler toute spontanéité. Ses lieutenants Mummius et Fabius, allongés l'un à côté de l'autre à sa droite, étaient taciturnes comme à l'ordinaire. De l'autre côté, à leurs regards gênés et à leurs visages crispés, on voyait bien que ni Metrobius ni Iaia ne se sentaient à l'aise en présence du grand homme. Olympias avait l'esprit ailleurs ; ce qui s'expliquait après le choc subi au lac Averne. J'étais même surpris qu'elle se trouvât parmi nous. Son expression hagarde ne faisait qu'accentuer sa beauté à la lueur pâle des lampes. Eco ne pouvait détacher ses yeux d'elle.

42 La salle à manger. Littéralement, *triclinium* signifie « trois lits », parce que traditionnellement les lits (trois ou davantage) étaient disposés en U. (N.d.T.)

Gelina se trouvait dans un état de vive agitation. Elle ne cessait d'appeler les esclaves. Lorsqu'ils arrivaient près d'elle, elle ne savait plus pourquoi elle les avait fait venir. Loin de détourner les yeux, elle posait son regard impénétrable sur chaque visage, nous fixant l'un après l'autre intensément. Même Metrobius avait perdu sa verve.

Crassus lui-même était préoccupé et distant. Il conversait presque exclusivement avec Mummius et Fabius. Sur un ton cassant, ils échangeaient des remarques sur l'état des troupes. Ne prêtant pas grande attention à qui que ce soit d'autre, il aurait aussi bien pu dîner seul. Il mangeait de bon cœur, mais il avait l'air pensif.

Seul le philosophe Dionysius paraissait échapper à cette morosité. Ses yeux pétillaient et ses joues étaient légèrement colorées. Son petit tour à Cumes l'a revigoré, pensai-je.

Ou alors il avait trouvé ce qu'il cherchait en espionnant Olympias, ce dont il se réjouissait au plus haut point. Mais après tout, me dis-je soudain, il était peut-être tout simplement subjugué par sa beauté, comme nous tous. Qui sait, un désir sénile le poussait peut-être à suivre la jeune fille. En le regardant, je le revis, au-dessus de la falaise, épant Olympias. L'imaginer en train de se masturber me fit frissonner. Si ce soir son sourire traduisait l'assouvissement de ses appétits sexuels particuliers, les dieux me donnaient l'occasion de pénétrer plus intimement son âme que je ne l'aurais espéré.

Pourtant, Dionysius paraissait ignorer Olympias, allongée à sa droite. Il concentrat toute son attention sur Crassus. Comme la nuit précédente, il s'empara finalement des rênes de la conversation. Il chercha à nous divertir ou au moins à nous impressionner par son érudition.

— Hier soir, nous avons quelque peu évoqué l'histoire des révoltes serviles, Marcus Crassus. J'étais désolé que tu ne sois pas là. Peut-être t'aurais-je appris quelque chose ?

Crassus prit son temps pour finir de mastiquer un morceau de pain avant de répondre.

— J'en doute fort, Dionysius. J'ai mené mes propres recherches sur le sujet au cours des tout derniers mois. J'ai particulièrement étudié les erreurs commises par les

commandants romains impuissants face à des forces certes importantes mais indisciplinées.

— Ah ! fit Dionysius en hochant la tête. Le grand homme ne s'intéresse pas seulement à ses ennemis, mais aussi, dirais-je, à leur héritage... et à la tradition historique qu'ils invoquent, aussi peu reluisante et mal famée soit-elle.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes ! s'exclama sèchement Crassus.

— Je veux dire que Spartacus n'a pas exactement surgi du néant. A mon avis, des légendes ont circulé parmi ces esclaves, des histoires à propos de l'esclave magicien Eunus dont la fin fut tragique. Ils ont embellie ces récits de faits héroïques composés de leurs propres rêves.

— C'est absurde, intervint Faustus Fabius en rejetant une mèche rebelle de cheveux roux. Les esclaves n'ont pas plus de légendes ou de héros qu'ils n'ont de femmes, de mères ou d'enfants à eux. Les esclaves ont des devoirs et des maîtres. Rien d'autre. Les dieux ont conçu ainsi l'ordre du monde.

Un murmure d'approbation parcourut l'assistance.

— Mais l'ordre du monde peut être perturbé, reprit Dionysius. Nous ne le voyons que trop clairement depuis deux ans. Spartacus et sa bande parcourent l'Italie de long en large, dévastent tout et incitent un nombre croissant d'esclaves à les rejoindre. Ces hommes font un pied de nez à l'ordre naturel des choses.

— Exactement. Aussi est-il plus que temps qu'un Romain puissant restaure cet ordre ! tonna Mummius.

— Certes, mais il serait sûrement très utile, insista Dionysius, de comprendre les motivations et les aspirations de ces esclaves rebelles.

Fabius fit une moue méprisante et croqua une olive.

— Leurs motivations ? Échapper à la vie de labeur à laquelle la Fortune les a destinés. C'est tout simple. Et leurs aspirations ? Devenir des hommes libres, même s'ils n'ont pas la force morale requise, surtout ceux qui sont nés esclaves.

— Et ceux qui ont été réduits en esclavage à la suite d'une guerre ou d'une déchéance civique ?

La question venait d'Olympias, qui rougit en la posant.

— Un individu réduit au rang d'esclave peut-il vraiment redevenir pleinement un homme, même si son maître l'affranchit ?

Fabius redressa la tête.

— Quand la Fortune a fait d'un homme un bien, une simple chose qui s'achète et se vend, il est impossible que cet homme retrouve sa dignité. Peut-être rachètera-t-il son corps, mais jamais son âme.

— Et si la loi... commença Olympias.

— Les lois varient.

Fabius lança un noyau d'olive sur la petite table devant lui. Il rebondit sur le plateau d'argent et tomba sur le sol, où un esclave se dépêcha d'aller le ramasser.

— Oui, un esclave peut racheter sa liberté, mais seulement si son maître le permet. Le fait même de permettre à un esclave de réunir la somme nécessaire à son rachat est unurre, puisqu'un esclave ne peut rien posséder en propre ; tout ce qu'il peut posséder appartient à son maître. Et même après son émancipation, un affranchi peut redevenir esclave s'il témoigne de l'impertinence à l'endroit de son ancien maître. La bienséance lui interdit de s'introduire par le mariage dans une famille respectable. Un affranchi peut être citoyen ; il ne sera jamais vraiment un homme.

— Tout ce qu'a dit Fabius est l'exakte vérité, intervint Crassus. Quant à Dionysius, il a tort : évoquer une sorte de vague continuité entre les révoltes d'esclaves est absurde. Les esclaves n'ont aucun lien avec le passé. Comment pourrait-il en être autrement, ils ignorent même le nom de leurs ancêtres ? Ils sont comme les champignons qui surgissent de la terre en grand nombre selon le plaisir des dieux. A quoi servent-ils ? Les esclaves sont les instruments humains mis à notre disposition par la volonté divine ; cette volonté qui inspire les grands hommes et enrichit une grande République comme la nôtre. Ils n'ont pas de passé, et le passé ne les intéresse en rien. Ils n'ont pas davantage de sens de l'avenir.

— Bravo ! Bravo ! s'exclama Mummius légèrement ivre.

Metrobius lui décocha un regard méprisant et voulut dire quelque chose, mais il se ravisa.

— L'esclave ordinaire qui travaille dans les champs vit au jour le jour, poursuivit Crassus. Au-delà de ses besoins immédiats et de la nécessité de satisfaire son maître, il est conscient de très peu de choses. Voilà la condition naturelle de l'esclave : être satisfait de son sort ou, à défaut, s'y résigner. Pour de tels hommes, se révolter et tuer leurs supérieurs est contre nature. La révolte de Spartacus – comme celle du sorcier Eunus et d'une poignée d'autres – est une aberration, une perversion, un accroc dans la grande toile du cosmos tissée par les Parques.

Dionysius, penché en avant, buvait les paroles de Crassus.

— Tu es vraiment l'homme du moment, Marcus Crassus. Non seulement un homme d'État et un général, mais également un philosophe. La loi et l'ordre seront restaurés et Spartacus sera oublié.

— Bien dit ! s'exclama Mummius.

Dionysius se rallongea avec un sourire faussement timide.

— Je me demande où se trouve cet infâme Spartacus en ce moment.

— Il est terré du côté de Thurii, dit Mummius.

— Oui, mais que fait-il précisément alors que nous parlons ? Est-il en train de se repaître de victuailles volées, en jubilant avec ses hommes à propos de leurs victoires ? Est-il déjà allé se coucher ? Après tout, que peuvent vouloir se raconter des esclaves incultes pour veiller après le crépuscule ? Est-il couché sous une tente empestant de son infecte odeur ? Ou sur des pierres dures sous le ciel étoilé ? Non, pas sous le ciel étoilé, car les dieux, qui le méprisent, ne l'accepteraient pas. Non, un tel homme doit dormir dans une grotte, à même le sol humide et froid, comme la bête sauvage qu'il est.

Mummius s'esclaffa.

— Dormir dans une grotte n'a rien d'effrayant. Et nous pourrions parler d'épisodes de jeunesse d'un certain grand homme.

Il jeta un regard entendu vers Crassus, qui sourit à contrecœur. Dionysius, quant à lui, pinça les lèvres pour dissimuler un sourire de triomphe. De toute évidence, il était arrivé là où il voulait en venir et Mummius s'était prêté involontairement à la manœuvre. Le philosophe hocha la tête.

— C'est vrai. Comment ai-je pu oublier une histoire aussi merveilleuse ? C'était aux heures sombres avant que Sylla soit dictateur ; les tyrans Cinna et Marius, ennemis des Licinius, semaient la terreur dans la République. Ils avaient poussé le père de Crassus au suicide et tué son frère. Quant au jeune Marcus — tu avais quoi ? vingt-cinq ans ? — il dut fuir en Espagne pour avoir la vie sauve.

— Vraiment, Dionysius, je pense que tout le monde ici a déjà entendu maintes fois cette histoire.

Crassus s'efforçait de paraître ennuyé, mais le sourire, au coin de ses lèvres, le trahissait. L'évocation de son histoire le réjouissait visiblement et il ne résistait pas au plaisir de l'entendre une nouvelle fois.

Dionysius insista :

— Non, non. Tout le monde ne l'a pas entendue. Gordien, notamment, et son fils Eco.

« Et Iaia et sa jeune protégée. Elles ne connaissent sûrement pas l'histoire de Crassus et de la grotte marine.

Dionysius se tourna vers les deux femmes avec un regard concupiscent. Olympias rougit jusqu'aux oreilles tandis que Iaia devint pâle comme la mort.

— Je connais parfaitement cette histoire, protesta-t-elle.

— Eh bien alors, je vais la raconter pour Gordien.

Et il commença :

— Quand le jeune Crassus arriva en Espagne, fuyant les persécutions et les destructions de Marius et Cinna, il pouvait s'attendre à un accueil chaleureux. Sa famille y avait des attaches déjà anciennes ; son père y avait servi comme préteur et Marcus y avait passé pas mal de temps dans sa jeunesse. Au lieu de cela, il trouva des colons romains totalement terrorisés par Marius. Personne ne voulait lui parler et encore moins l'aider. Pire, il risquait d'être trahi et livré aux partisans de Marius. Alors il a quitté la ville. Mais pas seul. Tu étais arrivé avec des compagnons, je crois ?

— Oui. Trois amis et dix esclaves, dit Crassus.

— C'est cela. Donc Crassus a quitté la ville avec ses trois amis et ses dix esclaves. Il a longé la côte et a fini par atteindre la

propriété d'une vieille connaissance de son père. Son nom m'échappe...

— Vibius Paciacus, dit Crassus, avec un sourire mélancolique.

— Ah oui, Vibius. Or, dans sa propriété il y avait une grande grotte, juste au bord de la mer, que Crassus avait visitée lorsqu'il était enfant. Il décida de s'y cacher avec les siens, sans le dire à Vibius. Il ne voyait aucune raison de mettre en danger son vieil ami. Mais bientôt, les vivres vinrent à manquer. Crassus envoya donc un esclave à Vibius afin de savoir ce qu'il pouvait faire pour lui. Le vieil homme fut ravi d'apprendre que Crassus avait pu s'échapper. Il demanda à son intendant de préparer chaque jour de la nourriture et de la déposer en un point isolé, sur les falaises.

— Oh ! cette grotte ! l'interrompit Crassus. J'y avais joué enfant. Elle me semblait alors aussi mystérieuse et envoûtante que celle de la sibylle. Entourée de falaises abruptes, elle était tout près de l'eau, mais suffisamment en hauteur pour être sûre. Un sentier y descendait, raide, étroit, difficile à trouver. A l'intérieur, la voûte s'élevait à une hauteur impressionnante. A la base des falaises, une source pure jaillissait, aussi disposions-nous de toute l'eau que nous voulions. Des fissures dans la paroi nous déversaient la lumière du jour ; tout en étant protégés de la pluie et du vent. Grâce à l'épaisseur de la roche, l'endroit n'était ni humide ni froid. L'air restait sec et pur. Je me sentais aussi heureux que lorsque j'étais enfant, libre de toutes contraintes, dissimulé, en sécurité.

« Un matin, l'esclave envoyé pour nous apporter nos provisions me parut très agité, il pouvait à peine parler. Il a fini par nous expliquer que deux déesses, une blonde et une brune, avaient surgi de la mer et qu'elles se promenaient sur la plage. Elles se dirigeaient même vers notre grotte. J'ai alors rampé vers l'ouverture pour essayer de les voir de derrière les rochers. Si elles sortaient de la mer, elles étaient curieusement sèches de la tête aux pieds. Et si elles étaient des déesses, leurs robes étaient étrangement ordinaires et beaucoup moins belles que les jeunes femmes elles-mêmes.

« Je me suis montré à elles. Elles se sont avancées vers moi sans hésitation. La blonde m'a dit qu'elle s'appelait Alethea, qu'elle était esclave et me demanda si j'étais son maître. Je réalisai alors que Vibius les envoyait. Le vieil homme savait que je n'avais pas connu de femme depuis mon départ de Rome et il voulait être le meilleur hôte possible pour un jeune homme de vingt-cinq ans. Alethea et Diona m'ont rendu beaucoup plus agréable mon séjour.

— Et comment cela s'est-il terminé ? demandai-je.

— La nouvelle de la mort de Cinna finit par circuler. Marius étant enfin vulnérable, je rassemblai mes fidèles et rejoignis Sylla.

— Et les esclaves, les deux jeunes filles ? demanda Fabius. Crassus sourit.

— Quelques années plus tard, je les ai achetées à Vibius. Leur beauté n'était pas encore fanée ; ma jeunesse non plus. Nous nous sommes retrouvés avec beaucoup de plaisir. Je leur ai trouvé une place dans ma maison de Rome. Elles m'y servent depuis lors. Je me suis assuré qu'elles ne manquent jamais de rien.

— Charmant épisode dans une vie aussi turbulente et exaltante ! dit Dionysius en battant des mains. A dire vrai, cette histoire m'a toujours fasciné. Elle ressemble presque trop à une fable pour être réelle. Penses-tu qu'une telle chose puisse se reproduire ? Que des circonstances aussi étranges puissent être de nouveau réunies, en d'autres lieux et en d'autres temps ?

Dionysius rayonnait. Mais ce n'est pas lui que je regardais. J'avais tourné mes yeux vers Olympias, qui frissonnait, et vers Iaia.

— Dis-moi, Dionysius, est-ce une devinette que tu poses ? demanda Crassus, de nouveau agacé.

— Peut-être, répondit le philosophe. Ou peut-être pas. Il se passe plein de choses curieuses dans le monde aujourd'hui ; de ces choses inquiétantes qui surviennent quand la volonté des dieux est contrariée et que la frontière entre les esclaves et les hommes libres devient floue. Au cœur d'un tel chaos, des alliances contre nature se forment et les trahisons choquantes naissent. Et c'est ainsi qu'un homme comme Gordien se

retrouve parmi nous. N'est-il pas ici pour découvrir la vérité ? Ne doit-il pas vaincre notre méfiance ? Dis-moi, Gordien, verrais-tu une objection à ce que je devienne ton rival dans cette recherche de la vérité ? Le philosophe contre le limier ? Qu'en dirais-tu, Crassus ?

Crassus fixait Dionysius de son regard sombre, essayant, comme moi-même, de comprendre où ce dernier voulait en venir.

— Tu veux dire que tu peux résoudre le mystère entourant la mort de mon cousin Lucius ?

— Oui. Avec Gordien, parallèlement à lui, pour ainsi dire, j'ai mené ma propre enquête... Enfin, en suivant des pistes quelque peu différentes. Je n'ai rien à révéler pour le moment. Mais je pense pouvoir bientôt répondre à toutes les questions suscitées par ce tragique événement. Je considère que c'est mon devoir, en tant que philosophe, et en tant qu'ami de Marcus Crassus.

Sa bouche esquissa un sourire rigide et sans joie. Il nous dévisagea tous, les uns après les autres.

— Ah ! le repas doit être maintenant terminé, puisque ma préparation est arrivée.

Dionysius prit la coupe des mains de l'esclave qui attendit silencieusement auprès de son divan. Le philosophe but à petites gorgées la mousse verte. À côté de lui, Olympias et Iaia paraissaient nerveuses. Elles faisaient des efforts désespérés, pensai-je, pour dissimuler la panique qui s'était emparée d'elles. En pure perte.

2

— Rien à se mettre sous la dent avant demain soir.

Sergius Orata se tenait seul sur la terrasse du triclinium.

Il tourna la tête à mon approche. Puis il contempla les lumières de Pouzsoles.

— Jeûner n'est déjà pas drôle, mais alors jeûner après un repas aussi lugubre... Mon estomac va gargouiller pendant toutes les oraisons funèbres. Lucius Licinius n'aurait jamais voulu cela. Avec lui, chaque nuit était une fête.

Autour de nous, la cime des arbres murmurait dans la brise. A l'intérieur de la villa, les esclaves débarrassaient sans bruit les restes de la cena. Étant donné la solennité de l'heure, il n'y avait pas eu de divertissement⁴³ après le repas. Dès que Marcus Crassus s'était levé et excusé, tous les autres invités s'étaient dispersés, comme des enfants impatients libérés par leur précepteur. Eco, qui avait du mal à garder les yeux ouverts, était parti se coucher. Il ne restait qu'Orata et moi. On aurait dit que l'homme d'affaires errait autour des restes du dîner comme un amant frustré s'attarde près du lit vide de sa bien-aimée, humant son parfum et essayant de se remémorer l'objet de son désir impossible.

— Lucius Licinius jetait-il l'argent par les fenêtres ? demandai-je.

— Lucius ?

Orata haussa ses épaules rondes.

— Pas selon les critères de Baia. Mais selon ceux de Rome, je suppose qu'il aurait pu être au nombre de ces gens contre

43 Les Romains appelaient ces divertissements d'après-cena comissatio. Il s'agissait de lectures, de récitations, de chants, de spectacles divers, et l'on buvait force vin, quoique toujours coupé d'eau. (N.d.T.)

lesquels le Sénat aimeraient promulguer une loi somptuaire répressive. Disons qu'il dépensait son argent avec plaisir.

— Tu veux dire l'argent de Crassus.

Orata fronça les sourcils.

— A proprement parler, oui. Et pourtant...

Je me tenais près de lui et appuyé à la balustrade de pierre. Après la première fraîcheur du soir, l'air s'était adouci et même un peu réchauffé.

— Tu étais ici la nuit du meurtre, sans doute ? dis-je doucement. Quel choc considérable cela a dû être de se réveiller le lendemain matin et de trouver...

— Un choc, oui, vraiment. Et quand j'ai appris qu'un nom avait été gravé à ses pieds, et quel nom... Et puis, ces esclaves qui étaient responsables... Rends-toi compte, ils auraient pu nous assassiner tous pendant notre sommeil ! Cela s'est produit il y a quelques semaines à peine, en Lucanie. Spartacus faisait route vers Thurii. Une riche famille fut massacrée pendant la nuit, avec tous ses invités. Les femmes ont été violées ; les enfants ont dû regarder la décapitation de leurs pères. Tout cela me glace le sang.

Je hochai la tête.

— Ta visite ici... était-ce simplement par plaisir ?

Orata sourit.

— Je fais rarement quoi que ce soit par pur plaisir. Même manger satisfait un besoin vital. J'occupe une bonne partie de mon temps à faire des visites. J'adore cela. Mais il y a toujours un moment pour les affaires. La pure oisiveté et la poursuite exclusive du plaisir comme fin en soi sont des comportements décadents. Je suis né à Pouzzoles, tu vois, mais je suis fidèle aux vertus romaines.

— Donc tu étais en affaires avec Lucius Licinius ?

— Il avait des projets en cours.

— Tu as déjà reconstruit les bains. Au demeurant un ouvrage remarquable.

Le compliment lui arracha un sourire.

— Que restait-il à faire ? Un bassin pour les poissons ?

— Pour commencer.

— Mais je plaisantais !

— Ne plaisante pas avec les bassins de Baia. Ici, de grands hommes pleurent toutes les larmes de leur corps lorsque leur mulet meurt, et des larmes de joie lorsqu'il se reproduit.

— Je ne comprends pas Lucius. Était-il riche ou pas ?

— Lucius avait toutes sortes d'améliorations en tête pour cette villa. Des rénovations et des extensions coûteuses. C'est pour cela qu'il m'a demandé de venir passer quelques jours ici. Il voulait discuter de leur faisabilité et du coût de certains projets.

— Mais pourquoi voulait-il dépenser autant d'argent dans une maison qui ne lui appartenait pas ?

— Parce qu'il envisageait de l'acheter à Crassus, très prochainement.

— Crassus était au courant ?

— Je ne pense pas. Lucius m'avait dit qu'il ferait une offre à Crassus d'ici un mois environ. Il semblait assez sûr que Crassus accepte.

Orata baissa la voix.

— Lucius m'avait dit que la chance de se rendre indépendant de Crassus était enfin arrivée. Il voulait que nous établissions une sorte de partenariat, lui et moi. Mon sens des affaires ferait pendant à son capital, disait-il. Je dois admettre qu'il avançait aussi quelques bonnes idées.

— Mais tu restais circonspect.

— Le mot « partenariat » me rend toujours circonspect. J'ai appris tôt à me débrouiller seul.

— Mais si Lucius apportait l'argent...

— Voilà justement la question : d'où sortait cet argent ? Quand j'ai reconstruit les bains ici, c'est Crassus qui a signé le contrat final. Et c'est Crassus qui, toujours, a veillé à ce que je sois payé en temps et en heure. Parfois, il y avait des frais imprévus. Lucius ne voulait pas déranger Crassus, alors il réglait lui-même. Mais, chaque fois, on avait l'impression que c'était un sacrifice formidable pour lui.

Orata fronça le sourcil.

— Je t'ai dit que Lucius servait toujours des dîners somptueux. En fait, ce n'était le cas que depuis un an ou deux. La soudaine richesse de Lucius demeure une énigme pour moi.

— Et pour Crassus ?

— A mon avis, Crassus n'en a pas eu connaissance.

— Mais qu'a pu faire Lucius, à l'insu même de Crassus ? Suggères-tu quelque affaire louche...

— Je ne suggère rien, coupa Orata d'un air faussement affable.

Il détourna son regard de la baie et observa la maison. Les reliefs du dîner avaient disparu ; même les petites tables avaient été emportées. Orata soupira et sembla soudain se désintéresser totalement de notre conversation.

— Je pense qu'il est temps pour moi d'aller me coucher.

— Mais, dis-moi, Sergius Orata, tu as certainement quelque idée, quelque soupçon...

— Je sais seulement qu'une des raisons de la venue de Marcus Crassus ici était son désir d'examiner les livres de comptes de Lucius. Il voulait évaluer ses biens dans la baie. A mon avis, s'il les étudie attentivement, Crassus risque d'avoir quelques surprises déplaisantes.

Pour me rendre dans la bibliothèque, j'évitai de passer par l'atrium, où la dépouille de Lucius Licinius était exposée. Si une partie de ma mission consistait maintenant à découvrir quelques transactions gênantes, voire des activités criminelles de sa part, je ne tenais pas à croiser son fantôme au milieu de la nuit. Je me munis d'une lampe pour m'orienter dans le labyrinthe des corridors. Mais je n'en eus pas vraiment besoin. Le clair de lune répandait une lumière argentée par les fenêtres et les ouvertures du toit.

J'espérais trouver la bibliothèque vide, mais en m'approchant je vis que le même garde du corps attendait là, devant la porte. En m'entendant, il tourna la tête avec une précision militaire et me fixa de son œil perçant. Son regard s'adoucit lorsqu'il me reconnut. Le masque froid de son visage se détendit. En vérité, plus je m'approchais, plus il avait l'air gêné. Quand je fus suffisamment près pour entendre les voix, je compris son embarras.

Ils devaient parler assez fort car le son traversait les lourdes portes en chêne. La voix de Crassus était la plus claire. L'autre avait un timbre plus sourd, plus grave, et elle était moins facile à

comprendre. Mais cela ne m'empêcha pas de reconnaître indubitablement le ton grandiloquent de Marcus Mummius.

— Pour la dernière fois, il n'y aura pas d'exceptions !

C'était Crassus. Mummius répliqua d'une voix trop sourde pour que j'en saisisse davantage que des bribes :

— ... toujours loyal, même quand... tu me dois cette faveur...

— Non, Marcus, pas même comme faveur ! hurla Crassus. Cesse d'évoquer le passé. Il s'agit ici d'une question de politique ; il n'y a rien de personnel là-dedans. Si j'autorise ne serait-ce qu'une exception pour des raisons d'ordre sentimental, cela ne finira plus. Gelina voudra les sauver tous ! A ton avis, cela ressemblera à quoi, à Rome ? Non, je ne me laisserai pas tourner en dérision parce que...

Un instant plus tard, la porte s'ouvrit brusquement, si violemment même que le garde recula et tira son glaive.

Mummius sortit, rubicond, les yeux exorbités, la mâchoire serrée. Il se retourna vers la pièce, les poings sur les hanches. Les veines de ses avant-bras saillaient comme celles de son front.

— Si toi et Lucius, vous m'aviez laissé l'acheter, cela ne serait pas arrivé ! Si Jupiter lui-même touche à un cheveu de sa tête, je... je...

Il s'étrangla et se mit à trembler, incapable de poursuivre. Il parut soudain remarquer la présence de quelqu'un d'autre dans le corridor. Le regard vide, il se tourna d'abord vers le garde puis vers moi. Il avait toujours l'air courroucé mais ses yeux étaient embués de larmes.

Plus loin dans le couloir, du côté de l'atrium, une porte s'ouvrit. Gelina, les cheveux défaits, nous regardait sans comprendre.

— Lucius ? murmura-t-elle d'une voix rauque.

Même à une telle distance, je pouvais sentir son haleine avinée.

Crassus sortit de la bibliothèque. Il y eut un moment de silence tendu.

— Gelina, retourne dans ton lit, dit Crassus sévèrement.

Elle obéit humblement. Crassus respira profondément et leva le menton. Pendant un long moment, Mummius soutint son

regard. Puis il pivota sur lui-même et, sans un mot, s'éloigna à grandes enjambées. Le jeune garde renagna silencieusement son glaive, serra les dents et regarda droit devant lui. J'ouvris la bouche, cherchant quelque explication à fournir à ma présence en ce lieu, mais Crassus m'épargna cette peine.

— Ne reste pas là à bâiller dans le couloir. Entre !

Fidèle aux bonnes manières de la noblesse, Crassus ne dit rien de la discussion orageuse que je venais de surprendre. Comme la nuit précédente, il portait une chlamyde grecque plutôt qu'un manteau pour se protéger du froid. Apparemment l'altercation l'avait suffisamment réchauffé, puisqu'il ôta ce vêtement et le jeta sur la statue du *Centaure*.

— Du vin ? proposa-t-il en prenant une coupe sur l'étagère.

Il y avait déjà deux coupes sur la table ; l'une pour lui, l'autre pour Mummius. Toutes deux étaient vides.

— Ne devons-nous pas respecter le jeûne ?

Crassus leva un sourcil.

— Je tiens de bonne source qu'il n'est pas indispensable de s'abstenir de vin pendant un jeûne en l'honneur d'un défunt. De toute façon, la coutume peut s'adapter, m'a-t-on dit, et, selon mon expérience, il est toujours meilleur d'adapter la coutume à nos besoins.

— De bonne source, dis-tu ?

J'acceptai la chaise que Crassus m'offrait, tandis qu'il s'appuyait contre la table, couverte de parchemins.

Crassus sourit et but une gorgée de vin. Il ferma les yeux et passa les doigts dans ses cheveux clairsemés. Il parut soudain très las.

— Dionysius s'efforce de résoudre tout seul l'éénigme du meurtre de Lucius. Il s'imagine pouvoir m'impressionner ainsi. Tu comprends ce qui se passe ? Maintenant que Lucius n'est plus, il a besoin d'un nouveau maître et d'une nouvelle résidence.

— Et il voudrait s'attacher à toi ?

Crassus rit sans entrain et but quelques gorgées de vin.

— J'imagine que je devrais être flatté. Il pense manifestement que je suis en pleine ascension. Spartacus n'a

humilié que deux consuls romains et il a défait toutes les armées qu'on a envoyées contre lui. De quoi devrais-je avoir peur ?

— Es-tu si certain d'obtenir le commandement contre Spartacus ?

— Qui d'autre l'accepterait ? Tous les politiciens de Rome ayant une expérience militaire tremblent de peur. Ils veulent que quelqu'un d'autre règle le problème.

— Et cet autre pourrait être...

— Ne prononce jamais son nom ! Si je pouvais ne plus jamais l'entendre, je mourrais heureux.

Crassus s'appuya de nouveau contre la table. Son expression s'adoucit.

— En réalité, je ne hais pas Pompée. Nous étions de bons camarades, à l'époque de Sylla. Personne ne peut dire que sa gloire n'est pas méritée. L'homme est brillant : grand tacticien, chef admirable, politicien superbe. Et beau comme un demi-dieu. Et il est riche ! On dit que je suis riche, mais on oublie que Pompée est aussi riche que moi, peut-être plus riche encore. Pompée, dit-on, est brillant ; Pompée est beau... Mais riche, on ne le dit que de moi : « Crassus, Crassus, riche comme Crésus. » Et Pompée est occupé en Espagne à maîtriser ce rebelle de Sertorius. Il ne peut pas être de retour à temps pour en finir avec Spartacus. Ou, plus exactement, il pourrait, mais cela n'arrivera pas. J'aurai déjà fait tout le travail. Et toi, que sais-tu de Spartacus ?

— Ce que tous les marchands de Subure savent : leurs prix ont triplé à cause d'un dénommé Spartacus.

— Tout revient à ça finalement. Les rebelles peuvent brûler une ville entière et pendre les notables de la ville par les chevilles, on ne s'inquiète vraiment de Spartacus et de sa détestable petite révolte qu'au moment où ils commencent à rendre la vie du peuple de Rome moins facile. C'est comme un cauchemar qui ne se termine pas. Sais-tu où tout cela a commencé ?

— A Capoue ?

Crassus acquiesça.

— A quelques heures de cheval d'ici, si l'on emprunte la voie consulaire⁴⁴ à partir de Pouzoles. Un imbécile du nom de Batiatus dirigeait une école de gladiateurs à l'entrée de la ville. Il achetait ses esclaves par lots, éliminait les faibles, entraînait les forts et les revendait à des clients dans toute l'Italie. Les Thraces étaient nombreux parmi eux ; de bons combattants, mais notoirement instables. Batiatus prétendait les remettre d'emblée à leur place. Aussi les enfermait-il dans des cages comme des bêtes et ne leur donnait-il rien d'autre à manger que du gruau et de l'eau. Il ne les sortait que pour l'entraînement. L'idiot ! Comment ces hommes, qui ne songeraient jamais à battre un cheval ou à répandre du sel sur une parcelle de bonne terre, peuvent être aussi imprudents avec leurs esclaves ! Un esclave est un outil : utilisez-le avec sagesse et vous en tirerez bénéfice, utilisez-le stupidement et vous aurez gaspillé vos efforts.

« Mais je parlais de Spartacus. Dans l'ordre normal des choses, ces Thraces auraient dû être matés et soumis à la volonté de Batiatus, d'une manière ou d'une autre. Sinon ils auraient pu se révolter contre lui, mais alors ils auraient été tués sur place. Mais parmi ces Thraces, il y avait un homme qui s'appelait Spartacus. Il arrive parfois que même au milieu d'esclaves, on trouve un homme ayant une forte personnalité, une brute capable de rassembler autour de lui d'autres brutes qui lui obéiront. Il n'y a là rien de surnaturel. Je suppose que Dionysius t'a parlé de cette histoire du soi-disant magicien Eunus et de la révolte servile en Sicile, il y a soixante ans. On raconte des choses semblables sur Spartacus. Par exemple, qu'avant d'être vendu comme esclave, il prétendait qu'il dormait avec des serpents enroulés autour de la tête. On dit aussi que l'esclave qu'il appelle sa femme est une sorte de prophétesse qui entrerait en transe et parlerait au nom du dieu Bacchus.

— Oui, c'est ce qu'on dit sur les marchés du Subure, admis-je.

44 Via Consularis. Nom générique des grandes voies publiques. En l'occurrence, il devait s'agir de la voie Annienne qui allait de Capoue à Regium (au bout de la botte italienne), via Naples.
(N.d.T.)

Crassus grimaça.

— Comment peut-on accepter de vivre dans le Subure quand il y a tant de quartiers décents dans Rome ?...

— Mon père m'a laissé une maison sur l'Esquilin, expliquai-je.

— Suis mon conseil : vends tout ce que tu peux posséder sur l'Esquilin et achète une nouvelle maison hors des murs de la ville ; sur le champ de Mars⁴⁵ au-delà du Forum, on bâtit beaucoup en ce moment près de l'ancien secteur portuaire. Bel endroit : près de la rivière, avec un bon air, une valeur qui ne fera que croître. Désires-tu encore du vin ?

J'acceptai. Crassus se frotta les yeux. Je vis au mouvement de sa mâchoire qu'il n'était pas endormi.

— Mais nous parlions de Spartacus, reprit-il. Au début, ils n'étaient que soixante-dix. Imagine soixante-dix misérables gladiateurs thraces décidant d'échapper à leur maître ? Ils n'avaient même pas de plan, mais comptaient attendre une occasion. Seulement, l'un d'entre eux trahit. Ils agirent alors par impulsion. Ils s'emparèrent de haches et de broches dans les cuisines en guise d'armes. Il faut croire que la déesse Fortune eut envie de s'amuser : sur leur route, alors qu'ils quittaient la ville, ils croisèrent une pleine charrette d'armes, qui se dirigeait précisément vers la ferme de Batiatus. A partir de ce moment-là, rien n'a pu les arrêter. C'est sûr, la menace a été mal estimée au départ. Personne à Rome n'aurait pu prendre une révolte de gladiateurs au sérieux. Alors on envoya Clodius avec une demi-légion d'irréguliers. Ce devait être la fin des révoltés. Ha, ha ! Ce fut simplement la fin de la carrière politique de Clodius, oui. Les victoires appellent les victoires. Chaque fois que Spartacus triomphait d'une armée romaine, il lui était encore plus facile d'inciter des esclaves à le rejoindre. On dit qu'il commande maintenant une armée de plus de cent mille hommes, femmes et enfants. Et pas seulement des esclaves : des bergers, des pâtres nés libres se sont joints à lui. Tu sais ce qui les attire ? On raconte qu'il répartit le butin sans tenir compte du

45 Campus Martius. (N.d.T.)

grade ou de la fonction : les fantassins reçoivent autant que les généraux.

Crassus contracta les lèvres comme si le vin venait de tourner à l'aigre.

— Toute cette affaire est ridicule ! Pense donc ! Je suis en train de ramper pour obtenir l'honneur d'aller affronter un esclave, un gladiateur. Et si je gagne, le Sénat ne m'offrira pas de triomphe. Pourtant Spartacus représente peut-être une plus grande menace pour la République que ne l'ont jamais été Jugurtha⁴⁶ ou Mithridate⁴⁷. J'aurais de la chance si j'obtenais au moins une couronne. Et si jamais je devais perdre...

Une ombre obscurcit son visage. Il murmura une supplique aux dieux, plongea les doigts dans sa coupe de vin et jeta les gouttes par-dessus son épaule.

C'était le bon moment pour changer de sujet.

— L'histoire que Dionysius a racontée ce soir, cette histoire de grotte marine... Etait-elle vraie ?

Crassus sourit, comme lors du dîner.

— Tout à fait vraie. Oh, bien sûr, à force d'être racontée, les années l'ont peut-être un peu enjolivée. A bien des points de vue, ce fut un moment terrible pour moi, des mois misérables d'attente anxieuse. Et de chagrin.

Il fit tourner sa coupe et étudia son contenu.

— Pour un jeune homme, c'est une épreuve très dure de perdre son père, surtout après un suicide. Ses ennemis l'y avaient poussé. Et mon frère a été assassiné simplement parce que Cinna et Marius essayaient de détruire les meilleures familles de Rome. Ils auraient liquidé toute la noblesse s'ils avaient pu. Grâce aux dieux, et surtout à la Fortune, Sylla est apparu pour nous sauver.

Crassus renifla.

46 Roi de Numidie à partir de 118 av. J.-C., livré en 104 av. J.-C. aux Romains et mis à mort. (N.d.T.)

47 Roi du Pont (rive sud de la mer Noire) qui régna de 120 à 63 av. J.-C. et fut sans doute l'un des plus farouches ennemis de Rome. (N.d. T.)

— Maintenant Lucius est mort, et moi... Moi, je suis soit l'homme providentiel, comme Dionysius te le dira volontiers, soit un homme qui marche sans la moindre hésitation à son anéantissement... à cause d'un esclave. Je préférerais voir toute ma fortune disparaître plutôt que d'entendre des murmures derrière mon dos sur le Forum : « Il a été terrassé par un vulgaire gladiateur... »

Alors que je m'agitais, mal à l'aise sur ma chaise, il s'arrêta de boire.

— Tu penses que je devrais épargner les esclaves, n'est-ce pas, Gordien ?

— Si je peux te prouver qu'ils ne doivent pas mourir.

Il secoua tristement la tête.

— Tous les hommes doivent mourir un jour. Pourquoi cette idée te choque-t-elle tant ? La richesse et les biens, la joie et la douleur, même le corps – surtout le corps – tout finit par disparaître, à la longue. L'honneur est au bout du compte la seule chose qui importe. Ou le déshonneur.

Une telle philosophie résume toute la différence entre les nobles et les gens ordinaires, pensai-je. Elle excuse les atrocités les plus horribles et laisse passer les occasions de montrer un peu de charité ou de pitié.

— Mais tu es probablement venu ici pour une bonne raison, dit Crassus. A moins que tu n'écoutes simplement aux portes. As-tu quelque chose à me dire, Gordien ?

— Nous avons trouvé le corps de l'un des deux esclaves disparus.

— Vraiment ?

Il leva un sourcil.

— Lequel ?

— Le vieux secrétaire, Zénon.

— Où donc ? Mes hommes ont fouillé la moindre cachette dans un rayon d'une journée à cheval.

— Il était parfaitement visible. Ou tout au moins ce qu'il en restait. Il a fini ses jours dans le lac Averne. Nous avons retrouvé ses restes sur le rivage. Son visage était encore suffisamment reconnaissable pour qu'Olympias l'identifie.

— L'Averne ! Je sais qu'avant de partir pour Rome Mummius a envoyé un groupe fouiller tout le secteur du lac, y compris ses rives. Combien de temps Zénon est-il resté là ?

— Au moins plusieurs jours.

— Alors ils l'ont manqué. L'un des soldats a dû voir un nuage prendre la forme de sa défunte épouse ou le lac s'est mis à vomir comme un bébé qui a la colique. Alors, ils ont tourné les talons et se sont mis à courir. Ils ont donc menti en disant qu'il n'y avait rien. Ils vont être punis. Avant le début des combats, les soldats doivent apprendre à respecter mon autorité.

Il se tourna, las, vers la table et fouilla au milieu des documents éparpillés. Il trouva une tablette de cire et un stylet. Après avoir griffonné une note, il jeta la tablette sur la table.

— Et maintenant, où est le corps de Zénon ou ce qu'il en reste ?

— Il en restait vraiment très peu, comme je te l'ai dit. Malheureusement, mon fils Eco a glissé dans la vase alors qu'il portait la tête. Elle est tombée dans une mare en ébullition...

Je haussai les épaules. Je ne savais pas vraiment pourquoi j'avais menti. Instinctivement je préférais ne pas attirer l'attention sur Olympias.

— Veux-tu dire que tu n'as rien à me montrer ?

Crassus parut soudain à bout de patience.

— Toute cette affaire est absurde. Tu ferais mieux d'aller te coucher maintenant.

— Tu as raison.

Je me levai et m'apprêtai à sortir lorsque brusquement je m'arrêtai.

— Encore une chose, si tu me permets d'abuser de ta patience encore un instant. Je vois que tu examines les documents de Lucius Licinius.

— Oui ?

— Je me demandais si tu n'étais pas tombé sur quelque chose de... de louche ?

— Qu'entends-tu par là ?

— Je ne suis pas sûr. Quelquefois, les archives peuvent révéler des choses inattendues. Peut-être y a-t-il quelque chose dans ces documents qui a un lien avec ma propre enquête.

— Je ne vois pas. La vérité, c'est que Lucius tenait impeccamment ses registres. C'est ce que je lui demandais. Quand je suis venu ici au printemps, j'ai consulté ses livres de comptes. Tout y était mentionné, selon la méthode que j'avais prescrite. Maintenant c'est un vrai casse-tête.

— Dans quel sens ?

— Certaines dépenses sont inscrites, mais sans la moindre explication. Je trouve des informations contradictoires concernant la *Furie*, sa fréquence d'utilisation, ses missions... Et encore plus étrange : certains documents semblent manquer. J'ai d'abord cru pouvoir m'y retrouver. Mais je dois avouer mon impuissance. Si j'avais su, j'aurais amené avec moi mon chef comptable de Rome. Mais je n'aurais jamais pu imaginer que les affaires de Lucius se trouvaient dans un tel état.

— Et tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

Il me regarda, perplexe, puis renifla.

— Avec toi, tout a un rapport avec le meurtre. Je pense à une chose : le vieux secrétaire Zénon avait mis tous ces registres dans un tel désordre que Lucius voulut probablement le réprimander durement, en le battant peut-être. Voyant cela, le jeune garçon d'écurie, le bouillant Alexandros, est entré dans une rage typiquement thrace et a tué son maître. Alors les deux esclaves ont fui dans la nuit et ont été engloutis par Hadès. Voilà, j'ai fait ton travail, Gordien. Tu peux aller te coucher satisfait.

Au ton de sa voix, je compris que Crassus entendait avoir mis un point final à la discussion. J'étais devant la porte, prêt à pousser la poignée, quand ma main s'immobilisa. Depuis l'instant où j'étais entré dans cette pièce, quelque chose m'avait troublé. La sensation était si vague, que je l'avais sans arrêt repoussée, comme on chasse un grain de poussière. Mais maintenant, je savais ce que c'était. Et je n'avais cessé de l'avoir sous les yeux, tout le temps que j'écoutais Crassus et que je promenais mon regard dans la pièce.

Je me précipitai vers *l'Hercule*.

— Marcus Crassus, un garde est-il resté dans cette pièce pendant la journée ?

— Bien sûr que non. Mes gardes du corps m'accompagnent en permanence. La pièce était vide, pour autant que je le sache. D'ailleurs je suis le seul à avoir des raisons valables d'aller dans cette bibliothèque.

— Mais quelqu'un pourrait être entré.

— Peut-être. Pourquoi cette question ?

— Marcus Crassus, as-tu parlé à quelqu'un du sang sur cette statue ?

— Non. Pas même à Morphée, dit-il avec lassitude, que j'ai fini par rencontrer tard dans la nuit.

— Pourtant quelqu'un était au courant. Depuis notre entretien d'hier soir, quelqu'un est venu effacer le sang séché qui se trouvait sur la crinière du lion.

— Quoi ?

— Regarde. La nuit dernière, des traces de sang étaient encore emprisonnées dans les rainures. Quelqu'un les a délibérément et soigneusement frottées pour les faire disparaître. Regarde : on voit très bien les endroits où le métal a été récemment gratté.

Il pinça les lèvres.

— Et alors ?

— La pièce n'a pas été nettoyée depuis un moment. J'aperçois de la poussière sur les étagères, et là une coupe a laissé un cercle de vin sur la table. La trace n'est pas récente. Il serait invraisemblable qu'un esclave soit venu nettoyer aussi soigneusement cet objet précis et néglige tout le reste de la salle. Surtout à un moment où il y a tant de travail pour les funérailles. En outre, je pense que n'importe quel domestique aurait su comment nettoyer cette statue sans rayer le métal. Oui, j'en suis certain. Quelqu'un est venu ici pour effacer précipitamment les traces de sang. Il ignorait que nous l'avions déjà repéré et voulait nous empêcher de le voir. Ce « quelqu'un » n'est pas Alexandros et, en tous les cas, n'est sûrement pas Zénon. J'en déduis qu'il y a ici, parmi nous, quelqu'un qui s'efforce de supprimer toute trace du meurtre ; soit l'assassin de Lucius Licinius, soit une personne qui sait quelque chose.

— Possible, admit Crassus, d'un ton las.

— Marcus Crassus, je pense qu'il serait judicieux de placer un garde dans cette pièce en permanence. Il faut s'assurer que rien d'autre ne soit pris ou modifié à notre insu.

— Si tu veux. Et maintenant, y a-t-il encore autre chose ?

— Non, rien, Marcus Crassus, dis-je tranquillement.

Je quittai la pièce à reculons, m'inclinant avec respect.

3

Pourquoi toi ? demanda Eco, en exprimant le doute par une mimique.

A peine levé, je venais de lui raconter ma conversation de minuit avec Crassus. J'interprétai ainsi sa question : Pourquoi un si grand homme s'est-il autant confié à un homme comme toi ?

— Et pourquoi pas ? répondis-je en me passant de l'eau fraîche sur le visage. A qui d'autre pourrait-il se confier dans cette maison ?

Eco releva les épaules pour suggérer une forte carrure et avec les mains il esquissa la forme d'une barbe.

— Marcus Mummius est son vieil ami et son confident, c'est vrai, mais en ce moment ils sont en conflit à cause de l'esclave Apollonius.

Eco redressa fièrement la tête et dessina dans l'air des mèches de cheveux tombant de son front.

— Oui, il y a Faustus Fabius, mais je ne peux pas imaginer Crassus montrant sa faiblesse à un patricien, surtout à un patricien qui est aussi son subordonné.

Avec ses bras, Eco forma un cercle devant lui et gonfla ses joues. Je secouai la tête.

— Sergius Orata ? Non. Crassus aurait encore moins envie de montrer sa faiblesse à un homme d'affaires qui, de plus, est son associé. Il aurait pu choisir un philosophe, mais si Crassus en a un dans sa clientèle, il l'a laissé à Rome, et il méprise Dionysius. Donc Crassus a désespérément besoin de quelqu'un, de n'importe qui, pour l'écouter. Le doute l'assaille heure après heure, à chaque instant. Il n'y a pas que la décision d'attaquer Spartacus qui le trouble. Au fond de lui, il se demande s'il a raison de faire massacrer tous les esclaves de Gelina. Crassus aime les décisions claires, il aime un décompte précis des profits et pertes. Le passé le hante. Maintenant il s'engage dans un

avenir sombre et incertain. C'est un terrible pari qu'il prend, mais l'enjeu en vaut la peine. S'il gagne, il deviendra si puissant que personne ne pourra plus jamais lui nuire.

« Alors pourquoi ne pas tout dire à Gordien le Limier, qui recueille les confidences de tout le monde ? De plus, ma discrétion est légendaire. Tout le monde sait que je tiens aussi bien ma langue que toi.

Eco prit de l'eau dans ses mains et m'éclaboussa.

Je ne sais pourquoi, il y a des personnes, proches ou pas, à qui on livre aisément ses secrets les plus intimes ; j'en fais partie. Je me regardai dans le miroir. Si ce pouvoir de recueillir les révélations des autres résidait dans les traits de mon visage, je ne voyais rien. C'était un visage quelconque, pensais-je, avec un nez donnant l'impression d'avoir été cassé – ce qui n'était pas le cas –, des yeux marron parfaitement communs et des boucles noires tout aussi ordinaires, au milieu desquelles venaient se glisser des fils d'argent toujours plus nombreux chaque année.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il n'y a rien de plus vivant qu'une maison romaine un jour de funérailles. La villa était pleine d'invités, qui envahissaient l'atrium et les couloirs. Ils se répandaient jusque dans les bains. Tandis que le barbier nous rasait, des étrangers nus se détendaient au bord des bassins. Venant d'endroits aussi éloignés que Capoue ou que l'autre versant du Vésuve, ils se rafraîchissaient après une rude chevauchée matinale. D'autres avaient traversé la baie en bateau depuis Sorrente, Stabia et Pompéi. Après mes ablutions je me dirigeai vers la terrasse des bains. M'approchant de la balustrade, je regardai du côté de l'abri à bateaux. La jetée était trop modeste pour un tel trafic. Les petits voiliers et les barges devaient s'amarrer les uns aux autres. Ainsi, les derniers arrivés étaient contraints de parcourir une ville flottante d'embarcations avant de parvenir au débarcadère.

Drapé dans une grande serviette, Metrobius me rejoignit sur le balcon.

— Lucius Licinius était manifestement populaire, dis-je.

— N'imagine pas qu'ils viennent simplement pour le pauvre Lucius. Non, tous ces riches marchands, propriétaires ou nobles

en vacances sont ici pour une tout autre raison. Ils veulent se faire voir de tu sais qui.

Il regarda du côté de la piscine chauffée. L'esclave Apollonius aidait un vieil homme à sortir de l'eau.

— J'ai dû jouer des coudes à travers toute la maison pour arriver jusqu'ici. L'atrium est déjà si encombré que j'ai eu toutes les peines du monde à le traverser. On aperçoit du noir partout. Je n'en ai pas vu autant en un seul endroit depuis la mort de Sylla à Pouzzoles. Mais j'ai noté, dit-il en fronçant le nez, que la plupart des visiteurs prenaient bien garde de ne pas s'approcher du corps.

Il rit doucement.

— Certains murmurent déjà des plaisanteries. Généralement cela ne commence pas avant la fin de la cérémonie.

— Des plaisanteries ?

— Bah ! tu sais, ils s'avancent vers le corps, regardent dans la bouche, puis soupirent : « Tiens, l'obole est encore là ! Vous vous rendez compte, alors que Crassus est dans la maison ! » Oh ! mais ne va pas lui répéter ça, ajouta-t-il rapidement. Ou au moins ne lui dis pas que c'est de moi que tu le tiens.

Il s'éloigna avec un sourire forcé. Apparemment, il ne se rappelait plus avoir lui-même fait cette plaisanterie la veille devant moi.

Je jetai à nouveau un coup d'œil par-dessus le balcon. Comment allais-je faire pour fouiller les alentours de la passerelle et découvrir ce qui avait été immergé avec tous ces bateaux amarrés ? La plupart des rameurs restaient dans leur embarcation ou se promenaient autour de l'abri, en attendant que leur maître revienne.

Finalement je retrouvai Eco, qui avait disparu entretemps. Il avait voulu prendre un bain froid après son bain chaud. Nous revêtîmes les vêtements noirs qui avaient été préparés pour nous le matin même. L'esclave Apollonius nous aida à arranger tous les plis. Il avait l'air grave qui convenait à l'occasion, mais ses yeux d'un bleu clair, lumineux, n'étaient pas obscurcis par la peur qu'on devinait dans le regard des autres esclaves. Mummius était-il parvenu, d'une manière ou d'une autre, à lui dissimuler le sort funeste qui l'attendait peut-être le lendemain ?

L'hypothèse la plus probable était que l'officier lui avait promis de le sauver. Savait-il que Mummius n'était pas parvenu à flétrir Crassus ?

Alors qu'Apollonius m'habillait, j'en profitai pour l'examiner plus attentivement. Au premier coup d'œil, sa beauté frappait. Mais plus on le regardait, plus cette beauté resplendissait. Sa perfection était presque irréelle, comme si le célèbre *Discobole* de Myron⁴⁸ s'était mis à vivre. Alors que beaucoup de jeunes de son âge ont une démarche hésitante, il se déplaçait comme un athlète ou un danseur, avec une aisance naturelle. Ses mains étaient agiles ; il exécutait chacun de ses gestes avec une grâce innée. Quand il se tenait près de moi, je sentais la chaleur de ses mains et la caresse tiède de son souffle.

Il existe des moments rares où l'on ne perçoit plus l'extérieur des autres êtres, mais la force vitale qui les anime. J'avais perçu cette force à l'occasion d'intenses moments de passion avec Bethesda. Je l'avais aussi ressentie parfois avec d'autres hommes ou femmes dans des cas extrêmes, par exemple au moment d'un orgasme ou dans les affres de l'agonie. C'est une chose effrayante, impressionnante, que de découvrir l'âme sous les voiles de la chair. D'une manière ou d'une autre, la force vitale d'Apollonius était si forte qu'elle se manifestait à travers l'enveloppe charnelle, qu'elle resplendissait dans l'être physique. C'était difficile de le regarder et d'imaginer qu'une créature vivante, si parfaite, pouvait vieillir et mourir, et, encore plus, disparaître en un instant pour satisfaire simplement les ambitions d'un politicien.

Je ressentis soudain une grande pitié pour Marcus Mummius. Pendant le voyage depuis Rome, à bord de la *Furie*, je l'avais durement jugé en pensant que son âme était dépourvue de toute poésie. J'avais parlé inconsidérément. Mummius s'était approché du visage d'Éros et il était tombé amoureux. Qu'il

48 Sculpeur grec du Ve siècle av. J.-C., contemporain de Phidias et Polyclète. Ce n'était qu'une copie de son Discobole que l'on pouvait voir à l'époque à Rome – elle s'y trouve toujours, au musée des Thermes. (N.d.T.)

veuille maintenant sauver le garçon d'une mort insensée n'avait rien d'étonnant.

Peu à peu, les invités quittaient la maison et s'alignaient le long de la route devant la villa. Ceux qui avaient été les plus proches de Gelina ou de Lucius se rassemblaient dans la cour pour former le cortège. L'ordonnateur des pompes funèbres, un petit homme décharné que Crassus avait engagé et fait venir de Pouzzoles, indiquait sa place à chacun. Eco et moi n'en avions pas dans le cortège. Nous partîmes en avant, afin de trouver un endroit ensoleillé le long de la route bordée d'arbres. Au loin, nous entendîmes soudain les accents d'une musique mélancolique. La procession apparut. Les musiciens venaient en tête, soufflant dans des cornes et des flûtes⁴⁹ ou agitant des sistres de bronze. A Rome, par déférence envers l'opinion publique et la loi des Douze Tables⁵⁰ le nombre de musiciens aurait été limité à dix. Mais ici, Crassus en avait engagé au moins le double. Il comptait impressionner.

Derrière la musique suivaient les pleureuses, un chœur de femmes – elles aussi recrutées pour l'occasion – qui marchaient en traînant les pieds, les cheveux défaits. Elles chantaient une mélodie qui paraphrasait la célèbre épitaphe du dramaturge Naevius : « Si la mort d'un mortel attriste le cœur des immortels, alors les dieux là-haut doivent pleurer cet homme... » Regardant droit devant elles, sans prêter attention à la foule, elles tremblaient et versaient des torrents de larmes.

Un espace séparait ces femmes du groupe suivant. Il fallait que la mélodie des pleureuses s'éteigne avant qu'arrivent les pitres et les mimes. Les yeux d'Eco s'illuminèrent en les voyant approcher. Mais moi, intérieurement, je m'inquiétais. Il n'y a rien de plus agaçant qu'un cortège funèbre gâché par des comédiens incomptables. Heureusement, ceux-là étaient finalement assez

49 Le *tibia* romain (correspondant à *Vaulos* grec), ou flûte des cérémonies religieuses, n'est pas, littéralement, une flûte au sens moderne, car ces instruments avaient des anches et étaient plus proches du hautbois ou de la clarinette modernes. (N.d.T.)

50 Premier code romain, rédigé en 451-450 av. J.-C., à la demande des plébéiens. (N.d.T.)

bons. La plupart se livraient à des farces grossières qui arrachaient des rires polis aux spectateurs. Mais il y en avait un qui, d'une voix bouleversante, récitait des poèmes tragiques. Les vers qu'il déclamait étaient nouveaux pour moi. Ils étaient d'inspiration épicurienne :

*Pourquoi craindre la mort,
Si l'âme peut mourir comme le corps ?
Quand l'enveloppe mortelle sera en lambeaux,
Quand la vie aura quitté la chair,
De la douleur et de la peine nous serons libérés...
Nous ne sentirons plus, car nous ne serons plus.
Et si après avoir rencontré le Destin
L'âme séparée du corps éprouve encore des sensations,
Quelle importance ? Car nous n'existons
Qu'aussi longtemps que l'âme et le corps sont réunis.*

Le récitant fut brusquement interrompu par l'un des bouffons.

— Que d'absurdités ! Mon corps, mon âme, mon corps, mon âme, répétait le pitre, agitant la tête en tous sens. Que d'absurdités épicuriennes ! J'avais jadis un philosophe épicurien chez moi, mais je l'ai chassé avec un bon coup de pied. Donne-moi plutôt un stoïcien terne, comme ce clown de Dionysius, par exemple.

Quelques gloussements parcoururent la foule, qui avait repéré l'allusion. Je compris qu'il devait s'agir de l'auteur à la tête de la troupe, chargé par l'ordonnateur des pompes funèbres d'interpréter une affectueuse parodie du défunt.

— Et ne crois pas un instant que je vais te payer la moitié d'un as⁵¹ pour une poésie aussi pathétique, poursuivit-il, ou pour ce prétendu divertissement. Je veux en avoir pour mon argent, comprends-tu ? Pour mon argent ! L'argent ne tombe pas du ciel, tu sais... en tout cas pas dans mes mains ! Dans celles de mon cousin Crassus, peut-être, mais pas dans les miennes !

51 Monnaie de bronze de peu de valeur. (N.d.T.)

Il pinça soudain les lèvres et pivota sur les talons. Les mains dans le dos, il se mit à faire les cent pas.

J'entendis un homme près de moi murmurer :

— Il imite Licinius à la perfection !

— Oui, c'est troublant ! approuva son épouse.

— Mais surtout ne pense pas que je ne *vais pas* te payer parce que je ne *peux pas* te payer, reprit l'acteur. Je pourrais ! Je voudrais ! Seulement j'ai des dettes. Attends, j'ai un plan. Oh oui, un plan, un bon plan. Un plan pour avoir de l'argent, plus d'argent que vous, riches habitants de Baia. Un plan, un plan. Faites place à l'homme qui a un plan !

— Un plan, murmura l'homme près de moi.

— Mais oui, c'est ce que Lucius répétait sans arrêt, sourit sa femme. Je vais devenir riche... demain !

Elle soupira :

— Et tout ce qui est arrivé, c'est ça. La volonté des dieux...

Je me remémorai les allusions de Sergius Orata à des transactions louches. Un soupçon commença à germer dans mon esprit. Mais il disparut avec l'arrivée des masques de cire.

La branche des Licinius comptait les éminents ancêtres de Lucius. Normalement leurs visages de cire trônaient dans la maison. Mais là ils paraissaient devant la bière. Des hommes spécialement loués les arboraient. Ils avaient revêtu le costume authentique de l'ancêtre représenté, le costume de la fonction qu'il occupait de son vivant au service de l'État. Le cortège funèbre de noble romain intègre une telle mise en scène. Les acteurs masqués marchent solennellement, lentement. Ils tournent leur tête de chaque côté pour que tous les spectateurs puissent voir leur visage figé. On a l'impression que les morts ont repris vie. Ainsi, même dans la mort, les nobles se distinguent de la plèbe. Ils exposent fièrement leur lignée à ceux qui n'ont pas d'ancêtres, seulement des parents et des aïeux oubliés.

Ensuite arrivait Lucius Licinius lui-même, allongé sur son lit d'ivoire et entouré de fleurs et de rameaux fraîchement coupés. On l'avait aspergé de parfum qui ne parvenait toutefois pas à couvrir l'odeur de putréfaction. Le premier des porteurs, Crassus présentait un visage fermé, impassible.

La famille suivait. Chez les Licinius, rares étaient ceux de la branche de Lucius à avoir survécu aux guerres civiles.

La plupart étaient âgés. Gelina conduisait le groupe, Metrobius marchait à ses côtés. Dans les rues de Rome, j'ai souvent vu des cortèges funèbres où les femmes, au paroxysme de la douleur, chancelaient ou se déchiraient les joues... Gelina ne pleurait pas. Elle marchait dans une sorte d'hébétude, en regardant ses pieds.

Les esclaves de la maison étaient absents du cortège.

Derrière la famille, les spectateurs massés le long de la route venaient se joindre au cortège. Nous finîmes par atteindre un espace dégagé le long de la route. La trouée entre les arbres permettait d'apercevoir la baie. Un tombeau de pierre s'élevait à hauteur d'homme. Il venait d'être construit. Ses parois étaient parfaitement lisses. Pour ornement, un bas-relief très simple représentant une tête de cheval, le symbole antique de la mort et de l'ultime voyage.

Au centre de la clairière, un bûcher funéraire avait été dressé. Le bois sec empilé formait un autel carré. Mais Lucius fut placé directement sur le bûcher, loin des regards. Il s'agissait sans aucun doute de dissimuler l'horrible blessure qu'il avait à la tête.

Tandis que les gens se groupaient de chaque côté, Marcus Crassus s'approcha du bûcher. Le silence tomba sur l'assemblée. Une mouette cria. Une brise légère agitait la cime des arbres. Crassus commença son oraison. Dans sa voix, il n'y avait plus trace de doute ou d'indécision ; la « faiblesse » de la nuit s'était évanouie. Sa voix était celle de l'orateur maîtrisant parfaitement volume, tonalité et rythme. Il commença d'un ton calme, posé, différent, puis sa voix prit de l'ampleur.

— Gelina, épouse dévouée de mon bien-aimé cousin Lucius Licinius ; vous, les membres de la famille qui êtes venus de partout ; vous, mânes de ses ancêtres, représentées par leur image vénérée ; et vous, amis et membres de sa maison, connaissances et habitants de Baia et de toutes les villes voisines de Campanie et de la baie : nous sommes tous venus pour inhumer Lucius Licinius.

« Voici une chose simple en apparence : un homme est mort, alors nous livrons son corps aux flammes et nous inhumons ses cendres. C'est un événement ordinaire. Même sa mort violente ne le distingue pas particulièrement. De nos jours, cette violence est devenue monnaie courante. Dans toutes nos familles certainement, la violence a déjà causé tellement de chagrin et de mort, que nous sommes devenus insensibles, indifférents à l'endroit des caprices de la déesse Fortune.

« Pourtant la présence de tant d'entre vous, ici, aujourd'hui, prouve que la mort de Lucius Licinius ne fut pas un événement insignifiant, de même que sa vie ne fut pas insignifiante. Il a été dans les affaires. Qui parmi vous peut dire qu'il n'était pas honnête ? Lucius était un Romain ; il incarnait les vertus romaines. Il était un bon époux. Les dieux n'auront pas eu le temps de bénir son mariage en lui accordant une descendance. Il ne laisse pas de fils derrière lui pour porter son nom et son sang, pour le vénérer comme il vénérait ses ancêtres. Voilà une des choses que cette mort infâme, inattendue, laisse inachevées.

« Comme il ne laisse pas de fils pour veiller sur sa veuve éplorée et pour venger son meurtre insensé, ces devoirs incombent à un autre, à un homme qui était lié à Lucius par des liens de sang et de longues années de respect mutuel. Ces devoirs m'incombent.

« Vous savez déjà dans quelles circonstances Lucius a été tué. La rumeur s'est rapidement répandue. N'en doutez pas, il a courageusement fait face à la mort. Il n'était pas homme à reculer devant un adversaire. Peut-être n'a-t-il commis qu'une faute : celle de placer sa confiance en des êtres qui ne la méritaient pas. Mais comment peut-on prévoir qu'une lame fidèle, qui a longtemps servi, va soudain se briser, ou qu'un chien loyal va devenir méchant sans prévenir ?

« Lucius a été victime de ce fléau, de cette peste qui menace de renverser l'ordre naturel, de balayer la tradition et l'honneur, de pervertir le cours normal des relations humaines.

« Cette peste porte un nom. On n'ose souvent le prononcer qu'à voix basse. Mais moi je ne le crains pas : Spartacus, voilà son nom. Cette peste a même pénétré dans la demeure de Lucius Licinius. Elle a retourné les bras de deux esclaves contre leur

maître. Ce qui est arrivé dans cette maison ne peut être ni oublié ni pardonné.

J'observais autour de moi les visages dans l'assistance. Tous regardaient Crassus avec un mélange d'admiration et de tristesse, prêts à entendre la suite – quelle qu'elle fut. Je sentis les affres de l'angoisse m'envahir.

— Certains pourraient dire que, sans aucun doute, Lucius Licinius était un honnête homme, mais pas un grand homme ; il n'a pas occupé d'importantes charges de son vivant et il n'a pas accompli d'actions exceptionnelles. C'est la tragique vérité, je le crains. Il fut assassiné dans la fleur de l'âge, avant que son heure ne soit arrivée. Aussi sa vie aura été moins grande qu'elle aurait pu l'être. Mais sa mort... sa mort ne fut pas une petite mort. S'il existe de grandes morts, alors celle de Lucius le fut : une mort terrible, effroyable, profondément injuste, une offense aux dieux comme aux hommes.

Crassus leva un bras. L'ordonnateur à sa gauche et l'un de ses hommes à sa droite allumèrent leur torche qui s'embrasra instantanément.

— Il y a longtemps, nos ancêtres instaurèrent une tradition : celle d'organiser des combats de gladiateurs en l'honneur des défunt. Normalement cette glorieuse coutume est réservée à la mort des grands et des puissants. Mais je pense que les dieux ne verront pas d'inconvénient à ce que l'on honore les mânes de Lucius Licinius par une journée de jeux. Ils se tiendront donc dès demain sur la plaine bordant le lac Lucrin. Certains, je le sais, réclament d'un ton larmoyant que l'on suspende les jeux de gladiateurs. Ils disent que Spartacus était un gladiateur et qu'aucun esclave ne devrait porter les armes aussi longtemps que ce Thrace est en liberté. Mais je dis qu'il vaut mieux honorer les traditions de nos ancêtres que craindre un esclave. Ces jeux nous donneront non seulement l'occasion de rendre un dernier hommage à Lucius Licinius, mais aussi de commencer à venger sa mort.

Crassus fit un pas de côté. Il prit la torche des mains de son soldat et l'approcha du bûcher. De l'autre côté, l'ordonnateur fit de même. Le bois sec prit feu. Des flammes et des volutes de fumée grise montèrent vers le ciel.

Bientôt le bûcher serait consumé. On verserait du vin sur les braises. Crassus et Gelina rassembleraient les os et les cendres de Lucius Licinius, puis les arroseraient de parfum avant de les placer dans une urne d'albâtre. Un prêtre purifierait la foule ; il se déplacerait au milieu de l'assistance en l'aspergeant d'eau avec une branche d'olivier. Alors les restes de Lucius seraient scellés dans le tombeau et la foule murmurerait : « Adieu, adieu, adieu !... »

Je partis avant tout cela. Je ne fus pas purifié ; je ne dis pas adieu. Je m'éloignai discrètement et retournai à la maison avec Eco. Il restait peu de temps avant le début du massacre.

4

— Où allons-nous trouver le petit Meto ? me demandai-je à voix haute.

L'atrium, qui avait été le matin même envahi par les invités des funérailles et leurs esclaves, était maintenant désert. Nos pas se répercutaient dans ce grand espace vide. L'odeur de l'encens et des fleurs subsistait. Celle du corps en décomposition aussi.

Je me laissai guider par mon nez vers les cuisines où on s'affairait. Il y avait encore beaucoup de choses à préparer pour la fête funéraire.

Nous franchîmes une vaste porte en bois et nous nous retrouvâmes dans un brouhaha indescriptible. La chaleur était étouffante. Avec leur tunique maculée et leur visage couvert de suie, les esclaves des cuisines couraient en tous sens. Des voix rauques hurlaient, les lourds couteaux retombaient sur des planches de bois, les marmites bouillaient et sifflaient. Eco indiqua une silhouette à l'extrémité de la pièce.

Debout sur un tabouret, le petit Meto plongeait la main au fond d'un pot de terre posé sur une table. Il regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne l'observait. Puis il remonta sa main et enfourna dans sa bouche ce qui s'y trouvait. Je traversai la pièce en m'efforçant d'éviter les esclaves qui circulaient en tous sens, et j'attrapai Meto par le col de sa tunique.

Il poussa un cri et regarda par-dessus son épaule. Il ouvrit sa bouche dégoulinant de miel, de millet et de noisettes pilées, et poussa un cri de détresse, puis, me reconnaissant, il esquissa un sourire suivi d'un hurlement de douleur. Une cuillère de bois venait de s'abattre violemment sur son crâne.

— Hors de la cuisine ! Ouste ! Ouste ! criait un vieil esclave, dont les manières supérieures et la tenue indiquaient qu'il était le chef cuisinier.

Il semblait prêt à me frapper pareillement lorsqu'il vit l'anneau de fer que je portais.

— Excuse-moi. Ne pourrais-tu pas donner quelque chose à faire à cette petite peste ?

— Je suis précisément venu pour ça, répondis-je.

J'assenai une bonne claque sur les fesses de Meto, qui sauta du tabouret et traversa la pièce en courant. Dans sa course, il bouscula des cuisiniers et leurs aides. Eco l'intercepta à la porte et le retint en attendant que j'arrive. Le garçon en profita pour lécher ses doigts pleins de miel.

— Meto ! criai-je en l'attrapant et en refermant la porte derrière nous. Tu es exactement la personne que je cherchais. Sais-tu nager ?

Il leva tristement les yeux vers moi, tout en finissant de se lécher les lèvres, et secoua lentement la tête.

— Tu ne sais pas du tout nager ?

— Non, pas du tout, m'assura-t-il.

Je secouai à mon tour la tête, contrarié.

— C'est dommage, Meto. Je m'étais persuadé que tu étais le rejeton d'un faune et d'une nymphe des eaux.

Il resta un moment perplexe, puis mon erreur le fit rire bruyamment.

— Je connais quelqu'un qui nage à merveille ! s'exclama-t-il, coopératif.

— Ah bon ? Et qui est-ce ?

— Viens avec moi. Je vais te l'indiquer. Il est avec les autres dans les écuries !

Il se mit à courir, mais Eco le rattrapa. Tenu par le col de sa tunique, il nous conduisit dans l'atrium puis nous accédâmes à la cour. Alors il parvint à s'échapper et se précipita vers les écuries dont les portes étaient ouvertes. Nous le suivîmes. A l'intérieur, l'air était plus frais. Il y avait une odeur de foin et de fumier. Meto courait toujours.

— Attends ! Tu as dit que tu nous emmenais aux écuries, protestai-je.

— Pas à ces écuries, cria-t-il.

Il pointa le doigt en avant et tourna le coin du bâtiment. J'étais persuadé qu'il se moquait de nous. Mais j'aperçus bientôt une longue annexe de bois qui jouxtait les écuries de pierre.

Des soldats montaient la garde. Ils étaient six, assis en tailleur, dans une petite clairière, sous les conifères. Ils ne nous avaient pas vus. Soudain un sifflement aigu transperça l'air. Je levai les yeux et aperçus un septième garde, perché sur le toit de tuile de l'annexe.

Les six se levèrent immédiatement, abandonnant leurs dés dans la poussière et tirant leur glaive. Leur officier – ou tout au moins celui qui avait le plus d'insignes – s'avança vers moi. Il brandissait son glaive et grimaçait sous sa barbe grisonnante.

— Qui es-tu ? Que veux-tu ? demanda-t-il sèchement.

Il ignora Meto, qui passa près de lui et se dirigea vers l'annexe. J'en conclus que le petit esclave était connu des gardes.

— Je m'appelle Gordien. Je suis l'hôte de Gelina et de ton général, Marcus Crassus. Voici mon fils, Eco.

Soupçonneux, le soldat plissa les yeux, puis abaissa son glaive.

— C'est bon, les gars, dit-il en se retournant. C'est l'homme dont Marcus Mummius nous a parlé. Celui qui se dit limier. Que penses-tu trouver par ici ?

Son air de guerrier féroce prêt à tuer avait disparu. Au contraire, il apparaissait plutôt affable et poli. Et surtout il donnait l'impression de s'ennuyer et d'être enchanté que quelque chose vienne rompre la monotonie de la journée.

— Le jeune esclave nous a conduits ici, expliquai-je. J'avais oublié que les écuries avaient une annexe.

— Oui, on ne la voit pas de la cour : les écuries la cachent. En fait, on ne peut pas la voir de la maison. C'est l'endroit parfait pour les dissimuler tous.

— Dissimuler qui ? demandai-je, oubliant ce que Gelina m'avait dit de la situation actuelle des esclaves.

— Va voir par toi-même. Apparemment, le petit Meto semble avoir très envie que vous le suiviez. C'est bon, Fronto, tu peux ouvrir la porte.

Le garde sortit une grande clé de bronze. Il l'introduisit dans un cadenas pendant à une chaîne. La porte s'ouvrit lentement. Meto nous fit signe de le suivre et pénétra dans l'annexe.

L'odeur qui y régnait était assez différente de celle des écuries. C'était une odeur de paille, mais aussi d'urine et

d'excréments. Des relents de sueur saturaient l'atmosphère. On percevait aussi une puanteur de nourriture avariée et de vomi.

Eco hésita sur le pas de la porte, mais je pris son bras. La porte se referma derrière nous.

— Cognez contre la porte et appelez quand vous serez prêts à sortir ! cria le garde à travers la cloison.

La chaîne cliqueta et le cadenas se referma dans un claquement.

Mes yeux mirent quelques instants à s'habituer à la pénombre. Par les rares fenêtres à barreaux, en haut des murs, passaient des rayons de soleil chargés de poussière.

— Où sommes-nous ? murmurai-je.

Je n'attendais pas de réponse, mais le petit Meto m'avait entendu.

— Le maître utilisait cette pièce pour stocker toutes sortes de choses, me dit-il à voix basse. Des mors et des selles hors d'usage, des couvertures, des roues de charrette cassées. Quelquefois même des lances, des glaives, et aussi des boucliers et des casques. Mais quand maître Lucius est mort, c'était presque vide. Et quand maître Crassus est arrivé le lendemain, c'est là qu'il a fait mettre presque tous les esclaves.

Quand nous entrâmes le silence se fit. Mais maintenant, des voix commençaient à murmurer dans l'obscurité.

— Meto ! s'exclama une vieille femme. Meto, viens ici que je te serre dans mes bras.

Mes yeux s'habituaient à l'obscurité, je pus voir la femme qui l'embrassait. Elle était assise sur le sol recouvert de paille. Ses cheveux blancs étaient noués en chignon ; ses longues mains pâles tremblaient. Elle caressa la tête de l'enfant. Partout où je regardais, je voyais des hommes, des femmes, des enfants, tous les esclaves retirés des champs ou déchargés des tâches qui n'étaient pas indispensables. Ils avaient été enfermés là dans l'attente du jugement de Crassus.

Ils étaient assis contre les murs. Je passai entre eux, parcourant la pièce étroite, toute en longueur. Eco me suivit, les yeux écarquillés, fixant un visage après l'autre et trébuchant sur le sol inégal. L'odeur d'urine et d'excréments était plus forte

encore au fond de la salle. Je me couvris le visage avec un pli de ma toge. Je pouvais à peine respirer.

On tira sur ma toge. Meto leva les yeux vers moi.

— Le meilleur nageur qui ait jamais existé, m'assura-t-il dans un murmure.

Il ne nous servira à rien s'il est enfermé ici, pensai-je. J'aperçus le jeune homme que désignait Meto. A genoux sur la paille, il tenait les mains d'un vieillard et parlait à voix basse. La lumière pâle donnait à son visage le poli du marbre. Ainsi ressemblait-il à une statue vivante.

— Apollonius ! Pourquoi es-tu ici ? demandai-je, pensant que Crassus l'avait peut-être chassé de la maison simplement pour contrarier Mummius.

Mais son explication fut beaucoup plus simple.

— La plupart des esclaves sont enfermés ici depuis la mort du maître. Quelques-uns ont pu rester à leur poste et dorment dans le quartier ordinaire des esclaves, entre les écuries et la maison. Mais, comme Meto, je viens ici aussi souvent que possible, pour voir les autres. Les gardes me connaissent maintenant et me laissent passer.

— C'est ton père ? dis-je en désignant le vieil homme.

Apollonius sourit, mais ses yeux étaient tristes.

— Je n'ai jamais eu de père. Soterus connaît les plantes. Il soulage les autres esclaves quand ils sont malades ; mais aujourd'hui, c'est lui qui est malade. Il crève de soif, mais ne peut pas boire car ses intestins sont dérangés. Regarde, je pense qu'il s'est endormi. Un jour, j'ai attrapé une très forte fièvre. Il m'a veillé nuit et jour. Il m'a sauvé la vie cet été. Et tout ça sans rien demander.

Sa voix était dépourvue d'amertume, et même d'émotion ; elle ressemblait, détachée et mystérieuse, à celle de son homonyme, le dieu Apollon.

— Sais-tu nager ?

Le visage d'Apollonius s'illumina d'un beau sourire.

— Comme un dauphin.

Pour rejoindre l'abri à bateaux, un autre sentier partait juste en dessous de l'annexe. Il sillonnait le flanc raide de la colline, en

passant sous l'aile sud et les bains. Le sentier était presque invisible de la maison car il était dissimulé par la haute végétation et l'angle de la pente. Il était encore plus escarpé que celui qui descendait de la terrasse de l'aile nord. Mais il avait été davantage piétiné et, la plupart du temps, était assez large pour que l'on avance à deux de front. Le petit Meto marchait en tête, enjambant les racines des arbres et dévalant les rochers. Eco et moi descendions avec prudence. Quant à Apollonius, il fermait respectueusement la marche.

C'était l'heure la plus chaude du jour, celle où l'on a le plus envie de somnoler. En approchant de l'abri à bateaux, je levai les yeux vers les collines, pensant à tous ces gens obligés de rester des heures à attendre que les flammes consument lentement les restes de Lucius Licinius. Je voyais la petite colonne de fumée épaisse et blanche s'élever au-dessus des arbres. La brise marine la dispersait rapidement et les volutes disparaissaient dans le bleu du ciel.

La flottille était toujours amarrée le long de la jetée. Les bateaux s'entrechoquaient. En m'avançant, je remarquai quelques hommes qui somnolaient dans les bateaux. Leurs jambes pendaient dans l'eau et leur visage était caché par un chapeau à large bord. La plupart des mariniers et des esclaves s'étaient mis en quête de nourriture. D'autres étaient allés dormir tranquillement sous les arbres de la colline ombragée.

— Qu'as-tu perdu ? demanda Apollonius, en sondant des yeux l'eau claire entre deux bateaux.

— Je n'ai pas exactement perdu quelque chose...

— Mais alors, que dois-je chercher ?

— En fait, je ne sais pas vraiment. Quelque chose d'assez lourd pour, en tombant dans l'eau, faire un gros plouf.

Il me regarda d'un air dubitatif, puis haussa les épaules.

— L'eau pourrait être plus claire. Mais je pense que maintenant la vase remuée par l'arrivée de ces embarcations doit être en grande partie retombée au fond. Et avec tous ces bateaux, je risque de ne pas avoir beaucoup de lumière en dessous. Mais si je vois quoi que ce soit d'insolite, je le remonte.

Il défit sa ceinture, enleva sa tunique et son caleçon, et se retrouva tout nu. Ses cheveux ébouriffés avaient des reflets

bleu-noir dans le soleil, tandis que des taches de lumière, réfléchies par l'eau, dansaient sur les muscles de sa poitrine et de ses jambes. Eco le regardait avec un mélange de curiosité et d'envie. Soulevant un coin de son chapeau, l'un des marins émit un sifflement grossier, mais laudatif. Apollonius parut l'ignorer. Il devait être habitué depuis longtemps à ce genre de réaction.

Il souleva les épaules et inspira plusieurs fois profondément. Puis il trouva entre deux bateaux un espace assez large pour plonger. La surface de l'eau se rida à peine derrière lui.

J'arpentai la jetée de long en large, scrutant les fonds verts et apercevant par instants la blancheur de sa nudité entre les pierres couvertes d'algues et les pilotis. Dans l'eau, il se mouvait aussi gracieusement que sur terre, poussant avec ses deux jambes simultanément et utilisant ses bras comme des ailes.

Une mouette passa au-dessus de nous. La colonne de fumée du bûcher funéraire au loin continuait de s'élever au-dessus des arbres. Apollonius ne remontait toujours pas. Enfin, je le vis et il émergea.

Impatient, je lui demandai ce qu'il avait vu. Il leva sa main. Il avait d'abord besoin de respirer, pas de parler. Progressivement, sa respiration devint plus lente, plus régulière. Finalement, il ouvrit la bouche... Pour parler, pensai-je. Mais il se contenta d'inspirer profondément. Alors il se plia en deux et... replongea.

Le battement de ses pieds laissa une traînée de bulles derrière lui.

Il plongea verticalement et disparut dans l'obscurité. Je recommençai à arpenter la jetée et à scruter l'eau. La mouette tournait toujours. La fumée montait. Un nuage passa devant le soleil. Maintenant, tous les hommes, sur les bateaux, s'étaient réveillés. Ils nous regardaient, avec curiosité.

— Ça fait un moment qu'il est là-dessous, dit finalement l'un d'eux.

— Oui, un bon moment, dit un autre. C'est long même pour un gars doté d'une si puissante poitrine.

— Bah ! Ce n'est rien, dit un troisième. Mon frère pêche les perles. Il peut rester sous l'eau encore deux fois plus longtemps.

— Tout de même...

Je regardai entre les bateaux, essayant de voir s'il était remonté à notre insu. Peut-être s'était-il heurté la tête sous une coque. Ce n'était vraiment pas le moment de lui demander de plonger, alors que tous ces bateaux étaient amarrés. Apollonius lui-même s'était plaint de l'ombre qu'ils projetaient sur le fond. Même les dauphins ont besoin de lumière pour nager. Le frère du pêcheur de perles avait beau dire, il semblait difficile qu'un homme puisse rester si longtemps sous l'eau.

Je commençai à m'énerver. Eco ne savait pas nager et le jeune Meto non plus, de son propre aveu. Quant à l'idée de descendre moi-même dans l'eau, elle me fit repenser à l'épreuve de l'autre nuit. Le goût de l'eau de mer me revint. Je la sentis brûler mes narines et soudain j'éprouvai un sentiment de panique. Je levai les yeux vers ces marins, dont les visages étaient dissimulés par les grands chapeaux.

— Hé, vous ! dis-je enfin. Il doit bien y avoir un bon nageur parmi vous ! Je paie cinq sesterces à quiconque plonge sous la jetée et peut me dire ce qui est arrivé à l'esclave.

Tous les chapeaux s'agitèrent. Les pieds sortirent de l'eau, les visages apparurent, les corps se redressèrent...

— Vite ! criai-je, sans quitter des yeux les profondeurs verdâtres.

Je sentais ma gorge se serrer sous l'effet de la peur.

— Vite ! Plongez de là où vous êtes ! Dix sesterces...

Mais, à cet instant, je restai muet devant l'étrange apparition qui émergea de l'eau au bout de la jetée. Les marins se figèrent sur place. Tous les regards se mirent à fixer la longue lame étincelante qui se dressait vers le ciel. Recouvert d'algues, le glaive scintillait, lançait des éclairs vert et argent sous le soleil. Un long bras blanc musclé apparut, tenant sa poignée, puis les larges épaules et le visage d'Apollonius, qui suffoquait. Il sourit triomphalement.

5

Apollonius s'était lui-même comparé à un dauphin. Allongé nu sur la jetée avec un bras en travers de son visage, sa large poitrine qui se soulevait en quête d'air, sa peau claire, humide et luisante, il ressemblait à un jeune dieu de l'océan sorti des profondeurs de la mer. Tout autour de lui, les planches mouillées paraissaient sombres et soulignaient d'autant mieux la forme de son corps. De la vapeur d'eau sortait de sa peau tendue et des perles arc-en-ciel étincelaient sur ses flancs.

Près de lui, le glaive brillait au soleil. Je m'agenouillai et retirai les algues. Il n'était pas resté longtemps sous l'eau. Il n'y avait pas la moindre trace de rouille sur la poignée. Je connaissais peu de choses sur la fabrication de telles armes mais, d'après sa décoration, elle paraissait de facture romaine.

Apollonius se redressa pour s'asseoir. Il croisa les jambes et se rejeta en arrière en s'appuyant sur les coudes. Puis il se passa une main dans les cheveux. Une goutte d'eau atteignit l'œil d'Eco. Il regarda Apollonius d'un air tout à la fois maussade et fasciné. Alors il détourna les yeux. Ils avaient à peu près le même âge. Je pouvais imaginer à quel point Eco pouvait se sentir intimidé en présence d'un autre garçon aussi beau, qui pouvait exhiber sa nudité parfaite sans être le moins du monde gêné.

— Est-ce le seul ? demandai-je, en ramassant le glaive pour l'observer de plus près.

— Loin de là. Il y en a plein, tous liés avec des lanières de cuir, comme une botte. J'ai essayé d'en remonter une botte complète, mais elle était trop lourde. Les lanières sont nouées et l'eau les a gonflées, il est impossible de les détacher. J'ai frotté une des cordes de cuir contre une lame pour la couper.

— N'y a-t-il que des glaives ?

Il secoua la tête.

— Des lances aussi, liées de la même manière. Et des sacs pleins, mais je n'ai pu voir ce qu'ils contenaient. Eux aussi étaient trop lourds à remonter.

— Que peut-il bien y avoir dans ces sacs ? dis-je. Quand peux-tu redescendre ?

Apollonius haussa les épaules.

— J'ai récupéré mon souffle. Mais cette fois, je vais prendre un couteau.

Les marins étaient restés à distance, mais suffisamment près pour entendre. L'un d'eux proposa son poignard, une bonne lame, parfaite pour couper des lanières de cuir. Apollonius disparut de nouveau sous l'eau.

Il ne fut pas longtemps absent. Lorsqu'il se hissa sur la jetée, je vis qu'il ne ramenait que le poignard. Il le planta dans le bois de la passerelle, récupéra sa sous-tunique et son caleçon puis s'éloigna à grandes enjambées vers l'abri. Sans un mot ! Meto lui courut après. Et je suivis, avec Eco. J'avais remarqué qu'Apollonius serrait son poing gauche.

Il arriva près de l'abri et s'appuya contre le mur, hors de vue des marins. Je m'approchai de lui, fis un mouvement de tête interrogateur.

— Mets tes mains en coupe, chuchota-t-il.

Il tendit le bras et ouvrit le poing. Les pièces mouillées glissèrent dans mes mains comme un banc de minuscules poissons d'argent.

Ces pièces tintèrent comme du cristal lorsque je les jetai sur la table de la bibliothèque. Crassus venait juste de rentrer de la cérémonie funèbre. Il n'avait pas quitté ses vêtements noirs et sentait le feu de bois. Il leva un sourcil étonné.

— Où les as-tu trouvées ?

— Aux abords de l'embarcadère. Au cours de ma première nuit ici, j'ai vu une silhouette qui jetait quelque chose dans l'eau depuis la jetée. Cet inconnu m'a frappé et a essayé de me noyer. Il y a presque réussi. Je n'ai pu envoyer personne sous l'eau avant aujourd'hui.

— Qui as-tu envoyé ?

— L'esclave Apollonius — oui, le favori de Mummius. Et voici ce qu'il a trouvé. Des sacs et des sacs pleins d'argent, a-t-il dit. Et pas seulement des pièces, mais aussi des bijoux et des objets divers, tous en or ou en argent.

— Et c'est tout ?

— Non. Des armes aussi.

— Des armes ?

— Des faisceaux de glaives et de lances. Pas des armes de gladiateur ou de parade, non, de vraies armes de soldat. J'ai rapporté un des glaives pour te le montrer, mais ton garde me l'a confisqué à la porte. D'ailleurs, en parlant de garde, je te suggère d'en placer immédiatement plusieurs près de l'abri à bateaux. J'y ai laissé Eco et Apollonius pour qu'ils surveillent les marins. Mais il faut qu'une garde aimée reste là-bas jour et nuit, tant que tu n'auras pas tout récupéré.

Crassus appela le garde qui veillait de l'autre côté de la porte et donna des instructions. Puis il lui demanda le glaive qu'Apollonius avait remonté du fond.

— Curieux, dit-il. Il a été fabriqué dans une de mes propres fonderies, ici, en Campanie ; quant au métal utilisé, il provient d'une de mes mines d'Espagne ; ce sceau sur le pommeau l'indique. Comment est-il arrivé là où tu l'as trouvé ?

— La question essentielle, dis-je, est celle-ci : quelle était leur destination finale ?

— Que veux-tu dire ?

— Si nous considérons que ces objets ont été entreposés dans l'abri à bateaux, et que Lucius Licinius les y avait mis, quel besoin avait-il d'une telle quantité d'armes ?

— Aucun.

— Est-ce pour toi qu'il les a rassemblées ?

— Si j'avais voulu que Lucius récupère les armes d'une de mes fonderies et les entrepose ici, je lui en aurais donné l'ordre, dit Crassus sèchement.

— Alors ces armes étaient peut-être stockées ici pour quelqu'un d'autre. À ton avis, qui pourrait avoir besoin d'une telle quantité de lances et de glaives ?

Crassus me regarda gravement. Il avait compris, mais n'était pas disposé à prononcer le nom à voix haute.

— Considère encore les objets de valeur, continuai-je. Les pièces, les bijoux, les travaux d'orfèvrerie, tous accumulés dans des sacs comme un butin de pirate. Je suppose que Lucius ne les a pas volés. Mais peut-être les a-t-il reçus en paiement.

— En paiement de quoi ?

— De quelque chose dont il n'avait pas besoin, mais qu'il pouvait se procurer : des armes.

Crassus me dévisagea, le teint blême.

— Tu oses suggérer que mon cousin Lucius faisait du trafic d'armes avec un ennemi de Rome ?

— Raisonnement, que peut-on imaginer d'autre lorsque l'on tombe sur un énorme stock d'armes et d'objets de valeur, tous cachés au même endroit ? Et l'abri, près de la jetée, n'est peut-être pas le seul endroit où ces objets ont été entreposés. Le petit esclave Meto m'a dit qu'il avait parfois vu des glaives et des lances dans l'annexe, derrière les écuries. Là même où tu as fait emprisonner les esclaves. Certes ce bâtiment était peut-être vide quand tu es arrivé, mais cela ne veut pas dire qu'il n'avait pas abrité des armes auparavant. Et pas seulement des armes : Meto a aussi mentionné des piles de casques et de boucliers. J'ai entendu dire que certains partisans de Spartacus en sont réduits à utiliser des peaux de melon séchées en guise de casque. Spartacus a un très grand besoin de cuirasses de qualité.

Les yeux de Crassus me lançaient des éclairs. Il inspira profondément, mais resta silencieux.

— J'ai aussi entendu dire que Spartacus interdit que ses hommes utilisent des pièces de monnaie. L'argent n'a pas cours chez eux : ils vont prendre directement ce dont ils ont besoin pour vivre. Le superflu, le luxe, ne les intéresse absolument pas. Tout est mis en commun. Spartacus pense que l'argent ne peut que corrompre ses guerriers. Il fait sortir en secret de la zone qu'il contrôle tous ces magnifiques objets et ces pièces volées, et en échange il reçoit ce dont ses guerriers ont vraiment besoin, des épées, des boucliers, des casques et des lances. Qu'en penses-tu, Marcus Crassus ?

Celui-ci médita un moment.

— Lucius n'a pu les jeter lui-même de l'embarcadère, objecta-t-il. Tu viens de me dire que c'est la nuit de ton arrivée

que tu as surpris quelqu'un en train de les jeter dans l'eau. Cet inconnu t'aurait attaqué et aurait tenté de te noyer. Ce n'était certainement pas Lucius... Penses-tu que c'était son fantôme qui te poursuivait cette nuit-là ?

— Non, pas son fantôme. Mais peut-être son associé.

— Un associé ? Pour une entreprise aussi répugnante ?

— Peut-être pas. Peut-être que Lucius était totalement innocent dans cette affaire et que tout fut exécuté sous son nez, à son insu. Peut-être a-t-il tout découvert et ce serait pour cela qu'il a été tué.

— Et pourquoi veux-tu absolument lier cette découverte à sa mort ? Tu sais aussi bien que moi qu'il a été assassiné par ces deux esclaves fugitifs, Zénon et Alexandros.

— Le crois-tu vraiment, Marcus Crassus ? L'as-tu jamais cru un seul instant ? Ou cette théorie s'accorde-t-elle si parfaitement avec tes projets que tu refuses d'en envisager une autre ?

Les mots jaillissaient de ma bouche, beaucoup plus violents que je ne l'aurais voulu. Crassus eut un mouvement de recul. La porte s'ouvrit : le garde regarda ce qui se passait dans la bibliothèque. Je m'éloignai de Crassus en me mordant la langue.

D'un geste, Crassus congédia le soldat. Il croisa les bras et arpenta la pièce. Au bout d'un moment, il s'arrêta devant l'un des rayons et fixa l'une des piles de manuscrits.

— Dans les registres de Lucius, il manque des documents. Pas quelques-uns, dit-il d'une voix basse. Le livre de bord recensant tous les voyages de la *Furie* cet été, les inventaires des cargaisons...

— Tu n'as qu'à faire venir le capitaine, ou l'un des membres d'équipage.

— Lucius l'a renvoyé, lui et son équipage, quelques jours seulement avant mon arrivée. Pourquoi penses-tu que j'ai envoyé Mummius et mes propres hommes te chercher ? J'ai envoyé des messagers chercher le capitaine à Pouzzoles, à Naples... En vain. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que le navire a effectué un certain nombre de trajets non répertoriés.

— Quels autres documents manquent ?

— Divers registres de dépenses. Comme j'ignore ce qui se trouvait ici auparavant, il m'est impossible de savoir précisément ce qui a disparu.

— Donc mon hypothèse est plausible. Lucius Licinius a fort bien pu se livrer à quelque trafic clandestin à ton insu. A un trafic qui constitue une trahison.

Crassus marqua un long silence.

— Oui.

— Et quelqu'un sait cela en dehors de nous. Il a essayé d'en dissimuler les preuves en immergeant les armes et le butin, de la même manière qu'il a nettoyé le sang de la statue qui a servi à tuer Lucius. Et c'est toujours cette même personne qui a dû dérober les registres compromettants. Il est beaucoup plus vraisemblable que cette personne soit le meurtrier de ton cousin, et non ces deux esclaves inoffensifs qui auraient soudain décidé de s'enfuir et de rejoindre Spartacus.

— Prouve-le ! dit Crassus, en me tournant le dos.

— Et si j'en suis incapable ?

— Il te reste un jour et une nuit.

— Mais qu'adviendra-t-il si j'échoue ?

— Justice sera faite. Le châtiment sera prompt et terrible. Je l'ai annoncé lors des funérailles et je compte bien tenir ma promesse.

— Mais, Marcus Crassus, la mort de quatre-vingt-dix-neuf esclaves innocents n'a pas de sens...

— Tout ce que je fais a un sens, objecta-t-il en insistant sur chaque mot.

— Oui, je sais.

Conscient de mon échec, j'inclinai la tête. Je cherchais quelque argument ultime. Près d'une fenêtre, Crassus regardait les invités dans la cour.

— Le petit esclave, celui que tu appelles Meto, je crois, est en train de faire le tour des invités pour annoncer que le banquet va commencer, dit-il tranquillement. Il est temps d'aller mettre des vêtements blancs. Excuse-moi, Gordien ; je dois retourner dans ma chambre pour me changer.

— Une dernière chose, Marcus Crassus. Si tes projets se réalisent, prends en considération l'honnêteté de l'esclave

Apollonius. Il aurait pu garder secrète sa découverte de l'argent...

— Pourquoi, puisqu'il sait qu'il doit mourir demain ? L'argent n'a aucune valeur pour lui.

— Mais tu pourrais peut-être trouver un moyen de lui pardonner, et peut-être aussi de pardonner au petit Meto...

— Ni l'un ni l'autre de ces esclaves n'a fait quoi que ce soit d'exceptionnel.

— Mais tu pourrais montrer un peu d'indulgence...

— L'humeur de Rome n'est pas à la pitié. Il est grand temps de me laisser, Gordien.

Je me dirigeai vers la porte. Il se tenait toujours près de la fenêtre, bras croisés, les yeux dans le vide. Juste avant de sortir, je le vis se retourner et regarder la petite pile de pièces d'argent que j'avais laissée sur la table. Ses yeux brillèrent et le coin de sa bouche trembla. Il esquissa un sourire.

L'atrium était une nouvelle fois envahi par les invités. Certains étaient encore en noir. D'autres avaient déjà revêtu leurs habits blancs pour le banquet. Je me faufilai en jouant des coudes, gravis les marches et pris la direction de ma chambre.

Au bout du petit couloir désert et silencieux, la porte de mon appartement était légèrement entrouverte. En m'approchant, j'entendis d'étranges bruits provenant de l'intérieur. Je m'arrêtai pour écouter. Quels étaient ces bruits ? On aurait dit la plainte d'un animal qui souffre, ou le babillage insensé d'un idiot dont la langue a été coupée.

A travers l'étroite embrasure, je vis Eco, assis devant le miroir. Il se contorsionnait le visage en émettant des sons frustes. Il s'arrêta, se regarda dans le miroir et recommença.

Il essayait de parler.

Je frappai du coude contre le mur. J'espérais qu'il m'entendrait arriver. Puis je regagnai la chambre.

Eco était là. Non plus devant le miroir, mais assis tout droit sur son lit. Il me regarda entrer et eut un sourire gêné. Puis il grimâça et regarda par la fenêtre. Je le vis avaler sa salive et se tâter la gorge, comme si elle lui faisait mal.

— Des gardes de Crassus sont-ils venus te remplacer près de l'abri à bateaux ? demandai-je.

Il hocha la tête.

— Bien. Tiens ! regarde ici, sur mon lit, on y a déposé à notre intention des vêtements blancs pour le banquet. La fête devrait être somptueuse.

Eco acquiesça. Il regarda une nouvelle fois par la fenêtre. Ses yeux étaient rouges et brillants. Une larme scintilla sur sa joue. Mais d'un revers de la main, il la fit disparaître.

6

Le banquet se déroulait dans trois grandes pièces connexes de l'aile est de la maison. Chaque pièce donnait sur la baie. La foule des invités se pressait. Le murmure de l'assemblée bourdonnait sous les hauts plafonds. On aurait dit le grondement sourd de l'océan.

L'ordonnateur accomplissait sa dernière tâche : assigner sa place à chaque convive. Crassus, resplendissant dans son habit blanc et or, trônait dans la salle septentrionale. Autour de lui s'étaient installés Fabius, Mummius, Orata et les politiciens et hommes d'affaires les plus importants de la baie. Gelina présidait dans la pièce centrale, Metrobius à son côté, tandis qu'Olympias et Iaia les entouraient.

Dans la troisième pièce, la plus grande et la plus éloignée des cuisines, on installa les autres invités : les gens les moins importants et tous ceux qui n'avaient pas de place ailleurs. On nous conduisit dans cette dernière salle. Mais je vis avec beaucoup d'amusement Dionysius nous rejoindre. Il eut un mouvement d'hésitation lorsque l'esclave lui montra son lit. Alors il exigea de voir immédiatement l'ordonnateur qui le renvoya à sa place, dans un recoin, sans aucune fenêtre à proximité. Normalement, le philosophe de la maison aurait dû s'installer près du maître ou de la maîtresse. Pour bien afficher son dédain, Crassus avait dû donner des instructions pour que l'on confine Dionysius dans un endroit sombre.

Comme c'était le milieu de l'après-midi, Dionysius décida de prendre sa potion verte avant le repas. Pour montrer qui il était, il réclama immédiatement et avec ostentation son breuvage et se montra brutal avec la jeune esclave qui courut le chercher aux cuisines. Quelques instants plus tard, elle revint les mains tremblantes et posa la coupe sur une petite table, devant lui.

Je passai en revue les différents lits de la pièce. Je ne connaissais personne. De ma place, je pouvais voir les autres

salles. En m'appuyant sur un coude, j'aperçus Crassus qui buvait du vin et discutait avec Sergius Orata. Orata avait été le premier à me parler de la richesse soudaine et inexplicable de Lucius Licinius. M'avait-il dit tout ce qu'il savait ? Pouvait-il être le mystérieux partenaire impliqué dans les trafics de Lucius ? Avec son visage rond, affable, suffisant, je le voyais mal assassiner. Mais, par expérience, je savais que les riches étaient capables de tout.

Allongé près de Crassus, Marcus Mummius avait l'air nerveux et triste – il y avait de quoi puisque son supérieur avait repoussé toutes ses tentatives pour sauver Apollonius. Étant donné le conflit qui l'opposait aussi à Lucius Licinius à propos du jeune esclave, il me semblait aussi invraisemblable que l'officier fût ce partenaire mystérieux. Certes, pensai-je, Mummius aurait eu le temps de faire l'aller et retour entre le lac Lucrin et la villa la nuit du meurtre. Il aurait pu proposer encore une fois d'acheter le jeune garçon ? Si Lucius était aussi têtu que son cousin, il avait probablement refusé de nouveau. Mummius ne serait-il pas entré dans une rage meurtrière ? Si tel était le cas, il aurait involontairement mis en mouvement le processus de destruction de l'objet même de son désir, Apollonius. Et la seule façon de sauver l'esclave serait d'avouer sa propre culpabilité. Il avait de quoi être désespéré !

Mes yeux tombèrent sur le « bras gauche » de Crassus, Faustus Fabius, à la mâchoire hautaine et aux cheveux flamboyants. Il avait rencontré Lucius Licinius en même temps que Mummius. L'occasion lui avait donc été donnée d'établir des liens avec Licinius et de devenir son partenaire. Se serait-il embarqué dans cette aventure sans doute fabuleusement lucrative, mais aussi extraordinairement dangereuse ? Fabius venait d'une famille patricienne assez pauvre aujourd'hui, mais je savais en fait très peu de choses de lui. De tels hommes portent des masques plus impénétrables que les moulages en cire de leurs ancêtres défunts. Les Fabius étaient présents à la naissance de la République. Leur famille avait compté certains des premiers consuls élus. Ils avaient aussi été parmi les premiers à porter la toge bordée de pourpre et à s'asseoir sur le trône d'ivoire arraché aux rois. Il semblait présomptueux de

soupçonner un homme d'aussi illustre naissance de meurtre. Pourtant cet instinct sanguinaire était dans leur sang de patriciens. Sinon, comment auraient-ils pu, à l'origine, renverser les rois, écraser leurs frères romains et devenir les premiers patriciens ?

Plus proche de nous, dans la pièce centrale, présidait Gelina. Il était peu probable qu'elle fut la coupable. Tout indiquait que son amour pour son époux avait été sincère, et que son chagrin était profond. Quant à Iaia, malgré la piètre opinion qu'elle avait de Lucius, sa culpabilité me paraissait invraisemblable. Sans parler du fait qu'elle et Olympias se trouvaient à Cumae la nuit du meurtre. C'est en tout cas ce qui m'avait été raconté. Au demeurant, est-ce qu'une femme, dont Olympias, aurait eu la force de fracasser le crâne de Lucius avec la lourde statuette puis de traîner son corps vers l'atrium ? Et, *a fortiori*, de transporter des faisceaux d'armes de l'abri à bateaux jusqu'à l'embarcadère, avant de m'assommer à moitié ?

Compte tenu de son âge, la même remarque pouvait s'appliquer à Metrobius. Mais il méritait d'être surveillé. Il avait appartenu au cercle intime de Sylla, et par conséquent devait avoir peu de scrupules. Cet homme nourrissait au fond de lui de vieilles rancunes. Sa tirade contre Mummius me l'avait prouvé. Retiré de la scène, privé de son bienfaiteur, dépossédé de sa légendaire beauté par le temps qui passe, à quoi pouvait-il bien consacrer son énergie inépuisable ? Il était très proche de Gelina et méprisait Lucius. Aurait-il pris prétexte de la détresse de Gelina pour tuer son mari ? Était-il le partenaire mystérieux ? Même s'il haïssait Lucius, ce sentiment ne l'aurait peut-être pas empêché d'investir une partie de sa fortune dans les projets du cousin de Crassus. Il avait même pu prévoir, songeai-je, la décision de Crassus de faire exécuter tous les esclaves, y compris Apollonius, pour venger le meurtre. Ainsi, en tuant Lucius et en laissant les événements suivre leur cours, il pouvait assouvir une terrible vengeance contre Mummius. Mais aussi subtil que fut son esprit, était-il capable d'élaborer un projet aussi pervers et aussi complexe ?

Bien sûr, malgré toutes mes découvertes près de la jetée, malgré toutes les preuves du contraire, il était toujours possible que...

— Ce sont les esclaves qui ont fait le coup ! Ils ont fracassé le crâne de Lucius avant de se précipiter chez Spartacus !

Pendant un instant, j'eus l'impression qu'un dieu venait de parler ; un dieu qui aurait voulu me réprimander pour mes spéculations absurdes et me rappeler l'unique hypothèse que je refusais de considérer. Mais c'était l'homme que j'avais vu discuter avec sa femme aux funérailles. Ils poursuivaient leur bavardage.

— Rappelle-toi le discours de Crassus : les esclaves finiront par être punis. Voilà une bonne chose ! dit la femme, en humectant ses lèvres. Il faut fixer des limites. On ne peut plus compter sur ces esclaves : une fois qu'ils ont été témoins d'une telle atrocité dans la maison de leur maître, ils sont perdus à tout jamais. Ce Marcus Crassus sait s'y prendre !

— Oui, il doit certainement savoir s'y prendre pour mener ses propres affaires, admit l'homme. Sa fortune parle d'elle-même. On dit qu'il veut obtenir le commandement pour marcher contre Spartacus. J'espère que ces imbéciles du Sénat auront pour une fois la sagesse de confier la mission idoine à l'homme idoine. Crassus est un dur ; cela ne fait aucun doute. Il faut avoir une sacrée force de caractère pour mettre à mort tous les esclaves d'une de ses maisons. Et c'est bien le type d'homme qu'il nous faut aujourd'hui : une main ferme pour affronter le monstre thrace !

— Tu as raison. Mais il faut être aussi inflexible que Caton pour mettre à mort un cuisinier capable de créer des plats aussi exquis.

L'homme se lécha les lèvres.

— Chut ! Ne prononce pas ce mot.

— Quel mot ?

— « Mort ». Tu ne vois pas que la jeune esclave qui nous sert est là ?

— Et alors ?

— Prononcer ce mot à haute voix lorsqu'un esclave condamné peut l'entendre porte malheur.

Ils restèrent silencieux un moment, puis la femme reprit la parole.

— Quand même, cet ordonnateur hautain aurait pu nous placer dans une meilleure salle, si tu avais eu le courage de le lui demander... comme je te l'avais dit.

— Ma chérie, ne recommence pas sur ce sujet. La nourriture est la même partout, j'en suis certain. Ne te plains pas.

— La nourriture peut-être. Mais pas le voisinage. Tu es deux fois plus riche que n'importe qui dans cette pièce. Nous aurions dû nous trouver plus près de Crassus, ou au moins dans la salle centrale avec Gelina.

— Il fallait bien trouver de la place pour tous ces lits et il n'y a pas cinquante salles, soupira l'homme. Je n'ai jamais vu autant de monde à un banquet funèbre depuis bien des années. Tu te plains des convives de cette pièce. D'accord, ce n'est pas la crème. Mais regarde là : c'est le philosophe de la maison. Il s'appelle Dionysius, je crois.

— Oui, comme la moitié des philosophes grecs en Italie, grommela la femme. Celui-là n'est pas particulièrement brillant, d'après ce que j'ai entendu.

— Totalement sans intérêt, dit-on. Je me demande pourquoi Licinius le gardait. Je suppose que c'est Gelina qui l'a déniché. Elle n'est pas spécialement réputée pour ses choix, sauf en matière de cuisiniers. Maintenant que Lucius n'est plus là, il aura du mal à trouver une situation aussi confortable. Qui a besoin d'un philosophe sans intérêt dans une maison, surtout un stoïcien, quand il y a tant de bons épiciens sur le marché ? Quel personnage déplaisant... et vulgaire aussi. Regarde-le ! Regarde ces grimaces, et cette langue qu'il n'arrête pas de sortir. Vraiment, on dirait qu'il n'est qu'à moitié civilisé !

— Oui, je vois ce que tu veux dire. Il se donne en spectacle. Ce Dionysius tient plus du bouffon que du sage.

Pourtant Dionysius n'était pas homme à mal se tenir à table, même s'il n'était pas content de sa place. Je me tournai vers lui pour me rendre compte par moi-même. C'est vrai qu'il faisait des grimaces, fronçant le nez et ne cessant de tirer la langue.

— Mais il a l'air drôle, admit la femme. Comme un de ces masques grotesques de comédie.

Elle se mit à rire et son mari fit de même.

Mais Dionysius ne recherchait pas quelque effet comique. Il se prit la gorge entre les mains. Un spasme le secoua. Il respirait par la bouche comme s'il étouffait. La langue à demi sortie, il essaya de parler. D'où je me trouvais, les mots déformés étaient à peine audibles.

— Ma langue, haleta-t-il. Ça brûle... De l'air, de l'air !

D'autres convives commençaient à le remarquer. Les esclaves s'arrêtèrent de servir. Les invités tournèrent la tête pour voir Dionysius se convulser soudain. Il mit les mains sur sa poitrine, comme s'il essayait d'arrêter ses spasmes. Sa langue semblait le gêner de plus en plus.

Dionysius se plia en deux et se mit à vomir.

Bon nombre d'invités se levèrent précipitamment. L'agitation se propageait progressivement jusqu'à la pièce centrale. Gelina fronça les sourcils, l'air inquiet. Un moment plus tard, les murmures gagnaient la dernière salle. Crassus, qui riait d'une plaisanterie d'Orata, tourna la tête et essaya de comprendre ce qu'il se passait. Il me vit. Je lui fis signe de venir rapidement. Gelina se leva. Elle se hâta vers moi. Crassus la suivit sans hâte.

Ils arrivèrent tous deux à temps pour voir le philosophe vomir une autre giclée verdâtre. Un demi-cercle d'invités, debout, le regardaient, effrayés. Je me frayai un passage. Au moment où j'arrivai à hauteur de Crassus, les convives reculaient d'un pas. Le philosophe venait de s'oublier.

La puanteur fit grimacer Crassus. Gelina s'approcha de Dionysius pour l'aider, mais elle avait peur de le toucher. Soudain, le philosophe eut une convulsion et tomba la tête la première sur la table. La foule battit en retraite afin d'éviter les projections de bile.

La coupe qui avait contenu le breuvage s'envola et vint atterrir à mes pieds dans un fracas métallique. Je m'agenouillai pour la ramasser et examinai l'intérieur. Il n'y avait plus que quelques gouttes vertes. Dionysius avait tout bu.

Crassus attrapa mon bras avec une poigne de fer.

— Par l'Hadès, que se passe-t-il ? demanda-t-il sans desserrer les dents.

— Un meurtre, je pense. Zénon et Alexandros auraient-ils de nouveau frappé ?

Cette remarque n'amusa pas Crassus.

Quatrième partie

Les jeux funéraires

1

— Les catastrophes s'enchaînent !

Crassus cessa de faire les cent pas et me regarda comme s'il me rendait responsable de toutes ces complications.

— Je crois que je vais vraiment être heureux de me retrouver relativement au calme et en sécurité à Rome. Cet endroit est maudit !

— Je suis d'accord, Marcus Crassus. Mais maudit par qui ?

Je regardais le cadavre de Dionysius, allongé sur le sol de la bibliothèque. Crassus avait ordonné à ses hommes de l'y porter, pour le soustraire à la vue des invités. Eco observait aussi le visage décomposé du mort. Il était apparemment fasciné par la langue de Dionysius, qui refusait de rentrer dans la bouche.

Crassus se boucha le nez.

— Emporte-le ! hurla-t-il à l'un de ses gardes du corps.

— Où devons-nous le mettre, Marcus Crassus ?

— N'importe où ! Trouve Mummius. Lui te dira ce qu'il faut en faire. Moi, je ne veux simplement plus le voir. Maintenant que je ne suis plus obligé d'écouter cet idiot, je ne vais certainement pas m'imposer sa puanteur.

Il fixa son regard sur moi.

— Alors, Gordien ? Empoisonné ?

— Étant donné les symptômes et les circonstances, on peut le supposer.

— Mais la pièce était pleine de monde en train de manger. Et personne d'autre n'a été touché par le poison.

— Parce que personne n'a bu dans la coupe de Dionysius. Il avait cette habitude, tu sais, de boire une décoction de plantes avant le déjeuner et à l'heure du dîner.

Crassus cligna des yeux et haussa les épaules.

— Ah oui, je me souviens l'avoir entendu vanter les vertus de la rue et du silphium lors d'autres repas. Encore une autre de ses manies exaspérantes.

— Dans ces conditions, il était facile de l'empoisonner : lui seul buvait cette préparation et à des moments précis. Il y a bien un assassin en liberté, ici, dans cette maison, tu dois en convenir. Et il est assez probable que le même individu a tué Lucius, puisque, la nuit dernière, Dionysius avait publiquement promis de livrer son nom. Honnêtement, tu sais que cela ne peut être l'œuvre de Zénon et d'Alexandros.

— Et pourquoi pas ? D'accord, Zénon est mort... peut-être. Mais nous ne savons toujours pas ce qu'il est advenu de l'autre, cet Alexandros. Nous ne savons pas davantage avec qui il pourrait être en contact. Il a sans aucun doute des complices ici parmi les esclaves des cuisines.

— Oui, il a peut-être des amis dans cette maison, répondis-je... mais je ne pensais pas à des esclaves.

— Manifestement, j'ai commis une erreur en laissant un seul de ces esclaves continuer de servir Gelina. Dès que le dîner sera terminé et que tous les invités seront dans leurs quartiers, je les ferai tous enfermer dans l'annexe. De toute manière, il aurait fallu le faire demain matin. Fabius !

Il appela le patricien, qui attendait dans le couloir, et lui donna des instructions. Fabius acquiesça froidement et quitta la pièce sans un regard vers moi.

Je secouai la tête d'un air las.

— Pourquoi penses-tu que l'un des esclaves a empoisonné Dionysius ? demandai-je.

— Qui d'autre a accès aux cuisines sans qu'on le remarque ? Je pense que c'est là que Dionysius conservait ses plantes.

— Toutes sortes de gens sont entrés et sortis des cuisines aujourd'hui. Beaucoup n'en pouvaient plus d'attendre le dîner. Des invités s'y sont rendus pour trouver des choses à grignoter ; ou alors ils ont envoyé des esclaves à leur place bien avant le début du dîner. Les cuisiniers avaient fort à faire. Ils allaient et venaient en tous sens. Je peux te dire qu'ils n'avaient pas le temps de prêter attention aux personnes qui se trouvaient là. Par ailleurs, tu te trompes, Crassus : Dionysius cueillait lui-même ses plantes. Généralement, la première chose qu'il faisait le matin, c'était de les préparer et de les faire porter par un esclave.

Mais aujourd’hui il ne les a remises qu’après les funéraires. Donc les plantes ont pu être trafiquées dans sa chambre ce matin.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Parce que, pendant que tu faisais transporter le cadavre ici, j’ai posé quelques questions à la jeune esclave qui lui a donné sa coupe ce soir. Elle m’a dit qu’il avait apporté ses plantes à la cuisine à son retour de la cérémonie. Comme à l’ordinaire, elles étaient déjà mélangées, écrasées et enfermées dans un petit linge. Il s’agissait d’une sorte de rituel. Mais l’esclave a dû ajouter elle-même le cresson et les feuilles de vigne, avant de faire bouillir le tout et de filtrer le mélange juste avant le repas.

— Alors elle pourrait très bien avoir ajouté le poison, insista Crassus. Tu dois t’y connaître en poison, Gordien. De quoi s’agissait-il selon toi ?

— D’aconit.

— Le tue-panthères ?

— Oui, certains l’appellent ainsi. On le dit agréable au goût, alors il ne l’a peut-être pas remarqué dans son breuvage. C’est aussi le plus rapide des poisons. Les symptômes correspondent : brûlures de la langue, étouffements, convulsions, vomissements, les intestins qui se relâchent, et enfin la mort. Mais qui, me demandai-je à voix haute, qui s’y connaît assez pour s’être procuré le poison et avoir administré la bonne dose ?

Je regardai Eco. Il dormait lorsque j’avais découvert les plantes et les autres extraits végétaux chez Iaia à Cumès, mais je lui en avais parlé depuis.

Crassus s’étira et grimaça.

— Je hais les funérailles. Et plus encore les jeux funéraires. Enfin, au moins tout sera fini demain.

— Si seulement Dionysius avait pu nous dire ce qu’il savait du meurtre de Lucius... dis-je. S’il savait vraiment quelque chose ! J’aimerais jeter un œil à ses appartements.

— Certainement.

Crassus haussa les épaules. Il pensait déjà à autre chose.

Je retrouvai Meto dans l’atrium et lui demandai de me conduire chez le philosophe. Nous traversâmes les salles du banquet. La mort de Dionysius, immédiatement suivie du départ

de l'hôte et de l'hôtesse, avait mis un terme au dîner. Mais de nombreux invités s'attardaient.

— Qui cherches-tu ? demanda Meto.

— Iaia et son assistante, Olympias.

— La dame peintre est déjà partie, répondit-il. Iaia est sortie dès que le philosophe s'est trouvé mal.

— Partie ? Tu veux dire : quitté la pièce ?

— Non, la maison. Elle est retournée chez elle, à Cumes. Je le sais, parce qu'elle m'a envoyé aux écuries voir si ses chevaux étaient prêts.

— C'est vraiment ennuyeux, regrettai-je. J'aurais bien voulu m'entretenir avec elle.

Meto nous fit traverser toutes les salles. Puis, après un angle du couloir, il nous indiqua la porte des appartements de Dionysius.

Il s'agissait de deux petites pièces, simplement séparées par un rideau. Dans la première une table ronde, entourée de chaises, se trouvait près d'une fenêtre. Celle-ci donnait sur les petites collines boisées à l'ouest. Dans un coin, une amphore en terre cuite était posée sur une table basse. En soulevant le couvercle, je sentis monter l'odeur de la rue, du silphium et de l'ail.

— Voilà le mélange de Dionysius. Empoisonné ou pas, il va falloir le brûler ou le jeter dans la mer pour être sûr qu'il ne fera plus de mal.

La seconde pièce, meublée avec austérité, ne renfermait qu'un lit, une lampe suspendue et un grand coffre.

— Pas grand-chose à voir, dis-je à Eco.

Je commençai à tenter d'ouvrir le coffre. Mais il était fermé à clé.

— Nous pourrions fracturer la serrure. Je ne pense pas que Crassus y trouverait à redire et nous pouvons demander aux mânes de Dionysius de nous pardonner. D'ailleurs, j'ai l'impression que quelqu'un a déjà essayé de la forcer, mais en vain. Regarde, Eco, les éraflures et ces entailles. Il nous faudrait une longue barre de métal, bien résistante, pour l'ouvrir.

— Pourquoi ne pas utiliser la clé ? suggéra Meto.

— Parce que nous ne l'avons pas, répondis-je.

L'enfant sourit malicieusement et s'allongea sur le sol.

Il se glissa sous le lit et ressortit en serrant une simple clé de bronze dans son petit poing.

Je levai les bras au ciel.

— Meto, tu es inestimable !

Il sourit et tourna autour de moi alors que je me baissais pour introduire la clé dans la serrure.

— Oui, Meto, je crois qu'en grandissant tu vas ressembler à l'un de ces esclaves des pièces de Plaute ; ceux qui savent toujours ce qu'il se passe quand leur maître est trop stupide ou trop amoureux pour voir la vérité.

Je soulevai le couvercle. Eco retint son souffle. Meto recula.

— Du sang ! murmura-t-il.

— Oui, acquiesçai-je, très vraisemblablement du sang.

Au-dessus d'autres manuscrits déroulés et posés à plat au fond du coffre, une bande de parchemin était couverte de minuscules caractères... et d'une grande tache de sang.

— Ce sont les documents qui manquent ? demandai-je.

De retour dans la bibliothèque, Crassus se penchait sur les parchemins et les étudiait un par un. Finalement, il hocha la tête.

— Oui. Ce sont les documents que je cherchais. Et il y en a aussi dont j'ignorais l'existence. Et dans ceux-là je vois toutes sortes d'irrégularités et de références cryptées... Je comprends qu'il s'agit de dépenses et de recettes, mais un code empêche de savoir à quoi elles correspondent. Je vais devoir les rapporter à Rome. Il faudra sans doute du temps pour les étudier et les comprendre. Mon chef comptable parviendra peut-être à les décoder.

— Je vois que la mention « Un ami » revient plusieurs fois. Et elle est toujours associée à une somme d'argent, généralement assez importante. Tu ne penses pas que « l'ami » en question pourrait être le mystérieux partenaire de Lucius Licinius ? Il s'agirait là d'investissements et de débours qui concernent cet associé.

Crassus paraissait de méchante humeur.

— La seule chose que je veux savoir, c'est ce que faisaient ces documents dans la chambre de Dionysius.

— J'ai une idée, avançai-je.

— J'en suis certain.

— Nous savons que Dionysius voulait résoudre l'énigme du meurtre de Lucius, ne serait-ce que pour te prouver son intelligence. Supposons qu'il ait, bien avant nous, repéré le sang sur la statue. Avant même mon arrivée, il devait avoir deviné que le meurtre s'était déroulé dans cette pièce. Supposons maintenant qu'il ait soupçonné les obscurs trafics de Lucius. Après tout, Dionysius vivait ici, et même si ton cousin prenait ses précautions, le philosophe peut très bien avoir remarqué le trafic d'armes et d'argent.

Crassus hocha la tête :

— Continue.

— Bon. Sachant tout cela, il a dû vouloir s'emparer de ces documents avant que tu mettes la main dessus. Ainsi il pouvait les rapporter dans ses appartements et les étudier à loisir.

— Dans quel but ?

— Trouver un indice qui lui aurait permis d'identifier le meurtrier.

— C'est possible. Mais comment expliquer ça ?

Il montrait du doigt le manuscrit ensanglanté.

— Lucius était sans doute penché dessus lorsqu'il a été tué. Le rouleau devait être ouvert ici, sur la table.

— Et le meurtrier, si soucieux de transporter le corps de Lucius dans l'atrium, aurait laissé le document ici pour que Dionysius le trouve à son prochain passage dans la bibliothèque ? La logique aurait voulu que l'assassin le détruise pour que personne ne le trouve. Or comme il ne l'a pas fait, cela indique, selon moi, que ce rouleau n'a rien à voir avec le meurtre.

Crassus me regardait d'un air sinistre, puis il se mit à sourire en voyant que je ne répondais pas. Il secoua la tête et rit doucement :

— Je vais te dire ceci, Gordien : tu es tenace ! Et si cela te réconforte, j'admets que les informations dont nous disposons sur la mort de mon cousin ne me satisfont pas entièrement. Au vu de tes découvertes dans la mer et maintenant de ces documents, il apparaît que mon cher cousin, que mon stupide et

maudit cousin, était impliqué dans un trafic d'armes avec quelqu'un... oui, peut-être même avec Spartacus. Mais cela ne fait qu'affaiblir ton hypothèse et renforcer la mienne.

— Je ne vois pas les choses ainsi, Marcus Crassus.

— Vraiment ? Eh bien, voilà comment moi, je les vois.

« Quand Lucius apprit que j'allais arriver sous peu, il paniqua et voulut rompre ses relations avec les représentants de Spartacus, ceux qui étaient chargés d'acheter les armes pour lui. Voyant qu'ils n'obtiendraient plus rien de Lucius, ils décidèrent de se venger de lui. A ton avis, quelle peut être l'identité de ces agents de Spartacus, de ces criminels ? De qui peut-il s'agir, si ce n'est de Zénon et du Thrace Alexandros, qui étaient les espions de Spartacus dans cette maison même ? Oui, je vois clair maintenant ! Écoute bien, Gordien, l'enchaînement des événements !

« Ils viennent donc ici, dans la bibliothèque, au cœur de la nuit, voir Lucius. Zénon, qui aide son maître à tenir ses registres, lui montre ces différents documents prouvant la perfidie de mon cousin. Le vieil esclave le menace de tout me révéler s'il ne continue pas à livrer des armes à Spartacus. Mais le chantage ne fait pas fléchir Lucius ; il a décidé de couper les ponts avec les rebelles, et il ne se laisse pas intimider. C'est pour ça que Zénon et Alexandros l'assassinent. Le Thrace prend la statue et lui fracasse le crâne, exactement comme tu l'as dit. Et pour donner plus de retentissement à sa mort, ils traînent le corps dans l'atrium et commencent à graver le nom de leur maître, Spartacus.

« Seulement Dionysius a veillé tard, cette nuit-là, à méditer sur un de ces sujets qui ne peuvent intéresser que des philosophes de second ordre. Il a soudain besoin d'un renseignement. Il est persuadé de le trouver dans un des manuscrits de la bibliothèque de Lucius. Sans attendre, il décide de partir à la recherche de ce texte. Sans doute fait-il du bruit, cela dérange les assassins qui s'enfuient en laissant le nom de leur maître inachevé. De son côté, Dionysius pénètre dans la bibliothèque. Il voit le rouleau plein de sang. Il ressort de la pièce, se dirige vers l'atrium, et là... là, il tombe sur le corps. Mais au lieu de donner l'alarme, il imagine un plan dont il puisse

tirer profit. Il sait que j'arrive le lendemain. Il n'a plus de patron, alors, s'il peut, d'une manière ou d'une autre, s'attacher à moi, ce sera tout bénéfice pour lui. Il compte m'impressionner en résolvant l'éénigme du meurtre. Aussi se met-il à étudier le document sanglant ; il comprend son importance et cherche d'autres documents aussi compromettants. Il en trouve et rapporte le tout dans sa chambre. Là, il pourra les déchiffrer et les reconstituer à loisir.

— Mais pourquoi ne t'aurait-il pas dit tout cela plus tôt ? protestai-je.

— Peut-être envisageait-il de tout révéler à l'occasion des jeux funéraires de demain. Ou peut-être encore n'était-il pas satisfait parce qu'il lui manquait quelques éléments pour reconstituer toute l'affaire. Ou alors...

Les yeux de Crassus s'illuminèrent.

— Oui ! cria-t-il. C'est sûrement cela. Dionysius était sur la piste d'Alexandros et voulait me livrer l'esclave en personne. Oui, et cela résout tout ! Qui d'autre aurait voulu l'empoisonner si ce n'est Alexandros, ou un autre esclave voulant protéger Alexandros ? Dionysius avait sans doute découvert la cachette d'Alexandros. Et il voulait me le livrer publiquement pour l'exécution, demain, en même temps que toutes les preuves qu'il avait réunies.

Crassus hocha tristement la tête.

— Ah, je dois l'admettre, la vieille buse aurait réussi un sacré coup. Quelle occasion pour lui de parader devant toute la foule rassemblée pour les jeux ! Après cela, j'aurais eu du mal à ne pas l'accepter dans ma suite. Ainsi la buse se serait métamorphosée en renard !...

— Un renard foudroyé par la mort, dis-je à voix basse.

— Oui, et hélas ! silencieux pour toujours. C'est regrettable, mais il ne pourra plus dire où se trouve Alexandros. J'aurais vraiment aimé tenir cette canaille entre mes mains demain. Je l'aurais attaché à une croix et brûlé vif pour la plus grande joie du public.

Une lueur cruelle apparut dans ses yeux. Soudain il piqua une colère.

— Vois-tu maintenant, Gordien, à quel point tu as gaspillé mon temps et le tien, à courir après une illusion, l'innocence des esclaves ? Tu aurais mieux fait de consacrer ton intelligence à retrouver Alexandros et à l'amener devant la justice. Au lieu de cela, tu as laissé ce démon commettre un nouveau meurtre sous nos yeux !

Il se remit à arpenter furieusement la pièce.

— Tu es un fou, Gordien, un fou au cœur tendre. J'ai déjà rencontré des types de ton espèce, toujours en train de s'interposer entre un esclave et le châtiment qu'il mérite. Eh bien, tu as fait de ton mieux, dans cette affaire, pour entraver le cours de la justice et, par Jupiter, tu as échoué. Après ça, tu peux prétendre être le « Limier » !...

Il commença à crier.

— C'est à ta stupidité que nous devons la mort de Dionysius et le fait que le meurtrier Alexandros soit encore en liberté. Allez, hors d'ici ! Je n'ai que faire d'une telle incompétence. Quand je rentrerai à Rome, je ferai de toi la risée de la ville. On verra si quelqu'un réclame encore les services du soi-disant limier !

— Marcus Crassus...

— Dehors !

Dans sa fureur, il s'empara des documents qui jonchaient la table, les écrasa entre ses mains et me les jeta à la tête. Ils me manquèrent, mais l'un d'eux atteignit Eco au visage.

— Et ne te présente plus jamais devant moi, sauf si tu m'apportes Alexandros enchaîné, prêt à être crucifié pour ses crimes !

— L'homme doute plus que jamais de lui-même, chuchotai-je à Eco, tandis que nous retournions vers notre chambre. La tension des funérailles, le carnage qui s'annonce demain... Il est à bout.

Mon visage était brûlant, mon cœur battait à tout rompre. Ma bouche était si sèche que je pouvais à peine déglutir. Étais-je en train de parler de Marcus Crassus ou de moi ?

Je fis encore quelques pas, puis m'arrêtai. Eco me regarda, intrigué, et toucha ma manche. Dans son langage, il me demandait ce que nous allions faire maintenant. Je me mordis la

lèvre, troublé, désorienté. Eco fronça les sourcils pour me montrer qu'il était soucieux. Mais je n'osai pas croiser son regard.

Maintenant je ne savais plus, j'étais perdu. Crassus avait peut-être raison. Même s'il se trompait, le temps qui m'avait été imparti touchait à sa fin et je n'avais rien à présenter. Sauf une chose : je savais, ou tout au moins je pensais savoir, qui avait empoisonné Dionysius, et aussi où se cachait l'esclave Alexandros. Après tout, si je ne pouvais rien faire d'autre, je voulais au moins découvrir la vérité pour ma propre satisfaction.

Dans notre chambre je récupérai les deux poignards que j'avais apportés de Rome. J'en passai un à Eco. Il me regarda, les yeux écarquillés.

— Les choses peuvent subitement mal tourner, expliquai-je. Il vaut mieux être armé. L'heure est venue de confronter certaines personnes avec ceci.

Je sortis le manteau ensanglanté que j'avais caché au milieu de nos affaires. Je le roulai le plus serré possible et le calai sous mon bras.

— Nous devrions nous aussi prendre un manteau. La nuit sera probablement fraîche. Et maintenant, aux écuries.

Nous traversâmes rapidement le corridor et dévalâmes l'escalier pour nous retrouver dans l'atrium. Quelques instants plus tard, la porte d'entrée franchie, nous étions dans la cour. Le soleil commençait à peine à s'enfoncer derrière les petites collines à l'ouest.

Meto se trouvait dans les écuries. Je lui demandai de nous attribuer deux montures.

— Mais il va bientôt faire sombre, protesta-t-il.

— Il fera encore plus sombre avant mon retour.

Nous étions à cheval, devant les écuries, et prêts à partir, lorsque Faustus Fabius et un cordon de gardes armés traversa la cour. Entre les deux rangs de soldats, en colonne, les derniers esclaves de la maison se dirigeaient vers l'annexe.

Ils marchaient en silence, humblement. Certains regardaient par terre. D'autres levaient de grands yeux effrayés. Parmi eux, je vis Apollonius. Il avançait, la mâchoire serrée, et regardait droit devant lui.

J'eus l'impression que la villa s'était vidée de toute sa force vitale. On chassait de ses couloirs tous ceux qui l'animaient de l'aube au crépuscule : les barbiers, les coiffeurs et les cuisiniers, les portiers, les serviteurs et les gardes.

— Eh toi, là, garçon ! hurla Fabius.

Meto recula contre ma monture et s'agrippa à ma jambe. Ses mains tremblaient.

Ma bouche devint sèche.

— Le garçon est avec moi, Faustus Fabius. Crassus m'a confié une mission et j'ai besoin de lui.

Faustus Fabius fit un geste indiquant à la colonne de continuer vers l'annexe et il s'avança vers nous.

— Je ne pense vraiment pas que ce soit vrai, Gordien.

Il m'adressa un de ses sourires patriciens distants.

— J'ai plutôt entendu dire que Marcus et toi vous vous étiez séparés pour de bon. Et qu'il verrait plus volontiers ta tête sur un plateau que sur tes épaules. Je doute même qu'il t'autoriserait à emprunter ses chevaux. Mais où vas-tu donc ?... Juste au cas où Crassus le demanderait.

— A Cumès.

— Est-ce que cela va si mal, Gordien, pour que tu aies besoin de réclamer l'aide de la sibylle alors même que la nuit va tomber ? Ou alors c'est peut-être ton fils qui a envie de jeter un dernier coup d'œil à la splendide Olympias.

Devant mon silence, il haussa les épaules. Une expression curieuse apparut sur son visage. Je réalisai soudain qu'un pan du manteau plein de sang apparaissait sous ma propre cape. Je le recouvris tant bien que mal avec mon coude.

— En tout cas, le garçon vient avec moi, dit Fabius.

Il attrapa Meto par l'épaule. L'enfant refusa de lâcher ma jambe. Fabius le tira plus fort et Meto commença à hurler. Les esclaves et les gardes tournèrent leur visage vers nous. Eco s'impatientait ; sa monture se mit à hennir et à piaffer.

Je chuchotai entre mes dents.

— Aie pitié du garçon, Faustus Fabius ! Laisse-le venir avec moi. Il restera ensuite chez Iaia, à Cumès. Crassus ne le saura jamais.

Fabius relâcha son étreinte. Tremblant, Meto libéra ma jambe et s'essuya les yeux. Le patricien esquissa un petit sourire.

— Les dieux te remercieront, Faustus Fabius, murmurai-je.

Je tendis la main à l'enfant pour lui permettre de monter en croupe, mais soudain Fabius s'en empara.

Le patricien secoua la tête.

— L'esclave appartient à Crassus, dit-il.

Il se retourna et poussa devant lui Meto, qui trébucha en regardant désespérément derrière lui. Ils rejoignirent la colonne.

Le crépuscule recouvrait la terre et les premières étoiles scintillaient. Enfin, je talonnai ma monture et m'élançai sur la route. En espérant qu'un dieu m'écoute, je formulai cette prière : « Fasse que l'aube ne se lève jamais ! »

2

Nous aurions été plus avisés, me dis-je *in petto* après coup, de prendre la route normale de Cumès, plutôt que le raccourci par les collines qu’Olympias nous avait montré : J’imagine que par des nuits semblables les lémures sortent de l’Hadès, tout comme les vapeurs de soufre s’échappent de l’Averne. Dissimulés par la brume, ils parcourent la forêt et les collines nues, répandant un froid mortel sur leur passage. En certains lieux et à certains moments, par exemple sur les champs de bataille ou près des accès au Monde inférieur, les esprits des morts sont si nombreux qu’ils deviennent aussi palpables que des vivants... Le phénomène a été décrit de façon plus précise par des personnes plus savantes que moi en la matière. Tout ce que je sais, c’est que la mort hantait les chemins de Cumès cette nuit-là, et que ceux qu’elle réclamait n’auraient pas loin à aller pour disparaître dans la gueule d’Hadès.

Dans un premier temps, nous n’eûmes aucune difficulté à trouver notre chemin. Après avoir quitté la villa, nous rejoignîmes rapidement la route principale et les yeux aiguisés d’Eco repérèrent la piste étroite qui partait vers l’ouest. Même au crépuscule, le chemin me semblait familier. Nous traversâmes un boqueteau pour atteindre la crête dénudée. Au nord, j’apercevais les feux de camp des soldats de Crassus autour du lac Lucrin. Des chants montaient de la vallée. À la lueur de la lune, je pouvais discerner l’énorme masse de l’arène. Son enceinte de bois luisait faiblement, comme la carapace d’un dragon endormi ; demain il se réveillerait et dévorerait sa proie.

Une fois entré dans les bois et les ténèbres, je commençai à ne plus être certain de la route. Et sans la lumière du soleil, il n’y avait aucun moyen de se repérer avec certitude. La lune, pleine, était encore basse dans le ciel. La pâle lueur bleue qu’elle projetait à travers le feuillage créait un chaos d’ombres et de lumières. Des écharpes de brouillard s’enroulaient autour de

nous, sans que l'on sache vraiment s'il s'agissait de brumes marines ou de vapeurs montant de la terre humide. Après tout, il s'agissait peut-être d'âmes en peine.

L'odeur de soufre était de plus en plus forte. Au loin, un loup hurla, puis un second et un troisième. Ils étaient si près que je sursautai. La nuit était encore plus froide que je ne m'y attendais. Serrant mon manteau autour de mes épaules, je songeai soudain à la cape que je tenais sous mon bras. Et si les loups sentaient l'odeur du sang ? N'allaient-ils pas s'approcher ? Pendant un bref instant, je crus entendre un bruit de chevaux derrière nous. Ce devait être l'écho de nos propres montures.

Enfin, nous parvînmes à un endroit vaguement familier. Une trouée dans la cime des arbres permettait de voir le ciel. Les sabots de nos chevaux claquaient sur la pierre dure. Ma monture hésita, mais je la poussai. Elle hésita encore. Alors Eco, qui se trouvait derrière moi, m'attrapa le bras et avala bruyamment sa salive. J'eus soudain le souffle coupé.

Nous nous tenions au bord du précipice surplombant le lac Aveme. Une vague d'air chaud sentant le soufre me balaya le visage, comme l'haleine fétide de Pluton. Dans le silence j'entendis les sifflements et les gargouillements des fumerolles qui émanaient des profondeurs. J'imaginai les morts infortunés luttant comme des hommes qui se noient pour échapper à la vase en ébullition, tout au fond du lac. La lune passait au-dessus des arbres et répandait sa triste lumière bleu pâle sur cette désolation. Dans cette lueur trompeuse, j'aperçus le visage couvert de cicatrices et de pustules d'un monstre. De l'autre côté du lac apparaissaient les silhouettes déchiquetées des arbres. Des aboiements se firent entendre soudain, les aboiements de trois chiens !

— Cerbère est lâché, cette nuit, murmurai-je. Tout peut arriver.

Eco fit un bruit sourd. Je me mordis la langue, me maudissant de l'avoir effrayé. J'inspirai profondément et me tournai vers lui.

A cet instant, je reçus un coup par-derrière et tombai de mon cheval, la tête la première.

Le bruit sourd d'Eco avait tenté de m'avertir. J'avais été frappé entre les omoplates. En tombant, je me demandai pourquoi l'agresseur avait choisi de me frapper au lieu de me poignarder.

Les paumes de mes mains s'étaient écorchées sur la roche dure. Je rampai jusqu'au bord du précipice.

Je reçus un nouveau coup dans les côtes et me retrouvai en équilibre sur le rebord de la saillie rocheuse. Alors je compris pourquoi je n'avais pas été poignardé, alors qu'il aurait été si facile de le faire en m'attaquant ainsi à l'improviste : pourquoi laisser des traces de meurtre, lorsqu'il est si simple de précipiter quelqu'un du haut d'une falaise ? Et peut-être que la façon de me tuer importait peu, s'ils se débarrassaient de moi en me jetant dans le lac en ébullition, Pluton m'engloutirait.

Je sentis l'haleine du dieu de la Mort sur mon visage, et je m'éloignai du précipice. Je reçus un coup de pied aux fesses. Mais je m'accrochai au sol, puis un autre coup de pied tenta de me faire basculer. Quelque part, derrière moi, j'entendis un bruit semblable au bêlement d'un mouton qu'on égorgé : Eco m'appelait.

Je roulai sur le flanc gauche, sans savoir où s'arrêtait la grande pierre plate, et me préparai à tomber dans le vide. Au lieu de cela, je continuai de rouler et finis par rebondir sur mes pieds. Je pivotai, pour faire face dans le noir à l'assassin. Le métal étincela au clair de lune. Je baissai la tête juste à temps. La lame fouetta l'air juste au-dessus de moi. J'essayai d'attraper le bras de l'agresseur pour le déséquilibrer. Je ne vis ni son visage ni son corps, seulement l'avant-bras que je tenais de mes deux mains et tentais de retourner.

Il haletait et proférait des jurons. De son autre bras, il essaya de récupérer le glaive dans sa main entravée. Je lui décochai un coup de genou dans l'aine. Sa main libre battit l'air sous l'effet de la douleur soudaine. Je le sentis faiblir. Je n'avais aucun moyen d'attraper son poignard ni même d'atteindre le mien. Je titubai en arrière en l'attirant vers moi. Lorsque j'eus l'impression de me trouver au bord de la falaise, je pivotai brusquement. Comme un acrobate qui fait voltiger son partenaire, je rassemblai toutes mes forces pour faire tournoyer l'inconnu.

Je perçus le bruit de ses pieds contre la roche. Puis son avant-bras se libéra de ma prise, comme si une force colossale l'attirait vers le précipice. Ne l'ayant pas lâché assez vite, je me sentis entraîné vers le vide. Sa lame fouetta l'air et m'entaila la main. Je criai et vacillai un long moment, étourdi, au bord du gouffre. J'écartai les bras comme un crucifié, en quête d'équilibre, mes jambes flageolèrent.

À cet instant, le plus infime coup m'aurait projeté par dessus la falaise... Où était donc Eco ?

Je fis tournoyer mes bras dans l'air, je me laissai partir en arrière, et j'atterris sur le dos avec un grognement. Je me remis instantanément à quatre pattes et me redressai. Mon cheval était là, à une bonne distance du précipice. Mais Eco et sa monture étaient invisibles. Et il n'y avait pas non plus trace d'un second agresseur.

Le brouillard avait épaisse, filtrant le clair de lune et obscurcissant le paysage. Je tentai de percer l'opacité et chuchotai :

— Eco ?

Pas de réponse. Je répétais plus fort. Toujours pas de réponse. Alors je criai :

— Eco !

Rien. Il n'y avait que le silence, brisé par les soupirs du vent dans le faîte des ambres.

— Eco ! hurlai-je.

Je crus entendre des bruits dans le lointain, ou peut-être tout près mais assourdis par le brouillard et le feuillage dense : du métal entrechoqué, un cri, le hennissement d'un cheval. Je me précipitai vers le mien et montai en selle.

Je ressentis soudain des vertiges et faillis tomber. Je portai la main à ma tempe et sentis un peu d'humidité. Même dans les ténèbres opaques, je voyais que c'était du sang. Je m'étais heurté la tête sans m'en rendre compte. Ou bien la lame de l'assassin était passée plus près de mon front que je ne l'avais cru.

Le sang me rappela le manteau. Je l'avais laissé tomber au moment de ma chute. Je scrutai la roche mais ne le vis nulle part.

J'avais l'esprit confus. Je lançai mon cheval dans le bois, en direction des bruits lointains. Mais je n'entendais plus rien d'autre qu'un grondement dans ma tête, plus fort que le vent dans les arbres. Le brouillard se refermait autour de moi comme un voile.

— Eco ! criai-je, soudain effrayé par le silence.

Autour de moi, le monde paraissait immense et vide.

Je chevauchai aussi impuissant qu'un aveugle ou un sourd. Le grondement dans ma tête devint intolérable. Le clair de lune faiblit. Des fantômes vaporeux apparaissaient et disparaissaient dans les ténèbres. La mort finit toujours par arriver, pensai-je, en me remémorant un vieux proverbe égyptien que Bethesda m'avait enseigné. La mort était venue pour Lucius Licinius et pour Dionysius, comme pour le père et le frère bien-aimés de Marcus Crassus ; elle était venue pour toutes les victimes de Sylla et les victimes des ennemis de Sylla, comme elle était venue pour Sylla lui-même et pour Eunus le sorcier... Et elle viendra pour Metrobius et pour Marcus Crassus, pour Mummius et même pour le hautain Faustus Fabius. Elle viendra pour le magnifique Apollonius de la même manière qu'elle est venue pour le vieux Zénon, qui a fini le corps à demi consumé sur les rives du lac Averne. La mort viendra pour le petit Meto, qui aura à peine vécu, si ce n'est demain, un autre jour. Ces pensées me réconfortèrent curieusement. La mort finit toujours par arriver...

Puis je me souvins d'Eco.

Je ne pouvais ni le voir ni l'entendre : j'étais aveugle et sourd. Mais je n'étais pas muet. Je hurlai son nom :

— Eco ! Eco !

S'il répondit, je ne l'entendis pas. Mais comment pouvait-il répondre, puisque lui était muet ? Des larmes glissèrent le long de mes joues.

Je plongeai en avant et agrippai mon cheval. Il s'immobilisa. Le hurlement du vent s'apaisa. Le monde n'était encore qu'obscurité, car j'avais les yeux fermés. A un moment, tout sembla vaciller. Je me retrouvai allongé sur le sol au milieu des feuilles et des branchages.

Quelque dieu avait peut-être entendu ma prière, après tout. Cette nuit n'aurait pas de fin. Et l'aube ne se leverait jamais...

3

J'ouvris les yeux sur un monde qui n'était ni ténèbres ni lumière. Au-dessus de moi, dans la douce brise précédant l'aube, des branches craquaient et gémissaient. Ou était-ce ma tête qui éclatait ?

Je me redressai lentement et m'assis contre le tronc d'un arbre. Mon cheval cherchait dans les buissons quelque chose à manger. Les élancements dans ma tête me firent gémir. Je touchai le sang coagulé sur mon crâne.

Je frissonnai et inspirai profondément. J'étais reconnaissant – et pas seulement surpris – d'être en vie. Je hurlai le nom d'Eco, suffisamment fort pour que les collines m'en renvoient l'écho. Il commençait à faire jour. Eco ne donnait aucun signe de vie.

J'aurais pu fouiller le bois pour le rechercher, ou retourner à la villa. Mais je décidai de poursuivre vers Cumès, sans Eco et sans le manteau taché de sang. Les jeux funéraires commencerait dans quelques heures. Il restait un mince espoir d'obtenir la vérité de la bouche de ceux qui la connaissaient.

A mesure que montait la lumière, la forêt semblait rétrécir, se contracter. Je pouvais voir l'endroit où l'assassin m'avait attaqué. Dans la direction opposée, j'apercevais au-delà des arbres les rochers qui entouraient la grotte de la sibylle. J'entrevois même la mer. Et pourtant il avait été si facile de se perdre la nuit précédente !

Cette fois, je retrouvai le chemin assez facilement. Au bout de quelques minutes, je quittai le bois et m'engageai dans le labyrinthe rocheux. Je jetai des coups d'œil inquiets à droite et à gauche. J'avais encore plus peur maintenant d'apercevoir Eco que de ne pas le voir. Souvent en voyant une souche d'arbre ou un rocher je croyais que c'était mon fils.

Ce matin, personne n'avait encore emprunté la petite route qui traversait Cumes. Mais des panaches de fumée s'élevaient déjà des maisons. Enfin, au bout du village, j'atteignis la villa de Iaia. Aucun son, aucune lumière ne filtraient de la maison. J'attachai mon cheval et m'avançai.

Je me dirigeai vers l'étroit sentier qui descendait vers la mer, et qu'avait pris Olympias, l'après-midi de notre visite à la sibylle. Il serpentait à travers des buissons, le long d'une pente escarpée, entre de grands rochers. Par endroits, le sentier était à peine visible. Il disparaissait même lorsqu'il était barré par un affleurement rocheux. Je glissai plusieurs fois sur les pierres instables. Ce n'était pas un sentier que l'on aurait emprunté par plaisir. Il convenait mieux à une chèvre aventureuse qu'à un humain... sauf peut-être si on était agile et si on avait une bonne raison de le suivre.

Il s'achevait dans un amas de rochers au bord de l'eau. La falaise longeait le rivage. Les vagues venaient battre la côte et se retiraient en laissant apparaître momentanément une étroite bande de sable noir. Je regardai de tous côtés. Il n'y avait pas trace de fissure ou de grotte. La marque de l'eau sur les roches indiquait que la marée pouvait monter beaucoup plus haut, jusqu'à recouvrir la plage et les rochers.

Si la marée était à ce moment à la moitié de son amplitude, à marée basse le reflux devait découvrir une petite plage sur laquelle on pouvait marcher, du moins en se faufilant entre les rochers. J'inspectai la falaise, mais rien n'indiquait un passage caché.

Pourtant, Olympias était bien remontée par ce sentier, avec son petit panier presque vide, à l'exception d'un couteau et de quelques croûtons de pain. Et le bas de sa stola était mouillé. J'avais vu sa pâleur lorsque Dionysius avait raconté l'histoire de Crassus qui s'était caché pendant des semaines dans une grotte marine.

M'armant de courage, je franchis les rochers et descendis sur la petite plage. Les vagues suivantes m'éclaboussèrent les pieds, l'eau me monta jusqu'aux genoux. Puis la mer se retira. Je tremblai de froid et m'agrippai à un rocher pour garder

l'équilibre. Grelottant, je m'obligeai à lâcher la roche et à progresser sur le sable.

J'avançai dans l'eau jusqu'à la taille. Le mouvement des vagues me tirait vers le large. Sous mes pieds, le sable se dérobait et je devais lutter pour retrouver mon équilibre. Je me dis que, dans un tel endroit, un homme pouvait facilement se faire entraîner vers les grands fonds, pour ne plus jamais revoir la surface.

Qu'espérais-je trouver ? Une grotte miraculeuse qui s'ouvrirait dans le rocher sur mon ordre ? Il n'y avait aucune cachette ici ; rien d'autre que de la pierre et de l'eau. Je fis un pas de plus. Les vagues atteignaient mon estomac. L'eau clapotait contre une arête rocheuse qui émergeait de l'écume comme la tête d'une tortue de mer. Toussant et crachotant, je fis encore un pas. L'eau m'arrivait à la poitrine. Puis elle se retirait avec une telle force que je faillis être entraîné vers le large. Je m'accrochai de nouveau à un rocher, comme une feuille tente de rester accrochée à un rameau dans la tempête. Le froid me coupait la respiration. Un moment, je vis des taches devant mes yeux.

Et je vis la grotte !

Elle n'était visible qu'au moment où les vagues se retiraient. Et seulement un instant. J'aperçus l'entrée noire, déchiquetée, taillée dans la roche tout aussi noire. On aurait dit la gueule ouverte d'une bête édentée. L'écume coulait de ses lèvres. Et puis les vagues venaient la remplir de nouveau. Tant que la mer n'était pas assez basse, il était impossible de pénétrer à l'intérieur. Tout homme raisonnable s'en serait rendu compte. Mais un homme raisonnable ne se serait pas immergé jusqu'au cou dans l'eau froide, n'aurait pas agrippé des doigts un rocher glissant au péril de sa vie, dans la lumière blafarde du matin.

Je lâchai progressivement le rocher et me déplaçai lentement vers la fissure. Je parvins enfin à m'accrocher à ses lèvres écumeuses et me hissai à l'intérieur de la grotte. Les vagues s'engouffrèrent derrière moi. J'étais prisonnier, incapable d'avancer ou de reculer, tant que le flux se précipitait dans l'orifice noir. Des algues me fouettaient le visage et l'eau salée envahissait mes narines. Quand les vagues se retirèrent, je m'élançai le plus vite possible, mais ma tête heurta le plafond du

boyau. C'est à ce moment, je pense, que ma blessure recommença à saigner.

Je me retrouvai dans les ténèbres. J'avais l'impression que toute ma force avait été aspirée vers le large. Je me préparai à l'assaut de la vague suivante, qui se précipita sur moi et m'enveloppa comme si elle sortait des narines de Neptune. J'avais le nez plein d'eau salée, et un goût de sang sur la langue. L'eau se retira. J'étais persuadé que j'allais être emporté. Mais je parvins à tenir bon.

J'ouvris les yeux. La vague m'avait entraîné un peu plus loin dans l'antre. Je levai la tête et aperçus un rayon de soleil qui tombait d'une ouverture très loin au-dessus de moi. J'étais dans la grotte. C'était surprenant que je me retrouve là, c'était inimaginable !

Leurs regards stupéfaits en dirent autant. Même dans la faible clarté, je reconnus Olympias. Maintenant je la voyais toute nue. J'en avais rêvé. Sa peau était lisse, immaculée, recouverte d'une mince pellicule de sueur qui faisait luire les parties les plus pâles de son corps comme de l'albâtre dans une lumière sépulcrale. Ses bras et ses jambes étaient plus sombres que le reste de son corps. Le soleil les avait teintés d'or pâle. Elle était svelte mais point frêle. Elle avait même l'air plus robuste, plus débordante de vitalité, que lorsqu'elle était habillée. Ses seins étaient pleins et ronds, avec de larges aréoles étonnamment sombres au regard de sa crinière dorée et de la toison qui courait entre ses cuisses élancées. Hélas ! je n'étais pas vraiment en état d'apprécier cette vision.

Son compagnon semblait avoir beaucoup de plaisir, je m'en rendis compte lorsqu'ils se séparèrent et que j'eus la preuve de son excitation. Lorsqu'il se redressa, sa tête heurta une saillie. Il proféra un juron. Pendant ce temps, Olympias roulait sur le flanc et fouillait dans les coussins et les couvertures étalés sur le sol. Elle trouva ce qu'elle cherchait : un poignard brillant à la lame aussi longue que l'avant-bras d'un homme. D'un air triomphal, elle le brandit et le lança. Le poignard dessina un arc de cercle. La jeune fille voulait probablement le donner à son compagnon, mais dans la hâte et la confusion, elle faillit mettre un point final à l'excitation de son ami. Les deux jeunes gens

poussèrent un cri d'effroi alors que la lame frôlait le sexe de l'homme. Alexandros chancela en arrière, se heurta de nouveau la tête contre la roche. Et, de nouveau, il jura. Si je n'avais pas été si glacé et si mouillé, sans oublier ma douleur à la tête, j'aurais sans doute ri.

Ils étaient parfaitement assortis du point de vue physique. Il était peu probable qu'une superbe jeune fille avec son talent et son intelligence soit tombée amoureuse d'un garçon d'écurie thrace qui ne fût pas aussi incroyablement beau et athlétique. Sa crinière hirsute étincelait. Elle semblait châtaigne dans le clair-obscur. Son torse et ses membres étaient recouverts d'un duvet de la même couleur. Ses traits étaient d'une grande pureté : des lèvres généreuses, des sourcils épais, qui convergeaient en une ligne unique au-dessus de ses yeux ardents ; sa barbe, vieille de quelques jours à peine, accentuait ses hautes pommettes et son menton puissant. Même en cet instant où son excitation déclinait, son sexe était encore en érection. Il n'était pas aussi beau qu'Apollonius, mais je comprenais pourquoi Olympias l'avait choisi. Apparemment, il avait autant de cerveau que de muscles, puisque Zénon l'utilisait pour tenir ses comptes. Mais à cet instant précis, il avait plutôt l'air amorphe, presque bovin, tandis qu'il se frottait la tête et tâtonnait pour récupérer le poignard d'Olympias.

— Laisse l'arme, dis-je d'un ton las. Je ne suis pas venu en ennemi.

Ils me dévisagèrent, les yeux écarquillés, soupçonneux. Puis le regard de la jeune femme se fit moins dur : elle me reconnut enfin. A quoi pouvais-je ressembler, surgissant du tunnel écumeux, recouvert d'algues et avec du sang dégoulinant sur mon visage ? Alexandros me regardait comme si j'étais un monstre marin.

— Attends ! murmura Olympias.

Elle posa sa main sur le bras d'Alexandros.

— Je le connais.

— Vraiment ? Et qui est-ce ?

Il avait un fort accent thrace. Je perçus une note désespérée, sauvage, dans sa voix, qui m'incita à approcher ma main de mon poignard, sous ma tunique.

— C'est le Limier, dit-elle. De Rome... L'homme dont je t'ai parlé.

— Alors il m'a finalement trouvé.

La lame scintilla comme du mercure dans un rai de lumière. L'esclave recula contre le mur de la grotte en me regardant comme une bête prise au piège.

Olympias me dévisagea avec soupçon.

— Es-tu venu pour le ramener à Crassus ?

— Pose ton poignard, murmurai-je.

Je commençai à frissonner sans pouvoir m'arrêter.

— Peux-tu faire un feu ? J'ai très froid et je me sens un peu faible.

Olympias m'observa un moment. Puis elle attrapa une robe de laine et la passa. Elle vint vers moi et tira sur le bord de ma tunique.

— Allez, enlève d'abord tout ça, sinon tu mourras de froid et non d'un coup de poignard. Nous ne pouvons faire de feu, hélas ! quelqu'un pourrait apercevoir la fumée. Mais enveloppe-toi dans une couverture. Alexandros, tu frissons aussi ! Lâche ce poignard et viens te couvrir !

À première vue, la caverne m'avait semblé immense. En fait, elle n'était pas si grande, mais elle s'élevait à une hauteur considérable. Taillée dans la pierre, elle était en pente, ou plus précisément son sol était constitué d'une succession de petites terrasses rocheuses. Rangées ici et là dans les recoins, les affaires d'Alexandros m'apparurent : des couvertures sales, un peu de nourriture, des ustensiles divers, des pichets d'eau fraîche et une outre de vin rebondie. Olympias m'entraîna vers l'une des terrasses et m'enveloppa dans une couverture de laine. Quand mon tremblement s'atténua, elle m'offrit quelques morceaux de pain et de fromage, et même des mets plus délicats – je reconnus ceux du banquet funéraire. Je lui dis que je n'avais pas faim, mais elle insista, et finalement je pus difficilement m'arrêter de manger.

Bientôt je me sentis mieux, même si je continuais à avoir des élancements dans la tête quand je faisais des mouvements brusques.

— Dans combien de temps sera-t-il possible de sortir de la grotte ? Sans risque de noyade, je veux dire.

Alexandros regarda la mer, elle semblait avoir baissé.

— Ce ne sera pas long. La petite plage ne sera pas dégagée avant plusieurs heures, mais tu pourras bientôt passer dans l'eau et retrouver le sentier sans danger.

— Quoi qu'il arrive, je dois me rendre aux arènes. Même si le spectacle s'annonce terrifiant. Et puis je dois retrouver Eco.

— Le garçon ? dit Olympias.

Apparemment elle n'avait même pas retenu son nom.

— Oui. Mon fils. Celui qui te regarde avec tellement d'amour, Olympias.

Alexandros fronça les sourcils avec un air de désapprobation.

— C'est le muet, lui expliqua Olympias. Je t'en ai parlé, souviens-toi. Mais, que veux-tu dire, Gordien, quand tu parles de le retrouver ? Où est-il ?

— La nuit dernière, pour venir à Cumes, nous avons voulu emprunter ton raccourci. Mais près du précipice surplombant l'Averne, nous avons été attaqués.

— Par des lémures ? murmura Alexandros.

— Non, pire : par des hommes vivants. Ils étaient deux, je pense, mais je n'en suis pas certain. Dans la confusion, Eco a disparu. Après je l'ai cherché, mais ma tête...

Je touchai mon crâne et grimaçai. La plaie ne saignait plus. Olympias m'examina.

— Iaia saura ce qu'il faut faire pour ça, dit-elle. Et alors, Eco ?

— Disparu. Je ne l'ai pas retrouvé. Et j'ai perdu connaissance. Quand je me suis réveillé, je suis venu directement ici. S'il est retourné chez Gelina, il peut vouloir se rendre aux jeux funéraires sans moi. Certes, il a déjà vu des gladiateurs combattre à mort, mais le massacre... Quoi qu'il arrive, je dois retourner là-bas avant le début. Je ne veux pas qu'Eco voie cela seul. Les vieux esclaves, et Apollonius... et le petit Meto...

— De quoi parles-tu ?

Alexandros me regardait, perplexe.

— Olympias, qu'entend-il par « massacre » ?

— Tu ne lui as pas raconté ? dis-je.

Olympias serra les dents. Alexandros avait l'air angoissé.

— Qu'entends-tu par « massacre » ? Et cette allusion à Meto, que veut-elle dire ?

— Ils sont condamnés, répondis-je. Tous ! Condamnés à mort ! Tous les esclaves de la propriété, ceux des champs, ceux des écuries, des cuisines, sans exception. Ils vont être exécutés publiquement pour le plaisir du bon peuple de la baie. La politique, Alexandros. Mais ne me demande pas d'expliquer la politique romaine à un esclave thrace. Contente-toi d'écouter ce que je dis. En réponse au crime commis par le véritable assassin qu'il ne peut trouver, Crassus veut mettre à mort tous les esclaves. Même Meto.

— Aujourd'hui ?

— Juste après les combats de gladiateurs. Les hommes de Crassus ont construit une arène de bois dans la plaine, près du lac Lucrin.

Alexandros s'adossa à la paroi, atterré.

— Olympias, tu ne m'as jamais rien dit.

— À quoi cela aurait-il servi ? Tu te serais fait de la bile ; tu aurais ruminé...

— Et peut-être aurait-il fait une action d'éclat en retournant à Baia pour affronter le jugement de Crassus lui-même ? suggérai-je. Et c'est pour cela que tu n'as pas voulu lui en parler, n'est-ce pas ? Tu as préféré lui conseiller de rester tranquillement caché, jusqu'à ce que Crassus reparte. Alors il aurait pu s'échapper et jamais il n'aurait entendu parlé du sort réservé aux esclaves exécutés à sa place.

— Non, pas à sa place, mais avec lui ! cria Olympias en colère. Est-ce que cela fait une différence pour Crassus s'il trouve Alexandros ou pas ? Il *veut* mettre les esclaves à mort. C'est tout. Tu as toi-même dit que cette grande mise en scène était une question de politique. Pour Crassus, il vaut même mieux qu'il ne trouve jamais Alexandros. Ainsi il peut effrayer les gens en leur racontant la fable du monstre thrace qui s'enfuit pour rejoindre Spartacus.

— Ce que tu dis est vrai aujourd’hui, Olympias. Mais, au départ, lorsque Alexandros est venu frapper à la porte de Iaia, était-ce aussi vrai ? Que se serait-il passé si tu lui avais conseillé d’aller tout de suite se présenter à Crassus ? Crassus aurait-il envisagé de venger son cousin de si terrible manière ? Ne te sens-tu pas coupable d’avoir caché son esclave, pour ton plaisir, tandis que tous les autres allaient se faire massacrer ? Les vieux, les femmes, les enfants…

— Mais Alexandros est innocent ! Il n’a jamais tué personne !

— C’est ce que tu dis. C’est peut-être ce qu’il t’a raconté. Mais qu’en sais-tu vraiment, Olympias ?

Elle recula et haleta. Les amants échangèrent un étrange regard.

— Tu sais aussi bien que moi que cela ne fait aucune différence qu’Alexandros soit innocent ou pas, dit-elle. Qu’il soit coupable ou innocent, Crassus le crucifiera s’il l’attrape.

— Pas si je peux prouver qu’il est innocent. Si je peux découvrir qui a tué Lucius Licinius, si je peux le prouver…

— Alors, surtout alors, Alexandros n’aura plus aucune chance d’échapper à Crassus. Et tu l’accompagneras dans la mort.

De la tête, je fis signe que non.

— Tu parles par énigmes… comme la sibylle.

Olympias regarda vers l’ouverture de la grotte. Des reflets de lumière apparaissaient à la surface de l’eau écumeuse.

— La mer s’est suffisamment retirée, dit-elle. Il est temps de remonter à la maison pour aller voir Iaia.

4

Iaia fit toute une histoire à propos de ma blessure à la tête. Elle insista pour préparer un cataplasme avec un mélange de plantes malodorantes qu'elle appliqua sur la blessure. Puis elle me banda la tête. Elle voulut aussi me faire boire une infusion couleur d'ambre. J'hésitai à la porter à mes lèvres, pensant à Dionysius.

— Tu sembles en savoir long sur les plantes et leurs propriétés, dis-je.

— Oui, répondit-elle. Avec le temps, j'ai appris à préparer mes propres couleurs. Et pour cela, j'ai aussi appris à récolter et à préparer les plantes au bon moment de l'année. J'ai fini par m'y connaître. Je ne sais pas seulement quelle racine va me donner un superbe pigment bleu, mais également laquelle va guérir une verrue par exemple.

— Ou tuer un homme ? avançai-je.

Elle eut un petit sourire.

— Peut-être. L'infusion que tu vas boire pourrait peut-être tuer un homme. Mais pas avec cette concentration, ajouta-t-elle. C'est principalement de l'écorce de saule, mélangée à un soupçon de cette substance qu'Homère appelait népenthès⁵² et que l'on obtient à partir du pavot égyptien. Cette boisson va soulager ton mal de tête. Alors bois-la.

— Le poète dit que le népenthès fait disparaître la tristesse.

— C'est pourquoi la reine d'Égypte en donna à Hélène pour guérir sa mélancolie.

— Homère dit aussi qu'il fait oublier, Iaia, or je ne veux pas oublier ce que j'ai vu et appris.

52 Nom d'une plante, et du breuvage magique que l'on obtenait à partir de celle-ci et qui aurait permis de dissiper la douleur, la tristesse et la colère. Littéralement, *nepenthes* signifie « qui dissipe la douleur ». (N.d.T.)

— La dose que je t'ai donnée ne te fera pas rêver, mais elle soulagera simplement les élancements.

Alors que j'hésitais encore, elle fronça les sourcils et hocha la tête, déçue.

— Gordien, si nous avions voulu te nuire, Alexandros aurait pu te tuer en bas, dans la grotte, ou sur le sentier de la falaise. Et même maintenant il ne serait pas difficile de te précipiter sur les rochers en contrebas. La mer te balayerait et tu disparaîtrait pour toujours. Aujourd'hui, je te fais confiance, Gordien. Ce n'était pas le cas au départ, je dois l'admettre. Mais mon jugement a changé. Et toi, me fais-tu confiance ?

Je la regardai au fond des yeux. Elle était assise droite sur une chaise sans dossier, vêtue d'une ample stola jaune. Le soleil n'était pas encore apparu au-dessus du toit de la maison et la terrasse était plongée dans l'ombre. Loin en dessous de nous, les vagues se brisaient contre la côte rocheuse. Olympias et Alexandros nous regardaient comme si nous étions deux gladiateurs qui s'affrontent en duel.

Je levai de nouveau la coupe vers mes lèvres, mais la reposai sans l'avoir touchée. Iaia soupira.

— Si seulement tu buvais, la douleur disparaîtrait. Tu me remercierais alors.

— Dionysius ne souffre plus maintenant, mais je ne suis pas sûr qu'il te serait reconnaissant s'il se trouvait parmi nous.

Le regard d'Iaia s'assombrit.

— Qu'insinues-tu, Gordien ?

— Alors admets au moins ce que je sais déjà. Le jour où je me suis rendu chez la sibylle, j'ai vu Dionysius suivre discrètement Olympias. Je pense qu'il connaissait le secret de la grotte et qu'il savait qui s'y cachait, ou au moins le supposait-il. C'est pour ça qu'il insista pour raconter l'histoire de Crassus et de sa grotte en Espagne. J'ai vu comment toi et Olympias, vous avez réagi cette nuit-là. Dionysius était sur le point de livrer votre secret. Dès le lendemain, au banquet des funérailles, on a versé du poison dans la coupe de Dionysius. Dis-moi, Iaia, était-ce bien de l'aconit ?

Elle haussa les épaules.

— Quels étaient les symptômes ?

— Sa langue le brûlait. Il s'est mis à étouffer, il a été pris de convulsions, puis de vomissements. Ses intestins se sont relâchés. Tout s'est passé très vite.

Elle hocha la tête.

— Je dirais que ta supposition est valable. Mais je ne suis pas absolument certaine que l'aconit ait été utilisé. Je n'ai pas mis de poison dans la coupe, et Olympias non plus.

— Alors, qui ?

— Comment puis-je le dire ? Je ne suis pas la sibylle...

— Seulement son réceptacle et sa voix.

Elle pinça les lèvres et serra les dents. Son visage parut tiré. En cet instant, elle faisait bien son âge.

— Parfois, Gordien, parfois seulement. Veux-tu vraiment connaître les secrets de la sibylle ? Il est dangereux pour un homme de les connaître. Pense à cet inconscient de Penthée mis en pièces par les Bacchantes⁵³. Certains mystères ne peuvent être vraiment compris que par des femmes. Pour un homme, une telle connaissance est souvent inutile ; elle peut même être très dangereuse.

— Serait-ce moins dangereux si je l'ignorais ? A moins qu'un dieu se décide à intervenir, je commence à me demander si je reverrai un jour Rome.

— Tu es tête, dit Iaia, secouant lentement la tête, très tête. Je vois que tu ne seras pas satisfait tant que tu ne sauras pas tout.

— C'est ma nature, Iaia. Les dieux m'ont ainsi fait.

— Je vois. Par où devons-nous commencer ?

— Par une question simple. Es-tu la sibylle ?

Elle donna l'impression de souffrir.

— Je vais essayer de répondre, mais je ne suis pas sûre que tu comprennes. Non, je ne suis pas la sibylle. Aucune femme ne

53 Penthée, roi de Thèbes, et sa mère Agavé, ont un jour mal accueilli Dionysos (Bacchus). Le dieu rendit folle Agavé. Elle alla créer une sorte de cénacle orgiaque et mystique avec d'autres femmes. Penthée, qui s'en était trop approché, fut mis en pièces par sa propre mère. C'est le sujet de la pièce d'Euripide *Les Bacchantes*. (N.d.T.)

l'est. Mais la sibylle se manifeste parfois à travers certaines d'entre nous, exactement comme le dieu se manifeste lui-même à travers la sibylle. Nous sommes un cercle d'initiées. Nous entretenons le temple, gardons le foyer allumé, explorons les mystères, transmettons les secrets. Gelina est des nôtres. Elle m'est beaucoup plus chère que tu ne peux l'imaginer, mais elle est trop frêle pour être directement utilisée comme réceptacle par la sibylle. Elle a d'autres tâches. Olympias est aussi une initiée. Elle est encore trop jeune et trop inexpérimentée pour que la sibylle s'exprime à travers elle, mais cela viendra. Je ne suis pas la seule femme à servir de réceptacle à la sibylle. Il y en a d'autres qui vivent ici à Cumes, à Pouzzoles et à Naples, et même de l'autre côté de la baie. La plupart descendant des familles grecques qui se sont établies ici bien avant l'arrivée d'Énée lui-même. Leur connaissance de ces secrets s'est transmise par le sang.

— Iaia, je ne peux nier qu'une entrevue avec la sibylle est quelque chose d'extraordinaire. Je me demande... ce que tu as brûlé dans le feu avant de nous emmener dans la grotte, est-ce que cette fumée avait quelque effet sur mes sens ?

Iaia eut un petit sourire.

— Peu de choses t'échappent, Gordien. Effectivement, certaines herbes et racines, utilisées d'une certaine manière, permettent de prendre pleine conscience de la présence de la sibylle. L'utilisation de ces substances fait partie de l'enseignement que nous recevons et transmettons.

— Au cours de mes voyages, j'ai vu de telles plantes ou j'en ai entendu parler : l'ophiusa, la thalassaegle, le theangelis, la gelothophyllis, la mesa...

Elle secoua sa tête et grimaça.

— L'ophiusa vient de la lointaine Éthiopie, où on l'appelle la plante-serpent ; on dit qu'elle est aussi horrible à regarder que les visions qu'elle fait apparaître. La sibylle n'en a que faire. La thallasaegle aussi est exotique et redoutable ; elle ne pousse, m'a-t-on dit, que sur les rives de l'Indus. Les hommes d'Alexandre l'ont appelée « reflet de mer ». Ils ont constaté qu'elle les faisait délivrer. Je connais le theangelis. Il pousse en altitude en Syrie, en Crète et en Perse ; les mages l'appellent le

« messager des dieux ». Ils en boivent pour deviner l'avenir. La gelothophyllis pousse en Bactriane⁵⁴. Là-bas on la surnomme « feuilles de rire ». Elle ne fait qu'enivrer et ne rend pas plus sage. Crois-moi, tu n'as respiré aucune de ces plantes.

— Et la dernière que j'ai citée, la mesa ? Une sorte de chanvre, je crois, avec une odeur très forte...

— Tu m'exaspères, Gordien. As-tu envie de perdre ton temps et ta salive, simplement pour satisfaire ta curiosité ?

— Tu as raison, Iaia. Alors peut-être vas-tu simplement me dire pourquoi tu as placé cette hideuse statuette dans mon lit, le soir de mon arrivée.

Elle baissa les yeux.

— C'était une épreuve. Seul un initié pouvait comprendre.

— Mais, quelle que fût cette épreuve, je l'ai subie avec succès ?

— Oui.

— Et alors tu as laissé ce message me conseillant d'aller voir la sibylle.

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— La sibylle était prête à te faire découvrir le corps de Zénon.

— Parce que la sibylle pensait que je conclurais qu'Alexandros avait connu le même destin ? Je dois l'admettre, l'hypothèse m'a effleuré. Après tout, les deux chevaux étaient rentrés aux écuries. J'aurais pu aller en parler à Crassus et lui conseiller de renoncer à rechercher Alexandros.

— Et pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Parce que j'ai vu Dionysius qui suivait Olympias, et j'ai vu Olympias qui remontait du rivage avec un panier vide. J'en ai déduit qu'Alexandros se cachait ici à Cumès. Mais dis-moi, Iaia, m'as-tu guidé vers le corps de Zénon pour m'embrouiller ?

Iaia écarta les mains.

— On ne peut pas toujours comprendre les méthodes de la sibylle : pour répondre au désir d'un suppliant, le dieu utilise souvent des moyens détournés. Ainsi tu aurais pu penser

54 Région de l'Iran actuel. (N.d.T.)

qu'Alexandros était mort et agir en conséquence. Et pourtant, tu es là, assis dans cette maison, avec lui. Qui peut dire que ce n'est pas ce que voulait la sibylle, même si ce n'est pas ce à quoi, moi, je m'attendais ?

J'inclinai la tête.

— Tu savais ce qui était arrivé à Zénon et où se trouvait son corps. Et Olympias, le savait-elle ?

— Oui.

— Pourtant elle parut vraiment bouleversée en découvrant ce qu'il restait de lui.

— Olympias savait ce qui était arrivé à Zénon, mais elle n'avait pas vu son corps, ce qui n'était pas mon cas. Je n'ai jamais voulu qu'elle le voie. Je pensais que tu irais seul à l'Averne. Or elle vous a accompagnés, et, horrifiée, elle a jeté la tête dans le gouffre. Sans le moindre doute, ça aussi, c'était la volonté des dieux.

— Et j'imagine que c'est encore la volonté des dieux qui a amené Alexandros jusqu'à ta porte, la nuit du meurtre de Lucius ?

— Nous allons peut-être laisser Alexandros parler, dit Iaia, qui lança un regard de côté vers le jeune Thrace. Raconte à Gordien ce qui s'est passé la nuit du meurtre de ton maître.

Alexandros rougit ; soit parce qu'il n'avait pas l'habitude de parler à des étrangers, soit à cause du souvenir de cette nuit-là. Olympias se rapprocha de lui et posa la main sur son bras. Son attitude décontractée m'étonnait : elle ne faisait rien pour cacher son intimité avec un esclave en présence d'un citoyen romain. Dans la grotte marine, je les avais surpris en plein ébat. Elle n'avait alors pas montré de gêne, peut-être sous l'effet de la peur et de la surprise. J'étais beaucoup plus impressionné par l'affection et la tendresse qu'elle lui témoignait devant Iaia et moi-même. Cet attachement m'émerveillait, mais en même temps j'étais désolé pour elle. Les amours condamnées par la loi finissent toujours mal.

— Cette nuit-là, commença Alexandros avec son rude accent thrace, nous savions que Crassus était en route. Je ne l'avais jamais vu, parce que j'étais nouveau dans la maison. Mais j'avais naturellement beaucoup entendu parler de lui. Le vieux Zénon

me dit qu'on ne s'attendait pas à sa visite. Le maître n'avait pas eu le temps de s'y préparer. Aussi était-il nerveux et mécontent.

— Sais-tu pourquoi il était mécontent ?

— A cause de certaines irrégularités dans les comptes. Je n'ai pas vraiment compris.

— Mais tu aidais parfois Zénon à tenir les livres.

Il haussa les épaules.

— Je peux faire des additions et je peux placer les marques d'identification correctes sur les rouleaux. Mais la plupart du temps j'ignorais ce que j'additionnais. C'est Zénon qui savait, ou qui croyait savoir. Il me dit que le maître avait procédé à des transactions très secrètes, tout à fait condamnables. Le maître, d'après Zénon, avait fait des choses à l'insu de Crassus et celui-ci était fort en colère. Cet après-midi-là, nous étions tous les trois dans la bibliothèque, à nous occuper des comptes. Enfin, le maître me renvoya dans mes quartiers. A mon avis, il voulait parler en secret à Zénon. Puis il le renvoya. Dans les écuries, j'interrogeai Zénon, mais il se contenta de faire la tête et se tut. La nuit allait tomber. J'ai mangé et je me suis occupé des chevaux avant d'aller me coucher.

— Dans les écuries ?

— Oui.

— Était-ce là que tu dormais, habituellement ?

Olympias toussota.

— Normalement, Alexandros dormait dans ma chambre, dit-elle, près de celle de Iaia. Mais cette nuit-là, Iaia et moi nous trouvions ici, à Cumès.

— Je vois. Continue, Alexandros. Tu dormais donc dans l'écurie.

— Oui, et c'est alors que Zénon est venu me réveiller. Il tenait une lampe et me secoua. « Ce n'est pas encore le matin ? » lui dis-je. « Non, c'est le milieu de la nuit », répondit-il. Je lui demandai ce qu'il voulait. « Un homme est arrivé à cheval, il a attaché sa monture devant la porte d'entrée, et il est allé directement voir le maître. Ils sont tous les deux dans la bibliothèque et parlent à voix basse, la porte fermée. »

— Qui était ce visiteur ?

Alexandros hésita.

— Je ne l'ai jamais vu moi-même, pas réellement. Tu vois, c'est le côté étrange de l'histoire. Mais à ce que dit Zénon... le pauvre Zénon...

Il fronça ses épais sourcils et regarda dans le vague, comme s'il se souvenait.

— Oui, dis-je. Continue. Qu'est-ce que Zénon t'a dit ? Pourquoi t'es-tu enfui ?

— Zénon m'a dit qu'il avait voulu se rendre dans la bibliothèque. Il avait frappé à la porte doucement et pensait avoir entendu son nom, aussi était-il entré. Peut-être n'a-t-il jamais vraiment entendu son nom, ou peut-être a-t-il entendu simplement le maître lui dire de s'en aller. Mais Zénon était comme ça : il avait l'habitude d'entrer lorsqu'on ne le lui demandait pas, simplement pour jeter un coup d'œil. Il me dit que le maître était assis et qu'il s'était retourné en lui demandant de sortir : il avait crié d'abord et fini par le maudire à voix basse.

— Et le visiteur ?

— Il se tenait près des rayonnages, consultant des parchemins. Il tournait le dos à la porte, donc Zénon ne le vit pas réellement. En revanche, il nota qu'il portait une tenue militaire, et il vit le manteau de l'homme jeté sur une chaise.

— Le manteau, dis-je.

— Oui, une simple cape sombre... Mais le bas d'un pan portait un emblème, un insigne agrafé sur le tissu comme si c'était une broche. Zénon l'avait vu très souvent auparavant. Il l'aurait reconnu en toutes circonstances, me dit-il.

— Et alors ?

— C'était le sceau de Crassus.

— Non, dis-je, en secouant la tête, cela n'a pas de sens.

Je ressentis un élancement si violent dans la tête que j'avalai finalement d'un trait la coupe d'écorce de saule et de népenthès.

— Et pourtant, insista Alexandros, Zénon m'a affirmé que c'était Crassus lui-même qui se trouvait dans la bibliothèque avec le maître. Et le visage de Lucius Licinius était aussi d'une pâleur cadavérique. Je voyais Zénon commencer à faire les cent pas dans l'écurie. Je le sentais inquiet. Très inquiet. Pour essayer de le calmer, je lui ai dit que nous ne pouvions rien faire. Si le maître s'était mis dans une situation difficile, c'était son

problème. Mais Zénon a déclaré que nous devrions aller écouter à la porte de la bibliothèque. « Tu es fou », lui ai-je répondu, et je me suis allongé pour me rendormir. Mais il restait : il voulait absolument que je me lève, que j'enfile mon manteau et que je le suive.

« La nuit était claire, mais le vent soufflait en rafales. Les arbres s'agitaient. On aurait dit des esprits qui secouaient la tête en murmurant : non, non. J'aurais dû deviner que quelque chose de terrible allait se passer. Zénon a couru vers la porte et l'a ouverte. Je l'ai suivi.

Le jeune Thrace fronça le sourcil.

— Après, j'ai du mal à me souvenir de tout ce qui est arrivé. Cela s'est passé si vite ! Nous étions dans le petit corridor qui mène à l'atrium. Soudain, Zénon s'est arrêté et a reculé contre moi si violemment qu'il m'a presque jeté à terre. Il a retenu sa respiration et a commencé à pleurnicher. Par-dessus son épaule, j'ai vu un homme agenouillé, habillé en soldat. Il tenait une lampe. A côté de lui se trouvait le corps du maître, la tête fracassée, ensanglantée.

— Et cet homme était Crassus ? intervins-je, incrédule.

— Je n'ai entrevu son visage qu'un instant. A vrai dire, je ne suis même pas sûr de l'avoir vu. La lampe projetait des formes étranges et il se trouvait dans la pénombre. De toute façon, même si je l'avais vu clairement, je ne l'aurais pas reconnu. Comme je te l'ai dit, je n'ai jamais rencontré Crassus. Tout ce que je suis sûr d'avoir vu, c'est le corps du maître, son corps sans, vie, sa tête qui saignait. Puis l'homme a posé sa lampe et s'est levé d'un bond ; j'ai vu son épée, qui brillait comme une flamme à la lumière de la lampe. Il a parlé à voix basse, ni effrayé ni en colère, mais sa voix était froide, très froide. Il nous a accusés du meurtre du maître ! « Vous allez payer pour ça ! Je vous ferai tous les deux clouer à un arbre ! » Zénon m'a attrapé et entraîné vers la cour, puis vers les écuries. « Des chevaux ! s'est-il exclamé. Il faut fuir ! Fuir ! » J'ai fait ce qu'il disait. Nous étions déjà loin, l'homme ne pouvait pas nous suivre. Malgré tout, Zénon galopait comme un fou. « Où pouvons-nous aller ? » ne cessait-il de dire, en secouant la tête et en pleurant comme un esclave sur le point d'être fouetté. « Où pouvons-nous aller ? Le

pauvre maître est mort et nous allons être punis ! » J'ai alors pensé à Olympias et me suis souvenu de la maison de Iaia à Cumes. Je m'y étais rendu à plusieurs reprises. Je pensais pouvoir retrouver la route dans l'obscurité, mais ce n'a pas été aussi facile que je l'imaginais.

— Je m'en suis moi-même rendu compte, dis-je.

— Nous allions trop vite, et le vent soufflait de plus en plus fort. Nous ne pouvions même plus nous entendre et le brouillard nous a enveloppés. Zénon était terrorisé. Alors nous avons pris une mauvaise direction et nous nous sommes approchés de la falaise, au-dessus de l'Averne. Je connaissais ma monture : elle m'a averti à temps, mais j'ai manqué de peu de tomber dans le gouffre. Zénon ne connaîtait pas grand-chose aux chevaux. Quand l'animal a voulu s'arrêter, il a dû lui donner un coup de talon, et le cheval a rué, le faisant basculer dans le vide. Je l'ai vu disparaître dans le brouillard. La vapeur l'a englouti. Puis le silence. Et enfin un bruit mat, étouffé, lointain, comme celui d'un homme qui tombe dans de la vase. Il s'est mis alors à crier dans les ténèbres : un cri long et terrifiant. Et le silence est retombé.

« Dans l'obscurité, j'ai essayé de trouver un chemin pour descendre vers le rivage du lac, mais les arbres, le brouillard et les ombres m'en ont empêché. Je l'ai appelé, mais il n'a pas répondu. Je n'ai même pas entendu un gémissement. J'ai dit quelque chose qui ne va pas ?

— Quoi ?

— L'expression sur ton visage, Gordien... si étrange, comme si tu avais été là.

— Je me remémorais simplement la nuit dernière...

Je pensais à Eco et craignais le pire.

— Continue. Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Finalement j'ai retrouvé la route de Cumes. Je suis entré dans la maison sans réveiller les esclaves. Puis j'ai trouvé Olympias et je lui ai tout raconté. Iaia a eu l'idée de me cacher dans la grotte. Cumes est un village minuscule ; elles n'auraient jamais pu me dissimuler dans la maison. Mais même ainsi, tu m'as découvert.

— Dionysius t'a trouvé le premier. Tu devrais remercier les dieux qu'il n'ait pas parlé à Crassus. Ou peut-être dois-tu remercier quelqu'un d'autre.

Je regardai Iaia de côté.

— Encore tes insinuations !

— J'ai simplement un nez et des yeux, Iaia. Cette maison est pleine de plantes et de racines étranges. Et je sais que l'on y trouve de l'aconit. Le jour où nous sommes allés consulter la sibylle, j'en ai vu dans un pot dans la pièce où tu prépares tes pigments de couleur. J'imagine que tu as aussi du strychnos⁵⁵, de la jusquiame, du limeum...

— Oui, j'en ai, mais pas pour assassiner ! Les substances qui tuent peuvent aussi guérir, si on possède la connaissance. Insistes-tu pour que je prête serment, Gordien ? Très bien. Je te jure, par la sainteté du sanctuaire de la sibylle, par le dieu qui parle par ses lèvres, que personne actuellement dans cette maison n'a assassiné Dionysius !

Dans la véhémence de son serment, elle s'était à moitié dressée sur ses pieds. Lorsqu'elle se rassit, la terrasse devint irréellement calme. Même le fracas des vagues en dessous paraissait atténué. Le soleil s'était enfin levé au-dessus du toit de la villa. Il projetait une frange de lumière jaune sur le mur de la terrasse. Un nuage solitaire passa devant le soleil et replongea tout dans l'ombre. Le nuage s'éloigna. Les pierres d'une blancheur éclatante réfléchissaient la chaleur sur mon visage. Ma douleur avait disparu. Je me sentais extraordinairement léger.

— Très bien, dis-je calmement. C'est au moins un point acquis. Tu n'as pas tué Dionysius. Mais alors, qui ?

— A ton avis ? dit Iaia. Celui qui a tué Lucius Licinius, Crassus !

— Mais pour quelle raison ?

— Ça, je ne peux te le dire. Mais maintenant, il est temps que toi, Gordien, tu me dises ce que tu sais. Par exemple, hier, tu as envoyé l'esclave Apollonius plonger sous la jetée au pied de la

55 D'où l'on extrait la strychnine. (N.d.T.)

villa de Gelina. J'ai cru comprendre que tu as fait quelques découvertes étonnantes.

— Qui te l'a dit ? Meto ?

— Peut-être.

— Pas de secrets, Iaia !

— Très bien. Alors, oui, c'est Meto. En revanche, je me demande si nous sommes parvenus à la même conclusion, Gordien.

— Que Lucius faisait du trafic d'armes pour les rebelles en échange d'argent et de bijoux volés ?

— Exactement. Je pense que Dionysius soupçonnait peut-être quelque scandale de cette sorte. C'est pour ça qu'il hésitait à révéler la cachette d'Alexandros : il savait qu'il y avait un plus grand secret à découvrir. Meto m'a aussi dit que tu as trouvé certains documents dans la chambre de Dionysius, des documents compromettants concernant les projets criminels de Lucius.

— Peut-être. Crassus lui-même s'est avoué incapable de les déchiffrer.

— Vraiment ?

— Enfin, Iaia, suggères-tu sérieusement...

Elle haussa les épaules.

— Pourquoi ne pas le dire tout haut ? Oui, Crassus lui-même était certainement impliqué dans cette entreprise !

— Crassus faisant du trafic d'armes avec Spartacus ? Impossible !

— Non, c'est abominable et c'est possible, avec un homme aussi vaniteux et avide que Marcus Crassus. Si avide qu'il ne pourrait résister à la perspective d'un formidable profit en traîquant avec Spartacus. Subrepticement, bien sûr, en utilisant ce pauvre Lucius comme intermédiaire. Et si vaniteux qu'il pensait que cela ne l'empêcherait pas de vaincre les esclaves de toute façon. Il est persuadé d'être un stratège si brillant qu'il importe peu que son ennemi soit armé avec du fer romain.

— Alors tu penses qu'il aurait aussi empoisonné Dionysius parce que le philosophe était sur le point de découvrir la vérité ?

— Peut-être. Mais le plus vraisemblable, c'est que Dionysius avait commencé à exercer un chantage – subtil, certes –, il

demandait simplement une belle récompense et une place dans la suite de Crassus. Les hommes comme Crassus ne traitent pas avec des inférieurs qui détiennent des secrets les concernant. Dionysius était trop stupide pour s'apercevoir qu'il ne tirerait aucun profit des informations qu'il comptait exploiter. Il aurait mieux fait de les garder pour lui ; il serait encore en vie.

— Mais pourquoi Crassus a-t-il tué Lucius ?

— Qui sait ? Crassus est venu en cachette cette nuit-là pour discuter de leurs affaires secrètes. Lucius a peut-être commencé à regimber. Ce que Crassus lui demandait de faire l'effrayait peut-être. Alors il aurait menacé de tout révéler. C'était bien dans la nature de Lucius de se mettre à paniquer. Ou encore Crassus s'est rendu compte que Lucius le trompait. Quelle qu'en soit la raison, Crassus l'a frappé avec la statue et l'a tué. Puis il a vu le moyen de tourner cet accès de folie à son avantage, en faisant croire que des partisans de Spartacus avaient commis le crime.

Je regardai la mer et les vagues innombrables qui se succédaient au loin. Je secouai la tête.

— Une telle hypocrisie, c'est presque trop monstrueux pour être vrai. Mais pourquoi, alors, Crassus m'a-t-il fait venir ?

— Parce que Gelina et Mummius ont insisté. Il pouvait difficilement refuser d'autoriser une enquête sur la mort de son cousin.

— Et comment Dionysius est-il entré en possession des documents ?

— Cela fait partie des points obscurs. La seule chose que nous sachions avec certitude, c'est qu'il ne nous fournira jamais d'explication.

Je songeai à l'humeur sombre de Crassus, à ses doutes secrets, à ses longues nuits passées à chercher les documents dans la bibliothèque. Si les conclusions de Iaia s'avéraient justes, Crassus était à la fois assassin, juge et vengeur, et, surtout, aucun d'entre nous ne pouvait le châtier.

— Je vois que tu n'es pas pleinement satisfait, dit Iaia.

— Satisfait ? Certes non. Quel gâchis, quelle stupidité de m'être fourré dans un tel guêpier ! Et pas seulement moi, mais aussi Eco ! Et tout cela pour un sac d'argent. Crassus résout tous

ses problèmes avec l'argent. Et après tout pourquoi pas ? Il a raison puisque des hommes comme moi sont prêts à tout pour quelques pièces de plus. Il aurait aussi bien pu m'envoyer de l'argent en me demandant de rester à Rome, au lieu de m'attirer ici pour prendre part à son ignoble duperie...

— Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire, coupa Iaia. Je te demandais si mon explication te satisfaisait. Parce qu'il y a d'autres aspects dont tu ignores tout, et qui pourraient t'éclairer sur le comportement de Crassus. Seulement ces sujets sont si délicats, si personnels, que j'hésite à les évoquer maintenant devant toi. Enfin, je pense que Gelina comprendrait. Tu sais qu'elle et Lucius n'avaient pas d'enfant.

— Oui.

— Mais Gelina en désirait un à tout prix. Elle pensait que le problème pouvait venir d'elle et elle réclama mon aide. J'ai fait ce que j'ai pu avec ma connaissance des plantes. En vain. Je commençai à penser que le problème venait de Lucius. Je préparai des remèdes que Gelina lui a administrés en secret. Ils n'ont pas eu d'effet. A la place, Priape a retiré toutes ses faveurs à Lucius. Alors le mari de Gelina devint impuissant en amour, comme il était impuissant à contrôler son destin et sa vie. Vulgaire créature de Crassus, obligé de ramper à ses pieds, Lucius n'avait que la liberté d'élaborer de vils projets pour échapper à sa domination – ce que Crassus ne pouvait permettre, parce qu'il éprouvait un plaisir pervers à l'idée d'écraser son cousin.

« Et, donc, nous avions Gelina qui voulait toujours un bébé. Elle ne voulait pas renoncer. Tu l'as vue : ce n'est vraiment pas une femme que l'on pourrait appeler exigeante ou dominatrice. Par bien des aspects, elle est beaucoup plus effacée et consentante qu'il sied à une femme de son rang. Mais, dans cette affaire, elle voulait obtenir gain de cause. Et donc, contre mon avis mais avec l'accord de son mari, elle a demandé à Crassus de lui faire un enfant.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Lors de la dernière visite de Crassus, au printemps.

— Pourquoi Lucius a-t-il donné son autorisation ?

— De nombreux époux n'admettent-ils pas d'être cocufiés, parce que protester ne ferait qu'aggraver leur humiliation et leur honte ? En outre, Lucius avait un penchant pervers : il adorait se faire souffrir. Et Gelina en appela à la fierté familiale : au moins, grâce à Crassus, leur héritier aurait du sang Licinius dans les veines.

« Mais aucun enfant n'en a résulté. Les relations entre Lucius et Gelina se sont dégradées. Elle avait fait exactement ce qu'il ne fallait pas. Si elle avait approché tout autre homme que Crassus, Lucius aurait pu conserver un semblant de dignité. Mais que son cousin tout-puissant fût invité dans le lit de son épouse, que l'on demandât à Crassus d'avoir un enfant à lui dans la maison où il agissait en maître... Toutes ces humiliations ravageaient l'âme de Lucius.

« Tu vois qu'entre les deux cousins les points de friction étaient nombreux. En dehors des frustrations financières et des fraudes, il y avait bien d'autres raisons qui pouvaient être à l'origine d'un meurtre. Crassus peut être assez froid et brutal. Quant à la honte de Lucius, elle le torturait comme une couronne d'épines. Qui sait quelles paroles se sont échangées cette nuit-là dans la bibliothèque ? Ce qui est certain, c'est qu'avant la fin de la nuit l'un des deux était mort.

Je tournai les yeux vers le ciel.

— Et maintenant, tous les esclaves vont mourir. C'est la justice romaine !

— Non, nous pouvons certainement faire quelque chose ! s'exclama Alexandros.

— Rien, murmura Olympias, en essayant de lui prendre le bras.

— Et si...

Je louchai à cause de la lumière du soleil qui flamboyait sur le toit de tuile festonné. Il restait très peu de temps. Les jeux avaient peut-être commencé.

— Si je pouvais affronter directement Crassus, avec Gelina comme témoin. Si Alexandros pouvait le voir et l'identifier avec certitude...

— Non ! Alexandros ne peut quitter Cumès, intervint Olympias.

— Ah ! si seulement nous possédions le manteau, cette cape tachée de sang dont Crassus a arraché le sceau, avant de la jeter sur le bord de la route ! Si seulement je ne l'avais pas perdue cette nuit face aux assassins... Les assassins... Oh, Eco !

Surgi de l'ombre de la maison, le manteau venait d'apparaître au soleil. Sur le bras d'Eco en personne qui, encore ensommeillé, souriait et clignait des yeux.

5

— Mais je pensais que tu savais, dit Iaia. Olympias ne te l'a pas dit ?

Elle oubliait que, la nuit précédente, quand Eco était venu frapper, à bout de souffle, à sa porte, Olympias était déjà descendue dormir avec Alexandros dans la grotte. Elle ignorait donc tout autant que moi la présence d'Eco dans la villa. Et ainsi, alors que nous débattions et échangions nos conclusions sur la terrasse, mon jeune fils dormait profondément dans la maison, serrant contre lui le manteau sale et ensanglanté qu'il avait récupéré.

— Comme je suis stupide, Gordien ! J'étais assise là, à essayer de t'impressionner avec mes déductions, alors que pendant tout ce temps j'aurais pu te dire la seule chose qui t'importait : que ton fils était sain et sauf, ici, sous mon toit !

— Oui, mais maintenant, l'important, c'est précisément qu'il soit ici, dis-je en tentant de raffermir ma voix.

Je clignai des yeux pour refouler mes larmes qui coulaient à la vue du visage sale mais rayonnant d'Eco. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre.

— Quand il est arrivé cette nuit, j'ai immédiatement vu qu'il était effrayé et épuisé, mais pas blessé. Il faisait des efforts frénétiques pour me dire quelque chose, mais je n'arrivais pas à le comprendre. Je lui ai fait une tisane pour le calmer. Ensuite, il a mimé une tablette de cire et un stylet. Je suis partie en chercher une, mais quand je suis revenue, il s'était endormi. Je suis allée réveiller deux esclaves pour qu'ils le portent dans un lit. Je suis venue le voir une fois ou deux. Il dormait comme une pierre.

Eco leva les yeux vers moi. Il toucha le bandage qui entourait ma tête.

— Ce n'est rien. Juste une petite bosse pour me rappeler d'être plus prudent dans les bois.

Le sourire s'évanouit brusquement de ses lèvres. Il détournait les yeux et avait l'air profondément troublé. J'en devinai la raison : il avait honte. Il n'avait pas su me prévenir de l'approche des agresseurs ; il n'était pas parvenu à m'aider pendant l'attaque ; et ensuite, au lieu de m'envoyer des secours dans la forêt, il s'était endormi malgré lui.

— Je me suis endormi, moi aussi, lui murmurai-je.

Il secoua la tête d'un air sombre. Il était fâché non pas contre moi mais contre lui-même. Il fit une grimace et pointa son index vers sa bouche. Ses yeux débordaient de larmes. Je le compris aussi clairement que s'il m'avait parlé : « Si seulement je pouvais m'exprimer par la bouche comme tout le monde, j'aurais pu crier pour t'avertir près du précipice. J'aurais pu dire à Iaia que tu étais blessé et seul dans les bois. Je pourrais dire tout ce que j'ai à dire en ce moment. »

Je l'entourai de mes bras pour le dissimuler à la vue des autres. Il frissonna contre moi. Je levai les yeux et vis qu'Olympias et Alexandros souriaient de nous voir réunis. Iaia souriait aussi, mais son regard était triste. Je relâchai Eco. Tandis qu'il se tournait vers la mer pour se composer le visage, je lui pris des mains le manteau ensanglé.

— Voici la chose importante maintenant : nous avons le manteau !

Alexandros fit un pas en avant.

— S'il existe un seul moyen d'empêcher Crassus de tuer les esclaves...

— Peut-être, dis-je, en essayant de me concentrer. Peut-être...

— Jamais je ne serais resté si longtemps dans cette grotte, si j'avais su ce qui se passait. Tu n'aurais pas dû me le cacher, Olympias, même pour me sauver.

Olympias regarda le visage d'Alexandros, le mien puis à nouveau celui du jeune Thrace.

— Tu ne me laisseras pas, dit-elle tranquillement. Je t'accompagnerai. Quoi qu'il arrive, je dois être là.

Alexandros s'avança pour l'embrasser, mais cette fois ce fut elle qui recula.

— Si c'est indispensable, nous devons partir immédiatement, dit-elle. Le soleil est haut. Les jeux risquent d'avoir déjà commencé.

Mon bandage intrigua l'esclave qui amena nos chevaux. Quand il vit Alexandros, il laissa s'échapper un soupir d'étonnement et pâlit. Iaia et Olympias avaient tout fait pour cacher la présence du jeune homme. Iaia ne se préoccupa pas d'exiger que son esclave se taise. Bientôt toute la baie saurait que le Thrace en fuite était toujours là.

— Iaia, tu viens ? demanda Olympias.

— Non. Je suis trop vieille et trop lente, répliqua Iaia. Je vais me rendre à la villa à mon propre rythme et j'y attendrai des nouvelles.

Elle s'approcha de ma monture et me fit signe de me pencher. Puis elle me chuchota doucement à l'oreille :

— Tu es sûr de toi, Gordien ? Tu sais comment affronter Crassus... Faire face au lion dans sa cage...

— Je n'ai pas d'autre choix, Iaia. Les dieux m'ont fait ainsi.

Elle hocha la tête.

— Oui, nous recevons nos dons des dieux. Ensuite ils ne nous laissent pas d'autre choix que de les utiliser. Nous pouvons blâmer les dieux pour beaucoup de choses.

Elle baissa la voix :

— Mais il y a une chose, je pense, que tu devrais savoir : les dieux n'ont pas fait de ton fils un muet.

J'étais perplexe.

— La nuit dernière, je suis venue le voir plusieurs fois, il dormait profondément. Il ne cessait de t'appeler dans son sommeil.

— Que veux-tu dire ? Il m'appelait ? Il parlait ?

— Aussi clairement que je te parle maintenant, chuchota-t-elle. Il appelait « Papa ! Papa ! ».

Je me redressai sur ma selle et regardai Iaia, dérouté. Elle n'avait aucune raison de me mentir. Il n'y en avait pas davantage pour qu'elle se soit trompée. Mais comment était-ce possible ? Je me tournai vers Eco. Il me regardait d'un air sombre.

— Qu'attendons-nous ? s'impatienta Olympias.

Maintenant qu'elle avait pris sa décision, elle ne voulait plus perdre de temps. En revanche, Alexandros semblait perdu dans ses pensées. Le doute obscurcissait son visage. Puis soudain il prit le masque de la parfaite soumission à la volonté des dieux, que tout bon stoïcien aurait envié.

Après avoir dit adieu à Iaia, notre petit groupe s'éloigna.

Nous franchîmes le bois du lac Averne et émergeâmes sur la haute crête ventée surplombant le lac Lucrin et le camp de Crassus. Partout dans la plaine, on voyait des panaches de fumée s'élever au-dessus des tournebroches et des fours. A travers la brume, j'apercevais la grande cuvette de l'arène en bois remplie de spectateurs. Ils étaient accourus en masse pour se régaler la vue et éprouver des émotions fortes pendant les jeux funéraires. A une telle distance, les visages n'étaient pas discernables. On ne voyait que les taches colorées des vêtements les plus éclatants que les spectateurs avaient revêtus pour cette journée de liberté. Puis nous entendîmes le fracas des glaives contre les boucliers. La foule rugissait.

— Apparemment, les gladiateurs combattent encore, dis-je en plissant les yeux pour tenter de voir ce qui se passait dans l'enceinte.

— Alexandros a une vue d'aigle, dit Olympias. Que vois-tu, Alexandros ?

— Oui, ce sont les gladiateurs, dit-il en se protégeant les yeux du soleil. De nombreux duels ont déjà dû se dérouler. J'aperçois des mares de sang sur le sable. Trois affrontements sont en cours : trois Thraces contre trois Gaulois.

— Comment peux-tu le savoir ? demanda Olympias.

— Les Gaulois portent de longs boucliers incurvés et des glaives. Ils ont un torque autour du cou et un casque à panache. Les Thraces luttent avec des boucliers ronds et de longues épées courbes. Et ils ont des casques sans visière.

— Spartacus est un Thrace, dis-je. C'est pour cela que Crassus, sans aucun doute, a choisi des Thraces pour que la foule puisse décharger sa colère sur eux. S'ils tombent, ces combattants n'ont à mon avis aucune pitié à attendre des spectateurs.

— Un Gaulois est à terre, dit Alexandros.

— Oui, je le vois.

— Il a jeté son glaive et levé son index pour demander grâce. Il a dû bien se battre, parce que les spectateurs la lui accordent. Regarde comme ils agitent leurs mouchoirs !

Le Thrace aida le Gaulois à se relever et ils se dirigèrent ensemble vers la sortie.

— Maintenant, c'est un des Thraces qui tombe ! Il a une blessure à la jambe, qui saigne abondamment sur le sable. Il plante son épée dans le sol et lève son index.

Un chœur retentissant de sifflets et de huées envahit l'arène. Ces vociférations sanguinaires pleines de haine me donnèrent la chair de poule. Les spectateurs n'agitaient pas leurs mouchoirs, ils levaient tous le poing. Le Thrace vaincu s'appuyait sur ses coudes et offrait sa poitrine nue. Le Gaulois mit un genou à terre, prit son glaive à deux mains et le plongea dans le cœur de son adversaire.

Olympias détourna le regard. Eco était fasciné. Alexandros semblait toujours aussi résolu qu'à son départ de Cumes.

Le Gaulois vainqueur fit un tour d'arène, le glaive levé, pour recevoir les ovations. Le corps du Thrace fut emporté vers la sortie, laissant une longue traînée de sang sur le sable.

Soudain le dernier Thrace eut l'air d'abandonner. Il s'enfuit à toutes jambes. La foule riait et huait. Le Gaulois le prit en chasse, mais le Thrace, refusant le combat, avait une bonne avance. L'agitation gagna les gradins. Alors une dizaine de gardes, peut-être plus, pénétrèrent dans l'enceinte. Certains brandissaient des fouets, d'autres de longues barres de fer chauffées à blanc. Ils encerclèrent le Thrace, le frappèrent aux bras et aux jambes. Le gladiateur se tordait de douleur. A coups de fouet, ils le ramenèrent vers son adversaire.

Olympias attrapa le bras nu d'Alexandros, enfonçant ses ongles dans la chair du jeune homme.

— Ces gens sont fous, tous. Et nous ne pouvons rien faire !

Alexandros s'agitait. Il regardait le spectacle, les dents serrées. Il agrippait si fort les rênes que ses bras commencèrent à trembler.

Dans l'arène, le Thrace reprit finalement le combat. Il se précipita vers le Gaulois en criant comme un fou. Le Gaulois

surpris recula. Il s'emmêla les pieds et tomba sur le flanc. Il eut juste le temps de se protéger avec son bouclier, mais le Thrace était implacable, il frappait son bouclier contre celui de son adversaire et lui assenait de grands coups d'épée. Le Gaulois était blessé. Il jeta son glaive et leva l'index, pour demander pitié à son tour.

Un grondement d'orage emplissait les gradins. Enfin, les poings levés commencèrent à surpasser en nombre les petits carrés blancs. La foule se mit à taper du pied et à scander :

— Tue-le ! Tue-le ! Tue-le !

Le Thrace jeta son épée et son bouclier. Les gardes revinrent vers lui avec leurs fouets et leurs barres de fer, l'obligeant à exécuter une ignoble danse. Il ramassa son arme. Les gardiens le ramenèrent vers le Gaulois, dont les bras étaient ensanglantés. Le vaincu se mit sur le ventre, pressa ses mains sur sa visière et attendit. Le Thrace s'agenouilla et frappa le dos du Gaulois de son épée. Encore et encore, au rythme du chant de la foule assoiffée de sang.

Le gladiateur se releva et brandit son arme sanglante vers le ciel. Il commença une étrange parodie de marche triomphale, levant les genoux de manière comique et roulant la tête sur les épaules, par dérision. Une explosion de sifflets, de huées et de rires lui répondit. À l'intérieur de l'arène, le bruit devait être assourdissant. Une nouvelle fois, les gardes se précipitèrent sur lui avec leurs fouets et leurs barres. Mais le gladiateur semblait ne plus ressentir la douleur, et ce n'est qu'à contrecœur qu'il se laissa mener vers la sortie.

— As-tu besoin d'en voir davantage, Alexandros ? chuchota Olympias d'une voix rauque. Ces gens te mettront en pièces, avant qu'on ait le temps de parler ! Crassus leur donne exactement ce qu'ils attendent. Tu ne peux rien y faire. Gordien non plus. Personne. Alors reviens avec moi à Curnes !

Je voyais la peur dans ses yeux. Alors je me maudis. Pourquoi l'amener devant Crassus, alors que le seul résultat possible serait une mort inutile de plus ? Quel fou j'étais, pour croire que la seule preuve de sa culpabilité pourrait faire plier Marcus Crassus ! Comme si la vérité pouvait l'empêcher d'offrir à la foule la distraction sanguinaire qu'elle appelait de tous ses

vœux... Je m'apprêtais à renvoyer Olympias et Alexandros vers la grotte marine, quand les trompettes sonnèrent dans l'arène.

Une porte s'ouvrit sous les gradins. Les esclaves pénétrèrent dans l'enceinte. Dans leurs mains, ils tenaient des objets de bois.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en plissant les yeux. Qu'est-ce qu'ils tiennent dans leurs mains ?

— De petits glaives, murmura Alexandros. De courts glaives de bois, comme ceux que les gladiateurs utilisent à l'entraînement. Des glaives de comédie. Des jouets.

La foule retenait son souffle. Les huées et les sifflets s'étaient tus. Les spectateurs regardaient, muets. Ils devaient se demander pourquoi un ramassis de gens aussi pitoyables paradait devant eux. Mais ils étaient certainement curieux de savoir quelle sorte de spectacle Crassus leur avait préparé.

A l'extérieur, du côté est de l'arène, là où la foule ne pouvait pas encore le voir, un contingent de soldats se tenait prêt. Leurs cuirasses rutilaient au soleil. Parmi eux, j'aperçus des trompettes et des porte-étendards. Ils se mirent en rangs, prêts à entrer dans l'arène. Je compris soudain et la nausée me gagna.

— Le petit Meto, murmurai-je. Le petit Meto, avec une épée de comédie pour se défendre...

Mes yeux rencontrèrent ceux d'Alexandros.

— Il est trop tard, dis-je, pour prendre le sentier, puis la route de la vallée...

Le jeune homme se mordit la lèvre.

— Alors descendons tout droit !

— Trop raide, protesta Olympias. Les chevaux vont trébucher et se rompre le cou.

Mais Alexandros et moi avions déjà bondi par-dessus la crête. Eco nous talonnait.

Je fonçai à bride abattue. A peine étions-nous dans la pente que ma monture bloqua ses pattes avant et se mit à déraper. Elle ria de ses pattes arrière et frappa le sol labouré par les sabots avant. Elle agita la tête et hennit.

La descente à une folle allure déracinait des buissons et déclenchaît des avalanches de pierres et de sable. Soudain, un rocher à demi enterré surgit devant moi. Dans un éclair, je vis Pluton lui-même avec son visage sombre qui me regardait en

grimaçant. Nous allions nous écraser contre la roche. Elle arrivait sur nous. Vite ! Très vite ! Alors ma jument fit un grand saut et bondit par-dessus l'obstacle.

Elle atterrit avec une violence qui me brisa presque le cou. Ma monture ne put rebloquer ses pattes avant et n'eut d'autre choix que de galoper à grande vitesse vers le bas de la pente escarpée. Je me penchai en avant, m'accrochai à son encolure et enfonçai mes talons dans ses flancs. Autour de moi, ce n'était plus que vent et nuage de poussière. Je fermai les yeux, serrai l'animal de toutes mes forces et respirai l'odeur de la terre déchiquetée, la sueur du cheval.

Petit à petit, la pente disparut. Emportés par notre élan, nous allions toujours à une folle allure, mais, de nouveau, nous reprîmes le contrôle de nos montures. Le monde retrouva forme. Le ciel redévint un ciel et la terre une terre. Je plissai les yeux dans le vent et tirai sur les rênes. La jument secoua la tête et hennit. On aurait cru qu'elle riait. Bientôt elle se mit au trot. La sueur ruisselait de sa crinière.

Alexandros était loin devant. Je me tournai et aperçus Eco tout proche. Je galopai en direction de l'arène. Nous passâmes en trombe entre les tentes. Assis en cercle, des soldats en tunique jouaient. Certains, nus jusqu'à la ceinture, faisaient une partie de trigone. Ils profitaient de leur jour de congé. Ils s'écartèrent devant nous et levèrent le poing de colère et de peur.

Alexandros m'attendait devant l'arène, l'air inquiet. J'indiquai la direction du nord. C'est là que j'avais aperçu le dais rouge et les étendards qui décoraient la loge privée de Crassus. Nous repartîmes au galop. Loin derrière, Eco était tombé. Je lui fis signe de nous suivre.

La périphérie de l'arène était quasi déserte. Seuls quelques spectateurs étaient sortis pour se soulager contre la palissade. Les entrées donnaient sur des escaliers conduisant aux gradins. Je fis un geste à Alexandros : nous devions continuer de chevaucher jusqu'à l'escalier qui nous mènerait directement à la loge de Crassus.

À l'extrémité septentrionale de l'enceinte, nous parvînmes enfin à une ouverture plus petite que les autres, flanquée d'étendards rouges, qui portaient l'insigne doré de Crassus.

Alexandros tira sur ses rênes et m'interrogea du regard. Je hochai la tête. Il mit pied à terre. Je poussai ma monture un peu plus loin. Je voulais voir ce qu'il y avait de l'autre côté de l'arène. A l'est, les soldats qui se mettaient en rangs n'étaient toujours pas entrés.

Je revins vers Alexandros. Au-dessus de nous, en haut de la palissade, j'aperçus quelque chose qui bougeait. Je levai la tête et eus à peine le temps d'entrevoir un visage.

A mon tour je mis pied à terre... et tombai presque à genoux. Dans la folle descente et pendant la course à travers le camp, je n'avais ressenti aucune douleur ou vertige. Mais à peine mes pieds eurent-ils touché le sol que mes genoux se dérobèrent sous moi. Je vacillai et me retins au cheval. Alexandros commençait à monter l'escalier. Il se retourna et revint en courant vers moi. Je touchai le bandage de mon front : il était humide. La plaie s'était rouverte.

Quelque part derrière moi, je crus entendre une petite voix crier :

— Papa ! Papa !

Alexandros m'attrapa par le bras.

— Ça va ?

— Juste un petit vertige. Une vague nausée...

Et j'entendis de nouveau cette voix inconnue, plus forte et plus proche. Je tournai la tête, pensant rêver. Eco chevauchait vers nous, le doigt pointé vers le ciel.

— Là ! cria-t-il. Un homme ! Un javelot ! Attention !

Je levai les yeux. Alexandros en fit autant. Immédiatement, il m'empoigna et me jeta à terre avec une force étonnante. En raison de mes maux de tête, j'avais à peine conscience de ce que j'avais entr'aperçu là-haut : un homme avec un javelot se penchant au-dessus l'enceinte. Au même instant, le javelot siffla et se planta dans le sol, manquant mon cheval de moins d'une largeur de main. Si Alexandros ne m'avait pas poussé, l'arme aurait pénétré ma nuque et serait ressortie quelque part près du nombril.

Je me mis à vomir. La bile jaunâtre laissa un goût amer dans ma bouche et quelques traces sur ma tunique. Mais je me sentis

un peu mieux. Impatiemment, Alexandros et Eco me prirent par les épaules et me remirent debout.

— Eco ! murmurai-je. Mais comment... ?

Il me regarda sans répondre. Ses yeux étaient vitreux et fiévreux. Avaïs-je rêvé ?

Alors ils m'entraînèrent en haut des marches. Nous franchîmes un palier, puis un second. Enfin nous débouchâmes sur un épais tapis rouge en pleine lumière. Un grand dais cramoisi filtrait le soleil. Crassus et Gelina étaient assis côte à côte, flanqués de Sergius Orata et de Metrobius. J'entendis le chuintement d'un glaive qu'on dégaine. Mummius se précipita et beugla :

— Par Jupiter !

Gelina eut le souffle coupé. Metrobius lui attrapa le bras. Orata sursauta. Faustus Fabius, debout derrière la veuve, serra les dents et nous regarda, stupéfait. Il leva le bras droit et la rangée de soldats en armes à l'arrière de la loge pointa ses lances. D'emblée, Crassus avait eu l'air désagréablement surpris, mais en même temps résigné aux mauvaises surprises. De la main il fit signe de ne pas bouger.

Vaguement étourdi, je regardai de tous côtés pour essayer de me repérer. Les draperies rouges qui pendaient du dais nous dissimulaient à la vue des spectateurs les plus proches. Mais je voyais, au-delà des draperies, la grande enceinte circulaire de l'arène, grouillante de spectateurs. Les nobles occupaient les gradins inférieurs, tandis que le peuple était massé en haut. Une longue corde blanche les séparait.

Juste devant la loge, les esclaves étaient blottis les uns contre les autres au milieu des flaques de sang. Certains étaient en haillons ; d'autres, les derniers à avoir quitté la maison de Gelina, avaient encore une tunique de lin blanc immaculée. Il y avait des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux. Certains étaient immobiles comme des statues, tandis que d'autres tournaient en rond, hagards. Chacun tenait à la main une grossière épée de bois. A quoi pouvait ressembler le monde de l'endroit où ils se trouvaient ? Sous leurs pieds, du sable souillé de sang ; autour d'eux, un grand mur, et des visages pleins de haine qui les observaient.

J'aperçus Apollonius parmi eux. Son bras droit entourait le vieil homme qu'il avait réconforté dans l'annexe. Je scrutai le groupe en quête de Meto. En vain. Mon cœur se serra. Pendant un instant je pensai qu'il avait pu s'échapper, d'une manière ou d'une autre. Puis je le vis non loin d'Apollonius. Il courut vers lui et s'accrocha à sa jambe.

— Que signifie tout ceci ? demanda sèchement Crassus.

— Non, Marcus Crassus ! hurlai-je en désignant l'arène. La vraie question est : que signifie *ceci* ?

Crassus me transperça d'un regard reptilien. Il me parla d'une voix calme.

— Quelle allure tu as, Gordien ! Qu'en penses-tu, Gelina ? Comme si tu sortais de la gueule d'Hadès. Tu t'es blessé à la tête, je vois. Sans doute en te la frappant contre un mur. Et sur ta tunique, c'est du vomi ?

J'aurais pu répondre, mais mon cœur battait trop vite dans ma poitrine. Et le sang tambourina dans ma tête.

— Tu me demandes quelle est la signification de *ceci* ? Je pense que tu veux simplement savoir ce qui se passe maintenant, puisque tu arrives en retard. Eh bien, les gladiateurs ont déjà combattu. Certains ont survécu. Certains sont morts. Les mânes de Lucius sont satisfaites et la foule aussi. Maintenant les esclaves viennent d'entrer dans l'arène. Et comme tu peux le voir, ils sont armés, comme doit l'être l'armée de gueux qu'ils composent. Dans un instant, je vais m'avancer vers cette petite plate-forme, derrière toi. Toute la foule pourra me voir et m'entendre. Et alors j'annoncerai un divertissement merveilleux, sublime, une manifestation publique de la justice romaine, une expression vivante de la volonté divine.

« Les esclaves de ma propriété de Baia ont été contaminés par les blasphèmes séditieux de Spartacus et de sa clique. Ils se sont rendus complices du meurtre de leur maître. Tout le prouve et tu as été incapable de me démontrer le contraire. Ils sont désormais inutiles, sauf pour une chose : ils vont servir d'exemple à d'autres. Dans la mise en scène que j'ai préparée, ils vont représenter – ils vont être – ce que la foule craint et méprise le plus : Spartacus et ses rebelles. C'est pour cela que je les ai armés.

— Alors pourquoi ne leur confies-tu pas des armes réelles ? m'indignai-je. Comme les épées et les lances que nous avons trouvées près de l'abri à bateaux.

Crassus pinça les lèvres, mais fit mine d'ignorer mon intervention.

— Quelques-uns de mes soldats vont, eux, représenter la puissance et le prestige de Rome – toujours vigilants et toujours vainqueurs sous le commandement de Marcus Licinius Crassus. Mes soldats sont prêts. Dès la fin de mon allocution, ils entreront par cette porte, là-bas, de l'autre côté de l'arène, au son des trompettes et des roulements de tambour.

— C'est une farce ! marmonnai-je. Totalement inutile et monstrueuse ! Un bain de sang !

— Bien sûr, un massacre !

La voix de Crassus était devenue tranchante comme du silex.

— Comment pourrait-il en être autrement quand les soldats de Crassus rencontrent une bande d'esclaves rebelles ? C'est un avant-goût des batailles glorieuses qui s'annoncent, dès que Rome m'aura accordé le commandement suprême de ses légions et que je marcherai contre les rebelles.

— C'est une honte ! murmura Mummius pâle comme un linge. Des soldats romains contre des vieillards, des femmes, des enfants armés de jouets en bois. Il n'y a là rien d'honorables, rien de glorieux ! Et les soldats ne sont pas fiers, crois-moi, et moi non plus...

— Oui, Mummius, je connais tes sentiments, repartit Crassus d'un ton aigre. Tu te laisses aveugler par tes instincts charnels, par ton sentimentalisme grec décadent. Tu ne connais rien de la vraie beauté, de la vraie poésie – la poésie dure, impitoyable, austère de Rome. Tu comprends encore moins la politique. Tu penses que ce n'est pas honorable de vouloir venger la mort de Lucius Licinius, un Romain tué par des esclaves. Eh bien, tu as tort. Il y a là précisément une sorte de beauté impitoyable. Et moi j'en tirerai un avantage politique, tant ici que sur le Forum, à Rome.

« Et toi, Gordien, tu es arrivé juste à temps. Je n'avais certainement pas l'intention de te placer dans ma loge privée, mais je vais te trouver une place. Pour ton fils également. Eco

est-il aussi souffrant ? Il vacille et j'ai cru voir une lueur fiévreuse dans ses yeux. Et qui est cette autre personne... Un de tes amis, Gordien ?

— L'esclave Alexandros, dis-je. Comme tu dois déjà le savoir.

Alexandros me chuchota quelques mots à l'oreille au milieu des roulements de tambour.

— C'est lui ! J'en suis certain. J'avais vu son visage plus clairement que je ne le pensais. Je le reconnais. C'est l'homme qui a tué le maître...

— Alexandros ? dit Crassus, levant un sourcil. Il est plus grand que je ne l'imaginais... Mais les Thraces sont grands. Il paraît assez fort pour fracasser le crâne d'un homme avec une lourde statue. C'est un bon point pour toi, Gordien ! Tu as eu raison de me l'amener directement, même au dernier moment. Je vais annoncer sa capture et l'envoyer mourir avec les autres. A moins que je ne le garde pour une crucifixion spéciale. Ce serait le clou du spectacle.

— Tue-le, Crassus, et je hurle de toutes mes forces le nom de l'homme qui a réellement assassiné Lucius Licinius !

Je sortis le manteau taché de sang et le jetai à ses pieds.

Gelina se trouva mal. Mummius pâlit et Fabius me regarda, inquiet. Orata jeta un œil sur la cape. Metrobius se mordit les lèvres et posa un bras protecteur sur les épaules de son amie.

Seul Crassus restait impassible. Il hochait la tête comme s'il était un professeur et moi son élève, incapable de comprendre la grammaire, malgré tous ses efforts.

— La nuit du meurtre, avant de s'enfuir pour sauver sa vie, Alexandros a tout vu, expliquai-je. Tout ! Le cadavre de Lucius Licinius, le meurtrier agenouillé à côté du corps, en train de graver le nom de Spartacus dans la pierre pour détourner les soupçons, et finalement le visage du meurtrier. Cet homme n'était pas un esclave. Oh ! non, Marcus Crassus, l'homme qui a assassiné Lucius Licinius avait pour seule motivation une cupidité insatiable. Il faisait du trafic d'armes avec Spartacus pour acquérir de l'or. Il a ensuite empoisonné Dionysius quand celui-ci s'est trop approché de la vérité. Il m'a fait tomber de l'embarcadère et a tenté de me noyer la nuit de mon arrivée à Baia. Enfin, la nuit dernière, il a envoyé des assassins me tuer

dans les bois. Cet homme n'est pas un esclave... mais un citoyen romain, un citoyen romain assassin. Et il n'y a aucune loi sur terre ou dans les cieux qui puisse justifier le massacre d'esclaves innocents à cause des crimes qu'il a commis !

— Et qui serait cet homme ? demanda Crassus doucement.

Il repoussa du pied le manteau déformé et ensanglanté. Soudain il fronça le nez et grimaça car il commençait à reconnaître le vêtement.

J'ouvris la bouche pour parler, mais Alexandros fut plus prompt.

— Lui ! cria-t-il.

Et il leva la main, pour tendre le doigt... mais pas en direction de Crassus.

Mummius grommela. Gelina hurla. Orata fit une moue écœurée. Crassus serra les dents ; on aurait dit que ses yeux lançaient des éclairs.

Tous les regards s'étaient portés sur... Faustus Fabius. Il avait pâli et fait un pas en arrière. Pendant un instant à peine, son masque imperturbable de patricien disparut pour faire place à une expression de pur désespoir. Puis il se ressaisit et fixa des yeux le doigt accusateur pointé vers lui.

À côté de moi, Eco vacilla et s'écroula sur le tapis rouge.

6

Eco avait perdu connaissance. Une fièvre brûlante le terrassait. Dès que je pus, je le ramenai à la villa, où Iaia, anxieuse, attendait des nouvelles. Elle prit l'affaire en main, insistant pour qu'Eco soit transporté dans sa chambre, où elle pourrait veiller sur lui. Elle envoya Olympias à Cumès chercher des onguents et des herbes. Eco avait un sommeil agité. Iaia introduisit entre ses lèvres ses étranges préparations. Puis elle frotta un baume nauséabond derrière ses oreilles et autour de sa bouche. Pour moi, elle prescrivit une forte dose de népenthès.

— Pendant quelques heures au moins, il te fera voyager très loin d'ici, et c'est ce dont tu as besoin, me dit-elle.

Je refusai.

Le jour fit place à la nuit. Le dîner ne fut jamais servi. Les uns et les autres se glissaient dans les cuisines pour piocher quelques restes du banquet de la veille, ou grignoter quelques friandises rapportées des jeux. Sans esclaves pour faire les lits, allumer les lampes, marquer les heures grâce au cycle ininterrompu de leur travail, le temps semblait s'être arrêté. Seule l'obscurité continuait de descendre.

Cette nuit-là, Morphée négligea la villa de Baia. Dans l'obscurité et le silence de la longue nuit, personne n'avait sommeil. Je veillais Eco, avec Iaia et Gelina. Émerveillé, je l'écoutais murmurer des noms et des phrases incohérentes.

Ce qu'il disait n'avait pas de sens. Mais il n'y avait pas de doute possible : il parlait. Je demandai à Iaia si elle avait opéré quelque charme sur lui. Elle prétendit n'y être pour rien.

Je restai assis, énervé, dans la faible lumière de la chambre de Iaia. A force de penser à toutes les terribles et merveilleuses choses qui pouvaient se produire en une seule journée, j'avais la tête qui tournait.

Je finis par m'envelopper dans un manteau. Après avoir allumé une petite lampe, je partis errer à travers la maison

tranquille. Les couloirs vides étaient sombres. Seul le clair de lune froid et blanc projetait une vague clarté.

Après avoir fait les courses de Iaia, Olympias s'était retirée dans sa chambre. Mais pas pour dormir. A travers la porte, j'entendis de doux murmures, des soupirs et le rire chaleureux, mais discret, d'un jeune homme enfin libéré après des jours et des nuits passés dans une grotte. Il s'abandonnait au confort des oreillers moelleux et à des caresses familières.

Je continuai ma promenade. Je parvins aux bains des hommes, où je m'arrêtai près du grand bassin. L'eau de la source bouillonnait. La vapeur dansait et s'évanouissait à la lueur de ma lampe. Je regardai vers la terrasse et aperçus deux corps nus, côté à côté, appuyés contre la balustrade. Ils contemplaient le reflet de la lune sur la baie scintillante. Des empreintes mouillées marquaient leur passage du bassin à la terrasse. Des nuages de vapeur s'élevaient de leurs corps tout chauds. Le clair de lune entourait d'un vague halo les larges épaules velues et les fesses de Mummius. Cette même clarté illuminait Apollonius et semblait le transformer en statue de marbre poli et argenté.

Silencieusement, à pas furtifs, je gagnai le sentier qui menait à l'embarcadère. Mais au lieu de descendre jusqu'en bas, j'obliquai vers l'annexe et remontai la colline. J'arrivai au long bâtiment où les esclaves avaient été enfermés. La porte était grande ouverte. À l'intérieur, on ne distinguait que les ténèbres. J'hésitai un instant, puis entrai. La puanteur me fit reculer. Mais, ce soir, il n'y avait plus personne.

J'entendis le bruit d'une conversation à voix basse et des rires. Ils provenaient des écuries, situées un peu plus loin. Je suivis le sentier et contournai le bâtiment pour déboucher dans la cour. Trois gardes se trouvaient devant les écuries. Enveloppés dans leur manteau, ils se réchauffaient autour d'un brasier. L'un d'eux me reconnut et hocha la tête. Derrière eux, la porte des écuries était ouverte. A l'intérieur, je vis les esclaves par petits groupes, blottis autour de lampes minuscules. Une voix couvrit soudain le murmure des conversations :

— Va-t'en, petite peste !

Je compris que Meto se trouvait parmi eux.

Je me retournai vers la villa et inspirai profondément. L'air était frais. Pas un souffle d'air. Les arbres autour de la villa se dressaient, droits et silencieux.

En traversant la cour, j'entendis le doux crissement du gravier sous mes pieds. Sur le seuil, j'hésitai. Finalement, je m'aventurai sous le portique. Je continuai de longer le mur extérieur jusqu'à une fenêtre qui, je le savais, donnait dans la bibliothèque. Les rideaux n'étaient qu'à moitié tirés. Une vive lumière inondait la pièce. A l'intérieur, Marcus Crassus, enveloppé dans sa chlamyde, une coupe de vin dans la main gauche, examinait une pile de parchemins déroulés. Je ne le vis pas lever les yeux. Pourtant, au bout d'un moment, il dit :

— Tu n'as plus besoin de rôder, Gordien. Ton enquête est terminée. Entre. Pas par la fenêtre. C'est une maison romaine, pas un taudis.

Je gagnai la porte d'entrée. Dans la pénombre du corridor, les visages de cire des ancêtres de Lucius Licinius me regardaient. Ils avaient l'air sinistre mais satisfait. Je traversai l'atrium, où le parfum de l'encens avait enfin couvert l'odeur de putréfaction. La lumière de la lune opalescente ruisselait par une ouverture dans le toit. En levant ma lampe, j'étudiai les lettres SPARTA gravées sur le sol. Sous la lumière vacillante de ma lampe et à la clarté de la lune, les lettres grossièrement dessinées semblaient d'or et d'argent, comme si un dieu les avait tracées avec le doigt en passant.

Il n'y avait aucun garde devant la bibliothèque. La porte était ouverte. Crassus ne se retourna pas et ne leva pas davantage les yeux quand j'entrai. Il se contenta de m'indiquer du geste la chaise à sa gauche. Au bout d'un moment, il repoussa les rouleaux et sortit une seconde coupe d'argent. Il la remplit à ras bord d'un vin qui provenait d'une bouteille de terre cuite.

— Je n'ai pas soif, merci, Marcus Crassus.

— Bois, dit-il sur un ton qui n'admettait pas de refus.

Obéissant, je portai la coupe à mes lèvres. Le vin était corsé. Il me réchauffa le cœur.

— Du vin de Falerne, dit Crassus. De la dernière année de la dictature de Sylla. Une cuvée exceptionnelle. C'était la préférée

de Lucius. Il ne restait qu'une bouteille dans le cellier. Maintenant il n'y en a plus.

Il remplit de nouveau sa coupe, puis versa les dernières gouttes dans la mienne.

Je bus à petites gorgées, humant le bouquet. Le vin était aussi merveilleux que le clair de lune.

— Personne ne dort cette nuit, dis-je d'une voix calme. Le temps semble s'être arrêté.

— Le temps ne s'arrête jamais, dit Crassus avec une certaine amertume dans la voix.

— Tu n'es pas content de moi, Marcus Crassus. Et pourtant je n'ai fait que remplir mon engagement. Si j'en avais fait moins, je n'aurais pas mérité la somme généreuse que tu m'as promise.

Il me regarda de biais. Son expression était impénétrable.

— Ne t'inquiète pas, dit-il enfin. Tu auras ton dû. Je ne suis pas devenu l'homme le plus riche de Rome en abusant de ceux que j'emploie.

Je hochai la tête et dégustai à petites gorgées le falerne.

— Sais-tu, dit Crassus, pendant un moment, là-bas dans l'arène, quand tu roulaient tes yeux et déclamais ton discours passionné, j'ai vraiment cru — tu ne vas jamais le croire —, enfin oui, j'ai vraiment cru que tu allais m'accuser, moi, du meurtre de Lucius.

— Allons donc ! répondis-je.

— Oui, c'est ce que j'ai cru. Si tu avais eu une telle impudence, je pense que j'aurais ordonné à un garde de te transpercer le cœur séance tenante. Personne ne m'aurait critiqué pour ça. J'aurais appelé cela de la légitime défense. Tu avais un couteau dissimulé sur toi, tu avais l'air d'un fou, tu divaguais comme Cicéron dans ses mauvais jours.

— Tu n'aurais jamais fait une telle chose, Marcus Crassus. Si tu m'avais tué alors que je venais de formuler une telle accusation, tu aurais fait germer le doute chez tous ceux qui se trouvaient là.

— En es-tu sûr, Gordien ?

Je haussai les épaules.

— De toute façon, je n'ai jamais formulé une telle accusation.

— Et tu n'en as jamais eu l'intention ?

Je portai la coupe de falerne à mes lèvres.

— Pourquoi s'appesantir sur ce sujet ? Ce que tu croyais ne s'est jamais produit et le vrai meurtrier a été identifié.

— Juste à temps pour éviter une terrible erreur judiciaire, ajouterai-je, même si ce point t'importe peu.

Crassus se racla la gorge. Il n'avait pas été facile pour lui d'annuler le massacre après avoir excité la curiosité de la foule et réveillé ses instincts sanguinaires. Même après la découverte de la culpabilité de Fabius, il aurait volontiers poursuivi la tuerie, sans l'intervention de Gelina. La douce, la délicate Gelina s'était enfin affirmée. La mâchoire tendue, le regard impérieux, elle avait exigé que Crassus arrête cette dramatique mascarade. Mummius s'était joint à elle. Attaqué sur les deux flancs, Crassus avait cédé. Il avait donné l'ordre à ses gardes d'emmener Fabius, puis à Mummius de clore les jeux. Et, sur-le-champ, l'homme le plus riche de Rome avait, sans cérémonie, quitté l'arène.

— Tu es resté jusqu'à la fin ? demanda Crassus.

— Non, je suis parti quelques instants après toi.

J'ignore pourquoi, mais je n'avais pas envie de préciser qu'Apollonius et moi avions ramené Eco inanimé à la villa et que nous craignions que ses jours fussent en danger. Crassus avait à peine remarqué que le garçon s'était évanoui, et il ne s'en souvenait sûrement pas.

— Mummius m'a dit que tout s'était bien passé. Mais je sais qu'il ment. Je dois être la risée de tous dans la baie, ce soir.

— J'en doute fort. Tu n'es pas le genre d'homme dont on se moque, même derrière ton dos.

— Enfin, tout de même : avoir fait sortir de l'arène les esclaves aussi brutalement qu'on les y avait introduits, et tout cela sans la moindre explication... J'entends d'ici les murmures de déception et d'incompréhension. Et pour marquer l'apogée des jeux, Mummius a, paraît-il, fait venir tous les gladiateurs rescapés et les a obligés à se battre. Tu trouves cela original ? Une belle farce, oui ! Imagine les gladiateurs, épuisés, certains blessés, se battant sans énergie, comme des amateurs. Quand je l'ai pressé de questions, Mummius a fini par avouer que les gradins inférieurs s'étaient rapidement vidés. Les vrais amateurs savent reconnaître un mauvais spectacle quand ils en voient un,

et ceux qui ne cherchaient qu'à se faire voir de moi n'avaient plus aucune raison de rester après mon départ.

Nous restâmes assis, silencieux, à boire le falerne.

— Où est Faustus Fabius, ce soir ? demandai-je.

— Ici, dans la villa, comme avant. Sauf que ce soir j'ai placé des gardes devant sa chambre. J'ai veillé à ce qu'il n'ait en sa possession ni arme, ni poison, ni potion. Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit avant que j'aie décidé de son sort.

— Vas-tu le poursuivre ? Y aura-t-il un procès à Rome ?

Crassus adopta de nouveau l'expression du professeur déçu.

— Quoi ? S'exposer à tant de problèmes à cause du meurtre d'un personnage aussi insignifiant que Lucius ? S'aliéner les Fabius, dévoiler un formidable scandale dans lequel mon propre cousin est impliqué, provoquer un procès qui ne pourrait que m'embarrasser – ils ont utilisé mon navire, mon argent et mes propriétés pour exécuter leurs plans, après tout – et tout cela à la veille d'une grande crise, au moment où je m'apprête à marcher contre Spartacus sur ordre du Sénat et à entamer ma campagne pour les élections consulaires de l'année prochaine ? Non, Gordien, il n'y aura pas de procès public.

— Alors, Faustus Fabius ne sera pas puni ?

— Je n'ai pas dit cela. Il y a de nombreuses manières de mourir pour un homme en temps de guerre. Même un officier de haut rang peut recevoir un coup fatal... dont personne ne parlera ensuite. Et, Gordien, tu n'as naturellement jamais entendu ce que je viens de dire.

— Est-ce qu'il a tout avoué ?

— Oui, tout. C'était exactement ce que je pensais. Lui et Lucius avaient eu l'idée de leur trafic lors de ma dernière visite ici, au printemps dernier. Faustus vient d'une très vieille famille patricienne, très distinguée. Les Fabius ont conservé un peu de leur ancien prestige, mais ils ont perdu toute leur fortune voilà longtemps. Pour un tel homme, il y a de quoi devenir amer, surtout quand il sert sous les ordres de quelqu'un dont le rang social est inférieur, mais dont la fortune dépasse de loin tout ce qu'il possède ou possédera jamais. Quoi qu'il en soit, avoir trahi Rome au nom de son propre profit, avoir sacrifié l'honneur des

Fabius, avoir aidé une armée d'esclaves meurtriers... Voilà des crimes impardonables ! Rien n'est plus méprisable.

Crassus soupira.

— Je suis encore plus choqué par les crimes de mon propre cousin Lucius. C'était un homme faible, trop faible pour se débrouiller seul dans ce monde, mais ni assez sage, ni assez patient pour s'en remettre à ma générosité. Je ressens comme un affront personnel cette façon d'utiliser mon argent pour une entreprise criminelle aussi infâme. Je lui ai toujours donné plus qu'il ne méritait. Voilà comment il m'a remercié ! Ce qui m'afflige, c'est qu'il soit mort aussi rapidement et sans souffrance. Il méritait une mort bien plus cruelle.

— Pourquoi Fabius l'a-t-il tué ?

— Ma visite était imprévue. Lucius n'en a été informé que très peu de temps avant mon arrivée. Il a paniqué : il y avait des dizaines d'anomalies dans ses comptes. Et puis des épées et des lances étaient cachées dans l'abri à bateaux et attendaient d'embarquer. La nuit précédent mon arrivée, Fabius a quitté le camp proche du lac Lucrin. Il est venu s'entretenir avec Lucius. Pour tromper ceux qui auraient pu l'apercevoir, et à mon insu, il a emprunté mon manteau. Avec sa couleur sombre, il était parfait pour passer inaperçu. Il n'imaginait pas l'emploi qu'il en ferait et ne savait donc pas qu'il serait contraint de s'en débarrasser. Une fois taché de sang, il ne pouvait ni le laisser sur place, ni me le restituer. Il a arraché mon insigne et a jeté le tout dans la baie. Comme l'insigne était assez lourd, il a dû tomber dans la mer mais le vêtement s'est pris aux branches.

« Le lendemain, je me suis demandé où était passée ma cape. Je m'en suis ouvert à Fabius lui-même, qui n'a pas bronché. À ton avis, pourquoi portais-je chaque nuit cette vieille chlamyde de Lucius ? Pour me conformer au goût de Baia pour la mode grecque ? Non, bien sûr. J'avais perdu le manteau que j'avais apporté de Rome.

Je le dévisageai, soudain soupçonneux.

— La première fois que j'ai suggéré que Lucius avait pu être tué ici, dans la bibliothèque, tu m'as demandé où le sang était passé. Tu te rappelles, Marcus Crassus ?

— Parfaitement.

— Et je t'ai dit qu'un manteau taché de sang avait été découvert, au bord de la route. N'as-tu pas soupçonné qu'il s'agissait du tien ?

— Non, Gordien. Tu m'as parlé d'un morceau de tissu, pas d'un manteau. Tu n'as jamais prononcé le mot « manteau », ni même « cape ». Je me souviens exactement de tes paroles.

Il respira, but une gorgée de vin et me regarda avec malice.

— Bon, d'accord, j'admetts qu'à cet instant j'ai ressenti une étrange sensation, comme une appréhension. Peut-être qu'un dieu m'a murmuré à l'oreille que ce morceau de tissu pouvait être mon manteau perdu, auquel cas le meurtre de Lucius aurait été une affaire plus complexe que je ne le soupçonneais. L'homme le plus sage ne sait jamais si les dieux murmurent à son oreille une vérité ou une folie...

— Mais pourquoi Fabius a-t-il tué Lucius ?

— Il a quitté Rome prêt à tuer Lucius, mais le meurtre lui-même fut improvisé. Lucius est devenu fou. Que se passerait-il si je découvrais tout, si j'étudiais attentivement les comptes ou demandais à voir le capitaine de la *Furie* ? Il se voyait perdu. Fabius lui demanda de se calmer. Ensemble, affirma-t-il, ils pourraient se débrouiller pour détourner mon attention des comptes. Ainsi je ne soupçonnerais jamais leur entreprise. Qui sait ? Ils auraient peut-être réussi. Mais Lucius a perdu la tête, il s'est mis à pleurer. Pour lui, l'aveu était la seule planche de salut. Il avait l'intention de tout me dire et de s'en remettre à mon pardon. Il ne laissait pas de choix à Fabius. Celui-ci a pris la statue et l'a fait taire pour toujours.

« Ce fut un coup de génie d'incriminer les esclaves, tu ne penses pas ? Ce type de réaction instantanée, ce sang-froid, cette vivacité d'esprit, ce sont exactement les qualités dont j'ai besoin chez mes officiers. Quelle perte ! Quand Zénon et Alexandros se sont approchés de lui, ce fut l'occasion rêvée : Fabius les a effrayés et les a fait fuir dans la nuit. Ainsi ils devenaient de parfaits boucs émissaires. Et il a eu de la chance que Zénon meure, parce que celui-ci l'avait certainement reconnu. Alexandros ne l'avait jamais vu auparavant, donc il ne pouvait dire à Iaia et Olympias qui il avait vu.

— C'est pour ça que Fabius n'a pas fini de graver le nom Spartacus ? Parce que les esclaves l'ont dérangé ?

— Non. Il avait déjà nettoyé le sang visible dans la bibliothèque et sur le sol du corridor, mais il devait encore récupérer les documents compromettants. Certains étaient sur la table quand il avait tué Lucius et du sang les avait maculés. Fabius s'était contenté de les rouler et de les mettre par terre pour qu'ils soient moins visibles. Il comptait retourner dans l'atriumachever de graver les lettres et réarranger le corps d'une manière plus convaincante, puis revenir dans la bibliothèque pour enlever les parchemins accusateurs. Ensuite, il serait allé les jeter dans la mer ainsi que le manteau, ou il les aurait brûlés.

« C'est alors qu'une voix a appelé dans le couloir. Quelqu'un dans la maison avait apparemment entendu quelque chose ou avait été réveillé par le bruit des pas des esclaves qui s'enfuyaient. Et cette personne s'était levée pour venir voir ce qui se passait. Fabius comprit qu'il devait s'enfuir aussitôt pour ne pas avoir à commettre un second meurtre. J'ignore pourquoi il n'a pas pu se maîtriser. Il ajuste eu le temps de prendre le manteau et de s'enfuir.

— Mais tout le monde a dit n'avoir rien entendu cette nuit-là.

— Vraiment ? dit Crassus d'un ton sardonique. Alors quelqu'un a menti. Qui, à ton avis ?

— Dionysius !

Crassus hocha la tête.

— Dans l'atrium, la vieille canaille a trouvé son protecteur, raide mort. Au lieu de donner l'alarme, il a pris son temps pour examiner la situation et voir quel profit il pourrait en tirer. Il s'est rendu dans la bibliothèque pour jeter un rapide coup d'œil. Il a vu les parchemins par terre. Étaient-ils compromettants ? Il n'avait aucun moyen de le savoir, mais le sang qui les maculait était déjà un élément suffisamment probant. Il les a emportés dans sa chambre pour les cacher. Sans doute les a-t-il examinés pendant ses loisirs, pour tenter de les relier au meurtre.

« Imagine la panique de Fabius le lendemain : dès qu'il arriva à la villa avec moi, il se glissa à la première occasion dans la bibliothèque. A sa surprise, les documents avaient disparu.

Pourtant, je peux t'affirmer qu'il ne montrait aucun signe d'agitation. Quelle parfaite maîtrise ! Rome perd un grand officier !

« Ensuite, il a dû attendre jusqu'à la nuit de ton arrivée pour descendre à l'abri à bateau jeter les armes à la mer. Il avait bien essayé les nuits précédentes, mais en avait toujours été empêché ; soit qu'il ait eu autre chose à faire, soit qu'il ait été aperçu dans le secteur. En fait, je pense qu'il hésitait. Mais ton arrivée a tout bouleversé et l'a obligé à prendre ce risque. Et c'est alors que tu l'as surpris sur la jetée. Te poignarder aurait trop ressemblé à un second meurtre. Il a préféré essayer de te noyer.

— Il échoua.

— Oui. Et à partir de cet instant, m'a dit Fabius, il a compris que tu étais le bras de Némésis⁵⁶.

— Némésis a plusieurs bras, dis-je, pensant à tous ceux qui avaient permis de démasquer Faustus Fabius : Mummius et Gelina, Iaia et Olympias, Alexandros et Apollonius, Eco et Meto, Sergius Orata et le défunt Dionysius, et même Crassus. Donc c'est Fabius qui s'est glissé plus tard dans la bibliothèque et a nettoyé le sang de la statue ?

Crassus acquiesça encore de la tête.

— Mais pourquoi a-t-il attendu si longtemps ? Avait-il négligé ce détail jusque-là ?

— Non, il aurait voulu nettoyer à fond la bibliothèque bien avant, mais j'y travaillais sans arrêt. Encore une fois, c'est ton arrivée qui a précipité ses actes ; il devait effacer le plus vite possible les dernières traces.

— Mon arrivée, dis-je, et la vanité de Dionysius.

— Exactement. Quand le vieux moulin à paroles s'est vanté au dîner de pouvoir élucider le meurtre avant toi, il a scellé son propre destin. Je doute qu'il ait soupçonné Fabius, mais celui-ci n'avait aucun moyen de connaître les déductions du philosophe. Le lendemain matin, il a profité de la confusion qui régnait dans la maison à cause des funérailles pour s'introduire dans la chambre de Dionysius. Et il a ajouté du poison à son breuvage. A propos, tu avais vu juste : il a utilisé de l'aconit. Il a voulu

56 Déesse de la Justice et surtout du Châtiment. (N.d.T.)

profiter de l'occasion pour ouvrir le coffre de Dionysius. Il pensait que les parchemins disparus pouvaient s'y trouver. Mais la serrure lui a résisté et il a dû quitter la pièce, de peur que Dionysius ou un esclave ne le surprenne.

— Où s'est-il procuré le poison ?

— A Rome. Il a acheté l'aconit chez un marchand de Subure la nuit qui a précédé notre départ. Il envisageait déjà de faire supprimer Lucius, et il comptait utiliser un moyen discret. Donc le poison était destiné à Lucius, mais c'est à Dionysius qu'il a été donné. Il en restait dans la chambre de Faustus, et je le lui ai confisqué pour qu'il ne s'en serve pas pour lui. Je ne veux pas le laisser s'en tirer aussi facilement.

— Et la nuit dernière, sur le chemin de Cumes, c'est Fabius qui a essayé de m'assassiner.

— Pas Fabius, mais ses agents. Pendant ton altercation devant les écuries, il a entrevu la cape ensanglantée sous ton manteau. Jusque-là, il croyait qu'elle avait disparu dans la mer, la nuit du meurtre.

— Ah ! oui, dis-je, je me souviens de la curieuse expression de son visage.

— Tu vois, Gordien, si tu m'avais montré tout de suite la cape, si tu m'avais fait suffisamment confiance pour me présenter toutes les preuves, je l'aurais immédiatement reconnue. Et tout le mécanisme aurait été déclenché. Hélas ! Fabius ne pouvait plus espérer qu'une chose : que tu ne m'en aies pas parlé, soit par négligence, soit à dessein, ce qui était le cas. Mais de toute façon, il n'avait pas d'autre choix que de te tuer, pour récupérer le manteau et le détruire dès que possible.

« C'est Fabius que j'avais chargé de trouver des gladiateurs et d'organiser les jeux funéraires. En temps normal, cette tâche aurait incomblé à Mummius. Mais étant donné son penchant pour l'esclave grec et son aversion pour le spectacle que je préparais, je ne pouvais pas compter sur lui. Fabius avait déjà prévu de t'éliminer, d'une manière ou d'une autre. Il avait fait venir deux gladiateurs du camp du lac Lucrin. Juste au cas où. Ainsi étaient-ils prêts à se mettre immédiatement à ta poursuite quand tu as pris la route de Cumes. Fabius t'a demandé où tu allais, tu t'en souviens ? Et tu le lui as dit. Erreur ! Il a envoyé les

deux gladiateurs pour vous suivre et vous assassiner, toi et Eco, et pour lui rapporter le manteau.

Je hochai la tête.

— Et quand nos corps auraient été découverts, on aurait encore accusé de meurtre Alexandros !

— Exactement. Mais vous n'auriez pas été plus en sécurité ici, dans la villa. Si vous aviez passé la nuit ici, il avait un autre plan. Il comptait se glisser dans votre chambre et vous verser quelques gouttes de jusquiame dans l'oreille. Tu en connais les effets ?

— J'en ai entendu parler, dis-je en frissonnant.

— C'est un autre poison, qu'il avait acheté à Rome, pour éliminer Lucius le cas échéant. On dit que si l'on en verse la dose qui convient dans l'oreille d'un dormeur, il se réveille le lendemain totalement fou. Tu vois, Gordien, si tu avais dormi ici cette nuit, tu serais peut-être un idiot bafouillant et jacassant à cette heure.

— Et si Eco n'avait pas crié pour m'avertir, un javelot m'aurait transpercé devant l'arène.

— Autre petit cadeau de Fabius. Cette nuit-là, comme tu le sais, un seul assassin est revenu. Quand Fabius a appris que tu t'étais échappé avec le manteau, il a pris le gladiateur comme garde du corps personnel. Il lui a ordonné de se cacher au-dessus de ma loge et de guetter ton arrivée. Pendant ce temps, et à mon insu, Fabius déchargeait de leur mission les gardes qui auraient dû se trouver à l'entrée. Ainsi il n'y aurait pas de témoins. C'était sa dernière chance. Si l'assassin avait réussi à te tuer, il aurait informé Fabius, et ton cadavre serait allé pourrir avec ceux des gladiateurs morts.

— Et ce soir, Faustus Fabius aurait définitivement échappé à tout soupçon.

— Oui, soupira Crassus, et les habitants de la baie ne parleraient que du glorieux spectacle organisé par Marcus Licinius Crassus. L'histoire se propagerait jusqu'à Rome, au nord, et finirait même par gagner le camp de Spartacus, à Thurium, au sud.

— Et quatre-vingt-dix-neuf esclaves innocents seraient morts.

Crassus me regarda silencieusement. Puis il eut un petit sourire.

— Rien de tout cela ne s'est produit. Alors, oui, Gordien, moi aussi je pense que tu es un bras de Némésis. Tu n'as fait qu'exécuter la volonté des dieux. Les dieux m'ont joué un tour, ils ont tout fait pour que je sois là, ce soir, assis à boire la dernière bouteille de cet excellent falerne de mon cousin, avec le seul homme au monde pour qui la vie de quatre-vingt-dix-neuf esclaves est plus importante que les ambitions de l'homme le plus riche de Rome.

— Que vas-tu faire d'eux ?

— De qui ?

— Des esclaves.

Il fit tournoyer les dernières gouttes de vin au fond de sa coupe.

— Ils me sont inutiles, maintenant. Ils ne peuvent plus servir dans cette maison, ni dans aucune de mes propriétés. Après ce qui s'est passé, je ne pourrai plus faire confiance à un seul d'entre eux. J'ai envisagé de les vendre à Pouzzoles, mais je n'ai pas envie qu'ils aillent raconter leur histoire dans toute la baie. Alors je vais les embarquer et les vendre sur les marchés d'Alexandrie.

— Et l'esclave thrace, Alexandros...

— Iaia est déjà venue me voir à son propos. Elle veut me l'acheter pour l'offrir à Olympias.

Il but une gorgée de vin.

— C'est naturellement totalement hors de question.

— Mais pourquoi ?

— Parce que quelqu'un pourrait accuser de meurtre Faustus Fabius, ce qui déclencherait un procès. Je t'ai dit que je n'en veux pas. Tout accusateur⁵⁷ réclamerait bien sûr le témoignage d'Alexandros, mais un esclave ne peut témoigner sans la permission de son maître. Tant que cet esclave restera en ma possession, je lui interdirai de parler de l'affaire devant qui que

57 En droit romain, tout plaignant était responsable de son enquête et portait les accusations devant le tribunal. Il n'y avait pas d'équivalent du ministère public moderne. (N.d.T.)

ce soit. Mais pour plus de sécurité, il doit être éloigné. Il est jeune et fort ; je peux l'envoyer ramer dans une de mes galères ou travailler dans une de mes mines.

— Mais pourquoi ne pas le céder à Olympias ?

— Je l'ai dit : si une accusation de meurtre est portée contre Faustus Fabius, je ne veux pas qu'elle puisse lui permettre de témoigner.

— Un esclave ne peut témoigner que sous la torture. Olympias ne le permettra jamais.

— Elle peut l'affranchir. C'est même très certainement ce qu'elle ferait immédiatement. Or un homme libre peut témoigner librement... et m'embarrasser éternellement.

— Tu pourrais exiger un serment...

— Non ! N'en parlons plus. Je ne peux laisser cet esclave demeurer où que ce soit dans la région de la baie. Tant qu'il sera là, les gens parleront de l'affaire Lucius Licinius : « Mais n'est-ce pas cet esclave Alexandros que tout le monde accusait du meurtre de son maître ? » « Et ne s'est-il pas avéré que le coupable était en réalité un patricien ? » Tu vois d'ici les bavardages ! Non, il faut qu'il disparaîsse de la baie, d'une manière ou d'une autre. Ne vois-tu pas que je fais preuve de clémence ? Je pourrais tout simplement le tuer, non ?

Je contractai la mâchoire. Le vin devint soudain amer.

— Et l'esclave Apollonius ?

— Mummius veut l'acheter, comme tu le sais déjà. C'est également hors de question.

— Mais Apollonius ne sait rien !

— Faux ! Tu l'as toi-même envoyé plonger à la recherche des armes immergées.

— Et alors ?

— Sa présence parmi les quatre-vingt-dix-neuf autres cet après-midi l'empêche à jamais de servir dans mon entourage. Mummius est mon bras droit. Il est impossible qu'un esclave que j'ai pratiquement mis à mort demeure dans ma maison, qu'il me serve du vin quand je viens en visite, ou qu'en préparant mon lit pour la nuit il puisse glisser un aspic dans les draps. Non, comme Alexandros, Apollonius doit disparaître. Je pense qu'il ne sera pas difficile de lui trouver un acheteur, vu sa beauté et

ses talents. Il y a des agents à Alexandrie qui achètent des esclaves pour les riches Parthes. Le mieux serait que je le vende à un homme riche au bout du monde.

— Tu vas te faire un ennemi de Marcus Mummius.

— Ne sois pas ridicule. Mummius est un soldat, pas un jouisseur. C'est un Romain ! Les liens qui nous unissent et son sens de l'honneur sont bien plus forts qu'une attraction éphémère pour un joli garçon.

— Tu te trompes.

Crassus haussa les épaules. Il se retranchait derrière une argumentation logique. Mais sous son masque, je devinais sa satisfaction et sa suffisance. Comment un homme aussi grand et aussi puissant pouvait-il éprouver un tel plaisir à se venger de façon aussi mesquine de ceux qui l'avaient contrarié ?

— Tu as dit tout à l'heure que la somme qui m'a été promise serait payée, Marcus Crassus. Serait-il possible... qu'une partie de cette somme... je te le demande comme une faveur... enfin il y a un garçon parmi les esclaves, un enfant qui s'appelle Meto...

Crassus secoua la tête. Ses traits se durcirent. Ses yeux plissés étincelaient à la lumière de la lampe.

— Que l'on ne me réclame plus de faveur concernant les esclaves, Gordien ! Ils sont vivants ! Et ça, ils le doivent à ta ténacité et à l'insistance de Gelina. Ce qui t'est dû te sera payé en argent, pas en chair. Pas un seul esclave ne bénéficiera d'un traitement privilégié. Pas un seul ! Je veux les disperser aussi loin que possible. Ils vont être vendus à de nouveaux maîtres, qui les traiteront bien. Ainsi, à leur manière, ils contribuent à développer la prospérité de Rome et à maintenir sa puissance éternelle.

Crassus et son escorte se préparèrent à repartir pour Rome dès le lendemain matin. Les esclaves – y compris Apollonius, Alexandros et Meto – furent rassemblés et conduits des écuries au camp du lac Lucrin, et, de là, aux quais de Pouzzoles. Olympias, inconsolable, s'enferma dans sa chambre. Mummius regarda les esclaves s'éloigner.

Les esclaves de Iaia venus de Cumes furent chargés des tâches essentielles chez Gelina. La fièvre d'Eco tomba, mais il ne se réveillait toujours pas.

Cette nuit-là, Orata organisa un dîner en l'honneur de Crassus dans une de ses villas de Pouzzoles. Crassus et son escorte y passèrent la nuit. Gelina y assista, mais je ne fus pas invité. Iaia resta avec moi pour veiller sur Eco. Comme prévu, Crassus quitta la baie le lendemain matin. Gelina s'apprêta à quitter la villa pour passer l'hiver chez Crassus à Rome.

Eco se réveilla le lendemain. Il était faible, mais il avait bon appétit. La fièvre ne revint pas. Si, comme Crassus l'avait dit, mon rôle à Baia avait simplement été d'accomplir la volonté des dieux, il était logique de penser que les dieux n'avaient accordé à Eco le pouvoir de crier que pour me sauver la vie devant l'arène. Maintenant ils allaient reprendre leur don. Pourtant quand il ouvrit les yeux ce matin-là et me regarda, il chuchota d'une voix enfantine enrouée :

— Papa, où sommes-nous, papa ?

Je pleurai longtemps. Même Iaia, initiée aux mystères d'Apollon, ne pouvait s'expliquer ce qui s'était passé.

Dès qu'Eco se sentit en bonne forme, nous entreprîmes le voyage de retour vers Rome par voie de terre. Mummius nous avait laissé des chevaux et des soldats pour nous protéger. J'appréciai cette attention, d'autant que je transportais une somme d'argent importante : mon paiement pour avoir identifié le meurtrier de Lucius Licinius.

Nous suivîmes la voie Consulaire jusqu'à Capoue, la ville où Spartacus avait appris son métier de gladiateur avant de se révolter contre son maître. Puis nous nous engageâmes sur la voie Appienne pour remonter vers le nord. En admirant le splendide paysage automnal, nous n'imaginions pas qu'au printemps suivant cette large route pavée serait bordée sur toute sa longueur, mille après mille, jusqu'à Rome, des corps de six mille crucifiés. L'armée de Spartacus avait été anéantie. Les survivants malchanceux furent cloués sur des croix et exposés publiquement pour l'édification des esclaves... et de leurs maîtres.

Épilogue

— Tu n'imagineras jamais qui nous rend visite, dit Eco.

Sa voix était un peu trop grave et enrouée pour un jeune homme, mais pour moi elle était plus belle que celle de l'orateur le plus talentueux.

— Tu sais, je suis prêt à tout, répondis-je.

J'avais appris à ne pas m'interroger sur les caprices des dieux et à ne pas considérer les choses comme allant de soi.

Je reposai le parchemin que je lisais et bus une gorgée de vin frais. C'était une belle journée à la fin l'été. Le soleil était chaud, mais une brise fraîche soufflait dans mon jardin ; les asters inclinaient la tête et les tournesols dansaient.

— Serait-ce... Marcus Mummius ? hasardai-je.

Eco me regarda. Après avoir retrouvé l'usage de la parole, il était comme retombé en enfance : curieux de tout, il posait question sur question. Mais la parole avait aussi accéléré sa maturité. Et les déductions surprenantes auxquelles arrivait son père ne l'impressionnaient plus aussi facilement qu'avant.

— Tu as entendu sa voix dans le vestibule, dit-il d'un ton accusateur.

Je ris.

— Non, pas du tout. Je l'ai entendue alors qu'il passait dans la rue. Et soudain je me suis souvenu. Mais fais-le entrer.

Mummius était venu seul. Cela m'étonna, car il occupait depuis peu de temps une fonction importante dans la ville. Je me levai pour le saluer, de citoyen à citoyen. Puis je lui offris une chaise. Eco se joignit à nous. J'envoyai une des jeunes esclaves chercher du vin.

Quelque chose dans son apparence avait changé. Je l'examinai un moment, perplexe.

— Tu as rasé ta barbe, Marcus Mummius !

— Oui.

Il caressa son menton nu.

— On m'a dit que ma barbe faisait trop vieux jeu pour un politicien. Ou trop extrémiste, je ne sais plus. En tout cas, je l'ai rasée pendant la campagne électorale, à l'automne dernier.

— Tu as l'air plus viril. Non, vraiment, je ne plaisante pas. Ta mâchoire puissante est mise en valeur. Comme cette belle cicatrice sur ton menton. Un souvenir de la bataille de la porte Colline ?

— Non ! Un souvenir de la guerre contre les partisans de Spartacus.

Je ris.

— Tu as réussi, Marcus Mummius. Et maintenant tu t'engages dans une nouvelle carrière.

Il haussa les épaules et jeta un coup d'œil au péristyle. La maison était mieux tenue que jadis. J'avais acheté de nouveaux esclaves.

— Tu as réussi toi aussi, Gordien.

— A ma manière. Mais être élu préteur urbain⁵⁸ quel honneur ! Qu'en penses-tu maintenant que tu es arrivé ?

— Tout va bien, dans l'ensemble. Mais je m'ennuie : rester assis des journées entières dans les tribunaux ! Crois-moi, dormir debout est une prouesse insignifiante en comparaison de la difficulté de rester éveillé à écouter des avocats se chamailler quand il fait une chaleur étouffante. Par Jupiter, je n'en ai que pour un an ! Mais je dois admettre que l'organisation des jeux Apollinaires⁵⁹, cet été, m'a bien plu.

La jeune esclave revint avec le vin. Nous bûmes en silence.

— Ton fils est quasiment un homme, maintenant.

58 Le préteur urbain (*praetor urbanus*) rendait la justice parmi les citoyens romains. Il pouvait, à l'occasion, exercer un commandement militaire. Le préteur perégrin rendait la justice parmi les étrangers. A l'époque de Sylla, il y avait huit préteurs, et ils passeront à seize, sous César. Tous les préteurs étaient élus pour un an. (N.d.T.)

59 *Ludi apollinares*, organisés en l'honneur d'Apollon, sous la responsabilité du préteur urbain, du 6 au 13 juillet, chaque année. Il s'agissait notamment de représentations théâtrales, de courses et de combats d'animaux sauvages. (N.d.T.)

Mummius sourit à Eco.

— Oui, chaque année il me donne de plus en plus de joie. Mais dis-moi, Marcus Mummius, es-tu simplement venu rendre visite à une connaissance que tu n'as pas vue depuis deux ans ?... Ou est-ce le préteur urbain qui sollicite Gordien le Limier ?

— Non. En fait, je voulais te rendre visite depuis pas mal de temps. Mais mes fonctions sont très prenantes. Je ne pense pas que tu aies eu beaucoup de contact avec Crassus depuis Baia.

— Non, je suis moi-même très occupé, et mes affaires ne m'ont pas permis de revoir le grand consul de la République romaine.

Il hocha la tête.

— Oui ! Crassus a atteint tous ses objectifs. Enfin, presque tous car les choses ne se passent pas toujours comme il le souhaite. Tu étais présent à l'ovation en décembre dernier, lorsqu'on a célébré sa victoire sur Spartacus ?

Je fis non de la tête.

— Non ? Mais tu as quand même assisté à la grande fête qu'il a donnée ce mois-ci, en l'honneur d'Hercule ?

Une nouvelle fois, je secouai la tête.

— Mais comment peux-tu l'avoir manquée ? Ils ont installé dix mille tables dans les rues et les festivités ont duré trois jours. J'en sais quelque chose : j'avais pour mission de veiller à l'ordre. Et tu sais que Crassus a fait distribuer à chaque citoyen la valeur de trois mois de blé. Tu as sûrement dû avoir ta part.

Je secouai la tête une troisième fois.

— J'ai passé les trois derniers mois chez un ami en Étrurie. Je me suis dit qu'Eco aimeraient peut-être se promener dans les collines et pêcher dans les torrents. Et puis il fait si chaud à Rome et il y a tellement de monde !

Il pinça les lèvres.

— Tu sais, je ne suis pas dans les meilleurs termes avec Marcus Crassus.

— Ah ?

— Tu dois être au courant de la guerre servile, de la décimation, et de tout le reste.

— Je n'ai pas ton point de vue, Marcus Mummius.

Visiblement, il était venu s'épancher. J'ai déjà dit qu'on se confie volontiers à moi.

— Cela s'est passé au début de la campagne, commença-t-il. Crassus avait ses six légions, levées avec ses propres fonds. Il me confia les deux légions du Sénat, celles qui avaient déjà rencontré Spartacus et avaient été vaincues. Je pensais pouvoir les réorganiser, les remotiver, mais elles étaient déjà très démoralisées, et il ne restait pas beaucoup de temps.

« Remontant du sud, les partisans de Spartacus menaçaient Picentia, et se dirigeaient vers la baie. Crassus m'envoya un éclaireur. Il m'ordonna de ne pas engager le combat. Mais, sur le terrain, un lieutenant doit faire preuve de jugement. Ainsi un groupe de rebelles s'était trouvé isolé dans une vallée étroite. Tout militaire sensé les aurait attaqués. C'est ce qui s'est passé. Au cours de la bataille, le bruit courut que Spartacus avait dressé une embuscade et que toute son armée nous encerclait. C'était une fausse rumeur, mais la panique se propagea dans les rangs. Mes hommes s'enfuirent. Il y eut de nombreux tués et les prisonniers furent torturés à mort.

« Crassus entra dans une grande colère. Il m'admonesta devant ses autres lieutenants. Puis il décida, de faire un exemple de mes hommes.

— Oui, j'en ai entendu parler, soupirai-je.

Mais Mummius était décidé à raconter l'histoire jusqu'au bout.

— On appelle ça « la décimation », autrement dit la mise à mort d'une personne sur dix. Comme tu le sais, Crassus adore faire revivre les anciennes traditions. Il m'ordonna d'identifier les cinq cents premiers qui avaient fui. Ce ne fut pas une tâche facile parmi douze mille soldats. Il divisa ces cinq cents en cinquante unités de dix hommes chacune. Les soldats tirèrent au sort. Un sur dix tira la fève noire. Aussi cinquante hommes furent condamnés à mort.

« Les cinquante unités furent disposées en cercles. Chaque victime fut dénudée, les mains liées dans le dos et la bouche bâillonnée. On distribua des gourdins aux neuf autres. Au signal de Crassus, un roulement de tambour se fit entendre. La sentence fut exécutée sans honneur, sans gloire, sans dignité.

« La discipline doit être maintenue, c'est certain. Mais être battu à mort par ses camarades n'est pas une façon de mourir pour un soldat romain !

Il se mordit les lèvres.

— Ce n'est pas simplement pour ruminer mon amertume que je te raconte cette histoire. J'ai pensé que le sort de Faustus Fabius pouvait t'intéresser.

— Que veux-tu dire ?

— Sais-tu ce qu'il est devenu ?

— Je sais qu'il n'est jamais revenu de la guerre. J'ai entendu dire qu'il était mort au combat contre les hommes de Spartacus.

Mummius secoua la tête.

— C'est faux. Je ne sais comment, Crassus s'est arrangé pour que Fabius se retrouve parmi les cinquante hommes choisis pour la décimation. Nu, entravé et bâillonné, rien ne permettait de reconnaître son grade ou son rang social. Quand les coups ont commencé à pleuvoir, je me suis forcé à regarder avec Crassus et les autres lieutenants. C'étaient mes hommes, après tout. Je ne pouvais pas leur tourner le dos. Parmi les victimes, il y en eut une qui parvint à se libérer de son bâillon. L'homme se mit à crier qu'il s'agissait d'une erreur. Personne n'y fit attention, mais moi je me suis approché.

« Un instant plus tard, je ne l'aurais pas reconnu. J'étais sûr que c'était lui, Faustus Fabius. Je vois encore son regard ! Il me reconnut et m'appela par mon nom. Alors ils l'assommèrent de coups. Ils lui fracassèrent le crâne. Bientôt il ne fut plus qu'une masse informe, sanguinolente. Il était difficile d'imaginer que cette chose avait été un homme. Quelle mort atroce !

— Pas plus atroce que la mort de Lucius Licinius ou de Dionysius. Et certainement pas plus atroce que le sort réservé par Crassus aux esclaves de Gelina.

— Quand même ! Pour un patricien et un officier romain, connaître une mort aussi honteuse ! Je me suis retourné horrifié vers Crassus. Il ne me regarda pas, mais je vis un sourire sur ses lèvres.

— Oui, je connais ce sourire. Allez, bois encore un peu de ce vin, Marcus Mummius : Tu es enroué.

Il avala le vin comme si c'était de l'eau et s'essuya les lèvres.

— La guerre a été de courte durée. Au bout de six mois, tout était terminé. Nous les avons pris comme des rats et les avons anéantis. Crassus a cloué les six mille survivants sur des croix tout le long de la voie Appienne.

— C'est ce qu'on m'a dit.

Mummius esquissa un sourire.

— La Fortune a souri à Marcus Crassus, mais elle s'est aussi jouée de lui. Une petite bande de partisans de Spartacus parvint à s'échapper. Ils sont tombés sur l'année de Pompée qui revenait d'Espagne. Pompée les écrasa comme des fourmis sous son talon, puis il envoya une lettre au Sénat. Dans cette missive, il prétendait que, si Crassus avait fait du bon travail, c'était lui, Pompée, qui avait finalement mis un terme à la révolte servile !

— Dis-moi, Mummius, tu donnes l'impression d'avoir changé de camp et d'être devenu un partisan de Pompée. Pourquoi donc ?

— Aujourd'hui, je ne suis dans aucun camp. Je suis un héros de guerre, tu sais. Tout au moins, c'est ce que ma famille et mes amis m'ont dit lorsque je suis revenu à Rome. C'est à cause d'eux que j'ai fini par devenir préteur urbain. Mais j'aimerais bien mieux me trouver dans une tente sous les étoiles, en train de manger dans une écuelle en bois.

— J'en suis persuadé.

— Et, de toute façon, Pompée et Crassus ont fait la paix... pour le moment. Après tout, il y a deux consuls chaque année, donc ils ont tous les deux pu obtenir cette magistrature suprême. Naturellement, Pompée a eu droit à un vrai triomphe pour avoir défait Sertorius en Espagne. En revanche, le Sénat n'a accordé qu'une ovation à Crassus pour avoir défait Spartacus. Voilà toute la gloire que l'on récolte pour avoir vaincu un esclave. Ainsi, tandis que Pompée, monté sur un char, rentrait à Rome au son des trompettes, Crassus suivait derrière, à cheval et au son des flûtes. Mais il fit en sorte que le Sénat l'autorise à porter la couronne de laurier des triomphes, et pas simplement la couronne de myrte des ovations.

— Et alors il a organisé une grande fête ce mois-ci ?

— Oui, en l'honneur d'Hercule. Pourquoi pas, dès lors que Pompée a consacré un temple à cette même divinité et qu'en même temps il a organisé des jeux en son honneur ?

Chacun tente de s'approprier les succès de l'autre. Mais, en tous les cas, Pompée ne pourra jamais prétendre avoir sacrifié un dixième de sa fortune à Hercule et au peuple de Rome, comme Crassus l'a fait. Aujourd'hui, il faut être vraiment très riche pour réussir en politique !

Je le regardai d'un air sceptique.

— Quoi qu'il en soit, Marcus Mummius, je ne pense pas que tu sois venu ici simplement pour parler de politique, ni même pour me raconter ce qui est arrivé à Faustus Fabius.

— Tu as raison, Gordien. On ne peut pas t'abuser longtemps. Mais je veux quand même te dire que tu es l'un des très rares Romains avec qui cela vaut la peine de discuter. On peut te parler franchement. Oui, tu as raison, Gordien : je suis venu avec d'autres nouvelles et pour te faire un présent.

— Un présent ?

A cet instant précis, une des jeunes esclaves revint.

— Il y a de nouveaux visiteurs, annonça-t-elle.

Mummius était tout sourire.

— Ah oui ? dis-je.

— Deux esclaves, maître. Ils disent appartenir à ton invité.

— Alors, fais-les entrer !

Un moment plus tard, deux silhouettes apparaissent dans le péristyle. Je reconnus le premier : c'était Apollonius, toujours aussi magnifique. Derrière lui, la seconde silhouette, plus petite, se précipita vers moi. L'instant d'après Meto me mit les bras autour du cou et me fit basculer en arrière. Eco éclata de rire.

Meto me souriait. Il avait l'air timide. Depuis Baïa, il avait considérablement grandi. Mais c'était encore un enfant.

— Marcus Mummius, je ne comprends pas. Crassus m'avait dit...

— Oui, qu'il disperserait les esclaves aux quatre coins de la terre. Mais Marcus Crassus n'est pas le Romain le plus intelligent ; il n'est que le plus riche. Mon agent a retrouvé Apollonius à Alexandrie. Son nouveau propriétaire était un homme cruel, qui ne voulait pas s'en séparer. Je m'y suis rendu

l'été dernier, entre la fin de la guerre et le début de la campagne électorale de l'automne. Pour faire céder l'homme, je dus recourir à toute la persuasion romaine : de l'argent et une bonne lame – par exemple, un glaive à moitié dégainé – et l'intonation de voix appropriée pour faire trembler un Égyptien gros et gras.

« Apollonius était très affaibli à cause des mauvais traitements. Pendant le voyage de retour, il est tombé malade. Pendant l'automne et l'hiver, il a été terrassé par son mal, mais aujourd'hui, il a récupéré.

— Crassus est-il au courant ? demandai-je.

— Pour ma barbe ? Ha ! ha ! Non, tu veux dire pour Apollonius. Peut-être, peut-être pas. Je vois rarement Crassus de nos jours, sauf quand ma charge l'exige. Il a peu de chances de rencontrer les esclaves de ma maison. Et si cela se produit, je lui dirai : « Pourquoi des Romains ont-ils lutté contre Spartacus, certains jusqu'à la mort, Marcus Crassus, si ce n'est pour protéger le droit qu'a tout citoyen de posséder les esclaves de son choix ? » Je ne crains pas Crassus. Je pense qu'il est beaucoup trop occupé par sa rivalité avec Pompée pour se soucier de vieilles querelles.

Il tendit la main pour caresser la tête de Meto.

— Il m'a fallu plus de temps pour retrouver la trace de celui-là. Pourtant il n'était qu'en Sicile. D'autres esclaves de Gelina s'y trouvaient aussi parce qu'on les avait vendus par lots. Le fermier stupide qui l'avait acheté négligea la formation qu'il avait reçue et l'envoya travailler dans les champs. C'est bien cela, Meto ?

— Je devais faire l'épouvantail dans les vergers. Je restais toute la journée en plein soleil pour effrayer les oiseaux. Et mon maître m'enveloppait les mains dans des chiffons pour que je ne puisse pas manger les fruits sur les arbres.

— Incroyable, dis-je.

Je déglutis pour m'éclaircir la voix.

— Et qu'est devenu Alexandros, le Thrace ?

Le visage de Mummius s'assombrit.

— Crassus l'a envoyé travailler dans une de ses mines d'argent en Espagne. Habituellement, les esclaves ne vivent pas longtemps dans les mines, même ceux qui sont jeunes et forts.

J'ai envoyé un agent essayer de l'acheter, mais le contremaître est resté inébranlable. Crassus fut sans doute mis au courant : Alexandros fut transféré sur une galère – la *Furie*, en l'occurrence. Malgré tout, j'espérais encore le sauver. Hélas ! il y a quelques jours à peine – en fait, le jour même de l'arrivée de Meto à Rome – j'ai appris que la *Furie* avait été attaquée et incendiée par des pirates sur la côte sarde. Quelques marins ont pu s'échapper et raconter l'histoire.

— Et Alexandros ?

— La *Furie* a coulé avec les esclaves enchaînés à leur poste.

Je soupirai et grinçai des dents. Les tournesols se balançaient dans la brise. Je les regardai un instant, avant de boire les dernières gouttes de vin dans ma coupe.

— Sa mort est plus terrible que celle de Faustus Fabius. S'il était resté caché dans sa grotte et n'était pas sorti pour identifier Fabius, il s'en serait tiré. Mais Apollonius et Meto ne seraient plus de ce monde. Ces Thraces sont vraiment des gens exceptionnels ! Olympias est au courant ?

Il secoua la tête.

— J'espérais lui faire une surprise avec de bonnes nouvelles. Maintenant, je pense que je ne le lui dirai jamais.

— Peut-être le faudrait-il. Autrement, elle risque d'espérer toujours. Iaia est assez sage pour trouver une manière de le lui dire.

— Peut-être.

Le silence tomba sur le jardin. Mummius sourit.

— Tu vois, j'ai attendu d'avoir une surprise pour te recontacter. Meto est mon cadeau. C'est la moindre des choses que je puisse faire pour te remercier d'avoir sauvé Apollonius et les autres.

— Mais je ne voulais l'acheter que pour le sauver de Crassus...

— Alors prends-le maintenant. S'il te plaît, même si c'est seulement pour contrarier Crassus ! Tu sais que l'enfant est intelligent et honnête. Il te fera honneur.

Je regardai Meto, qui me souriait plein d'espoir.

— Très bien, dis-je. J'accepte ton présent, Marcus Mummius. Merci.

Un large sourire illumina le visage du préteur, et puis il se leva d'un bond. Je tournai mon regard, Bethesda venait d'apparaître dans le péristyle. Elle arrivait de la cuisine.

Je m'avançai pour lui prendre la main. Sur le visage de Mummius, je découvris, tour à tour, l'étonnement et la gêne, comme c'est souvent le cas lorsque des hommes se trouvent en présence d'une femme au dernier stade de sa grossesse.

— Mon épouse, dis-je. Gordiana Bethesda.

Mummius s'inclina gauchement. Derrière lui, Apollonius souriait. Le petit Meto, bouche bée, fixait le ventre proéminent avec déjà dans le regard une crainte mêlée de respect à l'endroit de sa nouvelle maîtresse.

— Je ne peux pas rester longtemps dans le jardin, dit Bethesda. Il fait beaucoup trop chaud. Je partais m'allonger un moment, quand j'ai cru entendre des voix dans le péristyle. Ainsi tu es Marcus Mummius. Gordien m'a souvent parlé de toi. Tu es le bienvenu ici.

Mummius se contenta de déglutir et de hocher la tête. Bethesda lui sourit.

— Eco ! Viens m'aider un instant.

D'un signe de tête, Eco pria les invités de l'excuser et la suivit.

Mummius arqua un sourcil.

— Mais je pensais...

— Oui, Bethesda était mon esclave. Pendant des années, je n'ai pas voulu d'enfant de mon sang, et encore moins un enfant esclave.

— Mais ton fils...

— Eco est entré dans ma vie sans prévenir. Je rends grâce aux dieux chaque jour d'avoir eu la sagesse de l'adopter. En revanche, je ne voyais aucune raison de donner la vie à ce nouvel être dans un monde pareil.

Je haussai les épaules.

— Mais, après Baïa, quelque chose a changé en moi. Alors j'ai affranchi Bethesda et je l'ai épousée.

— Maintenant je comprends ce que tu faisais, il y a neuf mois, en décembre dernier, au lieu d'aller voir l'ovation de Crassus ! s'exclama Mummius.

Je ris en me penchant vers lui.

— Tu sais, Mummius, je crois même que cela s'est passé précisément cette nuit-là !

Eco réapparut soudain à l'autre bout du péristyle. Les deux jeunes esclaves l'accompagnaient.

Eco ouvrit la bouche. Pendant un long moment, je crus qu'il était redevenu muet. Puis les mots tombèrent en cascade.

— Bethesda dit que ça y est. Elle dit qu'elle commence à avoir des contractions.

Mummius pâlit. Quant à Apollonius, il se mit à sourire.

Meto piroetta et battit des mains. Je levai les yeux au ciel.

— Voilà de nouveaux soucis, murmurai-je, soudain angoissé.
Puis je fus transporté de joie.

— Une nouvelle histoire commence !

FIN

NOTE DE L'AUTEUR

Malgré sa fabuleuse richesse et sa participation au premier triumvirat avec César et Pompée, Marcus Licinius Crassus est toujours regardé comme l'un des plus grands perdants de l'Histoire. Il commit l'erreur fatale de se faire tuer en 53 av. J.-C. au cours de sa campagne, mal préparée, contre les Parthes. Il se trouvait pourtant au faîte de sa puissance et de son prestige. Bien qu'il fût l'homme le plus riche du monde, sa notoriété ne résista pas à sa décapitation⁶⁰.

Il existe deux biographies de Crassus en anglais. L'inestimable *Marcus Crassus and the Late Roman Republic*, d'Allen Mason Ward (University of Missouri Press, 1977), est très fouillée et commentée ; *Marcus Crassus, Millionnaire*, de F. E. Adcock (W. Heffer & Sons, Ltd., Cambridge, 1966), est pour l'essentiel un long essai élégant. Parfois, Ward est indulgent vis-à-vis de certains défauts du personnage. Par exemple, quand il décrit la décimation qu'opère Crassus sur ses propres soldats : « Les temps étaient désespérés, alors on avait recours à des mesures désespérées... Il ne serait pas juste de critiquer le comportement de Crassus, en le qualifiant d'anormalement brutal. » De l'autre côté, Adcock exagère peut-être un peu lorsqu'il dit du jeune Crassus : « Il n'avait pas le cœur sur la main, et l'on peut même se demander s'il avait un cœur. » Pour la révolte de Spartacus, nos principales sources sont *l'Histoire romaine* d'Appien⁶¹ et la *Vie de Crassus* de

60 Après la cuisante défaite de Carrhes, Crassus fut assassiné par les Parthes, qui lui coupèrent la tête et les mains. La légende veut que le roi des Parthes lui ait fait couler de l'or dans la bouche, cet or dont il était si avide. (N.d.T.)

61 Appien ou Appianos d'Alexandrie, juriste à Rome vers 160. Sur les vingt-quatre livres de son Histoire rédigée en grec, neuf

Plutarque⁶². A propos des autres soulèvements serviles et de l'esclavage romain en général, on se reportera à *Greek and Roman Slavery* de Thomas Wiedemann (Routledge, London, 1988), qui utilise des documents originaux de premier ordre.

Concernant la peinture romaine, les potions et les poisons, le meilleur guide est *l'Histoire naturelle* de Pline⁶³, qui complète aussi notre connaissance trop insuffisante de Iaia et Olympias. Ceux qui s'intéressent aux aspects mythiques de la sibylle de Cumès pourront consulter *l'Énéide* de Virgile⁶⁴. On trouvera des références à la nourriture dans de nombreuses sources (par exemple les commentaires pythagoriciens sur les haricots au chapitre 7 viennent de Cicéron, *De la divination*), mais le plus riche informateur en cette matière est Apicius⁶⁵. Les aventuriers de la cuisine et autres gourmets pourront consulter *The Roman Cookery of Apicius* (Hartley & Marks, Inc., 1984), traduit par John Edwards, avec des recettes adaptées pour la cuisine moderne.

De temps en temps, le chercheur découvre un volume qu'il ignorait jusque-là et qui vient combler avec une précision étonnante tous ses besoins. C'est ainsi que je suis tombé sur *Romans on the Bay of Naples : A Social and Cultural History of the Villas and their Owners from 150 BC to AD 400* (Harvard

seulement nous sont parvenus (ils traitent de Rome, des guerres civiles de 146 av. J.-C. à la révolte servile de 70). (N.d.T.)

62 Auteur grec né vers 46 et mort vers 120. Il a écrit de nombreuses biographies et traités de philosophie morale.

(N.d.T.)

63 Pline l'Ancien naît en 23 ap. J.-C. et meurt en 79 ap. J.-C. dans l'éruption du Vésuve. Sa fondamentale Histoire naturelle compte trente-sept livres. (N.d.T.)

64 Souvent décrit comme le plus grand poète romain, Virgile (70 av. J.-C. 19 av. J.-C.) était d'origine gauloise. Il laissa son Énéide inachevée. Or il avait demandé que l'on brûle ce texte, s'il venait à mourir avant son achèvement. Sa volonté ne fut heureusement pas respectée. (N.d.T.)

65 Gourmet, auteur de nombreuses recettes, qui vécut dans la première moitié du Ier siècle ap. J.-C. (N.d.T.)

University Press, 1970) de John H. d'Arms. C'était un livre que je mourais d'envie de lire bien avant de savoir qu'il existait.

Pour des petits détails et des questions de nomenclature, j'ai consulté presque quotidiennement une édition massive (1 300 pages) et poussiéreuse de l'insurpassé *Dictionary of Greek and Roman Antiquities* (James Walton, London, 2^e éd., 1869), et dans une moindre mesure *Everyday Life of the Greeks and Romans*, de Guhl et Koner (Crescent Books, réimprimé en 1989), un autre ouvrage de référence du XIX^e siècle⁶⁶.

Mon adaptation du poème de Lucrèce *Pourquoi craindre la mort ?* (d'après la traduction anglaise de Dryden), utilisée pour les funérailles du chapitre 3 (troisième partie), peut être considérée comme anachronique, puisque le texte *De la nature* de Lucrèce ne fut publié qu'en 55 av. J.-C. environ. Cependant, il me plaît d'imaginer (et c'est possible) qu'en 72 Lucrèce, âgé d'une vingtaine d'années⁶⁷, avait déjà commencé à travailler sur son grand poème et que des bribes de celui-ci circulaient parmi les philosophes, les poètes et les comédiens.

Je voudrais remercier les personnes qui ont témoigné vis-à-vis de mon travail un intérêt personnel ou un soutien professionnel qui ne s'est jamais démenti : mon éditeur Michael Denneny et son assistant Keith Kahla ; Terry Odom et le clan Odom ; John W. Rowberry et John Preston ; ma sœur Gwyn, Gardienne des Disquettes ; et naturellement Rick Solomon.

66 L'une des meilleures sources d'informations sur l'antiquité grecque et romaine pour le lecteur francophone néophyte est le *Dictionnaire de l'Antiquité : Mythologie, Littérature, Civilisation* de l'Université d'Oxford (Coll. Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1993). Il contient beaucoup de détails et d'anecdotes, parfois insolites, tant sur les personnages et l'Histoire, que sur la vie quotidienne. Cet ouvrage de 1937 a été entièrement refondu en 1989. (N.d.T.)

67 Lucrèce est né en 98 av. J.-C. et mourut, a priori par suicide, en 55. On ne sait pratiquement rien de sa vie et le *De natura rerum* (De la nature) est la seule œuvre qu'on lui connaisse. (N.d.T.)

Une bibliothèque occupe une place essentielle dans ce roman : celle de Lucius Licinius, théâtre du meurtre. Ici et maintenant, ce sont les bibliothèques elles-mêmes qui sont assassinées : amputées, détruites, démantelées, dispersées, livre par livre, dollar par dollar. Pourtant, sans elles, j'aurais difficilement pu effectuer mes recherches. J'apprécie particulièrement la bibliothèque publique de San Francisco, sérieusement secouée, mais pas détruite, par le tremblement de terre de 1989 ; le système de prêt inter-bibliothèques, qui permet d'avoir accès à des livres provenant de collections de tout le pays ; la bibliothèque Perry-Castaneda, installée à Austin, sur le campus de l'Université du Texas, dans laquelle j'ai passé des journées entières au milieu des piles dans une sorte d'extase intellectuelle, lorsque je recueillais de la matière tant pour *L'Étreinte de Némésis* que pour sa suite, *L'Énigme de Catalina* ; et la bibliothèque Jennie-Trent-Dew de Goldthwaite, Texas, où, en un sens, toute ma recherche historique a commencé il y a une trentaine d'années.